

BIBLIOTHÈQUE DES

GRANDES AVENTURES

150

15/1/4
LES

Georges LE FAURE

FORBANS AU PAYS DE L'OR.



COLLECTIONS DU LIVRE NATIONAL

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, Rue Dareau, PARIS (14^e)

GEORGES LE FAURE

LES

Forbans au Pays de l'Or

Roman d'Aventures



Bibliothèque des Grandes Aventures
Éditions JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, Paris (XIV^e)

Tous droits réservés

LES Forbans au Pays de l'Or

Forbans

I

LA BARQUE FUNÈBRE

Sous les premiers feux du soleil, les flots étincelaient, lourds comme du plomb.

A leur surface, pas une ride. On eût dit un miroir métallique.

Seuls, les huit avirons qui plongeaient en cadence troublaient l'onde, poussant lentement le canot vers le large.

Sous les larges chapeaux de lataïmer qui les coiffaient, les faces glabres des forçats ruisselaient de sueur et quand, après s'être courbés sur l'aviron, ils se redressaient, leurs regards se dirigeaient, d'un même mouvement, chargés de haine, du côté du surveillant.

Celui-là était assis à l'arrière, ne quittant pas de l'œil son dangereux équipage.

Pour toute arme, un revolver dans un étui de cuir, dont la courroie fauve sabrait diagonalement son dolman de flanelle.

Le bord avançant de son casque colonial noyait imparfaitement d'ombre un front large, non dépourvu d'intelligence, et les yeux bien ouverts, regardant avec franchise.

Sous le nez busqué, la moustache se hérissait, point méchamment, masquant des lèvres épaisses et bonnes : le menton carré trahissait une certaine somme d'entêtement.

Ses yeux, quand ils ne se promenaient point sur les rameurs, se fixaient sur l'horizon, où, derrière une buée chaude s'élevant de la surface de la mer, se devinait la terre basse de Cayenne avec, de-ci de-là, vaguement estompées, des silhouettes de constructions légères que dominait la forteresse de Céprou.

Soudain, venant de l'île Royale, une sonnerie de cloche se fit entendre, fine, aigrette, donnant l'impression d'un joujou.

Pendant quelques secondes, instinctivement, les forçats suspendirent le jeu de leurs rames et leurs regards s'abaissèrent vers le fond de l'embarcation.

Un cercueil de bois blanc, tragique dans la simplicité de ses planches non peintes, à peine rabotées, y était étendu.

— Pauvre vieux ! murmura l'un.

— Ce que c'est tout de même que de nous !

— Quoi ! on est mieux dessous que dessus.

Le surveillant fit entendre un petit claquement de langue impatienté.

— Nage, commanda-t-il d'une voix ferme.

Les avirons replongèrent dans l'eau.

Là-bas, la petite cloche sonnait toujours.

— Ah ! les gredins ! fit tout à coup l'un des rameurs, ce qu'ils ont l'oreille fine !

« Regardez, chef, les voilà qui se préparent pour la table d'hôte.

Autour de l'embarcation, l'onde avait perdu sa rigidité métallique.

En se penchant par-dessus bord, on distinguait vaguement d'énormes masses brunes qui filaient entre deux eaux, mettant à la surface de petits bouillonnements.

Et, au fur et à mesure que, là-bas, la petite cloche de l'île Royale tintait plus lugubrement, la limpidité de la mer se troublait d'une plus grande quantité de grands corps qui faisaient escorte au canot.

Le surveillant détournait la tête avec dégoût.

Les physionomies des forçats, un moment attristées, étaient redevenues sinistrement impassibles.

L'un d'eux se pencha vers son voisin et lui ricana à l'oreille :

— Hein ! Chardin, si tout de même c'était lui qu'était dans la boîte.

Un éclair s'alluma dans la prunelle de l'autre qui gronda avec un accent de haine :

— Y aurait du bon !

Et, poussant un soupir qui siffla entre ses dents, il enfonçageur sa rame dans la mer...

On fit ainsi quelques encablures au milieu d'un silence profond que seuls troublaient, par instants, les coups de queue des requins fouettant l'onde. L'impatience les prenait du lugubre repas qu'on leur faisait trop attendre.

— Si tout de même on essayait, reprit celui qui avait déjà parlé.

— Quoi ? demanda Chardin, n'osant comprendre.

— Un coup.

L'autre eut un haussement d'épaules.

— Comment ! avec quoi ?

— La belle affaire ! on l'empoigne tous ensemble et on le

jette par-dessus bord. — Et puis, nage vers la Guyane hollandaise.

— Pour se faire pincer par les agents !

— Vers la Guyane anglaise, alors.

— Comme ça, en plein jour ; t'es fou, Varlot !

— En plein jour... avec une brume pareille... C'est à peine si on voit Cayenne. Quant à l'île Royale, disparue... évanouie... fondue dans le brouillard.

La voix du surveillant se fit entendre.

— Du silence, là-bas, et nage ferme.

Les torses frémissants se courbèrent sur les avirons et la barque fila avec rapidité, toujours suivie de son escadron de requins.

Reprenant l'entretien, Chardin déclara :

— C'est de la folie !

— Y a des moments où la folie est la seule chose raisonnable à faire — cent cinquante milles à boulotter... l'histoire de quarante-huit heures à se serrer le ventre...

La cloche tintait toujours, égrenant dans l'air embrasé les lugubres notes du glas.

— Stop ! commanda le surveillant, qui venait de tirer sa montre ; d'après l'heure seulement, en raison de la brume épaisse, il pouvait évaluer la distance parcourue. Maintenant, ils se trouvaient en eau profonde.

Les avirons s'étaient arrêtés net.

D'une voix dans laquelle il y avait comme une tristesse, le surveillant commanda :

— Allons-y.

Les forçats s'étaient levés, avaient rangé leurs avirons sur le plat du canot et se courbaient vers le fond pour s'emparer du cercueil.

Pendant cette manœuvre, ils échangèrent rapidement entre eux quelques mots brefs.

Leurs visages conservaient une impassibilité sinistre ; mais leurs paupières lourdes et flasques masquaient des regards où brillèrent d'étranges lueurs.

Cependant les requins — avertis par leur instinct — dressaient hors de l'eau leurs têtes hideuses, ouvrant et refermant leur terrible mâchoire avec impatience.

— Oui — oui — les petits — un moment encore, ricana l'un des hommes.

— Silence ! commanda le surveillant.

En présence de la mort, son âme simple se révoltait contre le cynisme de ces brutes.

Le cercueil avait été posé sur l'avant du canot, l'une des extrémités appuyée sur le bord.

— Adieu ! vat ! — dit le surveillant, après une courte hésitation.

Penchés vers le cercueil pour la manœuvre, les quatre forçats eurent pendant quelques secondes leurs têtes groupées.

L'un d'eux dit rapidement :

— C'est convenu avec Chardin.

— Alors, ça va.

— Bien. Quand le corps sera à la mer et que je prendrai mon aviron — ce sera le signal — un coup l'étourdit et ça y est. Mais pas de flanchage au dernier moment.

— Nous prends-tu pour des filles ?

A Cayenne, l'administration pénitentiaire, jalouse et économe des deniers de la métropole, a trouvé un procédé excessivement simple de rendre peu coûteux les derniers devoirs à rendre aux condamnés.

Au lieu de les inhumer, elle les immerge.

Un canot, monté par quatre rameurs, remplace le classique corbillard et emmène, aux sons de la cloche tintante de la chapelle, le corps jusqu'à sa dernière demeure.

Là, à une assez grande distance de la terre, le canot fait halte, on enlève une des parois du cercueil, paroi mobile qui permet de faire glisser le corps à la mer et le canot ramène à terre le cercueil vide qui pourra ainsi servir pour une prochaine fois. Ainsi fut-il fait.

Le misérable cadavre, enveloppé d'un mauvais linge, glissa hors de sa funèbre boîte.

Horrible spectacle : il n'avait point disparu entièrement dans les flots que ceux-ci se teintèrent de pourpre instantanément

Les requins, à l'affût, l'avaient happé.

Pendant quelques secondes, il y eut à la surface de l'onde des remous produits par les combats furieux que se livraient les monstres autour de cette misérable proie.

Puis, tout redevint calme ; il n'y eut, pour trahir le drame qui venait de se passer, que les cercles sanglants qui allaient s'agrandissant de seconde en seconde, sur les flots brûlants

Le surveillant, au moment où le corps avait glissé du cercueil, avait porté la main à son casque, dans un salut plein de gravité.

L'opération funèbre terminée, il commanda :

— En route !

Varlot jeta à ses camarades un rapide regard, pour s'assurer qu'ils étaient bien tous en communion d'idées.

Il lut sur leur physionomie une même décision irrévocablement arrêtée de tenter un moyen suprême et désespéré de recouvrer leur liberté.

Alors, il saisit son aviron. C'était le signal.

Au risque de faire chavirer la barque, les autres se ruèrent vers l'arrière où s'était assis le surveillant.

L'agression fut si rapide qu'il n'eût même pas le temps de porter la main à son revolver.

Assommé par un coup d'aviron qui, écrasant son casque, lui fendait le crâne, il roula de son banc dans le fond de l'embarcation.

En un clin d'œil, les autres l'eurent saisi.

— A l'eau ! firent-ils.

Mais une voix cria :

— Etes-vous fous... les agneaux ?

— Qu'est-ce qui te prend ? nous a-t-il pas assez torturés et n'est-ce pas notre tour à avoir notre revanche ?

Mais celui qui prenait ainsi, de façon aussi inattendue, la défense du surveillant n'était point homme à s'émouvoir des grondements menaçants de ses compagnons.

Plus adroit qu'eux, sans doute parce qu'il avait une idée déjà arrêtée, il s'était emparé, en bondissant avec les autres sur le malheureux, de son revolver.

Et maintenant, le canon de l'arme braqué vers le groupe terrible que faisaient ses compagnons, il les immobilisa, bien plus foudroyés de stupeur que de crainte.

— Ah ben ! ah ben ! fit l'un d'eux en regardant les autres, si je m'attendais à celle-là ! elle est verte, hein !

« Qu'est-ce qui te prend, Maubert, c'est-y le soleil qui te tape sur le ciboulot ?

Maubert, un petit homme aux épaules étroites, au buste de gringalet, avec une mine chafouine dans laquelle luisaient des yeux pleins de ruse et de vice, Maubert répliqua :

— Y m'prend, mon vieux Varlot, que je vous brûle l'un après l'autre, si vous ne vous asseyez immédiatement pour écouter, sages comme des images, ce que j'ai à vous dire...

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton faubourien et avec une placidité grande qui impressionna les autres. Ils s'assirent.

Alors, Maubert, après avoir replacé sur le crâne sanglant du surveillant le casque qui avait roulé au fond de l'embarcation :

— Vous êtes des imbéciles — et votre plan est stupide ; ce qui ne m'étonne pas, puisqu'il a été conçu par Varlot.

Celui-ci, un colosse, serra les poings, grommelant des paroles de menace.

Maubert, pour le faire taire et l'immobiliser, n'eut qu'à taire craquer la gâchette du revolver, tout en poursuivant, en hochant la tête vers le corps immobile du surveillant.

— Tuer Feyrerolles ! Pourquoi ?... Nous venger ! mais il faut être juste ; il n'a jamais été que très convenable avec nous... il observait sa consigne... et il aurait pu être aussi rosse que bien d'autres, auxquels je casserais volontiers la tête, s'y avait moyen !

Un autre forçat, un métis à la gueule de macaque, demanda railleusement :

— Alors, nous n'avons qu'à reprendre les avirons et à reconduire monsieur à l'île Royale pour le faire panser.

— Assez, fils de nègre, dit Maubert d'une voix sifflante. Quand les blancs délibèrent, les hommes de couleur n'ont plus qu'à se taire.

Et à Varlot, qui plissait malicieusement ses petits yeux, Maubert ajouta :

— Narcisse a raison ; si c'était possible, faudrait conduire ce brave Feyrerolles à l'infirmerie, et le soigner, le dorloter ; car, il représente pour nous la fortune.

— La fortune !

— Oui. Il vaut gros comme l'embarcation d'or pour chacun de nous.

Les trois autres tendaient le cou, attachant sur Maubert des yeux luisants de convoitise.

— De l'or ! murmurèrent-ils tous ensemble d'une voix hale-tante.

— Oui, Feyrerolles peut nous rendre aussi riches que Rôth-schild, plus riches même, car il connaît le chemin qui mène à l'Eldorado.

— L'Eldorado !

— Ha ! ricana Maubert, ça vous fait loucher, mes petits ! Eh bien... oui, Feyrerolles peut nous mener là-bas.

Varlot demanda avec, aux lèvres, une salive de désir :

— C'est-y pas là qu'on prétend qu'y a une ville avec des maisons de diamants et des rues pavées de saphirs, de rubis, d'émeraudes ?

— Y a aussi une mer, la mer Blanche, d'où, quand on se baigne, on ressort tout doré.

Maubert eut un haussement d'épaules qui disait sa pitié pour leur crédulité.

— Il y a surtout un pays où les rivières charrient de l'or en aussi grande quantité que de l'eau, où chaque coup de pioche arrache au sol des pépites grosses comme le poing.

Les autres en retenaient leur respiration. Ah ! Maubert n'avait plus besoin de les intimider avec son revolver ; le charme de ses paroles suffisait à les immobiliser.

— Donc, voilà ce que nous faisons ! nous profitons de la brume pour gagner, à force de rames et en usant du courant, l'embouchure du Maroni... nous nous cachons dans une crique jusqu'à la nuit et nous abordons sur la côte hollandaise.

« Là, chez un garçon que je connais, nous troquons nos vêtements contre d'autres moins compromettants et nous nous embarquons à bord d'une tapouye qui nous fera remonter le Maroni.

Varlot grommela :

— Tout ça, c'est joli... mais de l'argent.

— Nous associerons le garçon que je connais à notre affaire et il fera les fonds.

— Mais si Feyrerolles refuse de parler ?

Un éclair sinistre s'alluma dans les prunelles de Maubert.

— Aie pas peur... y a des moyens pour délier les langues les plus rebelles.

Mais Varlot, sceptique quand même, hocha la tête vers le surveillant :

— C'est pas un homme comme les autres ; j'ai entendu raconter sur lui des histoires qui me poussent à croire que ni la mort, ni même la souffrance ne pourront l'amener à faire une chose qu'il ne veut pas faire.

Un sourire mauvais crispa les lèvres minces de Maubert.

— Crois-tu ? Eh bien ! moi, c'est pas mon avis. Feyrerolles sera doux comme un mouton, tu m'entends ?...

— Tu as un moyen de le dompter ?

— Feyrerolles est marié ; avant de venir à l'île Royale, il était à Saint-Laurent, où il a laissé sa famille qu'il rejoindra quand son temps dans l'île sera terminé.

« Or, ce vieux dur à cuire a une adoration pour sa fille ; il est à genoux devant comme devant une madone.

« Eh bien, s'il fait de la rouspétance, en remontant le Maroni, on passe devant Saint-Laurent, on descend à terre, on cueille la petite et, ce que le vieux ne ferait pas pour sa peau, à lui, il le fera pour celle de l'enfant.

« Est-ce compris ?

Ces mots furent salués par d'unanimes approbations.

Les forçats saisirent les avirons et l'embarcation se mit à voler sur les eaux lourdes, aveuglantes, tandis que s'éteignait dans le lointain la sonnerie funèbre de la petite cloche.

II

UN GUET-APENS

Huit heures du matin, le marché de Saint-Laurent...

Le soleil, déjà haut, verse ses rayons sur la foule bigarrée qui grouille autour des étalages sommaires des marchands.

Il y a là à peu près tous les échantillons des peaux humaines : des blanches, des noires, des jaunes, des rouges aussi...

Des « libérés » venus de leurs concessions plus ou moins lointaines, montés sur leur bourricot, et portant en croupe un chargement de légumes frais...

Des Indiens, à moitié nus, étalant sur des feuilles de bananiers les poissons multicolores, encore tout humides de l'eau du fleuve...

Des négresses, la tête nouée d'un madras éclatant et discutant avec acharnement, sur un verbe glapissant, le prix d'une botte de carottes ou d'un régime de bananes...

Des marsouins, en costume de toile, qui flânent et plaisantent.

Enfin, des femmes de fonctionnaires, qui, sous prétexte de faire leur marché elles-mêmes, cherchent l'occasion de « tailler une bavette ».

Devant un vieux nègre, à la toison blanchie, deux femmes étaient arrêtées, marchandant des oranges...

Une jeune fille d'environ dix-huit ans, vêtue de toile claire et coiffée d'un large chapeau de paille modestement orné d'un large ruban bleu.

Assez grande de taille, souple, d'allure élégante, elle était remarquablement jolie.

Blonde de cheveux, son teint s'était doré au climat équatorial et, sous les sourcils bruns, les yeux s'ouvraient très grands, d'un bleu clair, où se reflétait la pureté du ciel.

Sa compagne était une vieille négresse, au buste puissant posé sur deux courtes jambes, donnant l'impression d'une difformité; une tête ronde, encadrée de cheveux gris, avec quatre points lumineux dans tout ce noir; les yeux, qui semblaient d'émail, et les anneaux d'or qui se balançaient, énormes, aux oreilles...

— Voyons, Missa, disait la jeune fille, je t'en offre trois sous...

Le marchand dressait en l'air trois doigts de sa main droite, répétant :

— Trois sous !... tu dis trois sous, mamizelle !... Ça être pas assez... ; faut dire quatre sous...

Alors, la négresse partait en guerre contre la rapacité du marchand avec une vélocité de paroles qui ne pouvait avoir d'égale que celle du marchand lui-même...

De l'argot, aisément compris de la jeune fille, ils passèrent à leur langage naturel et alors il devint impossible de saisir un traître mot à ce qu'ils se disaient...

Au bout d'un instant, elle demanda :

— Eh bien... Véronique... que raconte-t-il, me laisse-t-il la douzaine à trois sous ?

— Non, il veut quatre sous.

— Alors, inutile d'insister ; c'est perdre notre temps... Voici bientôt neuf heures et je veux aller au-devant du courrier...

Elle fit mine de partir ; le marchand étendit une main ridée vers elle et la retint.

— Mamizelle, supplia-t-il, mets deux douzaines de sept sous... et nous faisons affaire...

— Non, j'ai dit trois sous la douzaine... et il m'en faut dix douzaines...

« Tu es un imbécile ! jamais tu ne trouveras meilleure occasion de liquider ta marchandise.

« Trente sous !... »

Sans doute, l'énoncé d'une somme aussi importante gargarisa-t-il la gorge du nègre...

Son imagination lui représenta aussitôt le nombre infini de petits verres d'abominable alcool qu'il pourrait absorber dans les débits de boissons du faubourg de Saint-Laurent...

Avec un soupir énorme :

— Va donc, mamizelle... Mais c'est mon sang que je te donne...

La jeune fille éclata d'un rire sonore, qui fit se retourner plusieurs femmes de fonctionnaires qui passaient, panier au bras.

L'une d'elles dit, de loin :

— Vous voici bien gaie, mademoiselle Feyrerolles.

— Mais je n'ai aucune raison d'être triste, madame Camuset...

— Votre père arrive bientôt ?

— Je ne sais encore ; son temps n'expire que dans une dizaine de semaines, mais il a demandé au gouverneur d'être relevé tout de suite, car il est un peu souffrant...

M^{me} Camuset, une petite femme maigre, au visage bilieux, était devenu subitement sombre et, d'une voix acerbe, elle s'écria :

— Mais dites donc, ma petite, si Feyrerolles revenait de là-bas, ce serait à Camuset de le remplacer ?...

— Je ne sais pas, madame, répondit la jeune fille qui, prévoyant une conversation désagréable, prit le parti le plus sage — celui d'y couper court...

— Missa, dit-elle au marchand, tu suivras Véronique jusqu'à la maison.

Puis, à Véronique :

— Tu diras à maman que je vais jusqu'au wharf guetter l'avisé ; on l'annonce pour dix heures.

Et, ayant salué le groupe de femmes de fonctionnaires d'un « bonjour, mesdames » plein d'amabilité, elle s'éloigna d'un pas rapide et gracieux...

M^{me} Camuset la regarda circuler aisément au milieu de la foule.

— Dirait-on pas qu'elle est la fille du gouverneur !... Non, mais regardez-la donc avec ses allures de grande dame !

— Ce n'est pas sa faute si elle est si jolie, fit une voix conciliante.

Et une autre interrogea :

— Vous n'avez point l'air de l'aimer, madame Camuset !...

— Moi ! ne pas l'aimer !... répliqua M^{me} Camuset ; au fait, pourquoi l'aimerais-je ?... Ce n'est ni ma fille... ni mon amie...

L'une des dames, alors présentes, insinua :

— N'avait-il pas été question, un moment, qu'elle épousât votre fils ?...

Le visage bilieux de M^{me} Camuset devint couleur citron pas mûr et son regard se coula, mauvais, vers celle qui venait de parler...

— Charles, épouser la petite Feyrerolles !... vous perdez la tête, ma chère... Charles est en passe, maintenant, de devenir un gros monsieur... Il est intéressé dans cette opération de cabotage créé pour le Haut-Maroni... et il espère gagner beaucoup d'argent...

Ces mots, prononcés avec une importance pleine d'affection, avaient rendu, autour d'elle, les masques grimaçant de jalousie...

— N'est-ce point un Brésilien qui a cette affaire-là en main ? demanda une voix.

— Oui, Maximo Sorralès ; c'est une excellente affaire... et c'eût été un véritable désastre pour Charles que d'épouser la fille d'un gardien-chef...

« D'ailleurs, regardez-la un peu... c'eût été une jolie acquisition que mon fils eût faite en épousant cette pimbêche... Tenez, la voyez-vous, là-bas... avec ce militaire ?... comme elle lui parle de près... Dieu me pardonne !... ils vont s'embrasser... Les voilà qui cheminent côte à côte... est-ce assez inconvenant ! Pourquoi ne lui donne-t-elle pas le bras, pendant qu'elle y est !...

Elle ajouta, en assujettissant d'un geste rageur dans son bras l'anse de son panier débordant de provisions :

— C'est du propre... et voilà les familles dans lesquelles le gouverneur prend les chefs...

« C'est une honte pour la colonie !...

Et, brusquement, prenant congé :

— Bonjour, mesdames... Camuset part tantôt pour le « camp » et je me mets en retard...

L'une des autres femmes, la regardant s'éloigner, déclara :

— Elle est rancunière ; elle n'a point pardonné à la petite d'avoir décliné l'honneur que lui faisait Charles Camuset de lui demander sa main...

— Ce en quoi la petite a eu un fier nez — dit une autre ; car j'ai pas idée que ce soit un bien merveilleux sujet.

— Moi, je le crois capable de tout...

Geneviève Feyrerolles, quittant la place du Marché, traversait la belle pelouse qui s'étend devant le jardin botanique, dont elle franchissait le seuil et s'engageait dans une allée bordée de lataniers, dont les larges feuilles faisaient une ombre délicieuse.

Celui qui marchait à ses côtés, fort discrètement, en dépit des observations de M^{me} Camuset, était un sergent-major d'infanterie de marine.

Sur la manche de sa vareuse de flanelle blanche, que zébraient les doubles galons d'or, il avait ce petit passepoil rouge, chiné de blanc, qui indique les sous-officiers rengagés.

Sur sa poitrine, toute une série de médailles mettaient leurs rubans multicolores.

Physiquement, c'était un grand garçon, dont le visage bruni par tous les climats sous lesquels, depuis des années, il avait traîné ses guêtres, se creusait aux joues, laissant les pommettes en saillie... Au-dessus de la lèvre fine, une moustache assez forte s'étalait, brune ainsi que les cheveux et, dans l'ombre de la visière du casque blanc, les yeux brillaient très doux.

— Cela ne vous gêne pas, mademoiselle Geneviève, demandait-il, que je vous accompagne jusqu'au wharf ?...

Elle se mit à rire gentiment, disant d'une voix enjouée

— Il est peut-être un peu tard pour la question, monsieur Legendre, — car voici cent mètres que vous cheminez à mon côté.

Il rougit et se récria :

— C'est vrai... Je n'y avais point pris garde... Je vous demande pardon...

Elle se mit à rire de plus belle :

— Trop tard encore pour cela... mais rassurez-vous, cela n'a aucune importance..., à tout autre moment, et en toute autre circonstance, cette bonne M^{me} Camuset y eût assurément trouvé à redire. Mais on ne peut vraiment pas incriminer une jeune fille et un jeune homme qui se souhaitent le bonjour, en présence de plusieurs centaines de personnes..

— Que vous êtes gentille !...

Et avec un empressement dont M^{me} Camuset se fût assurément montrée choquée, il lui prit les mains... Mais elle les retira aussitôt, vivement.

— Non... monsieur Legendre, déclara-t-elle, toujours souriante, non... pas de gestes...

« C'est déjà beaucoup que j'accepte votre compagnie... mais rien de plus, surtout pas de manifestations aussi compromettantes que des pressions de mains...

— Mais puisque je dois vous épouser...

— Ce n'est pas une raison pour me le prouver ainsi, dans une allée écartée et déserte... Oh ! sur la place du Marché, tant que vous voudrez... parce que, alors, nous n'aurons pas l'air de nous cacher...

— Mais puisque je vous aime... mademoiselle Geneviève...

— Pardon, vous devez demander à papa de me donner à vous..., mais rien ne dit...

— Qu'il consente !... il pourrait refuser ?...

Il était tout blême et s'était arrêté...

La jeune fille le regarda avec compassion ;

— Quoi ! vous êtes aussi émotif que cela... Un soldat ! comment avez-vous alors fait pour mériter ces médailles-là ?...

— Ah ! ce n'est pas la même chose... jouer du sabre et de la baïonnette, ce n'est rien...

— Tandis qu'affronter les moustaches de papa... voilà qui est dangereux...

Lui prenant la main...

— Rassurez-vous, monsieur Legendre, dit-elle, en parlant sérieusement, maman et moi, nous sommes déjà d'accord avec vous ; à nous deux, nous ferons entendre raison à papa...

« Seulement, vous suivrez nos conditions.

— Oui, je quitterai l'armée, c'est entendu, avec quelle joie je vous ferai ce sacrifice !

— Oh ! ce n'est pas à moi que vous le ferez... car, moi, j'aurais préféré que vous restiez dans l'armée... Mais, papa ne veut pas entendre parler de ça ; dans deux ans, il aura sa retraite et il rêve de retourner au pays où il a un peu de bien qu'il fera valoir, avec l'aide de son gendre... Dans ces conditions-là, à aucun prix, il ne veut un mariage qui écarterait de lui sa petite Geneviève...

→ Il vous aime beaucoup...

— C'est-à-dire que l'affection que ma mère a pour moi n'est rien en comparaison de l'adoration que mon père me porte...

— Vous êtes si adorable, mademoiselle Geneviève...

Silencieusement, ils marchaient côte à côte, longeant les façades des maisons, dont l'ombre les protégeait de l'ardeur du soleil.

L'heure sonna à l'église...

— Dix heures, fit Geneviève Feyrerolles.

En ce moment même, un coup de sifflet prolongé se fit entendre et la jeune fille ajouta :

— Voici le courrier qui jette l'ancre...

Entraînant Legendre, elle arriva sur l'estacade, construite en bordure du Maroni, et à laquelle une véritable flottille était amarrée.

En cet endroit, le fleuve, qui, vers son embouchure, ne mesure pas moins de deux kilomètres de large, se rétrécit un peu, séparé en deux bras par une île qui met sa luxuriante végétation entre la rive française et la rive hollandaise...

Sur celle-ci, on aperçoit, de l'estacade, un campement de Peaux-Rouges et, un peu plus loin, les constructions légères du poste hollandais d'Albinia...

Au moment où les deux jeunes gens arrivaient au wharf, un canot détaché du flanc de l'avis, immobile au milieu du fleuve, accostait et un homme escaladait l'échelle de fer qui donnait accès à la jetée...

C'était le courrier avec la correspondance de Cayenne et de la côte..

— Monsieur Laur, fit Geneviève en s'adressant à un individu dont le chapeau de paille s'ornait d'un ruban de soie noire, sur lequel, en lettres dorées, étaient inscrits ces mots « Postes et Télégraphes », monsieur Laur, s'il y a une lettre de là-bas, vous ne me la ferez pas attendre...

— Soyez tranquille, mademoiselle, je connais l'écriture de Feyrerolles... vous n'avez qu'à rentrer chez vous... je parie que j'y serai avant vous...

— Mieux que ça, Laur, dit alors Legendre, je fais fonction de vagemestre, cette semaine ; je vous suis à la poste pour le courrier... je prendrai en même temps les lettres pour M^{lle} Feyrerolles, s'il y en a...

Les deux hommes s'en furent d'un pas rapide, tandis que Geneviève reprenait en hâte le chemin de la demeure familiale.

C'était une maisonnette, posée au milieu d'un bouquet de lataniers et de bananiers, dont le feuillage faisait une voûte épaisse de verdure, qui l'abritait contre les ardeurs solaires... En même temps, le jardin l'isolait des maisons voisines, habitations de libérés, d'allure plus ou moins louche, débits de boissons frelatées, agences d'affaires véreuses, brocanteurs.

Quand la jeune fille passa devant l'une de ces cahutes, dont la porte se surmontait d'une enseigne vague, deux têtes se penchèrent dans l'ombre projetée par l'auvent de paille, deux têtes d'hommes sinistres, dont les regards luisants s'attachèrent à elle.

— La voilà... fit l'un d'eux... tu vas la voir entrer chez elle... tiens, regarde.

— Mais il y a une autre porte... que celle-là ?... autrement le coup serait dangereux...

— Oui... par derrière... une porte qui donne dans un petit chemin venant de la ville...

« Suis-moi... tu vas voir...

Et les deux hommes sortirent du bougé.

Quant à Geneviève, aussitôt le seuil franchi, elle avait couru à une chambre dans laquelle, sur un modeste lit de fer, une femme au visage fatigué, était étendue : c'était sa mère...

— Pas de lettres ? fit-elle languissante.

— Nous serons fixées tout à l'heure...

— Je voudrais tant connaître le résultat de la demande faite par ton père...

— Voyons, maman, il faut être raisonnable ; en admettant que papa n'obtienne pas son remplacement, dans deux mois, il sera ici...

Et, assise au chevet de la malade, la jeune fille s'ingénia à la consoler, à la tranquilliser, lui parlant comme on parle aux petits enfants, pour leur faire prendre patience...

Soudain, elles se regardèrent.

— As-tu entendu ? demanda la mère...

— Oui... là, dans la cuisine... un bruit de meubles renversés ..

— Les chiens peut-être... va donc voir...

La jeune fille se leva, sortit, longea un couloir et ouvrit la porte d'une petite pièce située sur le derrière de la maison, communiquant, par une porte-fenêtre, avec le jardin... Dès le seuil, elle s'arrêta, un cri d'épouvante aux lèvres ; sur le sol, le corps du sous-officier Legendre gisait, inerte, au milieu de meubles renversés...

III

ENTRETIEN MOUVEMENTÉ

C'était deux jours après ces événements.

Dans le même cabaret d'où nous avons vu sortir, avec précaution les deux gredins qui, l'avant-veille, avaient suivi les traces de Geneviève Feyrerolles, deux hommes étaient attablés sous une manière de tonnelle.

Il était environ neuf heures du soir.

Ces deux hommes avaient entre eux une différence aussi grande au point de vue physique qu'au point de vue moral.

L'un était une sorte de colosse, aux épaules athlétiques, au buste puissant, au cou de taureau, sur lequel se posait une tête énorme dont le volume s'augmentait encore d'une tignasse de cheveux crépus ressemblant vaguement à une crinière de lion.

Le masque, au teint cuivré, paraissait avoir été, au temps de la prime jeunesse, aplati, et donnait l'impression d'un muflon de bête, son nez large, ses yeux petits et cruels, sa bouche, ourlée de lèvres sanglantes, laissait voir une double rangée de dents blanches, aiguës ainsi que des dents de loup.

Les yeux brillaient ainsi que des morceaux d'émail entre les paupières bordées de cils noirs comme de l'ébène.

L'ensemble de la physionomie était celle d'un métis dans les veines duquel coulait le sang d'une des tribus indigènes des régions guyanaises.

L'autre, nous l'avons dit, formait avec lui un contraste frappant.

Petit de taille, il était malingre, d'aspect souffreteux, avec un visage chafouin, à la mine bilieuse ; son nez pointu, en forme de museau de belette, se flanquait de deux yeux petits, enfon-

cés, ainsi que deux éclats de jais, dans-la peau légèrement dorée par le soleil équatorial ; la bouche était mauvaise, bordée de lèvres minces.

Pour l'instant, les deux personnages buvaient, en fumant d'énormes cigares, sous une tonnelle abritée derrière le cabaret, au milieu d'un jardin qu'une claire-voie séparait de la campagne.

Depuis un instant, la conversation avait cessé et tous les deux, la tête renversée sur le dossier de leur siège, envoyaient la fumée de leur cigare vers le ciel assombri, d'instant en instant.

Soudain, l'un d'eux, le métis, se redressa et, heurtant du poing sur la table :

— Eh ! Manchotte, cria-t-il, de la lumière et renouvelle-nous ça.

A cet appel, la patronne de l'établissement, une mégère à mine patibulaire et dont l'absence du bras gauche légitimait le surnom, accourut.

— Pourquoi faire de la lumière, Maximo ? demanda le plus petit des deux hommes.

— Pour voir clair, parbleu ! répondit l'autre avec un gros rire brutal

Et quand la Manchotte eut apporté successivement une lampe à pétrole munie d'un abat-jour de fer-blanc et un nouveau flacon d'eau-de-vie, le métis s'accouda sur la table pour mieux regarder son compagnon.

— Et de Legendre, qu'est-ce qu'on dit ?

— Plus grand'chose, maintenant... on l'a conduit à l'hôpital et le gouverneur a prescrit une enquête.

— On ne soupçonne rien ?

— Non ; on attend qu'il ait repris connaissance pour savoir ce qui s'est passé ; alors, seulement, on pourra arrêter le ou les coupables.

— M^{lle} Feyrerolles n'a rien dit ?

— Par la bonne raison qu'elle ne sait rien ; ma mère est allée la voir, comme toutes ces dames, d'ailleurs ; elle l'a trouvée en proie à une grande indignation ; mais son indignation n'a rien pu préciser.

Brusquement, il se pencha vers le métis et dit avec un accent étrange :

— Mais comment cela t'intéresse-t-il à ce point ? Depuis hier, que tu as amarré la tapouye au quai de Saint-Laurent, tu ne me parles que de cet incident...

L'autre tortillait nerveusement entre ses doigts la barbe rude qui cachait son visage ; il était visible qu'il hésitait à parler.

Enfin, se décidant, il allongea son coude sur la table de façon à rapprocher sa face de celle de son interlocuteur :

— Je vais te dire, fit-il brusquement, et quand j'aurai parlé, tu pourras te moquer de moi tout à ton aise.

« Aussi vrai que mon nom est Maximo Sorralès et que tu n'es qu'un coquin, je suis amoureux.

L'autre tressaillit, s'immobilisa un moment, ses petits yeux dardant sur son interlocuteur un regard ardent.

Puis enfin, un rire siffla entre ses dents et il répéta :

— Amoureux, toi ! voilà qui dépasse en invraisemblance tout ce que l'on peut imaginer.

— C'est pourtant ainsi, répondit l'autre.

Puis, avec un accent étrange, il ajouta :

— Maintenant que tu as bien ri, je te conseille de ne plus paraître te moquer de moi, parce que l'amour, vois-tu, c'est un sentiment sacré auquel il ne faut pas toucher.

Ayant dit, il lampa d'un seul coup le contenu de son verre et s'immobilisa, les yeux terribles, la face provocante.

Mais, de cette menace, l'autre n'eut cure, car, haussant les épaules, il ricana :

— Maximo Sorralès, amoureux !... C'est comme si je disais que moi, Charles Camuset, je suis gouverneur de la Guyane française !

Le métis heurta la table du poing, grondant :

— Invraisemblance ou non, c'est pourtant ainsi.

— Soit... nous n'allons pas nous disputer pour si peu. D'ailleurs, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

Il y eut un silence ; puis, d'une voix provocatrice, Maximo prononça ces paroles :

— Beaucoup, peut-être.

Camuset tressaillit ; sous ces sourcils baissés, ses petits yeux eurent un éclair et il répliqua laconiquement :

— Comprends pas.

— Tu vas comprendre, mon vieux Charles, dit alors le métis en lui mettant sur l'épaule sa large main ; entre compagnons comme nous, il ne faut pas de mésintelligence.

« Or, si je t'interroge avec tant de persistance sur l'accident survenu au sous-off, c'est parce que j'imagine que cet accident a un rapport très étroit avec M^{lle} Feyrerolles.

Le regard de Camuset étincela durant quelques secondes, puis s'éteignit presque aussitôt sous un brusque abaissement des paupières.

— Et alors ? demanda-t-il d'une voix dont l'indifférence était trop marquée pour n'être pas qu'apparente.

— Plus malin que les autorités de Saint-Laurent ou plus intéressé à connaître le fin mot de cette affaire, j'ai cherché la vérité et je crois bien que j'y suis arrivé...

— Tu es arrivé à quoi ?

— A ceci : c'est que le sous-off a été frappé par des gens qui cherchaient à s'introduire chez Geneviève Feyrerolles pour lui faire un mauvais parti.

Camuset ricana ironiquement.

— Pas malin à deviner...

— Laisse donc : ce mauvais parti — tu vois que je précise — j'ai idée que ce devait être un enlèvement.

— Pas possible... mais c'est du roman, ça !... Sais-tu bien, mon vieux Maximo, que les solitudes du Haut-Maroni développent très avantageusement ton imagination.

Mais les doigts du colosse encerclèrent subitement le poignet de son compagnon.

— Ne plaisante pas, ordonna-t-il, car tout cela est très sérieux : quelqu'un a voulu s'emparer de Geneviève Feyrerolles...

« Le coup a manqué !... mais je ne veux pas qu'on le tente à nouveau...

— Tu ne veux pas... tu ne veux pas... ricana Camuset dont le teint avait pris la couleur d'un citron non arrivé à maturité. Autrefois, le roi disait « nous voulons »...

Mais, lâchant le poignet de Camuset, Maximo répéta d'une voix sourde.

— Je te dis que je ne veux pas... entends-tu... je ne veux pas qu'on touche à Geneviève...

Ces derniers mots, le métis les avait jetés, son mufle de bête fauve si près du visage de Camuset, que celui-ci sentit passer sur son front le souffle empuanti d'alcool de son compagnon...

Il y eut un silence nouveau pendant lequel les deux hommes se regardèrent, cherchant mutuellement à descendre au fond de leur conscience.

— Je te le répète, dit Maximo en desserrant son étreinte, il ne faut pas entre nous de malentendu ; notre association a donné jusqu'à présent de trop sérieux bénéfices pour que nous ayons le droit d'envisager l'éventualité d'une rupture.

— Une rupture ? répéta interrogativement Camuset, le front soudainement barré d'une ride profonde, et pourquoi ?

— C'est toi qui as voulu enlever M^{lle} Feyrerolles.

— Comment le sais-tu ?...

— Je le sais ; cela suffit... est-ce vrai ?

— C'est vrai ; mais je suis libre de mes actes... j'imagine, et personne n'a rien à y reprendre.

Brutalement, posant sur la table ses deux mains écartées, semblables à deux pattes de fauve, Maximo déclara :

— J'aime Geneviève Feyrerolles...

— Nous sommes deux, alors... ricana Camuset... Peste, voici une jeune fille bien pourvue de galants.

Mais le métis, secouant sa crinière dans un geste terriblement menaçant de colère :

— Je l'aime !... et, à dater de ce jour, je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas que tu te permettes de songer à elle.

L'autre se redressa, dans une attitude de défi.

— Pardieu !... voyez-vous ça... et de quel droit, s'il te plaît,

m'interdirais-tu chose pareille ? Je l'aime aussi, moi... Je l'aurai avant toi, d'ailleurs.

— Il fallait l'épouser quand c'était possible ; aujourd'hui, c'est trop tard, mon garçon.

« Y a moi entre vous...

— Et tu crois bêtement qu'elle va s'amouracher de toi ?... tu oublies le sous-off...

— Tu t'es chargé de lui régler son compte...

— Il n'est pas mort !...

— Soit, mais quand il reviendra à lui, le nid sera vide...

Camuset bondit et, d'une voix rauque, gronda :

— Tu dis...

— Je dis que, alors, il y aura beau jour que Geneviève Feyrerolles ne sera plus à Saint-Laurent.

— Et où donc sera-t-elle ?

— Où il m'aura plu de la conduire...

Tirant sa montre, un superbe chronomètre provenant assurément de quelque pillage, Maximo déclara avec un calme parfait :

— La demie de neuf heures !... dans quelques instants, Geneviève Feyrerolles sera à bord de la tapouye, qui lèvera l'ancre avec le jusant...

« Au jour, la tapouye sera loin et aura suffisamment d'avance pour déjouer toute poursuite, au cas où les soupçons me viseraient...

Blême, Camuset s'était dressé devant le colosse.

— Tu as fait cela... et tu t'imagines que je te laisserai toucher à cette fille ?

— Il y a deux jours, tu as bien voulu y toucher... Il fallait réussir... mon pauvre Charles !... c'est chacun son tour...

— Et si tu échoues ?...

— Je n'échouerais pas...

Soudain, Camuset se jeta sur son compagnon : il tenait à la main un couteau-poignard que, traitreusement, il avait tiré de la poche de sa vareuse.

Non moins prestement, l'autre lui braqua en pleine poitrine le canon d'un revolver dont sa main s'était trouvée armée comme par enchantement.

— Un geste et je te brûle, déclara le métis froidement.

— Canaille ! gronda Camuset, enragé de son impuissance.

L'autre éclata de rire.

— Ah ! la bonne blague... canaille, moi !... c'est-à-dire que, si je ne m'étais pas tenu sur mes gardes, te connaissant comme je te connais, tu me mettais deux pouces de fer dans le ventre et, alors, allez vous promener, mes amours...

D'un ton comiquement peiné, il ajouta :

— Charles ! c'est mal, c'est très mal, et tu me fais beaucoup de peine, deux amis comme nous...

Puis, autoritairement :

— Allons, mets ton couteau dans ta poche et cessons cette mauvaise plaisanterie.

L'autre, en proie à une rage mal contenue, gronda :

— Mais, comprends donc combien c'est lâche, ce que tu fais là... tu abuses de ta force pour commettre une infamie... pour me contraindre à renoncer à mes sentiments...

— Veux-tu donc que ce soit moi qui renonce aux miens ?...

— Pourquoi non, puisque tu es le second ?

— Que m'importe !... les choses seront ainsi que je te l'ai dit... Et puis, n'en parlons plus... autrement, nous finirions par nous fâcher...

Tendant sa large main à son compagnon :

— Sans rancune ? demanda-t-il.

L'autre garda sa main dans la poche de sa veste, indiquant ainsi de façon très nette qu'il restait en état d'hostilité.

Alors, très carrément, Maximo Sorralès déclara :

— A ton aise ; d'ailleurs, dans la vie, mieux vaut un ennemi nettement déclaré qu'un faux ami ! Au moins, on sait à quoi s'en tenir et on peut se garder des trahisures...

« Dans ces conditions-là, séparons-nous... va-t'en de ton côté... je m'en irai du mien... »

Camuset esquissa un mouvement pour s'éloigner, mais la main du colosse posée de nouveau sur son épaule le retint :

— Un moment, que diable ! nous ne sommes point des juponnettes et il convient que nous nous séparions en honnêtes commerçants que nous sommes...

« Je prévoyais ton attitude et presentais que nous serions contraints d'en arriver à une séparation !... J'ai donc préparé une manière de petit inventaire sur notre situation à ce jour... »

« Lis, approuve et signe... »

En même temps, il tirait de sa poche une feuille de papier qu'il plaça sur la table...

Après y avoir jeté un coup d'œil rapide, Charles murmura :

— Ça fait six mille francs de bénéfice pour le dernier trimestre...

— Six mille francs, oui, soit trois mille pour chacun... Si tu veux compter...

Il avait tiré d'une poche intérieure de sa veste un portefeuille dans lequel il prit trois liasses de billets bleus qu'il tendit à Camuset.

— J'ai changé ce tantôt les pépites d'or rapportées de là-bas, jugeant que ce serait plus commode ; vois si le compte y est.

Instinctivement, Charles Camuset compta les billets bleus un à un, puis il fit disparaître les trois liasses dans sa poche, avec un mouvement approbateur de la tête...

— Maintenant, au revoir... dit Maximo...

Mais Charles ne s'en alla pas, une idée soudainement lui

avait traversé l'esprit, dont le métis aurait assurément soupçonné la nature si, à ce moment, il eût regardé son compagnon.

Mais précisément, il examinait la signature que Camuset avait, au crayon, apposée au bas de l'inventaire, en sorte que l'éclair dont, durant une seconde, fut illuminée la prunelle de son compagnon, lui échappa.

— La tournée d'adieu, proposa Camuset.

— Pourquoi non ? On ne s'entend pas... mais ce n'est pas une raison pour ne pas trinquer tous deux.

— Eh ! la Manchotte ! appela Charles, un flacon du même et des cartes...

Il avait tiré de sa poche les billets bleus qu'il venait d'y fourrer et les posa sur la table en disant :

— Quitte ou double...

Un moment surpris par cette proposition, le métis déclara brusquement :

— J'accepte...

Il venait d'entrevoir la possibilité d'avoir la fille et l'argent... La partie aussitôt s'engagea, les cartes ayant été battues méticuleusement par les deux joueurs... On jouait l'écarté en cinq points, avec une belle... La première partie fut à Camuset... La seconde fut à Maximo Sorralès... Les deux premiers points de la belle furent faits par Sorralès... Camuset fit le troisième et le quatrième... Le cinquième allait décider.

Les cartes données, les deux partenaires demeurèrent un moment immobiles et silencieux... Ayant consulté leur jeu, ils s'examinaient dans le blanc des yeux, cherchant à surprendre, d'après l'expression de leurs regards, la plus ou moins grande chance qu'ils avaient de faire le point... Chacun d'eux avait absorbé une quantité d'eau-de-vie qui eût suffi à faire rouler sous la table des gaillards moins habitués que ceux-là à la boisson... Mais leurs excès même les servaient, surexcitant leurs nerfs et leur tendant les muscles à fleur de peau... Chacun d'eux avait eu l'appréhension d'entendre l'autre annoncer le roi... Un soupir de soulagement leur échappa simultanément...

De contentement, Maximo Sorralès empoigna le flacon d'alcool placé près de lui, et le portant à ses lèvres, en vida le contenu d'un seul trait...

— Ça va mieux, s'écria-t-il...

Et jetant une carte, il commença :

— Pique...

— Je le coupe... carreau... je suis maître... je ramasse... et atout...

Mais le métis avait la dame d'atout et il fit la levée... après celle-là, il en fit une autre...

Maintenant ils n'avaient plus chacun qu'une carte en mains, et ils se regardaient méfiants, cruels, se surveillant ainsi que

deux fauves, cherchant l'occasion de se jeter l'un sur l'autre.

— Quand tu voudras, grommela Camuset...

— J'ai le temps, riposta Maximo avec un mauvais sourire...

En disant cela, il mettait la main à sa poche doucement, avec l'espoir que son partenaire n'aurait pas conscience de son mouvement...

Mais Camuset, qui le surveillait sans en rien laisser paraître, devina son intention... et, au moment où la main du métis sortait de la poche du vêtement armée du revolver, il se dressait, ayant en main le long couteau dont il l'avait déjà menacé...

— A toi, gronda-t-il d'une voix sourde...

Et avant que l'autre eût eu le temps de se garer, un sifflement se faisait entendre et la longue lame, lancée d'une main sûre, entra dans la poitrine du colosse...

— Gredin...

En même temps, ses lèvres s'empourpraient d'une mousse sanglante et il oscillait en arrière, les yeux roulant, affolés dans les orbites...

La chaise sur laquelle il était assis culbutait sous le poids et le corps roulait à terre, où il s'écrasait avec un bruit sourd...

Un moment, Camuset demeura immobile, les yeux ronds sous les sourcils haussés, considérant sa victime avec plus de stupeur que d'effroi.

— Bast, finit-il par murmurer, ça vaut mieux ainsi...

Il se baissa, retira de la plaie le couteau dont il essuya la lame sanglante sur les feuilles de la tonnelle, fouilla dans la poche où il avait vu le métis fourrer les billets de banque, les prit pour les joindre à ceux qui lui avaient été remis...

Ensuite de quoi, il se glissa à travers le jardin jusqu'à la haie, qu'il enjamba.

Une fois dehors, il se mit à courir avec l'agilité d'un cerf, se lança dans le jardin botanique qu'il traversa en un clin d'œil...

Dans la rue, il ralentit un peu son allure, pour ne point donner de soupçons aux gens qu'il rencontrait, se dissimulait autant que possible dans l'ombre des maisons...

Arrivé au bord du fleuve, il s'arrêta un instant et, accroupi, regarda devant lui... Dans l'ombre vague de la nuit, les mâts, les vergues, les cordages prenaient de singulières silhouettes de fantômes...

Au milieu de cette forêt factice, l'œil perçant du criminel cherchait la mâture de la *Reine-des-Eaux* ; c'était le nom de la barque de Maximo Sorralès...

Pendant les premiers instants, Camuset crut que la tapouye avait quitté Saint-Laurent et il eut un mouvement de fureur.

C'était bien la peine, en vérité, d'avoir fait ce qu'il venait de faire pour n'en retirer aucun avantage.

Mais, soudain, une exclamation joyeuse lui monta aux lèvres...

Il venait d'apercevoir là-bas, un peu à l'écart, se balançant au mouvement des vagues nées du flot montant, la coque légère de la *Reine-des-Eaux*...

Un rayon de lune filtrait au même moment par une déchirure de nuage et le gredin distinguait à merveille l'avant, avec la statue grossièrement sculptée qui servait de proue, ainsi que l'espèce de rouf, contruit sur l'arrière.

Comme Camuset se levait pour suivre le bord du fleuve, voilà que non loin de lui, surgissant de l'ombre des maisons, un groupe apparut, se dirigeant d'un pas hâtif vers le Maroni..

Camuset tressaillit et s'accroupit derrière un tas de bois déchargé dans la journée et ses yeux s'attachèrent, ardents, sur les nouveaux venus...

Ils étaient deux qui marchaient l'un devant l'autre.

Sur leurs épaules, un fardeau de forme allongée et dont la silhouette se profilait, plus claire, sur l'écran sombre de la nuit, avec des formes humaines.

— Tonnerre ! gronda Camuset, entre ses dents, c'est la belle Geneviève !...

Au même moment, comme les deux hommes étaient arrivés sur le bord du fleuve, un coup de sifflet strident se fit entendre, étrangement modulé.

Venant du fleuve, un autre coup de sifflet, en tous points semblable, répondit.

Alors, il sortit de sa cachette et s'avança hardiment.

Les deux hommes, au bruit de ses pas, s'étaient brusquement retournés.

— Qui vient là ? fit l'une des deux voix méfiante, avec un accent britannique très prononcé.

— Pas d'alerte, William, répondit Camuset...

Et aussitôt, une autre voix, celle de l'autre porteur, s'exclama joyeuse :

— Va bien... ça être massa Charlot.

— Oui, Brimborion, c'est moi !

— Vous pouvez vous vanter de nous avoir fait peur, monsieur Camuset, dit alors William.

Et aussitôt :

— Y a-t-il donc du nouveau pour qu'on vous voie à une pareille heure ?

— Le patron m'envoie donner l'ordre de démarrer aussitôt que vous serez à bord.

— Il ne vient pas comme il l'avait dit ?

— Il est obligé de rester jusqu'à demain, pour attendre le courrier de Cayenne ; mais il rejoindra la tapouye en canot au premier « saut »...

Cette explication satisfît les deux hommes qui avaient posé à terre leur fardeau et s'épongeaient le front...

— Ça a bien marché ? demanda Camuset, sur un ton d'indifférence affectée...

— A merveille... pas un cri, pas un appel... l'enfant dormait si profondément que nous avons pu enfoncer la fenêtre, ouvrir la porte et arriver à son lit sans qu'elle s'éveillât.

« Une fois là, seulement, un craquement du plancher lui fit ouvrir les yeux.

« — Qui est là ? a-t-elle demandé, encore toute somnolente.

« Ah ! ça n'a pas trainé !... en deux temps et trois mouvements, elle a été bâillonnée, ficelée, saucissonnée dans cette couverture... et voilà.

— En chemin, pas de mauvaise rencontre ?

— Rien... absolument rien... au point que nous avons eu un moment l'idée de pousser jusque chez la Manchotte pour y voir Maximo et lui rendre compte du résultat de l'expédition...

Camuset tressaillit et, s'il n'avait fait aussi sombre, ses deux interlocuteurs eussent constaté certaines contractions de visage qui les eussent étonnés...

Mais au milieu de l'obscurité...

D'ailleurs, en ce moment même, un canot abordait en silence, dans lequel les trois hommes embarquèrent, ainsi que leur colis humain...

Après quoi, sans même que le jeu des rames parût effleurer l'onde, l'embarcation se dirigea vers la tapouye, mouillée au milieu du fleuve...

Aussitôt à bord, Camuset éveilla le second qui dormait dans son hamac.

— A quelle heure le jusant ? interrogea-t-il.

— Sur le coup de deux heures du matin, monsieur Camuset...

— Et il est onze heures, fit Camuset, après avoir consulté sa montre : c'est donc encore trois heures que nous avons devant nous...

— Pourquoi faire ? interrogea l'autre.

— Pour dormir ; prends tes dispositions pour lever l'ancre et partir aussitôt que la marée se fera sentir.

— Et le patron ? fit le second étonné.

— Il rejoindra demain, dans l'après-midi, aux environs de Saint-Jean...

« C'est tout... tu peux aller te coucher...

Quand l'homme eut tourné les talons, Camuset s'adressa à ceux en compagnie desquels il venait d'aborder.

— Où avez-vous mis ma fille ? demanda-t-il.

— Dans la chambre de Maximo.

— Bien ; la clef...

— Mais...

— La clef... insista Camuset... c'est l'ordre du patron...

Devant une telle déclaration, les autres s'inclinèrent et l'un d'eux, tout en reclinant, tendit l'objet demandé à Camuset. Celui-ci déclara :

— Et vous savez, Maximo ne veut, à aucun prix, que l'équipage se doute de la présence de cette fille à bord ; si le bruit venait à s'en répandre, c'est vous deux qu'il rendrait responsables.

« Maintenant, aux hamacs...

Et les trois hommes, l'un derrière l'autre, gagnèrent l'échelle qui menait à l'entrepont...

Un quart d'heure plus tard, tout le monde dormait à bord de la tapouye, qui donnait l'impression d'un énorme cétacé somnolant à la surface des eaux sombres.

IV

MOUCHE D'OR

Au moment où, dans le cabaret de la Manchotte, Maximo Sorralès et Charles Camuset avaient l'intéressant et dramatique entretien que nous avons conté dans le précédent chapitre, une scène d'un autre genre, mais non moins émouvante, avait lieu sur la rive droite du Maroni.

Là se trouve, nous l'avons dit, à proximité d'un campement de Peaux-Rouges, le petit poste hollandais d'Albina.

Une petite garnison pour protéger le drapeau national, quelques commerçants européens, traitant des affaires de caoutchouc avec les Indiens riverains, deux ou trois mercantis abrutissant les indigènes avec de l'épouvantable eau-de-vie.

Et c'était tout.

A moins de deux kilomètres du fleuve, c'était la végétation luxuriante des tropiques, les herbes géantes, les arbres entrelacés de lianes gigantesques, la lisière de la forêt vierge abritant de son ombre épaisse toute la vie mystérieuse de ces pays équatoriaux.

Or, sur la lisière, entre le poste d'Albina et le campement des Indiens, un logis s'élevait, bâti en branchages, dont les interstices se trouvaient comblés avec de la terre détrem-pée.

Comme toiture, des feuilles de lataniers et des plaques de fer blanc, provenant de vieilles boîtes de conserve.

Un porte, une fenêtre, formant au moyen d'un volet... telles

étaient toutes les ouvertures qui se faisaient remarquer au rez-de-chaussée.

Car il y avait un rez-de-chaussée et un étage au peu confortable logis... si tant est qu'on pût donner le nom pompeux d'étage à la terrasse qui servait de plafond au rez-de-chaussée, terrasse qui surmontait la toiture ci-dessus décrite.

Comme clôture, des stores en nervures de palmiers, ce qui avait sur de véritables murailles l'avantage appréciable de pouvoir se relever et laisser pénétrer en toute liberté la brise fraîche que la marée apportait sur les rives du fleuve.

Des cloisons de bois, à mi-hauteur d'homme, séparaient cette terrasse en une série de recoins, qui donnaient plus exactement l'impression de boxes d'écurie que de chambres d'hôtel...

Si peu confortable que fût ce logis, il était cependant fort achalandé, et il était rare qu'en arrivant à l'improviste, on pût trouver un coin vacant au *Cosmopolitan Hôtel*, tel était le nom pompeux de l'établissement.

Comme tenancier, un Hollandais ventripotent, au masque blême et envahi par la graisse, au regard louche, au sourire faux.

Van Velden avait une femme et une fille, deux malheureuses créatures qui recevaient plus de coups que de caresses : la première, un pauvre être miné par le climat néfaste de la Guyane, paraissait n'avoir pas un an à vivre, avec ses joues creuses, ses regards fiévreux et son dos voûté. La seconde, au contraire, une gringalette d'une quinzaine d'années, haute comme une botte, mince et souple comme une couleuvre, avec une mine futée et des yeux de braise, tenait tête au père et s'interposait, entre la brute et sa mère, toutes les fois que le pied et le poing paraissaient prêts à prendre part aux entretiens...

Très délurée, très crâne aussi, elle avait reçu des habitués de l'établissement le surnom de *Mouche d'or*, pour l'habileté avec laquelle, toute gamine, alors qu'elle accompagnait son père dans le Haut-Maroni où il était prospecteur au service d'une société minière, elle excellait à découvrir dans le lavage des boues les imperceptibles pépites qui signalent la présence du métal précieux.

Ces parcelles ont été baptisées par les mineurs du nom de *mouches d'or* et l'enfant avait été ainsi surnommée.

Est-il utile de dire que la clientèle du *Cosmopolitan Hôtel* se recrutait parmi tout ce que le monde d'aventuriers, errant sur l'une et l'autre rive du Maroni, comptait de plus bas, de plus crapuleux, de plus dangereux aussi...

Forçats en rupture de ban, échappés à la surveillance de Cayenne, de Saint-Laurent ou de Saint-Jean, voleurs ou assassins hollandais, venus là pour fuir les recherches de la police

locale, nègres, à la conscience douteuse, chercheurs d'or plus ou moins véreux... tous ceux-là étaient certains de trouver chez Van Velden un abri pour passer la nuit, un jeu de cartes pour doubler ou perdre en quelques instants la somme contenue dans sa ceinture... et aussi un appui pour un coup de main habilement préparé.

C'est là que, depuis deux jours, Feyrerolles se trouvait, pieds et poings liés, solidement bâillonné, enfermé dans la propre chambre du patron, avec l'un des misérables qui l'avaient enlevé.

Les autres, par prudence, passaient la journée cachés à la lisière de la forêt, avec des provisions que leur procurait Van Velden.

Quand la nuit était venue, nos gredins quittaient leur cachette à la faveur de l'ombre et se glissaient jusqu'à l'hôtel, où ils tenaient conseil, pour examiner d'un commun accord, le meilleur parti à tirer de la situation.

L'odyssée des gredins, depuis le coup de main hardi, grâce auquel, en vue de l'île Royale et de Cayenne, ils avaient reconquis leur liberté, était terrible.

Ils avaient mis deux jours et deux nuits à atteindre l'embouchure du Maroni, suivant la côte, ramant avec courage, sans discontinuer, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil.. s'arrêtant aux premières lueurs de l'aurore et s'enfonçant dans quelque crique où ils demeuraient tapis tant qu'ils pouvaient être aperçus par l'avis de l'Etat ou par quelque bateau de cabotage...

Une fois atteinte l'embouchure du fleuve, ils avaient tellement souffert pendant ces deux jours et ces deux nuits, qu'ils étaient pour ainsi dire méconnaissables.

N'ayant presque rien mangé, ayant bu de l'eau de mer qu'ils avaient fait évaporer au soleil, la peau des mains arrachée, les reins brisés, la tête en feu, il était temps qu'ils arrivassent.

Là, dans les hautes herbes rafraîchissantes, sous l'ombrage bienfaisant des arbres géants, ils s'étaient reposés pendant toute une journée et, en une nuit, se relayant à tour de rôle pour porter Feyrerolles dans une manière de hamac qu'ils avaient fabriqué avec leurs vêtements, ils avaient atteint le repaire de Van Velden. Et, depuis deux jours, ils étaient là, causant, discutant, préparant tout pour l'expédition projetée.

Ainsi que dès le premier moment l'avait fait pressentir Maubert, Van Velden n'avait pas mieux demandé que de conclure un arrangement avec eux. -

Feyrerolles avait une réputation faite, comme prospecteur ; on savait dans le pays que, pendant un congé de six mois qu'il avait obtenu une demi-douzaine d'années auparavant, il avait fait dans le Haut-Maroni une expédition fructueuse.

Joueur, il avait tout reperdu au jeu et il avait juré à sa femme

et à sa fille que jamais plus de sa vie il ne toucherait aux cartes, que jamais non plus il ne chercherait à remplir ses poches de cet or tentateur.

Il avait tenu parole et personne n'avait pu lui arracher la moindre indication sur cet Eldorado, tant cherché depuis des siècles, où il se vantait d'avoir mis le pied.

Si donc, cette fois, ils pouvaient, non seulement lui arracher la vérité à ce sujet, mais encore le contraindre à leur servir de guide, il y aurait une affaire superbe à conclure...

En quarante-huit heures, à tout hasard, Van Velden avait réuni le matériel nécessaire aux recherches de l'or : tentes pour le campement, armes, provisions et munitions, outils, vêtements...

Maintenant, il ne s'agissait plus que de causer avec Fevre-rolles.

Jusqu'à ce jour, tout entretien avait été impossible ; la blessure que le gardien surveillant-chef avait reçu au crâne, avait entraîné une fièvre assez forte, dont la conséquence avait été de lui faire battre la campagne.

En outre, la fatigue de cette odyssee de quatre jours n'avait pas peu contribué à aggraver son état.

Mais les quarante-huit heures passées dans le calme absolu du *Cosmopolitan Hôtel* avaient produit une amélioration notable, et, maintenant rien ne s'opposait plus à ce qu'on eût avec lui un entretien sérieux et définitif.

C'était précisément de cela que nos bandits venaient de causer avec Van Velden ; celui-ci avait fait des avances de fonds assez sérieuses, et il lui tardait de savoir ce que valait la combinaison...

Peu à peu, les hôtes du bouge avaient regagné leur hamac et un calme profond régnait dans l'établissement ; il importait de profiter de cette circonstance pour en terminer.

Maubert dit à deux de ses compagnons :

— Allez le chercher... et amenez-le ici.

— Minute, fit Van Velden, minute, faut que je m'assure que mes maudites femelles sont endormies ; la femme, ça va encore... mais je me méfie de la petite, comme de la peste.

Et, sur la pointe des pieds, il gagna un recoin où la mère et la fille dormaient, côte à côte, sur une pailleasse...

Une lumière au poing, le gros homme se pencha sur les deux corps, immobilisés par un sommeil qui paraissait profond.

— Elles dorment, revint-il dire aux autres, d'un air satisfait.

Et il ajouta, avec un hochement de tête, qui soulignait davantage encore sa méfiance :

— C'est que vous savez, c'est une fine mouche... que *Mouche d'or*...

— Bah ! ricana l'un des forbans, si c'était moi, je ne serais pas long à lui rogner les ailes.

Van Velden grogna entre ses dents :

— C'est ma fille, tout de même.

Puis à Maubert :

— Maintenant, y a pas de danger à causer avec ton paroissien.

Quelques instants plus tard, Feyrerolles était amené dans le bouge, assis dans un vieux fauteuil de latanier.

Autour de lui, dans des postures variées, les bandits se formèrent en cercle.

Tout d'abord, le malheureux promena sur ceux qui se trouvaient là un regard plein d'ahurissement.

Après être demeuré durant quatre jours avec un pan de manteau sur la tête, aveuglé, étouffé presque, il pouvait à peine supporter l'éclat, cependant assez terne, de la lampe à pétrole qui éclairait la pièce.

Aussi, fut-il un assez long moment à reconnaître les évadés.

Il faut dire aussi que, au cours de la fièvre violente qui avait suivi sa blessure, il avait quelque peu perdu le souvenir des événements tragiques dont il avait été la victime.

Mais la vue de ceux qui l'entouraient déchira, d'un seul coup, le nuage dont se trouvait enveloppée sa mémoire.

— Canailles ! leur cria-t-il, soudainement emporté par la colère.

— A la bonne heure ! ricana Van Velden, voici qui commence bien.

Les bandits avaient grondé, tout en serrant les poings, d'un air menaçant.

Mais Maubert, d'un geste autoritaire, leur imposa silence.

— Oh ! vous savez, déclara-t-il, si tout le monde s'en mêle, il n'y aura jamais moyen de s'entendre ; donc, un peu de tranquillité, s'il vous plaît...

« Et laissez-moi m'expliquer avec ce brave M. Feyrerolles.

— Canailles, répéta celui-ci, en attachant sur l'évadé un regard étincelant de fureur.

En même temps, il s'efforçait de rompre les liens qui l'immobilisaient.

Mais ses efforts étaient vains.

Maubert lui dit d'une voix paisible :

— Ne vous fatiguez pas, *chef* ; les nœuds sont solides. Vous comprenez, voici plusieurs années déjà que nous étions là-bas, et nous avons pu aisément pénétrer le mystère de la boucle et de la double boucle.

Il s'exprimait avec aisance, ce Maubert, ce qui n'avait rien de surprenant, vu ses antécédents.

Plusieurs années auparavant, il appartenait à l'Université, en qualité de maître répétiteur ; mais il était ambitieux, désireux de jouir des plaisirs de la vie et joueur.

Une nuit, qu'il revenait avec un camarade qui avait gagné

la forte somme, il l'avait froidement assassiné pour le voler.

Au bague, à cause de sa brillante élocution, ses camarades l'avaient surnommé le *pion*.

Il était très fier de sa supériorité intellectuelle et s'attachait, toutes les fois que les occasions s'en présentaient, à bien établir la différence qui existait entre les autres et lui.

Donc, Maubert, après un court silence destiné à laisser à ceux qui se trouvaient là le temps de savourer sa facile plaisanterie, reprit très nettement :

— Voyez-vous, monsieur Feyrerolles, il ne faut pas qu'il y ait, entre nous, de malentendus, ni que vous interprétiez mal notre conduite.

« Vous et nous, nous ne sommes pas du même bord.

« Nous sommes en guerre ouverte avec la Société... vous, vous représentez la Société.

« Vous avez trop de bon sens pour ne pas comprendre que si votre devoir était de nous garder au bague, notre droit était de tout faire pour nous échapper.

« C'était entre nous, à qui serait le plus malin.

« Les circonstances nous ont paru favorables... et nous en avons profité.

« Maintenant, je dois ajouter que si j'ai personnellement pour vous la plus grande estime, et que, si nous avons le plaisir de converser ensemble en ce moment, j'y suis bien un peu pour quelque chose.

Il eut un hochement de tête vers ceux qui l'entouraient et ajouta :

— Plusieurs des camarades ne partageaient pas mon opinion à votre égard.

Le gredin parlait avec complaisance, s'écoutant parler, s'attachant à donner à ses phrases une tournure littéraire.

Feyrerolles gronda entre ses dents :

— Finissons-en... que me voulez-vous ?

— Vous entretenir d'une petite combinaison qui m'est venue en tête et dans laquelle vous pouvez, si vous le voulez, jouer un rôle important.

Le surveillant ne prononça pas une syllabe ; nulle curiosité ne le tenait, car il savait par avance qu'il n'avait rien de bon à attendre de ces misérables.

Pour lui, la question se résumait simplement en ceci : de quelle manière serait-il assassiné ?

Maubert poursuivit :

— Je commence par vous dire que votre sort est entre vos mains et qu'il ne dépend que de vous de sortir sain et sauf de celles de ces messieurs.

Ces « messieurs », c'étaient les sinistres bandits qui l'entouraient.

— J'ajoute encore que ce que je veux vous demander de

faire ne peut, en aucune façon, porter préjudice en quoi que ce soit à cette Société dont — par une fatale méprise — vous avez pris la défense.

« Au point de vue de votre conscience, c'est un point, je crois, très important.

« Car vous avez été un homme de devoir, dans toute l'acception du mot, et je sais par avance qu'il serait inutile de rien vous proposer qui fût susceptible de froisser vos principes.

Autour de lui, les autres commençaient à s'impatienter.

Van Velden surtout ; il avait déjà tiré sa montre à plusieurs reprises, un superbe chronomètre en or, sur lequel se trouvaient gravées des initiales qui n'étaient point les siennes.

— Eh, quoi ! dépêchons, déclara-t-il, l'heure s'avance... et tu nous fais perdre un temps précieux avec toutes tes fariboles.

Cette dernière expression eut pour résultat de froisser l'ancien professeur.

Il se redressa et dit avec dignité au tenancier :

— Si tu veux prendre ma place, tu t'en tirerais peut-être mieux, grâce à la haute intelligence qui te caractérise.

Un éclat de rire accueillit ces mots ironiques et le métis dit à Maubert :

— Non, vas-y, pion !... mais dépêche-toi, qu'on sache à quoi s'en tenir.

Maubert eut de la tête un signe d'assentiment ; puis se retournant vers Feyrerolles :

— En deux mots voici : nous sommes ici une demi-douzaine de bagnards qui, à nous six, ne valent pas, au point de vue des sentiments, une seule phalange de ton petit doigt.

« Eh bien, il ne dépend que de toi de faire un miracle, c'est-à-dire de nous transformer en crème d'honnêtes gens.

« Donne-nous la richesse et nous vivrons en société, avec les autres hommes, aussi dignement, aussi honorablement que les plus dignes, les plus honorables des Crésus du monde entier.

Il eut un rire narquois et ajouta :

— C'est une belle œuvre à accomplir, hein, mon vieux chef. Ce disant, il lui frappait familièrement sur l'épaule.

A ce contact, l'honnête Feyrerolles frémit et ses lèvres se plissèrent dans une moue de mépris.

L'autre s'en aperçut, contint un mouvement de colère et, nettement :

— En deux mots comme en cent, nous voulons faire un petit voyage d'exploration dans les contrées du Haut-Maroni et nous comptons sur toi pour nous servir de guide.

Le surveillant avait conservé ses regards fixés dans le vague ; on eût dit qu'il n'avait point entendu.

Les bandits avaient tendu le cou, dardant sur lui des yeux que remplissait une curiosité pleine d'angoisse.

C'était leur sort qui allait sortir de ses lèvres pleines de fièvre.

— Eh bien ! demanda Maubert, que réponds-tu ?

— Rien... parce que je n'ai rien à répondre.

Les autres rugirent, mais une fois encore, Maubert les calma d'un geste.

— Qu'entends-tu par là ? interrogea-t-il... Précise... car la situation est grave, aussi bien pour toi que pour nous, et il importe d'éviter un malentendu qui pourrait engendrer les plus grands malheurs ?

Feyrerolles eut un hochement de tête, plein d'insouciance.

Après tout, que pouvaient lui importer les menaces de ces gens ; il savait bien que, du moment qu'il se trouvait entre leurs mains, il était perdu.

Pourquoi donc s'abaîsserait-il à paraître même vouloir obtenir sa grâce...

Non, il avait plus de dignité que cela...

Mais Maubert paraissait lire sur la physionomie de l'ancien soldat ce qui se passait dans son âme et lui dit très carrément :

— Entends-nous bien ; je te le répète, il ne faut point de malentendu ; j'ai de toi une assez haute idée pour être persuadé que tu as fait le sacrifice de ta vie et que, sans doute, les pires tortures ne te feraient pas parler, si tu as mis dans ta tête de ne pas desserrer les dents.

Narcisse, le métis, eut un ricanement terrible.

— Savoir ! gronda-t-il : il y a, dans mon pays, des moyens de torture que vous ignorez tous et dont il ne serait peut-être pas mauvais de faire l'expérience sur cette canaille.

Maubert lui intima d'un geste l'ordre de se taire.

— Si vous me coupez tout le temps la parole, il m'est difficile de suivre mes idées.

Revenant à Feyrerolles :

— Les situations nettes sont les meilleures, déclara-t-il : en outre, mon avis est que, lorsqu'on se trouve en présence d'un adversaire qu'on estime, on a le devoir de jouer cartes sur table ; donc, voici ce que je te propose :

« Ou bien, tu consentiras à nous guider et alors, foi de Maubert, la campagne terminée, tu seras libre... libre et riche, car nous partageons fraternellement avec toi la récolte d'or.

« Ou bien, nous te forcerons à parler... mais non pas en te torturant, comme le propose mon ami Narcisse...

« Non, nous avons pour cela un excellent moyen... un moyen infaillible.

Il y avait dans la manière dont le bandit venait de prononcer

ces mots, quelque chose qui glaça le malheureux jusqu'aux moelles...

Le pressentiment lui vint que quelque chose de terrible le menaçait.

Néanmoins, il fit bonne contenance et regarda son interlocuteur droit dans les yeux.

— Tu as une fille, dit Maubert. — Une fille que tu aimes profondément : eh bien ! ne crois-tu pas que le devoir d'un bon père est de tout faire pour amasser une dot, qui permette à l'enfant de son cœur de faire plus tard un mariage honorable ?

« Tu ne réponds pas ! qui ne dit mot consent ; dans ces conditions-là, ce que tu ne ferais pas pour sauver ta peau, tu le feras pour assurer le bonheur de ta fille.

« Et comme nous ne voulons pas que, victime d'une erreur involontaire, tu nous mènes crever, et toi avec nous, dans les déserts du Contesté brésilien, nous te permettrons d'emmener ta chère fille avec toi...

Cette fois, la menace était tellement directe que Feyrerolles s'écria :

— Ma fille... bandit ! tu oserais ?...

— ...faire son bonheur malgré toi, oui... mon vieux.

Et terrible :

— Ecoute, Feyrerolles, pour sauver ta peau, tu seras assez bête pour refuser de faire ce que nous voulons.

« Je le sais ! mais il s'agit maintenant de sauver la peau de ta fille... tu entends, de ta fille...

« Maintenant, comprends-tu ?

Et le malheureux avait compris.

« Hélas ! que trop clairement.

D'un bond, en dépit des liens qui le ligotaient, il s'était dressé et paraissait prêt à se jeter sur Maubert.

Instinctivement, celui-ci s'était reculé pour se mettre hors de la portée de cet homme sans défense.

En un clin d'œil, les autres s'étaient trouvés armés de leurs couteaux et prêts à se jeter sur le prisonnier.

Peut-être, dans leur rage, lui eussent-ils fait un mauvais parti.

Mais Maubert les arrêta, s'écriant :

— N'êtes-vous pas fous ?... Vous voulez tuer votre poule aux œufs d'or...

Le visage de Feyrerolles s'était soudainement empourpré ses yeux s'étaient injectés de sang et une écume rougeâtre avait ourlé ses lèvres décolorées.

— Canailles !... canailles... hurla-t-il.

Puis, tout à coup, il se renversa dans le fauteuil, inerte, d'un seul bloc, ainsi qu'un tronc d'arbre frappé par la hache du bûcheron...

— Mort ! s'écria Van Velden d'une voix angoissée, car il avait fait des frais et commençait à croire que les événements tournaient mal pour lui.

— Non, dit Maubert qui, tout de suite, avait mis la main sur la poitrine du malheureux ; évanoui seulement.

« Il était mal remis de sa blessure et la secousse a été trop forte.

Les autres demandèrent vivement :

— Qu'allons-nous faire, maintenant ? à demeurer ici trop longtemps, nous risquons de nous faire cueillir...

— Et puis, grommela Van Velden, ce n'est pas en demeurant ici que vous aurez cette moisson d'or dont m'a parlé Maubert.

Celui-ci, la tête dans les mains, réfléchissait : autour de lui, on faisait silence pour ne point le troubler dans ses combinaisons. Enfin, relevant le front :

— Il importe d'agir vite, et, dans ces conditions, voici ce que je vous propose : deux d'entre vous viendront avec moi à Saint-Laurent pour prendre la fille de cet imbécile... et nous aviserons ensuite à filer d'ici...

Mais Van Velden riposta :

— Ah ! mais non... Il faut d'abord s'assurer d'un moyen de partir d'ici : ensuite, nous verrons à nous occuper de la fille de Feyrerolles.

« Mon établissement est mal vu des autorités, et nul doute que je ne sois le premier à recevoir leur visite, aussitôt le coup fait ; donc, trouvons d'abord une embarcation pour remonter le fleuve et...

Il s'interrompit brusquement, frappa dans ses mains et s'écria :

— Bravo... j'ai votre moyen... j'ai votre embarcation : si les choses s'arrangent comme je l'espère, avant le jour vous serez loin d'ici...

Est-il utile de dire que ces mots avaient fait se grouper, autour du misérable, tous les autres qui attendaient avec anxiété les paroles qu'il allait prononcer ?...

— Il y a, amarrée en face Saint-Laurent, une tapouye dont je connais le propriétaire : c'est un garçon intelligent, qui ne demandera pas mieux, assurément, que d'entrer en combinaison avec nous.

« Je vais l'aller trouver de suite et si nous tombons d'accord, pendant que toi, Maubert, tu iras chercher la petite, moi et les autres, nous porterons à bord de la *Reine-des-Eaux* tout le matériel de l'expédition.

Des acclamations accueillirent cette explication, et, cinq minutes plus tard, un canot quittait la rive, coupant le courant du Maroni, pour déposer, non loin du wharf de Saint-Laurent, Maubert et deux des forbans, après avoir mis Van Velden à bord de la tapouye de Maximo Sorralès.

Il est probable que le patron du *Cosmopolitan Hôtel* s'entendait aisément avec Charles Camuset car, presque aussitôt, une embarcation de la tapouye s'en fut prendre les bagages de ces messieurs, qui mirent à les embarquer une activité fébrile...

Feyrerolles, lui, pendant ce temps, avait été réintégré dans le recoin qui, depuis deux jours, lui servait de cellule.

Il avait été décidé que, pour le mener à bord, on l'envelopperait de nattes qui lui donneraient l'allure d'un vulgaire colis.

Or, tandis que, toujours sans connaissance, il gisait sur le sel, voici que les lattes mal jointes, dont étaient formées les cloisons de sa prison s'écartèrent, livrant passage à une tête.

Cette tête était celle de Mouche d'or.

Les yeux de la fillette s'attachaient sur le malheureux avec une expression de curiosité, de laquelle une certaine pitié n'était point exempte.

Elle commençait à être blasée sur les souffrances humaines.

Depuis qu'elle avait l'âge de raison, il lui avait été donné d'assister à tant de vilaines actions que, maintenant, elle n'avait plus le loisir de s'émouvoir beaucoup.

Cependant, pour qu'elle intervint cette fois-ci, il fallait qu'en vérité, il y eût quelque chose de spécial dans le cas qui se présentait.

La vérité est que, tout à l'heure, lorsque Van Velden, avant de tenir le conseil de guerre que nous savons, avec Maubert et ses compagnons, était allé s'assurer que « ses femelles » dormaient, celles-ci avaient joué la comédie.

Elles étaient parfaitement éveillées et se tenaient, dans le réduit qui leur servait de chambre, coites et l'oreille tendue...

La femme du Hollandais était, nous l'avons dit, d'une nature malade.

L'horreur de l'existence criminelle à laquelle elle était asservie, plus encore que les mauvais traitements que ne lui ménageait pas son mari, l'avaient, en quelque années, mise aux portes du tombeau.

Mais, si faible qu'elle fût, elle vivait dans une alerte continue, avec l'appréhension de quelque nouvelle mauvaise action.

Son instinct l'avertissait lorsque quelque chose se préparait, et alors la fièvre, à laquelle elle était en proie, sans un jour de repos, augmentait dans de notables proportions.

Combien de fois, dans des accès de honte et de désespoir, s'était écriée, qu'elle voudrait être morte !

Et sûrement même, si la présence de sa fille ne l'eût retenue, depuis longtemps, elle eût piqué une tête dans les eaux profondes du Maroni...

Mais, tant que la fillette avait encore besoin des bons conseils qu'elle lui prodiguait, la pauvre créature estimait qu'elle

n'avait point le droit de se dérober aux devoirs de la maternité...

Et elle se cramponnait à la vie...

Or, Mouche d'or n'avait point manqué de mettre sa mère au courant des allées et venues dont le *Cosmopolitan Hôtel* était le théâtre depuis quarante-huit heures et, docile aux instructions de sa mère, la fillette s'était tenue aux aguets, pour savoir de quoi il retournait...

Mais sans que dans leur esprit, à l'une ou à l'autre, fût jamais venue l'idée de trahir Van Velden...

Après tout, c'était leur mari et leur père...

Mais souvent, grâce à leur intervention cachée, les mauvais coups du gremlin avaient échoué, et ses victimes lui avaient échappé.

S'il se fût jamais douté que celles qui lui portaient ainsi la guigne logeaient sous son propre toit, c'eût été effroyable.

Mais comment jamais eût-il pu avoir semblable soupçon ?...

Lorsque Van Velden, son falot au poing, était venu s'assurer que les deux femmes étaient hors d'état d'entendre ce qui allait se dire, elles avaient fermé les paupières, feignant un sommeil profond...

Mais pas un mot ne leur avait échappé du conciliabule tenu par les misérables...

Lorsqu'ils se furent séparés pour aller jouer le rôle qu'ils s'étaient assigné d'un commun accord, la femme Van Velden saisit sa fille dans ses bras.

Elle était en proie à une profonde émotion, la malheureuse...

Ce qu'elle avait entendu l'avait glacée d'épouvante...

Enlever une fille à ses parents !... ainsi qu'on allait faire de M^{lle} Feyrerolles...

Grand Dieu !-si jamais semblable malheur devait la frapper..

Si jamais des gredins pareils à son mari arrachaient son enfant de ses bras !

Mouche d'or, moins émue que sa mère, se laissait serrer désespérément contre la poitrine de la malheureuse, sans bien se rendre compte du pourquoi d'un pareil état.

— Qu'est-ce que t'as ? finit-elle par demander.

— Tu n'as donc pas compris ?... Il s'agit d'enlever une jeune fille !...

— Oui, eh bien ?... qu'est-ce que nous y pouvons ?... Tu sais bien que mon père n'est pas la fleur des pois et qu'il ne choisit pas ses relations parmi les gens du monde...

Fébrilement, la pauvre femme étreignit dans ses mains brûlantes les mains de la fillette.

— Ecoute, mignonne... dit-elle d'une voix que l'angoisse étranglait, écoute : il ne faut pas laisser se commettre un semblable crime.

— Et le moyen de l'empêcher ?

— Bien simple : mettre Feyrerolles au courant de ce qui se prépare...

— Il le sait, puisqu'ils le lui ont dit tout à l'heure...

— Mais ça lui fait une belle jambe... il est entre leurs mains, il ne peut remuer ni pied, ni œil... alors quoi ?

La femme du tenancier eut un geste de désespoir.

— Va, maman, ne te fais pas de bile comme ça, dit la fillette, nous n'y pouvons rien, s'pas ?

— C'est ce qui te trompe... nous pouvons mettre ce malheureux à même de protéger sa fille...

— Comment ça ?

— En lui rendant la liberté...

Elle avait dit cela simplement, nettement, sans hésiter, sans chercher...

Mouche d'or ne fut pas maîtresse d'un cri de frayeur.

— Tu n'y penses pas... mettre l'homme en liberté... mais alors, nous... qu'est-ce qu'il adviendra de nous ? Tu n'y as pas songé ?

— Si... parfaitement... ton père me battra... et puis ? ne suis-je pas depuis longtemps habituée aux coups ? quelques-uns de plus ou de moins...

La fillette se croisa les bras, absolument démontée par ce sang-froid.

— Des coups ! grommela-t-elle furieuse... pour des gens que l'on ne connaît pas...

Mais la malheureuse femme la serra plus fort encore contre sa poitrine, en balbutiant :

— Tu n'as donc pas compris... il s'agit d'une jeune fille... et j'ai peur, oui, j'ai peur que ça ne te porte malheur...

L'enfant, remise de cette grande angoisse, tenta de plaisanter :

— Oui, sans doute, cette histoire-là me portera malheur, fit-elle, si tu persistes dans ton idée, car mon père me tapera dessus en même temps qu'il tapera sur toi...

— Non, car je dirai que c'est moi qui ai tout fait...

Un flot de sang monta à la face de la fillette qui s'écria :

— Et tu t'imagines que ça s'arrangerait ainsi... tu ne me connais donc pas ?...

« D'ailleurs, mon père ne te croirait pas... tu ne peux pas te lever de dessus ton grabat... comment donc accepterait-il ta fable ?...

A ces mots, la femme du tenancier poussa un soupir de douleur ; c'était vrai, ce que venait de dire la fillette.

Son état de faiblesse était tel, atteinte de douleurs aiguës dans les articulations, qu'il lui était impossible de faire un mouvement.

Et elle parlait de délivrer le prisonnier !

Mais dans son désir ardent de s'opposer au crime que pré-

paraient son mari et ses misérables associés de rencontre, elle trouva un moyen de tourner la difficulté.

— Ecoute, dit-elle à la fillette en l'approchant tout contre elle, écoute : tu vas aller trouver ce pauvre homme, tu lui demanderas en quel endroit de Saint-Laurent se trouve son logis, et, quand tu seras renseignée, tu courras prévenir la jeune fille du danger qui la menace...

Mouche d'or regarda sa mère dans le fond des yeux, comme pour se bien convaincre que ce langage ne cachait aucune arrière-pensée.

— Comme ça, finit-elle par dire... ça peut aller...

— Ne perds pas de temps, recommanda la pauvre mère.

— Non, mais à condition que tu ne te fasses plus de mauvais sang... tu me le promets ?

— Je te le promets.

C'est alors qu'au milieu du silence du bouge endormi, la fillette s'était glissée hors de sa retraite et avait, en rampant comme un reptile, gagné le réduit où se trouvait enfermé Feyrerolles.

Vainement elle avait tenté d'ouvrir la porte... la serrure était solide et les bandits avaient eu la précaution de donner un double tour de clef.

Mais Mouche d'or n'était point fille à s'arrêter devant un semblable obstacle.

A l'aide de ses ongles, elle avait prestement arraché le torchis dont étaient maçonnées les cloisons de la pièce ; après quoi, il lui avait suffi d'écarter les lattes faites de nervures de palmiers, pour pouvoir passer sa tête à l'intérieur.

A la lueur d'une lampe à pétrole accrochée à la cloison, elle vit le prisonnier étendu sur le sol, immobile, donnant l'impression d'un cadavre...

Et, en elle-même, elle songea que ça n'allait point être une besogne commode que de l'arracher au coma dans lequel il était anéanti...

— Monsieur, appela-t-elle à voix basse, eh ! monsieur...

Comme bien on pense, nulle réponse : l'infortuné Feyrerolles avait été frappé comme d'un coup de massue par la menace de Maubert et, pour le faire revenir à lui, il aurait fallu une médication sérieuse que la fillette était impuissante à lui donner.

En outre, le temps manquait...

Comment faire ?...

Démolir le lattis pour y pratiquer une brèche suffisante à lui livrer passage ne demanda à ses mains agiles qu'un instant.

D'un bond, elle fut près de Feyrerolles ; à genoux, elle se mit à le secouer de toutes ses forces.

Mais, hélas ! ses efforts paraissaient bien ne devoir être couronnés d'aucun succès...

Le malheureux demeurerait toujours inerte, semblable à un cadavre...

D'un autre côté, s'en revenir près de sa mère pour lui apprendre l'inutilité de sa tentative, c'était assurément mettre la pauvre femme dans un pitoyable état...

Sa fièvre redoublerait, et alors...

Soudainement, sans réfléchir aux conséquences que pourrait avoir sa généreuse action, Mouche d'or empoigna Feyrerolles par les pieds et, réunissant toutes ses forces, se mit à haler sur le corps...

Lentement, péniblement, — car c'était un poids au-dessus de sa vigueur, — elle réussit à le trainer jusqu'à l'ouverture qu'elle avait pratiquée dans la cloison...

Son plan était simple : soustraire provisoirement le malheureux aux recherches de ses bourreaux...

Le cacher aux environs de l'habitation, au milieu des hautes herbes jusqu'au moment où, ayant repris connaissance, il serait possible de lui rendre la liberté...

Alors, il pourrait s'occuper de sa fille et se lancer à sa poursuite, si les gredins, malgré sa disparition, avaient persisté à s'emparer d'elle... en tout cas, la protéger, si ce coup de théâtre les faisait changer d'avis...

De toutes façons, sa mère serait satisfaite et ne courrait, en outre, aucun danger, car nul ne pourrait soupçonner, dans cette évasion, la main des « femelles » de Van Velden...

Le prisonnier aurait réussi à faire ce que font beaucoup de prisonniers mieux gardés encore que n'était celui-là : après avoir scié les liens qui l'immobilisaient, il avait pratiqué un trou dans la cloison de sa cellule...

Mouche d'or était enchantée d'avoir trouvé cette combinaison qui avait le mérite de satisfaire tout le monde, sauf son père et ses misérables complices...

Aussi travaillait-elle avec une ardeur qui décuplait ses forces...

Déjà, elle avait réussi à faire franchir au corps de Feyrerolles la brèche pratiquée dans la muraille et elle le tirait vers le jardin, quand des pas et des éclats de voix se firent soudainement entendre dans l'ombre.

C'était les forbans qui revenaient sous la direction de Van Velden...

Celui-ci s'était entendu à merveille avec le patron de la *Reine-des-Eaux* : les conditions avaient été faites pour transporter les chercheurs d'or jusqu'aux plus extrêmes limites du cours du Maroni...

Charles Camuset n'avait eu garde de repousser une semblable aubaine ; mais il avait changé les conditions offertes par Van Velden. Il transporterait et nourrirait pour rien jusqu'à l'arrivée à destination, Maubert et ses compagnons, mais

il lui serait attribué une part dans les bénéfices de l'exploitation aurifère.

De la sorte, ce brave Charles faisait d'une pierre deux coups : il acquerrait rapidement une fortune colossale et il se ménageait une retraite impénétrable pour lui et la douce fiancée qu'il s'était choisie.

Car, au besoin, si les autorités guyanaises avaient la fantaisie de lancer des agents à la recherche de M^{lle} Feyrerolles, il passerait tranquillement sur le territoire du Contesté brésilien.

Là, il ne serait pas embarrassé pour lever une armée de vauriens qui donneraient du fil à retordre à messieurs les représentants de l'administration française...

Dans ces conditions-là, ils n'avaient point été longs à s'entendre, Van Velden et lui.

Seulement, il fallait que les chercheurs d'or et leur matériel se trouvassent à bord avant trois heures du matin, pour profiter de la marée.

On juge si les bandits avaient l'intention de perdre — par un retard provenant de leur volonté — une si exceptionnelle occasion de se soustraire aux recherches de la police...

C'est pourquoi revenaient-ils grand train, au *Cosmopolitan Hôtel*, afin d'y prendre le matériel acheté par le tenancier.

Un cri retentit tout à coup dans l'ombre.

— Parti... tonnerre de sort !... il est parti !...

Tous, Van Velden en tête, se précipitèrent vers le local dans lequel avait été enfermé Feyrerolles.

— Un trou dans la cloison ! là ! voyez !

Ce fut une stupeur !... puis une rage indicible.

La disparition du prisonnier faisait s'évanouir les rêves de fortune folle qui, depuis quatre jours, hantaient les misérables.

Les uns pleuraient de fureur.

Les autres juraient à faire frémir.

Van Velden, plus froid par tempéramment, fut le premier à reprendre possession de lui-même.

— Voyons,.. dit-il, en les écartant d'un geste, du calme... il est parti... c'est très bien. Mais, est-il possible qu'il se soit enfui ?

— Puisqu'il n'y a plus personne.

— Ce n'est pas une raison... on peut l'avoir enlevé...

Les autres le regardaient, comme s'ils l'avaient soupçonné de perdre subitement la raison.

— Enlevé !... qui ça ? grommela Varlot.

— Ficelé comme il l'était, il me paraît absolument invraisemblable qu'il ait pu faire un mouvement.

— Cependant, à moins que nous n'admettions l'intervention du Saint-Esprit... malgré Chardin.

Soudain, Van Velden poussa un grondement plein de colere, et entre ses dents :

— Si, pourtant, ces maudites femelles s'étaient jouées de moi...

Il se précipita comme un fou vers le recoin qui servait d'habitation à sa femme et à sa fille...

— Où est la Mouche ?... hurla-t-il, en saisissant la malheureuse femme aux poignets... où est la Mouche ?

La mère se tut et courba la tête, résignée.

Cette attitude fut, pour Van Velden, la confirmation de son soupçon.

— Ah ! coquine... gronda-t-il... coquine... c'est toi qui lui as ouvert la case...

« Au moins, j'aurai ta peau...

Et il la rossait à tour de bras, frappant sans pitié sur cette pauvre loque humaine, dans laquelle il ne restait plus que le souffle...

Mais, au bruit, une course se fit tout à coup entendre dans la nuit.

La fillette arrivait, attirée par la lutte.

— Lâche !... lâche !... cria-t-elle, en se jetant sur le misérable qu'elle attaquait à coups de pieds, à coups d'ongles, à coups de dents.

Bamboula gronda de loin :

— Si ça continue, cette musique-là va réveiller les soldats du poste, qui nous tomberont dessus.

« Faites donc taire cette gamine.

Alors, ivre de rage, Van Velden lança un coup de poing terrible au hasard.

Le hasard le servit bien, car Mouche d'or, atteinte en plein front, tomba évanouie sur le corps inanimé de sa mère. Au même moment, une voix clamait, triomphante :

— Voici le gaillard... là, au milieu des herbes !... maintenant, il n'y a plus qu'à se trotter !

V

UNE ENQUÊTE QUI N'ABOUTIT PAS

L'émotion avait été grande dans Saint-Laurent, lorsque s'était répandu le bruit de l'enlèvement de M^{lle} Feyrerolles.

Les autorités, aussitôt prévenues, étaient accourues et l'enquête ordinaire avait commencé.

Le gouverneur avait voulu la faire lui-même, par égard pour le vieux serviteur qu'était le gardien-chef.

Malheureusement, des interrogatoires multiples auxquels il s'était livré, rien ou à peu près n'était ressorti.

Pas même un indice pouvant lui faire penser que, peut-être, cet enlèvement devait être lié à la tentative de meurtre dont le sous-officier Legendre avait été la victime, deux jours auparavant.

Le malheureux garçon était, d'ailleurs, toujours dans un état qui rendait impossible tout interrogatoire.

M^{me} Feyrerolles n'avait pu donner aucune indication sur les mobiles qui avaient guidé les misérables agresseurs de sa fille.

Elle ne se connaissait, dans la colonie, que des sympathies.

Pour une fois, cependant, le gouverneur eut le cerveau traversé par cette idée.

Peut-être cet enlèvement de Geneviève visait-il Feyrerolles lui-même ?

Quand on appartient à l'administration pénitentiaire, on a, malheureusement, de nombreuses occasions de se créer des inimitiés... voire des haines.

L'accomplissement du devoir d'un surveillant-chef ne va pas sans faire naître bien des accès de rage, bien des explosions de colère.

Les malheureux qui expient au bagne les plus épouvantables forfaits sont d'esprit trop étroit, pour faire remonter la responsabilité de leur châtement sur l'être impersonnel, qui se nomme la Société.

A ces brutes, il faut des êtres plus tangibles, auxquels ils puissent faire porter le poids de leur haine et de leur colère.

Les gardiens sont, tout naturellement, placés à leur portée pour cela.

Voilà ce que, très justement, le gouverneur avait fini par croire.

C'est imbu de cette idée, d'ailleurs, qu'il avait télégraphié à Cayenne, pour mettre l'administration supérieure au courant du drame, dont Saint-Laurent venait d'être le théâtre.

C'est dans ce sens qu'il demanda qu'une enquête fût faite là-bas, sur place, parmi le personnel que Feyrerolles avait sous la main.

Le coup, dont Geneviève était victime, devait partir de là-bas.

Les suppositions — comme on voit fort clairvoyantes du gouverneur — se trouvèrent étonnamment confirmées par le télégramme qu'il reçut, tout à coup de Cayenne, lui annonçant l'évasion d'une demi-douzaine de condamnés de l'île Royale et la disparition du gardien-chef.

Le fonctionnaire vit aussitôt, dans ces deux faits, une étroite

corrélation de laquelle une conclusion pouvait être tirée pour la marche de l'affaire.

Ce gouverneur, qui était peut-être un très médiocre fonctionnaire, eût fait un excellent juge d'instruction.

Immédiatement, aussitôt reçus la nouvelle de l'évasion et le signalement des évadés, il lança, dans Saint-Laurent et dans les environs, les gendarmes qu'il avait sous la main.

En même temps, il envoyait des exprès dans toutes les directions, pour prévenir de l'événement les différents agents de l'administration.

C'est ainsi qu'il fit donner l'ordre à un brigadier de gendarmerie de porter, au chef du poste hollandais d'Albina, l'avis mentionnant l'évasion et lui enjoignant, conformément, aux conventions diplomatiques, d'avoir à prendre les mesures nécessaires pour avertir les autorités hollandaises qu'elles eussent à arrêter, à l'occasion, les évadés.

Comme le bon gendarme, sa mission remplie, s'en revenait vers le canot au moyen duquel un Indien l'avait amené de Saint-Laurent, voilà que, soudain, il vit accourir manifestement vers lui une fillette à laquelle les vêtements en désordre, les cheveux dénoués sur les épaules donnaient une allure singulière.

Il s'arrêta, pour la laisser arriver près de lui.

Alors, seulement, il remarqua que sa petite figure toute convulsée ruisselait de larmes...

— Qu'as-tu ? demanda-t-il, mon enfant... et en quoi puis-je t'être utile ?

— Ah ! monsieur... monsieur... bégaya-t-elle d'une voix à peine distincte... monsieur... ma mère... c'est ma mère...

— Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a, ta mère ?... fit-il en lui câressant doucement les cheveux.

— Elle est si malade... si malade... que j'ai peur...

— Voyons... il ne faut pas pleurer comme ça, fit le brave homme, véritablement ému de cette angoisse... et explique-moi.

« Ta mère est donc seule ?

— Oui, avec moi... mon père est parti... et elle est si malade... si malade, que j'ai peur !

Et, lamentable, donnant l'impression d'une épouvante profonde, la fillette s'accrochait aux vêtements du gendarme, bégayant :

— Sauvez maman, monsieur, sauvez-la...

Le brave homme n'avait d'ailleurs aucunement l'intention de tourner ainsi les talons.

Le minois éploré de l'enfant l'avait tout remué.

— Mène-moi, dit-il laconiquement.

Elle lui prit la main et l'entraîna aussitôt, sans mot dire ; mais le frémissement nerveux de ses doigts était plus éloquent que ne l'eussent pu être toutes les paroles du monde...

Soudain, le gendarme demanda :

— Qu'as-tu donc là ?... c'est un coup... une chute ?

Il désignait, d'un hochement de tête, le front de la fillette, dont la chair était toute tuméfiée, paraissant avoir éclaté sous le contact d'un instrument ou d'une arme...

Elle eut un haussement d'épaules et murmura en détournant les yeux :

— C'est une chute... je suis tombée hier et ma tête a porté contre une souche de palmier.

Jusqu'au *Cosmopolitan Hôtel*, tous les deux gardèrent le silence.

Mais quand le digne représentant de l'autorité crut comprendre que c'était là que le menait son guide, il se récria, obéissant à son premier mouvement :

— C'est là que tu me mènes ?...

— Oui... c'est là que se trouve maman.

— Dans ce bouge ?...

La fillette frémit et sa tête se courba plus humblement.

Le gendarme connaissait l'endroit ; sans doute avait-il eu l'occasion d'y venir, en compagnie de collègues hollandais, faire des descentes.

En tout cas, la réputation du *Cosmopolitan Hôtel* avait assurément franchi le Maroni et s'était solidement établie dans la colonie française.

Mais ces répugnances instinctives s'évanouirent aussitôt, quand il se trouva en présence de la malheureuse femme de Van Velden.

— Tonnerre de sort ! murmura-t-il, apitoyé jusqu'aux larmes, en tordant ses grosses moustaches, elle me paraît diantrement mal accommodée, ta pauvre femme de mère.

Mouche d'or poussa un gémissement lamentable.

Il se pencha vers elle et demanda de sa voix la plus douce :

— Vous m'entendez, ma brave femme... vous m'entendez ?

A genoux près d'elle, Mouche d'or murmura à l'oreille de l'infortunée créature :

— Maman... n'aie pas peur... c'est un Français que j'amène... un Français qui est charitable.

Les paupières de la victime de Van Velden se soulevèrent péniblement.

Mais elles se refermèrent presque aussitôt avec une expression d'effroi, tandis que ses lèvres balbutiaient :

— Un gendarme français...

Le brave homme n'eut pas conscience de l'impression plutôt désagréable que sa vue produisait sur la misérable.

— Où vous sentez-vous mal ? demanda-t-il... et que désirez-vous que je fasse ?...

Comme elle ne répondait pas, ce fut la fillette qui répondit :

— Monsieur, je vous en conjure... emmenez maman... il faut l'emmener !... il ne faut pas la laisser ici...

« Si vous la laissez ici...

Mais la main tremblante de la mère chercha la main de l'enfant et l'étreignit avec une énergie désespérée, la contraignant à se courber vers elle.

Alors, les lèvres à l'oreille, elle lui dit :

— Pas un mot, malheureuse... c'est mon homme et c'est ton père !

— Mais c'est lui qui t'a tuée... gémit-elle désespérément dans un souffle.

— Moi vivante, je ne veux pas être pour lui la cause d'un ennui.

Mais sans doute était-elle trop faible pour pouvoir supporter toutes ces émotions.

A peine avait-elle fait à la fillette cette énergique et suprême recommandation que sa tête se renversa en arrière et qu'elle s'immobilisa.

— Morte, s'écria désespérément Mouche d'or.

— Non, évanouie seulement... répondit le gendarme pour la rassurer, quoique ses sourcils épais se fronçassent de significative manière.

Au bout d'un moment de réflexion, il déclara :

— Le mieux serait de la conduire à l'hôpital.

— Oui, oui... fit la fillette avec empressement, à l'hôpital de Saint-Laurent.

— Dame, je n'en connais pas d'autres.

Et il en avait été fait ainsi que l'avait demandé Mouche d'or ; l'infortunée créature avait été transportée à l'hôpital et là, couchée douillettement dans un lit bien blanc, elle termina en quelques heures, entourée de soins attendris par les sœurs de charité, une existence qui, pour elle, n'avait été qu'un long calvaire.

Le désespoir de l'enfant avait été d'autant plus terrible que, chez elle, la douleur de perdre l'être chéri se trouvait doublée par la haine née contre celui qui l'avait assassiné.

Les yeux secs, le visage tragiquement convulsé, Mouche d'or demeurait immobile au chevet du lit, sur lequel s'allongeait le cadavre rigide.

Et à ses oreilles bruissaient les dernières paroles prononcées par la défunte.

« Moi vivante, je ne veux pas lui causer le moindre ennui ! »

Elle vivante, soit.

Mais puisqu'elle n'était plus.

Et plus d'une fois la tentation lui était venue de parler, de dire pourquoi sa mère était morte, de dénoncer celui qu'elle considérait comme son assassin.

Mais à quoi cela lui aurait-il servi ?

La bonté de l'administration française s'était étendue sur sa mère, avait entouré son agonie de soins et de douceurs.

Mais ce n'était point à elle qu'il appartenait de venger sa mère.

D'ailleurs, de l'éducation qu'elle avait reçue, par suite de la société misérable au milieu de laquelle elle avait vécu, Mouche d'or avait acquis un mépris singulier pour l'administration.

Les hôtes de son père, son père lui-même, passaient leur vie à la jouer par-dessous jambe, et la fillette pensait sans doute qu'elle ne pourrait remettre en de plus mauvaises mains le soin de venger sa mère.

Mais qui alors en pourrait-elle charger ?

Car la pensée qu'elle se trouvait à jamais privée des baisers si tendres de celle qui n'était plus et que le misérable qui avait commis cette action infâme ne serait pas puni lui était intolérable.

Comme elle remuait dans sa cervelle ces tristes et tragiques pensées, voila que par la porte ouverte de la salle dans laquelle avait été déposée sa mère, elle vit passer un groupe de gens à l'allure importante.

Ces personnages entrèrent dans une salle faisant face à celle dans laquelle elle se trouvait elle-même, et comme l'autre porte, elle aussi, demeura ouverte, il fut loisible à la fillette de voir ce qui se passait et d'entendre ce qui se disait.

Le groupe s'était approché du lit sur lequel un homme était étendu.

Et, tout à coup, Mouche d'or eut un sursaut d'épouvante; cet homme s'était redressé sur son séant et la fillette avait eu la vision d'une poitrine toute souillée de sang... au-dessus de laquelle apparaissait une tête effrayante, toute auréolee de cheveux noirs.

— Maximo Sorralès ! balbutia-t-elle en reconnaissant le mé-tis.

Sans doute celui-ci était-il un client de Van Velden et c'est à ce titre que la fillette avait eu probablement l'occasion de le voir au *Cosmopolitan Hôtel*.

Un des personnages, qui devait être le juge d'instruction, demanda :

— Vous êtes bien Maximo Sorralès, sujet brésilien, demeurant à Saint-Laurent ?...

— Oui, dit l'autre, d'une voix grondeuse, que me voulez-vous ?

— Recueillir votre déposition au sujet du meurtre dont vous avez été victime, répondit le magistrat en faisant signe à son greffier de s'appêter et d'écrire sous la dictée du blessé...

Mais celui-ci secoua la tête.

— Je n'ai rien à dire, déclara-t-il...

Le magistrat sursauta.

— Pardon, il y a crime, et mon devoir me prescrit de rechercher le coupable.

— D'abord, demanda le Brésilien, qui vous dit qu'il y a eu crime ?...

« Ensuite, en admettant, ce qui n'est pas prouvé, qu'il y en ait un effectivement, est-ce à moi de vous aider à retrouver le criminel ?

Le juge d'instruction regarda son greffier, le médecin, le gouverneur et finit par dire, en hochant la tête :

— Il n'a pas sa tête à lui, il divague...

— Non, monsieur le juge, répliqua Sorralès d'une voix ironique... je ne divague pas, j'ai toute ma raison et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que j'aime mieux m'occuper moi-même de mes petites affaires, que d'en charger qui que ce soit.

— Mais la justice française a le droit de chercher et de punir l'auteur de l'attentat, dont vous avez failli devenir victime.

— Pourquoi la justice serait-elle plus royaliste que le roi ? ricana l'autre.

« Si je ne tiens pas, moi, à ce que cet attentat soit puni...

« Si la blessure que j'ai reçue n'a été faite au cours d'un combat régulier...

— Les rixes sont punies sur le territoire français, déclara autoritairement le juge.

— Eh bien ! ricana Sorralès, en ce cas, arrêtez-moi... comme coupable ; mais, ne vous attendez pas à ce que je vous permette de mettre le nez dans mes affaires.

« Elles ne regardent que moi seul... et moi seul m'en chargerai...

Là-dessus, il s'adressa au docteur et lui dit d'une voix radoucie :

— Je ne vous demande qu'une chose, monsieur le médecin, c'est de me mettre à même de sortir d'ici le plus tôt possible ; mes moyens ne me permettent pas de tirer la flemme, comme un fonctionnaire...

Et il ajouta, d'une voix résolue :

— Il faut que demain je sois sur pied.

Le docteur, comme bien on pense, hocha la tête dans un geste évasif.

Quant au juge d'instruction, revenant à la charge, il demanda :

— Ainsi donc, c'est bien entendu, vous ne voulez pas porter plainte ?

— Contre qui ?

— Vous ne voulez pas davantage répondre aux questions que je vous poserai ?

— Aucunement.

— Dans ce cas...

Le magistrat fit signe à son greffier de plier bagage et, il allait se retirer, quand le docteur lui dit :

— Monsieur le juge... puisque vous voici, si vous voulez interroger Legendre, le sous-officier blessé l'autre jour chez M^{me} Feyrerolles... il est en état de vous comprendre et de vous répondre...

Il y eut un mouvement dans le groupe qui se dirigea vers un lit voisin.

Mouche d'or avait dressé l'oreille.

Feyrerolles !... ne venait-on pas de prononcer le nom de Feyrerolles ?... du malheureux que, cette nuit, elle avait tenté de faire évader du *Cosmopolitan Hôtel*.

Une curiosité intense s'empara d'elle et, sur la pointe des pieds, elle s'approcha de la porte où elle s'immobilisa.

En ce moment, une voix d'homme se fit entendre, faible, mais qui parvenait distinctement jusqu'à elle.

— Pour moi, monsieur le juge, j'ai la conviction absolue que le but des deux bandits qui se sont introduits dans la maison de M^{me} Feyrerolles était d'enlever M^{lle} Geneviève...

— Qui est-ce qui vous fait croire ça ?

— Ces mots qu'il m'a été donné de surprendre avant que je me montrasse à eux : « — Où est la chambre de la demoiselle ? »

« Cela n'indiquait-il pas suffisamment que c'était à M^{lle} Geneviève qu'ils en avaient.

— Tout au moins, cela paraît l'indiquer...

« Mais dans quelles conditions êtes-vous intervenu ?... »

— J'arrivais, par le chemin le plus court, porteur d'une lettre que l'on m'avait remise à la poste pour M^{lle} Feyrerolles.

« Les deux gaillards se tenaient dans la cuisine, méditant sur la marche à suivre.

« Je les ai surpris par derrière, ne sachant pas à qui j'avais affaire... Mais, avant que j'aie pu prévoir l'attaque, je recevais en pleine poitrine un coup de couteau, qui m'étendit sans connaissance...

— Pourriez-vous me donner le signalement de ces deux individus ?

— Certes : l'un, un homme d'une cinquantaine d'années, grand, large d'épaules, la face complètement rasée, avec une petite cicatrice près de l'œil droit... c'est un nègre.

« Détail caractéristique, il porte, aux oreilles, de petits anneaux d'or.

« L'autre, de taille moyenne, porte toute sa barbe, une barbe rude et de couleur rousse, ainsi, d'ailleurs, que les cheveux ;

il m'a paru avoir une aile du nez rongée et la paupière gauche abîmée.

« Tous deux étaient vêtus comme le sont les gens qui travaillent sur le port.

Le juge d'instruction demanda :

— Vous ne les aviez jamais vus, auparavant ?... Vous ne vous faites aucune idée de ce qu'ils sont, ni du motif qui les faisait agir ?

— Ils m'étaient entièrement inconnus ; quant au motif, je vous l'ai dit, il avait trait à M^{lle} Feyrerolles...

Le sous-officier, fatigué par cet interrogatoire, avait laissé retomber sa tête sur son oreiller. Le docteur intervint et dit tout bas au magistrat :

— Il faut le laisser se reposer...

— Je n'ai, d'ailleurs, rien de plus à lui demander... pour le moment, répondit le juge d'instruction.

Quelques instants plus tard, le groupe avait quitté la salle dans laquelle se trouvaient les deux blessés, et l'hôpital était plongé, à nouveau, dans le silence pesant de cette chaleur équatoriale.

Mouche d'or qui avait, au départ des magistrats, regagné prestement sa place au chevet de la pauvre défunte, Mouche d'or demeura un moment immobile, les yeux fixés rêveusement dans l'espace, les mains inertes sur les genoux.

Un combat se livrait en elle.

Que devait-elle faire ?

De quel côté était son devoir ?

Sa mère était morte et c'était son misérable père qui l'avait pour ainsi dire assassinée.

Devait-elle laisser ce crime sans punition, alors que peut-être dépendait-il d'elle que la mort de sa mère fût vengée ?

Mais le criminel était son père. Avait-elle le droit de diriger contre lui une vengeance qu'elle considérait comme son devoir d'exercer ?

Ce fut pour l'affirmative qu'elle se décida.

Se levant soudain, elle déposa pieusement sur le front glacé de la morte un long et tendre baiser.

Ensuite, sur la pointe du pied, elle traversa la pièce et, par l'entre-bâillement de la porte, jeta un regard méfiant à droite et à gauche dans le couloir qui desservait les salles.

Là-bas, la religieuse de garde était étendue dans un vaste fauteuil de paille, où elle s'était assoupie sous l'influence de la chaleur.

Cette circonstance favorisait le projet de la fillette que, cette fois, toute hésitation abandonna.

Elle franchit le couloir et, sans bruit, se glissa dans la pièce qui faisait face.

Comme une anguille, elle gagna le lit dans lequel somnolait

le sous-officier et, accroupie sur le plancher, se mit à tirer le drap tout doucement pour l'éveiller.

Tout d'abord Legendre ne comprit pas ce que cela signifiait, mais sa stupeur fut grande quand il aperçut cette enfant qui tenait attachés sur lui ses grands yeux noirs.

— Qui es-tu ? que veux-tu ? murmura-t-il, redressé sur son coude.

Elle mit un doigt sur ses lèvres et dit tout bas :

— Chut ! ne parlez point si haut... la sœur pourrait vous entendre et, alors, il n'y aurait rien de fait.

— Que veux-tu ?...

— Vous donner des nouvelles de M^{lle} Feyrerolles...

Legendre tressaillit dans son lit.

— M^{lle} Feyrerolles ! répéta-t-il.

Il attachait sur l'enfant des regards pleins d'anxiété.

— Des nouvelles ! Qu'entends-tu par là ? fit-il d'une voix étouffée.

— Je sais qui est-ce qui l'a enlevée...

— Enlevée ! s'écria le jeune homme, en proie à une émotion que l'on comprendra... Geneviève enlevée !... tu dis qu'on a enlevé Geneviève...

— Mais oui, ne le saviez-vous pas ?... répondit Mouche d'or toute surprise. Je croyais, tout à l'heure, vous avoir entendu parler de cela.

— Mais non, tout à l'heure, le juge d'instruction me questionnait au sujet d'une tentative d'enlèvement dont M^{lle} Feyrerolles avait été l'objet, il y a deux jours...

« Et c'est à cela sans doute que tu veux faire allusion ?

L'enfant secoua la tête et dit avec un accent de tristesse :

— Hélas ! non, monsieur... Je suis désolée, croyez-le bien, de vous causer de la peine... mais je vous affirme que, cette nuit même, cette demoiselle a été enlevée.

Legendre lui saisit les mains et, les étreignant avec une énergie désespérée :

— Tu es certaine de ce que tu avances ?

— Aussi certaine que je vous vois là, dans ce lit...

— Mais qui... qui a fait cela ? qui avait intérêt à commettre un crime aussi odieux ?... gémit l'infortuné Legendre.

— Une bande de forçats échappés de Cayenne, répondit l'enfant.

Legendre la regardait avec des yeux fous, dans lesquels se lisait clairement la crainte qu'elle n'eût perdu la raison.

Il se prit la tête à deux mains, comme s'il eût craint que ses idées ne lui échappassent.

Une voix, à côté d'eux, s'exclama :

— Des forçats échappés de Cayenne !... Qu'est-ce que tu chantes là ?

Surpris, ils se retournèrent tous les deux et virent Maximo

Sorralès qui, assis sur son séant, les regardait avec attention.

— Voyons, Mouche d'or, fit le métis, explique-toi ?...

— C'est bien simple, monsieur Sorralès, dit l'enfant, c'est chez mon père, cette nuit, que le coup s'est concerté... J'ai tout entendu.

— Entendu quoi ?...

— Que des hommes enfuis du bagne depuis quelques jours, et qui se trouvaient cachés aux environs du poste d'Albina, se concertaient sur l'enlèvement d'une jeune fille qui n'était autre que M^{lle} Feyrerolles.

— Comment la connaissaient-ils ? demanda le métis, dont la surprise n'était contre-balancée que par l'incrédulité.

— Ils ne la connaissaient pas.

— Alors, comment expliquer cet enlèvement ?

— Par le désir de plier à leur volonté un de leurs gardiens qu'ils avaient enlevé en s'enfuyant et qui n'était autre que le père même de la jeune fille.

Le sous-officier, jusqu'alors, avait gardé le silence, hébété par ce récit qui lui apparaissait fantastique.

En ce moment, il s'écria :

— Feyrerolles enlevé... arraché de l'île Royale !... ce n'est pas possible ! tu te trompes...

— Hélas ! monsieur, répondit l'enfant avec des larmes dans les yeux, je le voudrais et pour vous et pour moi...

« Mais j'ai tenu moi-même le corps de M. Feyrerolles dans mes bras...

« Pour obéir aux instructions de ma pauvre maman, j'avais tenté de l'arracher à ces bandits ; malheureusement, je n'ai pas eu la force de le traîner assez loin, ils l'ont retrouvé...

— Mais tu dois savoir où ils sont ! clama Legendre.

— Non, monsieur, ils ont quitté la maison au milieu de la nuit pour s'embarquer sur le Maroni.

« Je ne les ai plus revus...

— Sais-tu s'ils ont réussi leur enlèvement ? demanda Maximo Sorralès d'une voix dont Legendre eût assurément remarqué l'altération s'il n'avait été pour ainsi dire affolé lui-même par ce que venait de narrer Mouche d'or.

— Non, monsieur Sorralès, je ne sais pas... balbutia l'enfant...

— Eh bien, il faut que je sache ! déclara Legendre avec énergie.

Et, titubant de faiblesse, il sortit de son lit, passant fébrilement les différentes pièces de son vêtement.

Silencieusement, la fillette lui donnait un coup de main.

Maximo Sorralès avait continué à la regarder, sans faire un mouvement, absorbé par les pensées qui se pressaient, se bouscullaient dans son cerveau.

Puis, soudainement, il se glissa au bas de sa couchette.

— Demonio ! gronda-t-il, croyez-vous donc que je m'en vais vous laisser agir seul ?

— Que peut bien vous importer ? demanda le sous-officier, surpris de ces paroles.

Le métis poussa un strident éclat de rire.

— *Per Dios !* dit-il, jouons cartes sur table... voulez-vous ?

« Je sais qui vous êtes... vous aimez M^{lle} Feyrerolles et vous prétendez l'épouser...

« Il en est de même pour moi.

La foudre, tombant aux pieds du sous-officier, n'eût pas produit sur lui un effet semblable à celui que produisirent ces paroles.

— Vous !... vous !... balbutia-t-il.

— Mais oui, moi !... En quoi cela peut-il vous surprendre autant que cela ?

« Je suis riche, j'ai un commerce qui va prospérant chaque jour davantage... je suis, sans me flatter, aussi bien tourné de ma personne que vous l'êtes vous-même...

— Mais vous ne la connaissez pas !...

— Pardieu !... si je ne la connaissais pas, comment aurais-je pu m'éprendre d'elle ?

— Elle ne vous connaît pas, elle ?

— Mais... mais cela est-il indispensable pour que je l'aime ?...

Agressif, Legendre demanda :

— Pourquoi me dire cela ?

— Je viens vous proposer ceci : nous aimons l'un et l'autre M^{lle} Feyrerolles...

« Or, elle a disparu, enlevée par des gredins...

« Voulez-vous que, dès maintenant, nous laissions de côté toute rivalité et que nous unissions nos efforts pour la rechercher et l'arracher aux mains de ses ravisseurs ?...

« Ensuite, nous aviserons à ce qu'il conviendra de faire pour régler notre situation réciproque.

Legendre, qui n'avait cessé d'examiner, durant qu'il parlait, son interlocuteur, répondit nettement :

— Vous m'excuserez, monsieur, si je n'accepte pas votre proposition.

« Je ne vous connais pas... vous n'êtes pour la famille Feyrerolles qu'un étranger, et vous associer aux efforts que je vais tenter serait vous donner un droit à aspirer à la main de Geneviève. Ce droit, je ne veux pas vous le donner...

« Je l'aime... elle m'aime et je n'entends aucunement admettre l'éventualité d'un choix auquel vous pourriez contraindre sa reconnaissance...

— Alors, vous refusez ?...

— Je refuse... tout en vous remerciant...

Là-dessus, le sous-officier tourna les talons et sortit, étayant sa marche de ses mains tremblantes appuyées au mur.

Mouche d'or faisait mine de le suivre.

La main brutale de Maximo Sorralès la saisit au poignet.

— Ecoute, dit-il d'une voix rude, qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ?

Et il attachait sur elle des regards menaçants.

— Ce n'est point une histoire... c'est la vérité...

— Qui a enlevé l'enfant ?... Van Velden ?...

— Non, sur mon salut éternel... ce sont les gens que j'ai dit... pour contraindre leur prisonnier à faire ce qu'ils veulent...

— Et que veulent-ils ?

— Qu'il les mène au pays de l'or.

— Comment ont-ils l'intention de s'y rendre ?...

— J'ai entendu mon père leur dire qu'il se chargeait de leur transport sur une barque...

— C'est bien vague...

— Je ne sais pas autre chose...

— Cependant, ils sont partis... C'est donc que ton père a réussi...

« Voyons, réponds ! Il est invraisemblable que tu ne saches pas.

— Mon père a frappé maman... m'a frappé moi-même ; je suis tombée comme une masse à côté de maman...

« Quand je suis revenue à moi, à l'aube, le logis était désert.

« Tout le monde était parti...

— Ton père ?

— Mon père aussi...

— Mais ta mère, elle, ta mère doit savoir... il est impossible qu'il ne lui eût pas dit...

La fillette attacha sur le métis des yeux secs, dont les paupières étaient rougies des larmes versées, et dans ses prunelles luisait un feu si terrible qu'il ne put s'empêcher de tressaillir.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il impressionné...

Comme en ce moment, habillé complètement, il se coiffait de son large chapeau de paille, Mouche d'or le prit par la main, l'entraînant à travers la pièce.

Docilement, il se laissa faire, franchit le couloir et pénétra dans la chambre obscure que, seule, éclairait la bougie brûlant en guise de cierge sur une petite table, au chevet de la défunte.

— Caramba ! grommela le métis en s'immobilisant dès le seuil.

Et il ajouta entre ses dents :

— Tu m'en diras tant...

Il fit un signe de croix et, dégageant tout doucement ses doigts de la main frêle qui s'y cramponnait, il battit en retraite sur la pointe des pieds.

Dans la précipitation de sa course, au bout du couloir, il

heurta le bras du fauteuil dans lequel somnolait la bonne sœur.

Celle-ci s'éveilla en sursaut et, se frottant les yeux, fut quelques secondes avant de distinguer bien nettement ce qui se passait.

Quand elle reconnut le métis, il était déjà loin...

— Jésus ! Marie !... s'exclama-t-elle en levant les bras au ciel. Jésus ! Marie !...

Il se retourna et la saluant d'un geste large, plein d'ironie :

— Au revoir, ma bonne sœur, clâma-t-il, et merci pour les soins que vous n'eussiez certainement pas manqué de me donner.

Et il disparut tandis que, précipitamment, elle faisait volte-face, pour se bien convaincre, en courant à la chambre dans laquelle avait été déposé le blessé, qu'elle ne venait pas d'être le jouet d'une hallucination.

Quant au métis, on devine quelles étaient ses intentions et dans quel but il avait fait, quelques moments auparavant, à Legendre, la proposition que celui-ci avait d'ailleurs nettement repoussée.

C'était un moyen comme un autre de détourner de lui tout soupçon, pour le cas où il en aurait pu naître quelques-uns dans l'esprit, soit des magistrats, soit de la famille.

Comment supposer, en effet, que celui-là même était l'auteur de l'enlèvement, qui avait si instamment demandé à un rival de lui donner un coup de main pour retrouver la victime.

Il aurait, le cas échéant, dans Legendre même, un témoin et un défenseur ardent.

A pas pressés, le métis, en sortant de l'hôpital, se dirigea vers l'estacade.

Il avait hâte de se retrouver à bord de sa tapouye... où l'on ne devait rien comprendre à son absence.

En outre, il lui tardait de savoir comment William et Bam-boula s'étaient tirés de la mission qu'il leur avait donnée.

Ce qu'avait raconté la Mouche d'or l'avait profondément troublé.

Sa tentative d'enlèvement de Geneviève Feyrerolles, concordant avec celle des évadés de Cayenne, pouvait avoir créé des complications dangereuses.

Geneviève avait-elle été enlevée ?

Et par qui ?

Peut-être, ses hommes à lui s'étaient-ils trouvés nez à nez avec les autres.

En ce cas, qu'était-il advenu de la rencontre ?

Quels étaient ceux qui l'avaient emporté ?

On comprend qu'avec ces multiples problèmes qui se présentaient à lui et auxquels il lui était impossible de trouver une solution, le métis fût plein d'angoisses et qu'à chaque pas

, qui le rapprochait de l'estacade, son cœur battit avec plus de violence.

Soudain, comme il était arrivé au bord du Maroni, il s'arrêta net, les yeux écarquillés sous la main en visière au-dessus des sourcils...

Il cherchait la *Reine-des-Eaux*, à l'emplacement où elle était mouillée la veille au soir.

La *Reine-des-Eaux* avait disparu.

Elle avait levé l'ancre.

Comment se faisait-il que, en son absence, bien que les instructions données par lui à son second portassent qu'on partirait avec la marée, comment se faisait-il qu'on fût parti sans lui ?

Il y avait là quelque chose d'incompréhensible... d'expliquable.

Vainement, le métis parcourait-il d'un regard scrutateur la surface du fleuve.

Aucune trace de son embarcation.

Alors, pris d'une rage folle, il tendit le poing en proférant d'épouvantables menaces à l'adresse de ceux qui l'avaient joué aussi audacieusement.

VI

ALERTE A L'AUBE

Depuis deux jours, la pirogue remontait le Maroni.

Elle avait, servie par une prodigieuse chance, franchi heureusement tous les sauts qui encombrant le cours du fleuve. Saint-Jean était dépassé.

On avait dépassé aussi la factorerie Bernard.

Maintenant toute trace de civilisation était laissée bien loin en arrière.

Maintenant, c'était la solitude guyanaise dans laquelle on s'enfonçait, sans espoir de rencontrer d'autres êtres humains que les peuplades indigènes, dont les campements s'espacent sur les rives du fleuve.

Et encore ces campements se trouvaient-ils parfois à de grandes distances les uns des autres.

Quelquefois, avait expliqué Missa, l'indien, on reste pendant des sept, des huit jours, sans apercevoir âme qui vive.

La chasse seule permet de subvenir aux nécessités de l'estomac, la pêche aussi.

Car l'exiguïté des embarcations ne permet pas d'emporter de grandes quantités de provisions.

D'ailleurs, la précipitation avec laquelle Legendre avait quitté Saint-Laurent l'avait empêché de préparer son expédition avec tout le soin désirable.

En quelques heures, son départ avait été décidé par lui, autorisé par ses chefs et exécuté.

Mouche d'or d'un côté, de l'autre, Véronique, la servante négresse de M^{me} Feyrerolles, aidée du vieux Missa, le marchand d'oranges d'un autre côté, s'étaient chargés de tout préparer. Tandis que Missa traversait en toute hâte le fleuve pour s'en aller recruter sur le territoire hollandais, parmi une tribu d'indiens galibis, les rameurs nécessaires au voyage, Mouche d'or, elle, qui avait traversé avec lui, traitait de l'achat d'une embarcation.

En même temps, elle réunissait toutes les armes que Van Velden avait laissées, en partant du *Cosmopolitan Hôtel* et les rapportait à Legendre.

Véronique, elle, s'occupait des provisions de bouche; par ses soins, des caisses s'emplissaient de conserves, de manioc et de tranches de viande boucanée.

Quatre heures après être sorti de l'hôpital, le sous-officier s'embarquait, accompagné jusqu'au wharf par son propre lieutenant qui lui souhaitait bonne chance.

Une permission de trois mois avait été accordée au jeune sous-officier.

— Et dans trois mois, avait-il dit aux camarades, si je ne suis pas de retour, c'est que les choses auront mal tourné pour moi.

« En tout cas, si je ne dois pas revoir Geneviève, j'aime autant ne pas revenir.

Il avait dit cela très simplement, tout naturellement, comme il le pensait.

Son tempérament du Nord ne le poussait point à faire de grandes phrases, ni à se lancer dans des protestations déclaratoires.

Les mains serrées et après avoir recommandé une dernière fois à la fidèle et dévouée Véronique la pauvre M^{me} Feyrerolles, Legendre avait donné le signal du départ.

Le vieux Missa, qui avait pour Geneviève une véritable affection, née de tous les soins charitables dont l'entourait depuis des années M^{lle} Feyrerolles, sa seule cliente, Missa avait exigé d'accompagner le jeune homme.

— Quoi faire? lui avait-il dit. Elle partie, Missa plus vendre oranges ni bananes.

« Pour Missa plus sourires, comme soleil, ni bonnes paroles, ni petits verres rhum.

« Missa tout seul.

« Li mourri comme un chien dans son carbet.

« Au lieu de cela, Missa travaille à, liberté di mamizelle... Missa heureux...

Ei clignant des paupières malicieusement, il avait ajouté :

— Missa pas bête... Missa avoir vécu longtemps, quand il était jeune, dans grandes forêts, avec singes et li être malin comme eux.

« Li savoir mille tours... et bien connaître indiens Youcas, indiens Roucouyennes... indiens du Yari...

Legendre, vaincu par tous ces arguments, avait emmené le vieux Missa, estimant d'ailleurs qu'il était de son intérêt d'avoir avec lui un individu sur le dévouement duquel il pouvait compter et qui serait à même de lui rendre des services appréciables.

La troupe, outre les quatre indiens galibis, recrutés par Missa sur la rive hollandaise et qui devaient leur servir de payeurs, se composait de deux agents de police, mis à sa disposition par l'autorité pénitentiaire.

L'administration ne pouvait, en effet, se désintéresser de l'expédition audacieuse tentée par le sous-officier.

Elle ne pouvait oublier qu'en courant à la recherche de Geneviève Feyrerolles, il aurait affaire, s'il la rejoignait, à ceux qui avaient enlevé un des serviteurs les plus dévoués des pénitenciers.

Ceux-là, il importait de mettre la main dessus, coûte que coûte.

Et il était aisé de comprendre que Legendre, tout seul, ne pouvait suffire à cette besogne.

D'un autre côté, il eût été oiseux de compter sur le concours des indigènes qu'il emmenait avec lui ou qu'il recueillerait en cours de doute.

Ceux-là n'étaient et ne seraient embauchés que pour la manœuvre de l'embarcation.

Outre que, dépourvus d'armes à feu, ils ne sauraient être pour le jeune homme d'aucun adjuvant sérieux, ils refuseraient assurément de risquer leur peau en prenant part à un conflit qui ne les concernait en aucune façon.

Cédant à ces considérations, Legendre avait consenti, après bien des réticences, à s'adjoindre les deux hommes que lui imposait presque de force l'administration.

En principe, le sous-officier estimait que le concours de l'autorité était plutôt, en toutes choses, inutile qu'utile ; excellent tant qu'il s'agit d'inventer des attermolements pour empêcher d'aboutir rapidement les choses les plus simples, ingénieux à trouver des complications, il est, la plupart du temps, nul, quand il s'agit d'encourager l'initiative individuelle.

Mais il avait fini par s'incliner et les nommés Grosjean et Petitpas s'étaient embarqués en même temps que lui.

C'étaient deux agents subalternes de l'administration, roublards, et de ceux qu'on nomme communément des « tireurs au flanc ».

Le métier de garde-chiourme ne leur convenait qu'à moitié et ils avaient trouvé plus confortable de se faire attacher aux bureaux.

Travailler à des écritures ou, du moins, mimer le travail, bien au frais, dans la pénombre d'une pièce convenablement aérée, derrière un store léger qu'agite la brise, avec une gargoulette remplie d'eau rhumée, n'est-ce point préférable à surveiller des escouades de forçats, dans les abatis humides de l'Etat ?

Au moins tous les deux, Grosjean et Petitpas s'étaient tout de suite entendus à merveille.

Leur flemme se complétait admirablement.

Et cependant ils avaient accepté avec assez d'entrain la perspective de la vie aventureuse qui allait alors être la leur, pendant plusieurs semaines.

Pendant plusieurs semaines, plus de somnolences assurées dans l'obscurité du bureau.

Plus de longues rasades de boissons fraîches.

Plus de bonnes pipes fumées paresseusement sur le lit de camp.

Cela constituait un rude changement avec les habitudes qui leur étaient chères.

Mais comme les camarades le leur faisaient observer, non sans rigoler un peu narquoisement de cette héroïque détermination, Petitpas avait répondu avec une désinvolture toute méridionale :

— Que voulez-vous, la vie est faite de contrastes.

Et ils étaient partis, sans développer davantage les raisons qui les faisaient agir, s'enfermant dans la raison vague et élastique donnée par Grosjean...

— Histoire de voir du nouveau... mes enfants.

Ce qui lui avait fait répliquer par un habitué du bureau :

— Tout ce que je te souhaite, c'est de revenir comme devant.

Cette allusion au nom qu'il portait était toujours désagréable à Grosjean qui avait répondu aigrement, mais d'une façon un peu ambiguë :

— Si c'était pour revenir comme ça, on ne partirait pas.

Legendre n'avait, bien entendu, pas eu le loisir d'assister à ce colloque.

Mais il devait par la suite des événements apprendre ce que les deux agents avaient entendu par ces mots.

Au surplus, depuis le commencement du voyage, il n'avait eu qu'à se louer d'eux.

Fort adroits, fort complaisants, fort enjoués aussi, les deux compères s'étaient pliés de la meilleure grâce du monde aux mille ennuis d'un pareil voyage.

Et le sous-officier en avait aussitôt auguré qu'il allait avoir en eux deux compagnons sur lesquels, en toutes choses, il pourrait compter.

Le soir du deuxième jour, on aborda pour passer la nuit, en un point où la rive était rendue accessible par suite d'un abatis d'arbres qui indiquait que les équipes pénitentiaires avaient pénétré jusque-là.

Legendre avait espéré que, peut-être, pourrait-il récolter soit par un agent de la colonie, soit par un indigène, quelques renseignements concernant celle qu'il cherchait.

Son espoir fut trompé.

Le *degrad* était abandonné et la contrée était déserte, à plusieurs milles à la ronde.

Les deux agents, qu'il avait envoyés à la découverte, revinrent sans avoir rencontré trace d'habitation.

Après avoir rapidement mangé un morceau de pécari que Grosjean, au cours de son exploration, avait été assez heureux pour tuer, Legendre tint conseil.

Assurément, il n'avait point abandonné sa résolution première de poursuivre, jusqu'à ce qu'il les atteignît, les ravisseurs de Geneviève.

Mais il avait espéré qu'il les atteindrait plus rapidement et il ne voulait point s'enfoncer plus avant dans les solitudes, de plus en plus dangereuses, sans avoir consulté ceux qu'on lui avait donnés comme compagnons.

Interrogé, Grosjean se contenta de hausser les épaules avec indifférence, tout en coulant vers Petitpas un regard d'intelligence.

Petitpas prit alors la parole.

Assurément, le sergent avait raison, mille fois raison.

La situation était grave et il convenait de ne s'enfoncer plus avant dans le pays qu'à bon escient.

Or, était-on sûr que les ravisseurs de la jeune fille eussent remonté le Maroni ?

Pourquoi auraient-ils pris une direction qui ne les pouvait mener qu'à des contrées épouvantables où les dangers les guettaient à chaque pas.

Pourquoi n'auraient-ils pas adopté une ligne de conduite bien plus simple : celle qui consistait à traverser le fleuve et à gagner par le territoire hollandais la Guyane anglaise où ils pouvaient espérer mettre leur capture à l'abri de toute recherche.

Legendre dut remettre les chose au point.

A nouveau il donna, tout en les commentant, les renseignements que lui avait fournis Mouche d'or.

L'enlèvement de Geneviève n'était point né du caprice de l'un des bandits.

Cet enlèvement faisait partie d'un plan longuement mûri, intelligemment élaboré.

Les forbans devaient avoir pris le Maroni, parce que le Maroni seul pouvait les conduire là où ils voulaient aller.

Leur objectif, c'était le pays de l'or.

Ce n'était point pour un autre motif qu'ils avaient épargné la vie de Feyrerolles, parce que lui seul pouvait les guider dans ces contrées désolées et leur faire découvrir rapidement les gisements aurifères qui devaient les enrichir.

Enfin, s'ils avaient enlevé Geneviève, c'était uniquement pour briser la volonté du vieux surveillant qui se cabrait naturellement en présence d'une pareille combinaison...

— Oui, répondit Petitpas ; mais une embarcation susceptible d'emporter une douzaine d'hommes ne peut passer inaperçue.

« Quelqu'un des riverains l'aurait aperçue.

« En outre, les pirogues ont déjà beaucoup de mal à franchir les sauts du fleuve.

« A plus forte raison une barque plus grande et de quille plus accentuée.

« Nos hommes auraient été contraints d'avoir recours aux indiens qui peuplaient les rives.

« Rien de tout cela.

« Et, à moins que nous n'ayons affaire à un sous-marin...

Il avait hasardé cette plaisanterie en hochant la tête vers Grosjean.

Celui-ci se mit à rire.

Impatienté, Legendre se tourna vers Missa.

— Et toi, demanda-t-il, qu'en penses-tu ? crois-tu comme eux qu'il soit impossible que, dans les circonstances que j'ai expliquées, ces gens aient pris le fleuve...

Le vieillard demeura un assez long moment avant de répondre.

Au plissement de son front, il était aisé de deviner qu'il réfléchissait profondément.

Enfin, il murmura :

— Puisque tu dire que enfant t'avoir prévenu les forbans chercher bateau, sans doute eux songer au fleuve...

« Seulement, pas toujours trouver ce qu'on cherche et peut-être eux pas bateau...

Legendre tressaillit et jeta un regard effaré sur son interlocuteur.

Dans la précipitation du départ et dans l'affolement de son esprit, il n'avait point envisagé, en effet, cette éventualité.

C'est vrai, il était parfaitement possible que les bandits n'eussent point trouvé d'embarcation.

— Mais alors ?

Le jeune homme se refusait en effet à admettre qu'ils eussent passé sur le territoire hollandais.

Qu'y eussent-ils pu faire ?

D'abord, leur capture ne se serait pas trouvée plus en sûreté que sur le territoire français.

Et puis, quand bien même... ils n'avaient point fui l'île Royale pour enlever M^{lle} Feyrerolles.

C'était de l'or qu'ils voulaient.

Et la logique commandait qu'on les supposât avoir suivi le seul itinéraire qui pût les mener au pays de l'or.

Missa comprenait et admettait parfaitement cette manière de voir.

Seulement, il n'y avait pas que le Maroni qui conduisait aux placers de l'Eldorado.

On pouvait, pour s'y rendre, prendre différents chemins.

D'abord, par terre.

Assurément, la forêt guyanaise est terrible, les fièvres la rendent la plupart du temps inhabitable pour ceux qui n'y sont point acclimatés.

En outre, les reptiles, les bêtes féroces pullulent, promettant la mort, presque à chaque pas.

Cependant, il y a des exemples d'évadés qui ont réussi à gagner, par la forêt, le Haut-Maroni et le Contesté brésilien.

En outre, la voie est plus courte, beaucoup plus courte.

On a plus rapidement tracé un sentier dans les lianes et les fougères géantes, à coups de machete, que franchi les sautes nombreuses qui entravent la navigation du fleuve, où, en outre, il faut compter avec l'hostilité des peuplades qui garnissent les rives et dont quelques-unes, quoique dépourvues d'armes à feu, ne manquent pas d'attaquer les Européens.

Enfin, dans la forêt, le gibier abonde et le ravitaillement est plus aisé ; même il est assuré.

Par le fleuve, au contraire, on risque de mourir de faim.

Il n'est possible d'emporter dans les barques que des approvisionnements insignifiants, et la pêche, sauf celle du coumarou, n'est point commode.

Les Indiens limitrophes ne sont pas toujours disposés à vous vendre des provisions.

Enfin, il y a la question des embarcations et des rameurs.

On se heurte à des difficultés sans nombre, à des mauvais vouloirs insurmontables.

Sans compter enfin que les Indiens, alléchés par les primes que promet l'administration pour chaque évadé ramené au pénitencier, ne se font pas faute de les arrêter, souvent pour les remettre aux mains de l'autorité.

Legendre, tout déconfit, demanda :

— Pourquoi n'avoir pas parlé ainsi à Saint-Laurent ?

Missa répondit très justement qu'il n'avait alors aucune raisons de suspecter les renseignements fournis par le jeune homme.

Mais, maintenant, il était bien contraint de se rendre à l'évidence, puisque après quarante-huit heures de navigation on n'avait aucune trace des fugitifs.

Missa ajouta qu'il y avait encore un autre moyen de se rendre aux régions de l'or

C'était de descendre le Maroni jusqu'à l'Océan, de suivre la côte guyanaise, jusqu'à l'embouchure de l'Amazone et de remonter le fleuve jusqu'à son confluent avec le Zori.

— Le plus coûteux, conclut-il... mais plus rapide et plus commode.

Mais Legendre secoua la tête.

A son avis, il paraissait invraisemblable que les ravisseurs de Geneviève eussent adopté cet itinéraire.

Ils auraient ainsi trop de chances de retomber sous la patte des gardes-chiourme.

Le chemin à suivre est le même que celui suivi continuellement par les avisos de l'Etat ; en outre, tous les bateaux caboteurs fréquentent sans discontinuer ces parages.

Une arrestation, dans ces conditions-là, s'impose.

Le sous-officier n'était donc pas éloigné d'opter pour la forêt.

Mais de là à décider ce qu'il convenait de faire, il y avait loin.

Leur expédition, organisée pour se faire par eau, ne pouvait se transformer ainsi à brûle-pourpoint.

En outre, ceux qui l'accompagnaient consentiraient-ils à le suivre dans ces conditions-là ?

Il fut décidé qu'on remettrait au lendemain toute décision.

La nuit, dit-on, porte conseil... chacun l'emploierait à réfléchir.

Nous devons dire qu'au bout d'un moment les deux agents ronflaient à poings fermés dans les hamacs qu'ils avaient suspendus aux branches pour avoir plus de fraîcheur.

Les Indiens dormaient étendus au fond de l'embarcation et Missa lui-même s'était assoupi devant le feu qu'il avait mission d'entretenir jusqu'à l'aube.

Legendre, seul, assis sur une souche de palmier, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, songeait.

Un désespoir profond était en lui.

Son affection pour Geneviève était telle qu'à la pensée seule de ne pas la revoir, ses regards se tournaient machinalement vers le fleuve avec de sombres éclairs.

Oui, il songeait que la paix éternelle était là, dans ces eaux limoneuses, qui roulaient, lourdes et chantantes, entre les rives boisées.

Ne plus revoir Geneviève !

Oh ! oui, mieux valait mourir tout de suite.

Mais, avait-il le droit de s'abandonner, avant d'avoir tout fait, tout tenté pour la délivrer ?

Non, ç'eût été une lâcheté.

Et Legendre avait prouvé, en maintes circonstances, qu'il n'était point lâche.

Donc, il lutterait jusqu'au bout !

Mais quelle résolution adopter ?

Abandonner le fleuve, se lancer à travers la forêt immense, presque sans limites...

Malgré lui, vers une heure du matin, il s'assoupit.

Les forces humaines ont des bornes et les angoisses morales, jointes aux fatigues physiques, avaient fini par triompher de sa résistance...

Combien de temps dormit-il ainsi ?

Il fut soudain réveillé en sursaut par un appel désespéré qui semblait sortir d'une gorge humaine.

Dressé sur ses pieds, un revolver à la main, il regarda autour de lui.

Ses compagnons, eux aussi, avaient sauté en bas de leurs hamacs et les Indiens accouraient, tandis que Missa regardait autour de lui d'un air inquiet...

— Toi aussi, entendu ?... demanda-t-il en s'adressant à Legendre.

Petitpas riposta, de mauvaise humeur :

— Belle question !... si nous n'avions pas entendu, serions-nous sur pied ?

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-on avec effroi.

Tous, ils demeuraient immobiles, l'oreille tendue vers le silence de la forêt.

C'était impressionnant, cet aguet anxieux vers l'inconnu...

Soudain, un second cri retentit, plus déchirant que le premier... plus pressant...

Les hommes se regardèrent, s'interrogeant.

Missa étendit la main vers le fleuve et dit :

— Ça vient de là...

Et il se précipita dans cette direction, entraînant les autres sur ses pas...

Arrivé sur le bord, le vieillard demeura un long moment immobile, penché en avant, la main en visière au-dessus des yeux, fouillant de ses regards aigus la brume matinale qui flottait au ras de l'eau.

Autour de lui, les autres attendaient, anxieux, ce qu'il allait découvrir.

Tout à coup, Missa poussa une exclamation sourde, à laquelle, presque aussitôt, comme un écho, répondit un nouveau cri, plus étouffé cette fois.

Le vieillard se retourna vers Legendre, lui saisit la main pour mieux forcer son attention et étendit le bras vers la droite, dans une direction parallèle au cours du fleuve.

— Là... dit-il à voix basse.. vite... ta carabine...

« Et ne le manque pas.

Legendre écarquillait les yeux.

Moins que ceux du vieil Indien, ses yeux étaient accoutumés à percer l'ombre et la brume.

Cependant, peu à peu, il arriva à distinguer une silhouette, imparfaite d'abord, mais qui finit par se préciser.

Il poussa d'abord une exclamation stupéfaite :

— L'enfant de Saint-Laurent !

— Tire donc... souffla le vieillard, autrement li mort.

Ces paroles suffirent à rendre au jeune homme tout son sang-froid.

Il saisit sa carabine, l'épaula et, après avoir ajusté longtemps, pressa la détente.

Longuement, l'écho de la détonation traîna sur le fleuve, allant, se perdant progressivement au fond des savanes.

— Il en tient !... clama Petitpas.

Tous se mirent à courir.

Mais Legendre, étant le plus jeune, était le plus agile.

En quelques bonds, il eut atteint l'endroit où se trouvait la cible sur laquelle il avait tiré.

Là, un spectacle étrange, terrifiant, s'offrait à lui.

Sur le cadavre à demi nu d'un Indien, un énorme puma se débattait dans les convulsions de l'agonie.

La balle de Legendre l'avait atteint dans le flanc et avait perforé les poumons...

L'animal rendait le sang à pleine gueule.

Mais, sur le point de mourir, sa face avait conservé une expression terrible de férocité.

Sa queue fouettait l'air et l'une de ses deux pattes labourait avec rage la poitrine du malheureux qu'il avait tué, tandis que ses yeux lançaient des éclairs dans la direction d'une gamine adossée à un arbre et dont les mains se crispaient sur un bâton.

Arme dérisoire que le féroce animal eût brisée d'un coup de croc, si la balle de Legendre ne fût venue l'immobiliser.

A la vue du sous-officier, Mouche d'or, car c'était la fille de Van Velden, tendit vers lui des mains désespérées.

— Au secours !... clama-t-elle... au secours !

En ce moment, les autres arrivaient.

— Retirez-vous, cria Grosjean, je vais l'achever à coups de revolver.

Mais, déjà, le sous-officier brandissait son machete et se ruait sur le puma.

Une lutte terrible s'engagea, dans laquelle Legendre parut tout d'abord avoir le dessous.

D'un coup de patte, il avait été jeté à terre.

Ses compagnons purent le croire perdu.

Mais, dressé sur les genoux, il attendit que l'animal revint à la rescousse.

Il leva le bras et, prompte comme l'éclair, la lame du machete s'abattit.

Le puma poussa un épouvantable cri de douleur et de rage.

L'arme lui avait tranché la patte qui gisait maintenant sur le sol.

D'un second coup, Legendre lui perfora la gorge.

Cette fois, c'était fini.

Le puma roula inanimé sur le corps de sa lamentable victime.

Il était mort.

Courant alors à la gamine que la terreur avait comme pétrifiée et qui se tenait immobile contre le tronc d'arbre où elle avait cherché un refuge.

— Toi ! s'écria-t-il... c'est bien toi... que fais-tu ici ?

— J'étais à votre recherche, monsieur, répondit l'enfant qui avait repris possession d'elle-même aussitôt le danger passé.

— A ma recherche ?... répéta interrogativement Legendre.

Mais l'enfant paraissait ne plus faire attention à lui : ses yeux allaient alternativement de Grosjean à Petitpas et réciproquement.

On eût dit que les deux sergents n'étaient point pour elle des inconnus.

Legendre finit par s'apercevoir de la surprise de la gamine.

— Est-ce que tu les connais ? lui demanda-t-il.

Les autres paraissaient légèrement embarrassés et attachaient sur Mouche d'or des regards inquiets.

La gamine, par une raison d'elle seule connue, refusa-t-elle de répondre la vérité.

Ou bien réellement, crut-elle avoir été trompée par une ressemblance ?

Elle secoua la tête, murmurant :

— J'avais cru... il m'avait semblé que j'avais déjà vu ces messieurs au poste d'Albina.

Petitpas expliqua avec assurance :

— Notre service, vous le savez, sergent, nous mène souvent sur la rive hollandaise du Maroni. Aussi, n'y aurait-il rien eu d'étonnant à ce que cette enfant nous eût vus... Grosjean et moi.

Mais Mouche d'or répondit, parlant avec lenteur, sans détacher ses regards des deux compères :

— Non, même à Albina, je ne me souviens pas avoir vu ni l'un ni l'autre.

Missa, pendant ce court colloque, avait tiré par la queue le corps du puma de façon à découvrir le cadavre de sa victime.

Celle-ci avait eu le ventre ouvert d'un coup de griffes et une de ses épaules était déjà rongée jusqu'à l'os.

Mais le visage, quoique souillé de sang, était intact.

C'était celui d'un Galibi, d'une trentaine d'années, que Missa reconnut aussitôt.

— M'Pérou, s'écria-t-il, lui !

Cette exclamation suffit à détourner l'attention de Legendre, de Grosjean et de Petitpas, pour la reporter sur la fillette.

— C'est à ma recherche que tu es, m'as-tu dit tout à l'heure. Que se passe-t-il donc ?

— Je suis seule au monde. Ma mère est morte, je l'ai accompagnée avant-hier jusqu'à sa dernière demeure. En sortant du cimetière, je me suis mise en route pour vous retrouver.

— Dans quel but ?

— Pour venger ma pauvre maman.

— La venger, dis-tu ; de qui ?

La fillette allait parler.

Mais une réflexion lui ayant soudainement traversé l'esprit, ses lèvres entr'ouvertes déjà se refermèrent sans avoir prononcé un mot...

Puis, comme Legendre faisait peser sur elle un regard interrogateur :

— C'est mon affaire... permettez-moi de ne pas répondre.

« D'ailleurs, en quoi cela peut-il vous intéresser ? Tout ce que je vous demande, en rémunération du service que je vous ai rendu l'autre jour, c'est de me permettre de vous accompagner.

« Oh ! je ne serai pas un embarras pour vous ! J'ai déjà mené l'existence que vous allez mener, sur le fleuve et dans la forêt.

« Moi aussi, il y a quelques années, j'ai accompagné mes parents dans le Haut-Maroni et je sais, quand il le faut, me passer de manger. D'ailleurs, le peu que vous voudrez bien me donner pour m'empêcher de mourir de faim, j'espère bien que je pourrai vous en remercier par quelques services.

Elle parlait posément, d'une voix calme et nette qui traduisait une décision irrévocable.

Elle s'arrêta ensuite, en cherchant à lire par avance dans ses prunelles la réponse qu'il allait lui faire.

— Bien entendu, si vous me renvoyez, je ne pourrai vous accompagner de force.

« Mais vous me ferez beaucoup de peine, monsieur, beaucoup de peine !

Il y avait sur ce pauvre petit visage le reflet d'une si poignante angoisse que le jeune homme s'en sentit tout ému.

Il prit entre ses mains les mains de la fillette et lui dit ce seul mot :

— Reste...

VII

ENFIN, DES TRACES !

Depuis quarante-huit heures, Legendre et ses compagnons poursuivaient leur route.

L'indécision dans laquelle ils se trouvaient, au moment où les avait rejoints Mouche d'or, avait été dissipée par celle-ci.

L'enfant, en effet, apportait des renseignements très précis, recueillis le matin même de son départ de Saint-Laurent.

Ce n'était point d'ailleurs pour une autre raison qu'elle avait remonté le fleuve, à la recherche de Legendre.

De Maximo Sorralès lui-même, elle avait reçu confirmation du chemin pris par les forbans et leur victime.

En dépit de ce qu'avaient bien pu raconter les Indiens riverains que l'on avait rencontrés depuis le départ, les fugitifs étaient partis par la voie du Haut-Maroni et avaient remonté le fleuve.

L'Indien qui accompagnait Mouche d'or avait pris langue avec plusieurs naturels qui avaient vu l'embarcation.

Elle était d'un fort tonnage, grée en goélette, du type de celles appelées vulgairement tapouyes dans le pays.

Petitpas même s'était écrié, coupant en deux les explications fournies par la petite :

— Mais... il n'y a que Sorralès, le Brésilien, qui possède une tapouye à Saint-Laurent.

Et Grosjean avait ajouté :

— Même qu'elle était encore à l'ancre, l'autre jour, dans le wharf.

— C'est ça qui serait rigolo, si c'était celle de Sorralès.

— Mais, avait demandé Petitpas, en quoi l'enlèvement de M^{lle} Feyrerolles peut-il l'intéresser ?

Legendre n'avait pas cru à propos de mettre ses compagnons au courant du court entretien, qu'il avait eu avec le Brésilien, à l'hôpital de Saint-Laurent...

D'autant plus que Petitpas s'était chargé de fournir lui-même à son compagnon l'explication qu'il demandait.

— Imbécile ! lui avait-il dit, c'est pas après la fille qu'il court, c'est après la barque !...

Mouche d'or avait regardé Legendre.

Mais celui-ci avait placé discrètement un doigt sur ses lèvres, pour lui recommander le silence...

— Cependant, avait objecté Grosjean, en s'adressant à son ami, tu dis que Maximo Sorralès court après sa tapouye?...

« Quel chemin a-t-il pris?... s'il avait remonté le Maroni, nous aurions navigué de conserve...

En prononçant ces mots, il regardait la gamine, car sa question s'adressait à elle.

Elle secoua la tête :

— Non, M. Sorralès n'a point pris le fleuve... il a préféré, pour aller plus vite, couper au plus court par la forêt...

Legendre s'était écrié avec un accent de désespoir :

— C'est ce chemin-là que j'aurais dû prendre, moi aussi..

— Non, monsieur Legendre, avait répondu vivement la fillette... C'eût été imprudent, car si le Maroni est plus long que la forêt, il est plus sûr aussi...

« Vous n'y êtes jamais allé en forêt... vous ne pouvez savoir ce que c'est... Mais moi, j'y suis allée, et c'est merveille que j'en sois ressortie...

« Sorralès lui, il est du pays, et il est invulnérable à la fièvre...

A la première occasion, le sous-officier avait tiré à l'écart l'enfant, et lui avait tenu le langage suivant :

— Tu te souviens des paroles que m'a adressées Maximo Sorralès, lorsque nous nous trouvions tous les deux à l'hôpital de Saint-Laurent ?

— Rapport à M^{lle} Feyrerolles ? oui, je me souviens...

— Tu comprends, alors, combien la nouvelle que tu m'as donnée de son départ m'émeut et m'inquiète...

— Oui, monsieur, je le comprends.

— Il la rejoindra avant moi...

— C'est bien possible... quoique, avec la forêt, on ne puisse jamais savoir...

— Mais, tu l'as dit toi-même, Sorralès est du pays, la fièvre ne peut avoir aucune prise sur lui et il est familiarisé avec les mille dangers qui peuvent se dresser en travers de sa route.

Mouche d'or eut un hochement de tête et, d'une manière évasive, elle murmura :

— Sait-on jamais ? et ce n'est point une raison parce qu'on est familiarisé avec les dangers pour qu'ils ne soient pas, à un moment donné, plus forts que vous...

« Et puis... Sorralès est détesté dans les contrées de l'or. Lui et les hommes qui le servent ont volé, torturé, assassiné les Indiens.

« Il ne les tient en respect que par la terreur qu'il leur inspire, et parce que toujours il est sur ses gardes... Mais qu'il ait un moment de défaillance, et ils se vengeront de lui.

Elle conclut avec un accent de conviction profonde :

— Si le bon Dieu est avec M^{lle} Feyrerolles, il la protégera...

Voilà dans quelles conditions Legendre avait poursuivi sa route.

La plupart du temps, il se tenait à l'avant de la pirogue et surveillait le cours du fleuve.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, il scrutait la plus petite tache qui en ternissait les eaux.

Lorsqu'un tournant se présentait, son cœur battait avec violence, à la pensée que peut-être allait lui apparaître l'embarcation qu'il poursuivait.

Mais toujours rien...

Soudain, le soir du deuxième jour qui suivit sa rencontre avec Mouche d'or, du nouveau se produisit.

L'on était arrivé à un saut assez rude, qui avait contraint tout le monde à descendre à terre pour haler sur la corde à laquelle était attachée la pirogue.

Mouche d'or, seule, était demeurée à bord.

Sa légèreté ne devant être d'aucun inconvénient pour le passage de l'embarcation.

En outre, il fallait quelqu'un pour manœuvrer la pagaie qui, à l'arrière, jouait le rôle de gouvernail.

La gamine, élevée au bord du Maroni, connaissait la manœuvre, aussi bien qu'un des trois Indiens rameurs...

Nous devons dire qu'elle le prouvait, à l'admiration du vieux Missa lui-même.

D'un presque imperceptible mouvement du poignet, elle faisait dévier la pirogue, au moment même où, obéissant à la cordelle, celle-ci paraissait filer tout droit sur un rocher pour s'y briser...

La gamine la faisait évoluer au milieu de pointes rocheuses qui émergeaient de l'eau, avec l'agilité et la souplesse d'une couleuvre.

Tout à coup, la gamine cria :

— Halte... arrêtez, ne tirez plus !...

Instinctivement, en dépit de leur surprise, les hommes cessèrent de haler sur la cordelle.

Ils virent la gamine jeter sa pagaie au fond de la pirogue et s'accrocher des deux mains à la pointe d'une roche auprès de laquelle filait l'embarcation...

Puis, elle enjamba le bordage et, retenant la pirogue par la cordelle, elle s'avança sur la surface rocheuse, éclatante comme un miroir, trempée d'eau.

Elle allait à plat ventre, s'aidant des mains et des genoux, pour éviter une culbute qui eût été dangereuse, sinon mortelle.

Enfin, elle s'arrêta et saisit un objet qu'elle agita en l'air d'un air de triomphe.

Cet objet était un casque colonial.

Ses yeux perçants avaient distingué de loin la tache plus claire qu'il faisait sur la masse sombre du rocher.

Avec la subtilité d'esprit spéciale à ceux qui ont été élevés dans ces solitudes, habitués à ne dédaigner aucun indice, à ne laisser passer, sans en avoir éclairci le mystère, sans en avoir recherché la cause, aucun événement, la fillette avait voulu se rendre compte.

Maintenant, tenant la coiffure entre ses dents, au moyen de la visière, elle regagna la pirogue...

Quand elle eut pris pied, elle saisit la pagaie et cria :

— En route...

Sur la rive, les hommes recommençaient à tirer et bientôt, le mauvais passage franchi, Mouche d'or aborda. On juge si aussitôt elle fut entourée.

La vue du casque colonial fit tressaillir d'aise Legendre.

Assurément, c'était là un indice que, en avant de lui, se trouvaient des Européens. Ceux peut-être qu'il poursuivait.

Cela lui redonna confiance.

— Du sang ! s'écria tout à coup Petitpas... en montrant une tache grise qui maculait la coiffure...

Et Mouche d'or en fronçant le sourcil murmura :

— Il y avait aussi du sang sur la route, là-bas...

Les hommes se regardèrent...

— Qu'est-ce qu'elle veut dire ? demanda Legendre en attachant ses yeux fixement sur Mouche d'or...

— Ma foi, répondit celle-ci un peu brusquement, il faudrait le demander à celui auquel appartient la coiffure...

« Lui seul pourrait vous répondre... »

On campa, ainsi qu'on en avait l'habitude, sur le bord même du fleuve.

En quelques coups de machete, les Indiens eurent débroussaillé le terrain, suffisamment pour qu'on pût dresser la tente des Européens.

Eux, ils se contentaient de tendre leurs hamacs aux branches des arbres les plus voisins.

Peu d'instants après, le feu était allumé et Missa qui, en même temps que chef payeur, s'était attribué le rôle de cuisinier-chef, préparait le repas.

Seulement, comme les provisions commençaient à tirer sur leur fin et qu'on avait encore quatre jours à parcourir avant de joindre le poste indien où il serait loisible de se ravitailler, Legendre avait décidé qu'on demanderait à la chasse et à la pêche de subvenir le plus possible aux repas.

Petitpas et Grosjean étaient partis de leur côté, en deux inséparables qu'ils étaient.

Legendre, accompagné de Mouche d'or, était parti du sien.

Il n'y avait point de sympathie entre le sous-officier et les deux agents que lui avait adjoints d'autorité l'administration pénitentiaire,

Si Legendre avait eu la liberté d'agir à sa guise, il les eût renvoyés à Saint-Laurent.

Leur présence, qu'il ne sentait pas utile pour lui, paraissait devoir lui être, au contraire, le cas échéant, un danger.

Comment ? il n'en savait rien.

Mais il y a dans la vie de ces pressentiments qu'on ne peut expliquer par rien et dont cependant on se sent pénétré dans toutes les fibres de son être.

Quant à la gamine, elle ne quittait point les talons du sous-officier, lui témoignant un dévouement sans bornes, jouant vis-à-vis de lui un rôle à peu près semblable à celui qu'eût joué un chien fidèle.

Très adroite avec cela et pleine d'expérience.

A différentes reprises, ses conseils avaient été utiles à la petite bande, et Missa avait pour elle la plus vive sympathie.

Dans cette forêt guyanaise où, chaque soir, pendant que le campement se dressait, Legendre s'enfonçait, le fusil sur l'épaule, en quête du repas du soir, Mouche d'or servait au jeune homme de guide et de rabatteur.

Elle excellait à relever la piste du pécarí, comme aussi à retrouver le chemin du camp, lorsque, après avoir tourné et retourné au milieu des taillis, le sous-officier se déclarait égaré.

Un tronc d'arbre, tailladé de façon particulière, une feuille à terre, étaient aux yeux perçants de la fillette des indices suffisants pour retrouver sa route.

Donc, ils allaient tous les deux, dans la pénombre de la haute voûte de verdure qui s'étalait au-dessus de leurs têtes à plus de quarante pieds.

Sous leurs pas, craquaient les fougères desséchées, les brindilles de bois, les feuilles dont la brise jonchait le sol à profusion.

Legendre marchait à petits pas, le fusil aux mains, le doigt sur la détente... prêt au coup de feu...

Mouche d'or faisait office de chien de chasseur, allant et venant, pénétrant hardiment dans les trous d'ombre, formés par les larges feuilles de bananiers, battant d'une branche d'arbre les fourrés pour en faire sortir le gibier...

— Mouche, ici !... Mouche ! reviens ! ne cessait de répéter Legendre...

Dans ce cadre si nouveau pour lui, chaque chose prenait un aspect impressionnant...

Les fûts élevés des arbres géants, les lianes gigantesques qui tombaient du ciel et jaillissaient du sol, semblables à des reptiles colossaux, l'ombre verte, au milieu de laquelle il se mouvait, et jusqu'à la largeur inusitée des feuilles...

Il semblait au jeune homme que chaque pas cachait une embûche, que derrière chaque arbre, chaque liane, un danger était embusqué...

Aussi tremblait-il pour la gamine et la rappelait-il à tout moment...

Mais elle, audacieuse par tempérament, familiarisée dès l'enfance avec cette végétation tropicale, elle ne se souciait aucunement des appréhensions de son compagnon...

Elle « quêtait », pour employer une expression technique, là où la poussait son instinct...

Soudain, le sous-officier s'immobilisa, tournant de droite et de gauche des regards surpris... épouvantés.

Un appel venait de jaillir du silence... un appel rauque, désespéré. Et Mouche d'or n'était plus là...

Tout à l'heure encore, cependant, moins d'une ou deux minutes auparavant, il avait conscience de l'avoir vue encore là, devant lui, un peu à droite...

Et plus personne...

— Mouche !... Mouche !...

Sa voix tomba dans le silence...

Impressionné, mais se faisant violence, il appela à nouveau :

— Mouche !... Mouche !...

Cette fois, des profondeurs impressionnantes de la forêt, un cri... un gémissement vint à lui... Une plainte insuffisamment distincte pour pouvoir servir d'indication à Legendre sur l'endroit vers lequel il devait se diriger...

Il attendit encore un peu, indécis, ayant peur s'il faisait un pas de se perdre tout à fait et d'être incapable de revenir à son point de départ...

Enfin, voilà que sur sa gauche il y eut un bruit assez fort, un bruit semblable à celui d'une bête bondissant au travers des taillis...

A tout hasard, Legendre s'élança...

A coups de machete, il se traça péniblement un chemin au travers des branches, des lianes, des fougères qui s'opposaient à sa marche...

Ce fut rude : la forêt se défendait pas à pas contre cette incursion de l'étranger...

Enfin, le sous-officier déboucha dans une sorte de clairière formés par un abatis d'arbres sur l'emplacement duquel des Indiens avaient dû autrefois bâtir leurs carbets...

La première chose qui frappa Legendre fut, sur le sol, étendu sans mouvement, le corps de Mouche d'or.

Morte !...

Le jeune homme s'élança, obéissant à un premier moment d'effroi.

Mais, presque aussitôt, li s'immobilisa, pétrifié... les membres mous, les jarrets fléchissants, à peine capables de le porter...

Pour un peu, son machete qu'il tenait encore à la main lui eût échappé.

Là, à quelques pas de lui, un reptile de dimension démesurée tordait et détordait ses anneaux...

Sa queue était enroulée autour d'un palmier géant...

Sa tête, énorme, redressée dans une attitude colère, ouvrait vers Legendre une gueule sanglante, garnie de crochets menaçants.

De sa gorge, gonflée par la rage, un sifflement rauque s'échappait...

Autour de la clairière, un silence profond, lugubre, régnait...

On eût dit que tous les hôtes de la forêt, à plusieurs centaines de mètres à la ronde, terrorisés par ce sifflement bien connu d'eux, s'étaient terrés dans leurs retraites.

Les insectes dans les herbes, les oiseaux et les singes dans les arbres, les fauves eux-mêmes dans leurs tanières, se cachaient.

Mais, ce n'était point seulement la vue de ce monstre hideux qui avait ainsi pétrifié Legendre,

Dans les anneaux du reptile, un homme était pris...

Mort sans doute, il paraissait avoir les membres mous, semblables à ceux d'un pantin brisé.

C'était un Européen. Ses pieds étaient chaussés de bottes et l'une des mains que Legendre pouvait apercevoir pendante avait cette teinte brune de peau brûlée par le soleil de l'équateur.

Et tout de suite, le jeune homme eut le pressentiment que là, devant lui, il avait le cadavre du propriétaire du casque, trouvé par Mouche d'or dans le Maroni.

Que faire ?

Assurément, pour sauver le malheureux, il était trop tard, et il eût été inutile de compromettre gravement sa vie, pour arracher au monstre une loque humaine, sans intérêt désormais.

Mais l'enfant, oui, l'enfant qui gisait là, à quelques pas, le sous-officier n'avait-il pas un devoir à accomplir envers elle ?

N'aurait-il pas été le dernier des lâches s'il n'avait tout fait pour la soustraire à l'épouvantable sort qui l'attendait...

Le parti du jeune homme fut pris rapidement.

Côte que coûte, il sauverait sa petite compagne.

Sobre de mouvements, autant qu'il était possible, pour ne point trop inquiéter le monstre, Legendre fit glisser tout doucement sa carabine qu'il portait en bandoulière...

Quand il l'eut en main, il en vérifia la cartouche, épaula longuement et fit feu...

Mais le geste seul avait inquiété le reptile, qui darda avec colère sa petite tête vers l'ennemi.

Cela suffit pour que la balle qui devait lui fracasser le crâne, l'atteignit seulement dans la gorge.

Le coup, au lieu d'être mortel, ne servit qu'à pousser sa colère au plus extrême point.

Au bruit de la détonation, Mouche d'or avait été tirée de sa léthargie...

Brusquement, elle avait bondi sur ses pieds et avait poussé un cri de terreur en apercevant le reptile.

Celui-ci, prompt comme l'éclair, déroulait ses anneaux.

C'était maintenant une autre proie qu'il ambitionnait.

Mouche d'or vit le danger.

— Gagnez un arbre ! clama-t-elle d'une voix désespérée à Legendre, vite... vite...

Et donnant elle-même l'exemple, elle courut jusqu'à un palmier dont elle entoura le tronc de ses deux bras...

Le jeune homme n'avait pas bougé, tellement il estimait inutile une pareille tentative de fuite.

Quel refuge pouvait offrir un arbre en semblable circonstance !

Le monstre saurait bien atteindre sa victime, même sur les branches les plus élevées...

Il jugeait plus utile de glisser rapidement une nouvelle cartouche dans sa carabine et d'attendre l'ennemi de pied ferme.

Un cri d'épouvante lui échappa tout à coup.

Le reptile venait de se lancer, telle une flèche, dans la direction du palmier.

En un clin d'œil, son corps annelé s'enroula autour de Mouche d'or, comme quelques instants auparavant, il s'enroulait autour du malheureux Européen qui gisait maintenant, inerte sur les fougères.

— Gare-toi ! cria Legendre en épaulant à demi... je tire...

Il épaulait déjà.

— Non, répondit la fillette que son sang-froid n'avait point abandonnée.

« N'usez point inutilement vos cartouches.

« Jusqu'à nouvel ordre, je ne cours aucun danger...

« Le tronc du palmier me protège et empêche que les anneaux ne m'étouffent...

— Que faire ? Que faire ?...

— Ce que je vais vous dire : la balle d'un fusil n'est pas sûre... elle glisse sur les écailles de la bête ou pénètre dans la chair, sans amener d'autres résultats que de l'irriter davantage.

« C'est à coups de machete qu'il faut l'attaquer...

Interdit, Legendre regarda l'enfant, semblant si visiblement se demander si elle avait perdu la raison, qu'elle s'écria :

— Oui, oui, c'est ainsi qu'il faut procéder. C'est le seul moyen, à peu près certain, de la tuer. Seulement, hâtez-vous... car elle me serre terriblement, et je vais finir par ne plus pouvoir respirer...

Une répugnance invincible immobilisait le jeune homme.

S'il eût eu le choix, il eût préféré cent fois avoir affaire à une bande de pumas et de panthères, qu'à cet animal immonde dont il lui semblait déjà sentir les froids enlacements... autour de ses membres.

Néanmoins, ce n'était point un homme à reculer devant ce qui était son devoir.

Rejetant sa carabine désormais inutile, il saisit le machete passé à sa ceinture, et en étreignit désespérément le manche à deux mains.

Ensuite, d'un pas délibéré, il s'avança vers le monstre.

Mouche d'or, effroyablement pâle, balbutiait d'une voix éteinte :

— Vite... monsieur Legendre... vite...

Sa petite main étreignait le corps du reptile, ses faibles bras se raidissaient dans un effort désespéré pour distendre les anneaux qui lui meurtrissaient les chairs et allaient bientôt lui broyer les os.

La bête, devant l'attaque, se tenait sur la défensive...

Elle balançait de droite et de gauche sa tête aux crocs menaçants et son goitre hideux pendait, ainsi qu'une outre pleine, suivant le rythme d'un balancier.

Pour avoir plus de champ, elle avait déroulé le haut de son corps et ne tenait plus la gamine étreinte que par les anneaux postérieurs.

De la sorte, le monstre pouvait, sans lâcher sa première proie, se jeter d'un bond sur celle qui s'offrait à lui et peut-être réussir à s'en emparer...

L'attaque, dans ces conditions, était peu aisée.

Assurément, si l'animal avait eu affaire à quelque Indien ou à un homme depuis longtemps habitué à combattre des ennemis de cette espèce, peut-être eût-il eu le dessous.

Mais cette sorte de lutte déconcertait Legendre.

Il avait pour lui le courage, c'est vrai.

Mais il est certaine circonstance ou mieux valent l'expérience et l'habileté.

— Ah ! vite... murmurait Mouche d'or, qui défaillait.

Le jeune homme se rua désespérément en avant ; il n'avait pas le loisir de réfléchir.

Son premier coup de machete porta en plein corps du terrible animal.

Mais la lame, frappant de biais sur l'épaisse peau squameuse, dévia.

Elle entama la chair, mais sans causer une blessure grave...

Exaspéré, le monstre fit entendre un sifflement aigu et ses petits yeux lancèrent des éclairs, tandis qu'il précipitait le mouvement de balancier imprimé à sa tête et à son goitre.

D'un bond en arrière, Legendre s'était mis hors de son atteinte...

Il souffla un peu, prit de l'élan et, de nouveau, se jeta sur son adversaire...

Dans un coup furieux, il lui entama la chair une seconde fois...

Mais, comme il levait les bras pour la troisième fois, voilà qu'il se sentit soudain saisi, à son tour.

Il lui semblait qu'il était pris dans un étou, et que ses muscles allaient éclater sous l'épouvantable pression... qui allait augmentant, de seconde en seconde...

Legendre sentit qu'il était perdu...

Désespérément, il frappait de son machete son adversaire...

Mais les coups, mal appliqués, portaient mal ou ne portaient pas du tout...

L'animal perdait son sang par plus de dix blessures ; mais pas une n'était mortelle et l'œuvre de mort s'accomplirait sûrement...

Devant ses prunelles qui commençaient à se voiler, le jeune homme vit passer la gracieuse silhouette de Geneviève.

Une larme lui vint aux yeux, en songeant qu'à son sort celui de celle qu'il aimait était lié indissolublement...

Lui mort, personne ne resterait pour s'occuper d'elle, pour l'arracher aux mains des bandits qui l'avaient enlevée...

Et ses bras frappaient toujours.

Mais ses forces s'affaiblissaient sous l'action des anneaux qui se resserraient, sa poitrine s'écrasait, et bientôt les poumons n'auraient plus le loisir de se soulever librement.

Déjà, Mouche d'or laissait pencher sa tête inanimée sur ses épaules.

Dans quelques instants, ce serait le tour de Legendre.

Soudain, des profondeurs des fourrés, une voix arriva jusqu'à lui, qui criait :

— Moussié Legendre !... moussié Legendre !...

Le sous-officier reconnut la voix de Missa...

Une joie intense lui gonfla le cœur à la pensée qu'un sauvetage possible se présentait à lui.

Aussi, réunissant toutes ses forces, appela-t-il :

— Missa !... par ici... Missa !... Missa !...

Aussitôt, les hautes fougères oscillèrent sous la course rapide de l'Indien qui surgit...

D'un regard rapide, il embrassa la scène et poussa un cri d'horreur.

Le monstre, à cette soudaine apparition, avait redressé la tête et s'apprêtait à supporter et à repousser une nouvelle attaque...

Missa, en un clin d'œil, eut combiné un plan... il cria au jeune homme :

— Ti continuer combattre contre lui... frapper.

— Mais j'étouffe... gémit Legendre.

— Ti pas étouffer... sans ça ti pas sauvé... fallait ti donner le temps à Missa faire ce qu'il faut.

« D'ailleurs, Missa pas long...

En un clin d'œil, l'Indien avait dépouillé le costume primitif dont il était vêtu et déposé à terre la carabine dont il était armé...

Puis, son machete entre les dents, il saisit à plein bras le tronc d'un arbre voisin de celui autour duquel se trouvait enroulé le monstre, et grimpa avec l'agilité d'un singe sur une première branche.

Ces branches se confondaient avec celles de l'arbre voisin.

Elles lui servirent à passer sur celui-ci.

Et, prestement, à l'aide de son machete, il trancha une liane excessivement mince et qui paraissait être d'une souplesse extrême.

A l'extrémité de cette liane, il pratiqua un nœud coulant...

Puis, s'adressant à Legendre :

— Ti maintenir pendant un moment tête serpent... li serrer la gorge... un moment...

« Ensuite, tout fini...

Le sous-officier obéit ; réunissant ce qui lui restait de forces, il saisit la gorge hideuse et... sur la peau visqueuse, crispa ses doigts avec l'énergie du désespoir.

Là-haut, Missa avait passé la cordelle improvisée sur une sorte de branche, puis il la laissa glisser jusqu'à ce que le nœud coulant se balançât au-dessus de la tête du monstre...

Pendant quelques secondes, il oscilla suivant la tête du reptile dans ses mouvements de fureur...

Puis, soudain, d'un petit geste sec, le nœud coulant happa le cou de la bête et la corde se tendit...

— Ça y être !... s'écria joyeusement Missa...

« Le sergent être sauvé... la petite fille aussi...

Le monstre, en se sentant pris, écumait de fureur ; entre ses crocs, un sifflement aigu passait, qui devait porter la terreur aux environs...

Les yeux, saillant hors de la face, lançaient des éclairs terribles...

Legendre, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, gisait inanimé presque, conservant à peine assez de connaissance pour se rendre compte que le dénouement de cette épouvantable aventure approchait...

Missa n'aurait point eu, lui tout seul, la force suffisante pour pendre le monstre...

Aussi avait-il employé un moyen d'une simplicité extrême et qui n'avait d'autre mérite que d'être né dans l'imagination de l'Indien...

Au lieu de demeurer accroupi sur la branche qui lui servait de perchoir, il avait empoigné à deux mains la liane et s'était laissé tomber dans le vide.

De la sorte, il pesait de tout son poids à l'extrémité de la corde, entraînant le corps du reptile dont la tête s'élevait, prise dans le nœud coulant, au fur et à mesure que descendait Missa...

Peu à peu les anneaux du monstre, relâchant leur étreinte, rendirent insensiblement la liberté aux corps qu'ils enseraient.

Avec le souffle, la vie renaissait chez Legendre et chez Mouche d'or...

Bientôt les pieds de l'Indien touchèrent le sol.

A ce moment précis, la tête du reptile atteignait la haute branche, sur laquelle tout à l'heure l'Indien se trouvait à califourchon.

Son corps pendait dans l'espace, semblable à une loque horrible et répugnante.

Il était à moitié étranglé.

Missa abandonna la corde pour applaudir, et l'immense cadavre s'éroula dans les fougères, manquant d'écraser dans sa chute la gamine, pétrifiée d'horreur, et stupéfaite encore de ce sauvetage providentiel.

L'Indien exécutait autour du reptile une sarabande folle, en signe de victoire...

Et Legendre dut user de son autorité, pour le contraindre à mettre fin à cette débauche de sauts et d'entrechats.

Lui serrant les mains avec effusion, le jeune homme le remerciait de leur avoir sauvé la vie, à sa petite compagne et à lui.

Missa se mit à sourire :

— Ti pas savoir... autrement ti pas besoin vieux Missa pour te moquer serpent...

« Quand li entourer de ses anneaux, ti gonfler fortement poitrine, et ti glisser ensuite pour lui échapper...

Derrière eux, une voix très faible se fit entendre, qui disait :

— C'est ce que j'ai tenté de faire... mais la brute m'étouffait bel et bien, sans votre intervention miraculeuse, mon camarade...

Tous les trois s'étaient retournés...

A leur stupeur profonde, ils virent alors, assis sur son séant, au milieu des fougères, l'homme que Legendre avait cru mort, broyé dans les replis du boa.

En présence de cette résurrection, ils demeurèrent immobiles, les yeux écarquillés, se demandant s'ils devaient prêter un entier crédit à leurs regards.

Le sous-officier parut sortir d'un rêve : il courut à l'homme et mettant en terre un genou auprès de lui :

— Vivant !... s'écria-t-il... vous êtes vivant !

— Dame ! il y paraît, ricana l'autre.

« Mal en point... mais vivant tout de même... Seulement...

Il bâilla formidablement, porta les mains à sa poitrine dans un geste douloureux et bégaya :

— J'ai perdu pas mal de sang... avec ça... j'ai une faim de tous les diables.

« Aussi... aussi...

Il s'étendit en arrière sur les fougères, le visage soudainement décomposé, les paupières closes...

— Il faudrait le transporter au campement, déclara Legendre.

— En faisant une civière avec des branches, insinua Missa...

Mais, alors la gamine s'interposa :

— Un moment... monsieur Legendre, ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de causer d'abord un peu avec lui ?...

— Nous pourrions tout aussi bien causer avec lui là-bas... et nous aurons au moins sous la main tout ce qui nous est nécessaire. Du feu, de l'eau, des provisions, des médicaments.

Mouche d'or hocha la tête...

— Du feu, nous en aurons, si vous le voulez, avant cinq minutes...

« Des provisions... Missa va, en deux temps et trois mouvements, dépouiller la bête, — elle hochait la tête vers le reptile — et préparer quelques tranches de viande qui, rôties dans des feuilles, seront exquisées.

« Quant aux médicaments, ce serait bien étonnant si je ne trouvais pas aux environs de ces plantes, au moyen desquelles les Indiens Galibis pansent les blessures et coupent la fièvre...

L'Indien eut un geste approbateur :

— Ça vrai, quoi dire petite, fit-il en souriant... serpent bon manger... pareil bœuf...

Etonné, Legendre regardait sa petite compagne.

— Je ne comprends pas ce qui te pousse à ne pas vouloir rentrer au campement, dit-il...

Elle mit un doigt sur ses lèvres et répondit :

— Prudence est mère de sûreté... monsieur Legendre. Je n'ai qu'une confiance assez médiocre dans nos compagnons... pas les Indiens, les autres...

Legendre s'étonna :

— Tu les connais donc ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite ?

— Parce que j'avais des doutes... mais, hier soir, je les ai entendus causer entre eux... Et mes soupçons se sont trouvés confirmés.

— Mais encore, que crains-tu ?

— Rien et tout... ils sont capables des pires choses. Joueurs tels qu'ils sont, ils vous trahiraient sans hésiter, si quelqu'un

leur offrait une somme suffisante pour leur faire entrevoir une partie mouvementée...

Elle poussa un soupir et ajouta :

— Là-bas, aux environs du poste d'Albina, je les ai vus dans le bouge que tenait mon père... Je les ai entendus traiter avec des gens qu'ils avaient mission d'arrêter...

« Voilà pourquoi je vous ai parlé... il me semble que vous ne sauriez prendre trop de précautions... Car si nous réussissons à rejoindre ceux que vous cherchez, il serait possible que Petitpas et Grosjean se missent avec eux.

— Ils n'oseraient commettre une semblable lâcheté !... s'écria Legendre.

— Qui donc les en empêcherait ?...

Cependant, Missa s'était occupé à dépouiller le boa de sa peau squameuse et, dans la partie la plus charnue du corps, avait découpé quelques tranches qu'il avait soigneusement enveloppées séparément dans des feuilles...

Pendant ce temps, dans un trou qu'il avait rapidement creusé, achevaient de se consumer des branches sèches auxquelles il avait mis le feu. Quand ces branches furent réduites à l'état de braises, l'Indien déposa dans le trou les tranches de boa, qu'il recouvrit de terre.

Les lèvres entr'ouvertes dans un sourire de satisfaction, il murmura :

— Ça, bon, quand ça cuit.

Mouche d'or avait quitté Legendre pour se mettre à la recherche des plantes dont elle avait parlé.

Dix minutes ne s'étaient point écoulées qu'elle revenait, rapportant une brassée de feuilles qu'elle se mit à écraser entre deux pierres plates, en guise de mortier. Un suc épais en coulait, que Missa recueillait dans une noix de coco, qui lui servait de gourde.

Ce suc, sur les indications de la gamine, on le fit boire au blessé.

Quant au feuillage, haché, broyé, il forma un cataplasme qu'on appliqua sur ses plaies...

Il y en avait deux : une au crâne, produite assurément par une chute sur les rochers du Maroni ; une autre à la poitrine, qui donnait, à s'y méprendre, l'impression d'un coup de couteau.

L'effet de ce pansement improvisé ne se fit pas attendre longtemps...

Au bout de quelques minutes, l'homme poussa un soupir et ouvrit les yeux...

Puis il souffla bruyamment et prononça d'une voix affaiblie encore :

— Tonnerre de sort !... ça sent bon !

Et il remuait les narines, tournant le nez dans toutes les directions, fermant les yeux...

Missa riait silencieusement, hochant la tête vers le trou dans lequel cuisait le rôti qui répandait, en effet, une odeur particulière, nullement désagréable pour des narines d'affamés.

— J'ai faim !... murmura le blessé.

L'Indien s'occupait à retirer du four improvisé les tranches du reptile, disant :

— Li avoir cru nous manger... li bien attrapé, car c'est nous qui manger li.

Les yeux du blessé étincelèrent de convoitise à la vue des tranches, toutes dorées par la cuisson, et odorantes, placées par l'Indien sur de larges feuilles vertes, jouant le rôle d'assiettes.

Il étendait les mains, prêt à dévorer avec avidité cette nourriture inespérée qui s'offrait à lui.

Mais Legendre intervint :

— Un moment, déclara-t-il d'une voix nette et qui indiquait de sa part une détermination bien arrêtée, nous vous avons sauvé la vie une première fois en vous arrachant à ce monstre.

« Nous vous l'avons sauvée une seconde fois en pansant vos blessures.

« Enfin, vous mourez de faim et nous allons vous donner à manger.

« En échange, que nous donnerez-vous ?

L'homme regardait Legendre, comme s'il n'eût pas compris le sens des paroles qu'il lui adressait.

— Hélas ! balbutia-t-il, je n'ai rien... rien que ma peau... et vous avez pu juger vous-même qu'elle est fort endommagée.

Avec autorité, Legendre déclara :

— Telle qu'elle est, je la prends... c'est-à-dire que j'exige de vous une obéissance absolue, comme marque de la reconnaissance que vous me devez.

L'homme hocha la tête vers Missa.

— Cet Indien ne vous est pas plus dévoué que je ne vous le serai, camarade, déclara-t-il, foi de Verriès, dit l'Haricot.

« Que le ciel me foudroie immédiatement si je ne suis pas sincère.

Le son de sa voix trahissait une sincérité en laquelle Legendre eut confiance, aussi dit-il à Missa :

— Donne-lui à manger.

L'autre se mit à dévorer à belles dents, avec une glotonnerie sans égale.

Autour de lui, le sous-officier le regardait, paraissant attendre avec impatience, pour l'interroger, que sa fringale fût un peu apaisée.

— Ouf ! murmura-t-il enfin en poussant un énorme sourire satisfait, ça va mieux.

— Maintenant, dit Legendre, parlez... parlez sans détour et sans mensonge,

« Qui êtes-vous ? Comment se fait-il que nous vous rencontrons ici, à deux cents kilomètres de Saint-Laurent, seul, blessé de coups de couteau.

« Que sont devenus vos compagnons ?

L'homme tressaillit, surpris, et demanda :

— Comment savez-vous ?

— Peu importe, je sais, et je vous demande de me dire la vérité.

L'autre tendit dans l'espace son poing fermé et, d'une voix rageuse :

— Mes compagnons !... oh ! les gredins !... si je pouvais leur mettre la main dessus !...

Puis, avec découragement :

— Mais c'est pas la peine d'y songer... Ils sont loin, ils sont nombreux, bien armés et ne craignent ni Dieu ni diable !

Et Verriès, dit l'Haricot, s'absorba dans une rêverie rageuse, qui eût duré longtemps, si Legendre n'y eût mis bon ordre.

— J'attends, dit-il laconiquement ; qu'est devenue la tapouye de Maximo Sorralès ?

A ce nom, l'autre sursauta, attachant sur son interlocuteur des regards effarés.

Puis, enfin, prenant son parti, il commença :

— Voici ce qui s'est passé.

VIII

A GREDIN GREDIN ET DEMI

L'accord, ainsi qu'on a pu le voir dans l'un des précédents chapitres, s'était fait aisément entre Van Velden et Charles Camuset.

Bien entendu, le premier n'avait dit au second que ce qu'il lui avait plu de lui dire.

Il s'était bien gardé de lui parler de l'otage que les forbans emmenaient avec eux.

Il avait demandé simplement passage pour ses compagnons et lui, jusqu'aux points extrêmes du Maroni où la tapouye pouvait atteindre. Inutile de dire que Camuset, de son côté, n'avait soufflé mot de Geneviève.

On se souvient qu'il avait recommandé aux deux hommes qui avaient enlevé la jeune fille de n'en point parler à l'équipage.

Ainsi donc, le père et la fille se trouvaient à bord, peut-être séparés l'un de l'autre par l'épaisseur d'une cloison, sans qu'ils pussent se douter des circonstances si tragiques qui les réunissaient.

Assurément, la rage de Van Velden et de ses compagnons avait été grande quand Maubert et les deux évadés qui l'accompagnaient étaient revenus à bord, de leur expédition nocturne au logis de Feyrerolles.

Bredouilles ! ils étaient bredouilles.

Ils avaient trouvé le nid vide et l'oiseau envolé.

Geneviève n'était point chez elle : les portes ouvertes, les meubles renversés étaient l'indice certain que quelque incident dramatique avait dû se passer.

Sous peine de se faire surprendre, ils avaient dû abandonner précipitamment le logis, sans prendre le temps de faire une enquête.

Cette enquête, d'ailleurs, eût abouti à quoi ?

Ce qu'il y avait de certain, c'est que la jeune fille avait disparu.

Peu leur importait dans quelles circonstances.

Le principal, maintenant, était de profiter de la chance inespérée qui s'offrait à eux de pouvoir mettre leur peau en sûreté le plus rapidement possible.

Ensuite, on aviserait au moyen de contraindre Feyrerolles à faire ce que l'on voulait.

Aussitôt leur arrivée à bord, Camuset avait donc donné l'ordre qu'on levât l'ancre et la tapouye, portée par les flots montants de la marée, favorisée par une bonne brise qui soufflait du large, avait remonté le fleuve avec une rapidité merveilleuse.

Quand le soleil se leva, on avait franchi déjà les différentes concessions établies en avant de Saint-Laurent, sur les rives du fleuve : circonstance assurément favorable aux fugitifs.

Comme leur expliqua Van Velden, grâce à cette circonstance, si, par impossible, on les poursuivait dans cette direction, les riverains seraient dans l'impossibilité de fournir sur leur compte aucun renseignement. Et peut-être la poursuite s'en trouverait-elle arrêtée.

On avait continué ainsi, profitant de la brise pour filer toutes voiles dehors.

Mais il y avait à bord, entre les fugitifs et les hommes d'équipage, une promiscuité gênante, non pour les seconds, mais pour les premiers.

Maubert surtout était le plus exaspéré de ne pouvoir agir à sa guise.

Chez cet homme aux passions violentes, aux emportements irréfléchis, la considération de sa peau en péril ne comptait pas.

Du moment qu'il avait fui l'île Royale et reconquis sa liberté, il considérait cette liberté comme définitivement acquise.

Maintenant, une seule chose le préoccupait : tirer de cette liberté les plus grands avantages possibles.

Et quels plus grands avantages pourrait-il en tirer que la fortune invraisemblable promise par l'Eldorado ?

Ce n'était point, d'ailleurs, pour un autre mobile que ses compagnons et lui avaient risqué ce coup hardi, incroyable d'audace.

L'impossibilité, par suite de la disparition de Geneviève Feyrerolles, de suivre son programme, tel qu'il avait été arrêté, l'avait mis dans un état d'exaspération facile à comprendre.

Mais cette déception s'augmentait maintenant de l'impatience qu'il ressentait à ne pouvoir s'entretenir avec le gardien-chef.

Celui-ci, on s'en souvient, avait été emporté du *Cosmopolitan Hôtel*, roulé dans une natte et avait passé inaperçu au milieu du matériel que les chercheurs d'or emportaient avec eux.

Il avait été déposé à fond de cale par les forbans et l'un d'eux avait reçu de Maubert la consigne de veiller, afin de parer aux différentes éventualités qui pourraient se présenter.

Seulement, avoir avec Feyrerolles l'entretien comminatoire que la situation rendait indispensable, était dangereux. Révéler à l'équipage la présence à bord d'un passager qu'on leur avait dissimulé, c'était donner des soupçons sur leur véritable qualité.

En outre, quand les matelots sauraient quel genre d'otage était Feyrerolles, eux aussi, sans nul doute, voudraient entrer dans la combinaison, participer à cette aubaine.

Or, à cette pensée, Maubert, voyait rouge et sa main cherchait machinalement dans la poche de son pantalon le fort couteau dont il était armé.

On eut dit que tout l'or des monts Tumuc-Humac et du Contesté brésilien lui appartenait, et il considérait comme un vol commis à son préjudice toute combinaison qui eût permis à un étranger d'y toucher du bout du doigt.

La première journée de navigation s'était écoulée sans notable accident... sauf, ceux que comportaient fatalement avec elle la remonte du Maroni... c'est-à-dire les échouages occasionnés par les brusques absences de fond ou encore par les rochers à fleur d'eau contre lesquels on vient heurter.

De là, des retards, obligation de mettre pied à terre, de décharger une partie de la cargaison, de tirer l'embarcation à la cordelle.

Bien entendu, Van Velden, Maubert et les autres avaient dû, dans ces occasions-là, suivre l'exemple de l'équipage et lui donner un coup de main.

Mais, à la fin de la journée, l'exaspération des forçats était grande, ils n'avaient point fui le baigne pour se livrer aux mêmes corvées.

On avait payé assez cher le passage sur la tapouye pour avoir le droit de s'y considérer comme de simples passagers.

Néanmoins, Van Velden, plus philosophe que méchant, avait réussi à contenir l'irritation de ses compagnons et à empêcher une altercation qui, entre hommes de cette catégorie, n'eût pas manqué de se transformer en un conflit sanglant.

La nuit, Camuset avait donné l'ordre de jeter l'ancre et tout le monde était descendu à terre pour camper jusqu'au jour.

Lui seul était demeuré à bord, sous prétexte de veiller à l'embarcation et de parer aux éventualités qui pourraient se présenter. En réalité, il ne voulait point laisser seule sa prisonnière, résolu à veiller sur elle, lui seul, comme sur la prunelle de ses yeux.

Au campement, les deux troupes formaient deux groupes bien distincts.

Une animosité violente existait entre les mariniers et les passagers... mais comme Maubert n'avait aucun intérêt à ce qu'un conflit surgît, dont les conséquences eussent pu être désastreuses pour ses compagnons et lui, il avait trouvé plus sage de vivre le plus séparément possible les uns des autres...

Donc, ils se trouvaient tous les sept, un peu à l'écart, groupés autour d'un feu qu'il fallait entretenir toute la nuit, aussi bien pour se garantir de la fraîcheur qui montait du fleuve que pour mettre en fuite les bêtes mauvaises qui pourraient se présenter.

A voix basse, ils causaient et chacun d'eux faisait connaître son opinion sur la situation, comme aussi sur le parti qui lui paraissait le plus sage à adopter.

Vadier, après avoir laissé parler les autres, dit, tout à coup :
— C'est fort joli, mais enfin, il était insensé de tenter un coup pareil sans avoir la certitude de réussir !

En disant ces mots, il regardait fixement Maubert.

— C'est pour moi que tu dis ça ?... grommela-t-il.

— Dame !... pour qui ça pourrait-il être ?... L'or, c'est fort beau, assurément... mais la peau, ça n'est pas vilain non plus.

« Mais, vouloir gagner le Contesté sans guide, c'est de la folie !... et une fois là-bas, perdre son temps à battre un pays plus grand que la France, pour trouver les gisements aurifères, autant vouloir prendre la lune avec ses dents.

Tout en parlant, il promenait autour de lui un regard circulaire, semblant quêter l'approbation de ses compagnons, qui approuvaient muettement, par d'énergiques signes de tête.

Un d'entre eux déclara :

— Il faut prendre une détermination.

— Laquelle ?

— Le sais-je !... Ce n'est pas moi qui ai arrangé l'affaire... ni qui, par conséquent, en ai pris la responsabilité. Je ne sais qu'une chose, c'est que c'est de notre peau qu'il s'agit.

« N'est-ce pas, vous autres ?

Unanimentement, ces paroles furent approuvées...

Maubert regardait dans les yeux celui qui venait de parler et grommela :

— C'est fort joli d'avoir la langue aussi effilée... murmura-t-il d'un ton menaçant.

L'autre frappa sur sa poche et ricana :

— J'ai là un couteau dont la lame l'est non moins.

Maubert eut un geste de colère.

Heureusement, Van Velden était là, il intervint. Sinon, il y avait grande chance pour que les deux coquins se jetassent l'un sur l'autre.

Or, l'intérêt du tenancier du *Cosmopolitan Hôtel* n'était point que des querelles surgissent entre ces hommes, dont chacun représentait à ses yeux une des chances qu'il avait de faire fortune.

L'altercation n'ayant pas eu de suite, les forbans avaient gagné leurs hamacs et s'y étaient étendus.

Maubert avait demandé à faire le premier quart auprès du feu ; durant un moment, il s'absorba dans ses rêveries, assis sur un tronc d'arbre abattu, les coudes sur les genoux et le menton dans les paumes de ses mains.

Une bonne demi-heure se passa ainsi.

Après quoi, comme le feu commençait à se consumer, il se leva sur la pointe des pieds, et, sans bruit, s'approcha de chacun des hamacs, pour s'assurer du profond sommeil de ceux qui s'y trouvaient étendus.

Ensuite, il jeta une forte brassée de bois sur le brasier et s'éloigna dans la direction du fleuve.

Là, il monta dans le canot qui se trouvait amarré au milieu des herbes et, saisissant les avirons, glissa avec mille précautions jusqu'à la tapouye, immobile sur ses ancres, au beau milieu.

Pourquoi, au lieu d'aborder immédiatement l'embarcation, en fit-il le tour ?

Le hasard seul le servit : car, n'ayant point trouvé le moyen d'accéder au pont, il contourna la tapouye, dans l'espoir qu'un bout de câble pendrait au moyen duquel il pourrait grimper le long du flanc.

Son espoir n'avait pas été trompé.

Par bâbord, un filin traînait dans l'eau.

Maubert y amarra son canot ; après quoi s'enlevant à la force des poignets, il commença de grimper, s'aidant de ses pieds, préalablement déchaussés, contre la paroi du bateau.

Soudain, il s'arrêta, surpris.

Au milieu du silence profond de la nuit, il lui avait semblé qu'un murmure de voix venait jusqu'à lui.

Mais oui, en tendant l'oreille, il eut la conviction qu'il ne s'était point trompé : on causait à bord.

Sa surprise première, d'ailleurs, ne dura pas.

Camuset, il le savait, était demeuré sur la tapouye ; jouant le rôle de capitaine, il avait considéré comme son devoir de ne pas abandonner l'embarcation qui lui était confiée.

Cet acte de zèle n'avait en aucune façon excité le soupçon de ses compagnons.

Aussi Maubert, tout d'abord, pensa-t-il que Camuset devait causer avec Verriès, l'homme préposé à la garde des bagages.

On sait que cette faction était imposée par la nécessité de surveiller Feyrerolles et de le contraindre à manger.

Néanmoins, Maubert n'était point partisan de ces entretiens.

Verriès avait reçu cependant des instructions fort rigoureuses lui interdisant absolument de lier conversation avec les autres hommes du bord.

Sait-on jamais ce qui peut arriver ?

Est-on toujours bien certain de pouvoir tenir sa langue ? Une parole imprudente est bien vite prononcée... et ensuite il est trop tard pour en pallier les conséquences.

Furieux, il grimpa sur le pont, se glissa dans l'intérieur du bâtiment et, à tâtons, se dirigea au milieu de l'obscurité, vers le recoin où se trouvaient Verriès et son prisonnier...

Il pensait y trouver aussi Camuset.

A sa grande surprise, une ombre épaisse, régnait dans l'entrepont.

Pas un murmure.

Seulement l'écho du ronflement sonore d'un dormeur...

— Eh ! l'Haricot ! appela Maubert, eh ! mordieu, l'Haricot !...

Mais celui qui répondait à ce surnom avantageux, était plongé dans un sommeil profond sans doute car, à cet appel, deux fois répété, il n'y eut aucune réponse.

Surpris, comme bien on pense, Maubert poussa la conscience jusqu'à palper dans l'ombre le corps de son compagnon ; celui-ci, immobile, les membres abandonnés, dormait vraiment... Et assurément, il y avait longtemps qu'il était plongé dans le sommeil...

Il n'y avait donc pas à supposer que l'approche de Maubert avait été éventée et que son compagnon, pour éviter une remontrance méritée, simulait le sommeil...

Alors, quoi ! que devait-il, que pouvait-il supposer ?

Il s'éloigna, sortit de l'entrepont, remonta en haut et, s'immobilisant au pied du mât, prêta l'oreille à nouveau.

Rien... rien que le bruit des eaux du Maroni qui effleuraient en chantant les flancs de la tapouye...

Mais de voix humaines, pas le moindre indice.

— Ah ça ! grommela notre homme, je ne suis pas fou, je n'ai pas la berlue... Je ne rêvais pas quand, il n'y a qu'un

instant, j'ai entendu causer... Or, l'Haricot n'y est pour rien...

« C'est donc le Camuset... mais on ne cause pas tout seul... Généralement, pour tenir une conversation, faut être deux.

Il était donc à supposer qu'il avait un compagnon.

Cette supposition trouva d'abord Maubert incrédule. Les hommes de Camuset étaient tous descendus à terre pour passer la nuit... il en était absolument certain.

Décidément, sa curiosité était poussée au vif.

En outre, l'intérêt même de sa sécurité exigeait qu'il tirât cette affaire au clair...

Peut-être l'explication qu'il voulait avoir avec Feyrerolles serait-elle plus mouvementée qu'il ne pouvait le supposer...

Si Camuset, contrairement à ce qu'il avait espéré, n'était point endormi, il fallait que lui, Maubert, le sût, pour prendre ses dispositions en conséquence...

Un instinct le poussa à se laisser glisser le long du filin.

Puisque tout à l'heure, quand il avait entendu quelque chose, ç'a avait été lorsqu'il se trouvait suspendu le long de la paroi de l'embarcation, peut-être aurait-il la chance que le bruit se reproduisit...

Il glissait donc le long du flanc du navire, comme s'il eût eu l'intention de regagner le canot qui l'avait amené...

Subitement, il s'arrêta. De nouveau, l'écho de deux voix parvint jusqu'à lui...

Mais, maintenant, cet écho s'était fait assez distinct pour qu'il lui fût loisible de préciser leur nature : l'une était une voix l'homme et l'autre...

— Tonnerre !... — grommela-t-il, — on dirait une voix de femme !...

Une femme à bord !...

Dès le premier moment, cela lui parut invraisemblable...

Mais à force de prêter l'oreille, il ne put lui rester aucune illusion à ce sujet...

C'était en compagnie d'une femme que se trouvait le capitaine de la tapouye. Même, il était aisé de reconnaître que cette femme suppliait ; on sentait des sanglots dans sa gorge, et des tremblements éplorés dans sa voix...

L'aventure se corsait de plus en plus !...

De plus en plus aussi, Maubert estimait qu'il devenait indispensable de tirer cette affaire au clair... Dans la situation où ils se trouvaient, ses compagnons et lui, il n'avait pas le droit de laisser ainsi exister des mystères autour d'eux...

Donc, il fallait qu'il se rendit compte... mais sans rien brusquer... sans provoquer aucun scandale, sans donner l'éveil en aucune façon...

Mieux valait agir avec douceur...

La tapouye leur était indispensable pendant quelques jours encore...

Lorsqu'on aurait atteint l'endroit où le Maroni cesse d'être navigable à toute autre embarcation qu'aux pirogues des Indiens, alors, on pourrait agir vis-à-vis de Camuset comme bon on l'entendrait...

Mais jusqu'à ce moment-là...

Tout en réfléchissant à cela, tout en reconnaissant que leur intérêt était de ne faire semblant de rien, Maubert continuait d'écouter...

Il montait et descendait le long de sa corde, cherchant d'où pouvait venir l'écho de cette conversation qui arrivait, en un murmure indistinct, jusqu'à lui.

Soudain, il s'arrêta, les yeux écarquillés vers un imperceptible point lumineux qu'il venait de remarquer à la surface de l'eau...

Ce point lumineux était le reflet d'une clarté qu'il ne tarda pas à apercevoir dans le flanc de la tapouye. Pardieu ! il y avait là une ouverture, un sabord sans doute qu'on avait aveuglé par précaution. Mais l'aveuglement avait été imparfait : un rayon lumineux filtrait...

Maubert se sentit aussitôt le cœur inondé de joie.

Le tout — maintenant qu'il savait d'où venaient les voix qu'il entendait — était d'atteindre jusque-là...

Après avoir réfléchi durant un moment, il imprima, au moyen de ses pieds, un mouvement de balancier au filin auquel il était suspendu, de façon à se rapprocher peu à peu de l'ouverture convoitée. Cramponné d'une main à la corde, il guettait le moment où il lui serait possible de s'accrocher à la paroi du bâtiment...

Tout cela se faisait dans le silence le plus profond.

Enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à mettre ses ongles dans la boiserie qui encadrait le sabord.

Mais, dans le mouvement un peu brusque qu'il fit, le filin auquel il était suspendu lui échappa et il se trouva ainsi dans une posture critique. Comment s'y prendrait-il pour s'en retourner ?

Mais ce n'était point la question, pour le moment... Il avait voulu voir... il pouvait voir...

Il regardait donc...

Ensuite, il aviserait...

C'était bien ce qu'il avait prévu : il se trouvait accroché à l'encadrement d'un sabord qu'un store de toile aveuglait imparfaitement... puisqu'un rayon de lumière filtrait de l'intérieur et se reflétait dans l'eau...

A travers la toile, Maubert devinait, plutôt qu'il ne voyait, deux silhouettes : une d'homme et une de femme.

Dans la première, il reconnut aisément celle de Camuset.

La seconde, par exemple ?

Le forban se trouvait là, se perdant en conjectures, sans

pouvoir trouver une solution satisfaisante au problème qui le préoccupait...

Quelle était cette femme ? Dans quel but Camuset l'avait-il claustrée ainsi secrètement ? Car personne, à bord de la tapouye, ne se doutait qu'il s'y trouvait une femme.

Les deux personnages causaient... ou, du moins, Camuset parlait...

La femme, assise sur un tabouret, donnait l'impression de quelqu'un qui pleure...

Elle avait le visage caché dans ses mains et Maubert avait conscience des mouvements convulsifs que les sanglots imprimaient à son buste...

Soudain, elle releva la tête et, en un clin d'œil, se trouva dressée, dans une attitude pleine d'énergie et de menace.

D'une voix qui trahissait une décision irrévocablement prise :

— Jamais ! vous entendez, jamais !... déclara-t-elle. Vous êtes un misérable... que je hais et que je méprise... Vous pourriez me tuer... me torturer... vous n'obtiendrez de moi, pour toute réponse, que ce seul mot : Jamais !... jamais !...

Camuset avait levé la main... non pour la frapper... mais pour lui imposer silence...

D'une voix qui s'étranglait dans sa gorge et sifflait en passant à travers ses dents serrées, il gronda :

— Taisez-vous !... je vous ai déjà dit que le moindre éclat de voix pourrait vous perdre.

— Me perdre !... moi !... qu'ai-je à perdre ?... Quel danger plus grave puis-je redouter que de me trouver entre vos mains ?... Me taire !... Mais, si j'avais espoir que mes cris fussent entendus de braves gens, je crierais... j'appellerais !...

« A quoi bon ? Ceux qui se trouvent sur ce bateau avec vous sont vos complices, dignes de vous, insensibles à toute humanité, à toute miséricorde.

Camuset dit froidement :

— Alors, résignez-vous... Promettez-moi de devenir ma femme et, foi de brave garçon, — car je suis un brave garçon, quoi que vous en puissiez dire, — je vous reconduis à Saint-Laurent.

Elle secoua la tête avec énergie.

— Non, déclara-t-elle, même pour sauver ma vie, je ne commettrai point un faux serment. J'aime, vous le savez bien, M. Legendre... nous sommes fiancés... et ce n'est point votre attitude menaçante et comminatoire qui me fera trahir celui que j'aime...

Il eut un mouvement de rage.

Au bout d'un moment, elle reprit, son attitude entièrement changée, sa voix transformée, avec un accent de prière :

— Voyons, monsieur Camuset... dites-moi que tout ceci n'est

qu'un épouvantable cauchemar !... que vous avez voulu m'effrayer seulement... que vous, le fils d'un collègue de mon père, vous n'avez point l'intention de me violenter plus longtemps pour m'arracher un engagement que je ne puis prendre...

Elle ne continua pas...

Brusquement, Camuset lui avait saisi le poignet, grondant, farouche :

— Taisez-vous !...

Il tournait des regards anxieux vers le sabord, comme si le soupçon lui fût venu tout à coup que quelqu'un pouvait les voir, les entendre...

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle, angoissée.

Au lieu de lui répondre, il lui abandonna le bras et courut jusqu'au sabord.

Oh ! quelqu'un était là... quelqu'un l'épiait. Il venait d'avoir la perception très nette d'une exclamation poussée d'une voix sourde, hors de la tapouye...

Brusquement, il écarta le store et pencha sa tête au dehors.

Un moment, très court, il fouilla l'ombre de ses regards perçants.

Tout à coup, il poussa un cri de stupeur et de rage. Il venait d'apercevoir une silhouette humaine qui pendait le long du flanc de l'embarcation.

— Tonnerre de sort ! grommela-t-il.

Dans l'obscurité, il distinguait mal, ne sachant s'il avait affaire à un blanc ou à un Indien.

Il tira son revolver et, sans prendre le temps d'ajuster, fit feu.

Un plongeur se fit entendre.

Un moment, il demeura là, à l'affût, guettant le fleuve, prêt à tirer dès que la moindre tache paraîtrait à la surface. La moire du Maroni ne s'é troubla même pas.

Alors, Camuset eut un soupir de soulagement en songeant que l'indiscret s'était noyé... ou qu'un des nombreux caïmans qui pullulent dans ces parages l'avait happé.

Nous devons dire, pour être sincère, qu'il n'eut pas l'ombre d'un apitoiement.

Mais cet incident devait mettre fin à l'entretien qu'il avait avec la prisonnière.

Sans dire mot, il gagna le seuil de la cabine et sortit sans prononcer une syllabe, en proie à une rage folle.

Quant à Maubert, il avait effectivement poussé cette exclamation qui avait attiré l'attention de Charles Camuset.

En dépit de toute prudence, il n'avait pu rester maître de lui quand il avait entendu les paroles prononcées par la prisonnière...

— Votre père est un collègue du mien ! avait-elle dit.

Ces mots avaient été pour le forban un trait de lumière :

la jeune fille qu'il avait là, sous les yeux, n'était autre que Geneviève Feyrerolles...

Geneviève Feyrerolles... qu'il avait lui-même cherché à enlever et qui avait été enlevée par un autre.

Cet autre, c'était Camuset...

On juge de sa joie... Il le tenait enfin, le Feyrerolles...

Ah ! le bandit !... il persistait à se taire, en dépit des intimidations et des menaces.

Depuis le jour où on avait joué la fille de l'air, là-bas, à l'île Royale, il avait été impossible de lui arracher une syllabe.

Le surveillant-chef semblait avoir été soudainement frappé de mutisme...

Seuls, ses regards parlaient pour lui, et ce qu'il y avait de haine, de rage dans ces prunelles couleur gris d'acier qui brillaient au fond de la cavité sourcilière !...

Il y avait des moments où Maubert avait envie de se jeter sur lui et de lui crever les yeux à coups de couteau...

Heureusement pour le malheureux Feyrerolles, le bandit avait un plan à l'exécution duquel il comptait toujours le faire coopérer, et cette circonstance, qui lui avait déjà sauvé la vie, le jour de l'évasion, continuait à lui servir encore de palladium...

S'il en eût été autrement... Si les forbans n'eussent eu besoin de leur gardien-chef, ils l'eussent depuis longtemps jeté par-dessus bord, pour le donner en nourriture aux caïmans et aux piraï...

Et voilà qu'au moment même où le désaccord venait à se mettre parmi les forbans..., au moment où, perdant espoir, ils cherchaient à s'orienter d'un autre côté..., voilà que le bon Dieu leur mettait inespérément aux mains l'instrument de leur fortune...

On juge de l'intensité de la joie qui, soudainement, s'était emparée de Maubert quand il était arrivé à cette conclusion, que l'interlocutrice de Camuset ne pouvait être, n'était autre que la fille de Feyrerolles.

On comprend maintenant comment cet homme, ordinairement si maître de lui, avait poussé cette exclamation, qui avait trahi sa présence.

Heureusement, il n'avait pas, un seul instant, perdu son sang-froid : quand il avait vu se présenter à l'encadrement du sabord la silhouette de Camuset, il avait eu l'intuition de ce qui allait se passer, il avait senti le coup de revolver.

Deux partis étaient à prendre...

Assurément, en demeurant là, cible immobile, il risquait d'être blessé, peut-être même d'être tué du coup, et rien ne lui eût été plus facile d'esquiver la balle qui lui était destinée, en sautant à l'eau.

Mais, pour parer au danger possible maintenant, il en créait un autre, certain celui-là.

Camuset voudrait savoir à qui il avait affaire, et ses soupçons, une fois mis en éveil, il n'y aurait plus moyen de les apaiser.

Tandis qu'en essayant son coup de revolver, si sa bonne étoile faisait que Maubert ne fût pas atteint, il s'enfuirait en profitant adroitement d'une circonstance favorable.

Comme bien on pense, ce raisonnement s'était fait dans la cervelle du bandit, en moins de quelques secondes...

Soudain, un éclair avait rayé la nuit et, une détonation éclatant, il avait entendu une balle lui siffler aux oreilles. Presque aussitôt, il avait ouvert les mains et était tombé dans le fleuve dont l'eau avait rejailli lourdement.

Ensuite, il s'était mis à nager entre deux eaux, assez profondément pour qu'à la surface aucun remous ne trahît le mouvement de ses jambes et de ses bras.

Quand il s'était cru assez loin de la tapouye, il avait remonté tout doucement et, la tête seule émergeant, il avait regardé dans la direction de l'embarcation...

Placée ainsi qu'elle l'était au milieu du fleuve, celle-ci se découpait en silhouette très nette, sur l'écran bleu clair du ciel.

Camuset pouvait distinguer aisément les mille détails de sa mâture, de ses agrès, de ses voiles...

Si donc quelqu'un se fût trouvé sur le pont, il en eût eu aisément la vision.

Or, le pont était désert...

Camuset, l'alerte une fois passée, avait sans doute regagné sa cabine...

Dans ces conditions-là, Maubert pouvait retourner vers la tapouye ; il importait en effet, essentiellement, qu'il ne laissât point là-bas le canot dont il s'était servi pour regagner l'embarcation. Cela eût suffi à le dénoncer, lui, ou quelqu'un des siens...

Autrement, en ayant la précaution de le ramener parmi les herbes de la rive où il se trouvait précédemment amarré. Camuset — au cas où lui prendrait fantaisie de faire le lendemain une enquête — manquerait de points de repère...

Voilà pourquoi Maubert, homme prudent entre tous, se mit à nager doucement vers la tapouye, sans cesser de tenir ses regards fixés sur le pont.

Soudain, il poussa un cri sourd et plongea pour étouffer sa voix...

Une douleur terrible venait de le faire frissonner jusqu'au fond des moelles.

En même temps que la douleur, un effroi indicible s'était emparé de lui.

Les caïmans !

Des mâchoires aiguës l'avaient saisi par le pied et il avait conscience qu'un lambeau de chair venait de lui être arraché...

Misère !... allait-il donc être dévoré ?...

Au moment même où la chance paraissait lui sourire, où les choses étaient en passe de s'arranger si bien...

Revenu à la surface, plus maître de lui, il continua de nager, tant bien que mal...

Il lui semblait que sa jambe gauche était devenue soudainement lourde comme du plomb.

En même temps, il avait la sensation que tout son sang s'écoulait par sa blessure.

Une langueur s'emparait de lui, un malaise subit...

Tonnerre ! qu'est-ce qui lui prenait ?

Allait-il faire la femmelette, tourner de l'œil, ainsi qu'une coquette qui a ses vapeurs ?...

Pas de ça, Lisette !

Il fallait vivre d'abord... vivre pour aller là-bas, au pays de l'or... maintenant qu'on en avait la possibilité... maintenant qu'on était certain de dompter le mutisme farouche de cette brute de Feyrerolles.

Et, soutenu par le mirage de l'or... de cet or béni et maudit tout à la fois, Maubert continua de nager vaillamment.

Mais son cœur battait avec violence à la pensée qu'autour de lui les calmains rôdaient.

Et cependant, s'il eût eu affaire à quelqu'un d'entre eux, à l'heure présente, il eût été déjà dévoré. Il ne serait plus resté de lui que quelques lambeaux informes.

Les bêtes féroces n'y eussent point mis tant de discrétion.

Au contraire, il était vivant, bien vivant...

En outre, les calmains signalent leur présence par le bruit qu'ils font en mouvant leurs pattes et leur queue formidable. Et, pourtant, le bandit avait la sensation de glissements qui se produisaient autour de lui.

Ses membres effleuraient des corps souples se sauvant au milieu des eaux.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?...

Soudain, à la hauteur de la cuisse droite, il eut une sensation en tous points semblable à celle qu'il avait eue au talon gauche.

Comme la première fois, Maubert plongea.

Et, en plongeant, ses mains sentirent un corps effleurer ses doigts.

C'était le corps d'un poisson, d'une forte taille, qu'il reconnut au toucher, par la composition spéciale des nageoires et de son arête dorsale...

— Un pirai, songea-t-il.

Alors, il respira, sachant à quel genre d'ennemi il avait affaire.

Assurément, le péril existait toujours, il sentait la douleur intense que lui causaient les morsures faites... Mais au moins il savait qu'il n'était pas en danger de mort,

Les pirais sont aussi sanguinaires, aussi carnivores que les carmans, mais leur dimension les rend moins redoutables.

Ils dévoreraient aisément et rapidement un cadavre. Mais, s'attaquant à des êtres vivants, ils ne peuvent espérer en avoir par surprise qu'un morceau par-ci par-là...

Dans de telles conditions, Maubert reprit courage et se mit à nager avec toute la vigueur dont il était capable.

Le principal était pour lui, maintenant, d'atteindre le plus tôt possible son canot, afin de panser sans tarder les morsures.

Autrement, il courait risque de perdre une quantité énorme de sang.

Sans compter que sous le climat meurtrier de la Guyane toute blessure risque de s'aggraver rapidement, si elle n'est pas pansée aussitôt.

Enfin, il atteignit son embarcation... Il était temps : sans doute avait-il perdu déjà pas mal de sang, car il se sentait sur le point de se trouver mal.

A grand-peine, il parvint à se hisser par-dessus le bord et il roula comme une masse, à moitié inanimé dans le fond...

Il fut un long moment avant de reprendre ses esprits. Mais il eut conscience que les moments étaient précieux et qu'un grand danger existait pour lui, à demeurer ainsi à proximité de la tapouye...

Il se raidit donc, parvint à surmonter sa faiblesse, détacha l'amarre et, saisissant les avirons, réussit à quitter le bord.

Le moins possible, il maniait les rames, par crainte d'attirer par quelque bruit l'attention de Camuset, au cas où celui-ci n'eût pas été endormi.

Il se bornait à diriger le canot vers la terre, en usant le plus possible du courant.

Quand il atteignit enfin les hautes herbes qui croissaient sur la rive, Maubert poussa un soupir de soulagement.

Maintenant, il n'y avait plus à craindre d'être surpris. Encore un peu d'énergie et il aurait rejoint le campement...

Tout ce qu'il put faire fut de gagner son hamac, dans lequel il se laissa tomber inerte, comme assommé...

Mais qui eût pu le voir dans l'ombre eût frémi du sourire terrible qui crispait ses lèvres... sourire féroce de triomphe.

IX

COMPLICATIONS INAÏTENDUES

On avait eu grand'peine à franchir les sauts qui, ce jour-là, s'étaient présentés barrant la route à la *Reine-des-Eaux*.

La tapouye commençait à caler beaucoup trop pour la profondeur du Maroni, qui allait diminuant, au fur et à mesure qu'on en remontait le cours.

En outre, en raison de ses dimensions et de son poids, sa manœuvre était difficile.

Les douze hommes qui composaient son équipage, joints aux compagnons de Maubert, étaient parvenus difficilement à triompher des obstacles qui s'étaient opposés à sa marche en avant.

Avant quarante-huit heures, il faudrait assurément aviser à user d'un autre moyen de transport.

D'ailleurs, on avait dépassé déjà le point terminus de la navigation de la tapouye...

Et, à ce sujet, une discussion s'était engagée entre Van Velden, Charles Camuset et le second de l'embarcation.

Celui-ci eût voulu s'arrêter déjà depuis vingt-quatre heures, prétendant que les conventions passées avec le tenancier du *Cosmopolitan Hôtel*, relativement au transport de ses compagnons et de leur matériel, ne pouvaient le contraindre à compromettre la sécurité de l'embarcation et de son équipage.

Van Velden, au contraire, soutenait qu'il avait traité pour le transport jusqu'aux régions de l'or... c'est-à-dire jusqu'aux premiers contreforts des monts Tumuc-Humac.

Ce à quoi le second avait répondu, en haussant les épaules :

— Un enfant n'aurait pas besoin d'explication, avait-il déclaré ironiquement : il est impossible de faire tenir un requin dans une boîte à sardines, ou de faire naviguer un cuirassé dans une calebasse...

« Il est illogique que vous ayez pu comprendre que je m'engageais à vous transporter plus loin que le point navigable du Maroni... A moins que ce ne fût sur mon dos.

— Comme ça ou autrement, peu m'importe ! avait répondu Van Velden...

« C'est ainsi que j'ai compris et c'est pour cette raison, non pour une autre, que je vous ai payé sans discuter le prix que vous me demandiez...

— Mais, ricana le second, et moi qui m'étais imaginé que

votre principal objectif était de vous éloigner de Saint-Laurent et de fuir le casque des gendarmes.

Van Velden avait serré les poings et peu s'en était fallu que les deux hommes ne se jetassent l'un sur l'autre.

Charles Camuset, heureusement, était intervenu pour éviter un conflit qui eût menacé de devenir général. Comme associé de Sorralès, il avait voix au chapitre, et voix prépondérante.

A la grande stupeur du second, il avait donné raison à Van Velden, en partie du moins...

Assurément, les passagers ne pouvaient demander l'impossible... Il leur était loisible de se rendre compte des grandes difficultés qu'offrait maintenant la navigation...

Mais, il était tout naturel qu'il se fût produit dans leur esprit une confusion et qu'ignorants du pays, ils eussent cru qu'on les transporterait jusqu'aux régions aurifères...

Camuset avait donc insisté pour que l'on fit tous les efforts imaginables afin de pousser la navigation le plus loin possible. Ensuite, quand les passagers auraient constaté par leurs propres yeux que la *Reine-des-Eaux* ne pouvait plus remonter le fleuve, ils s'inclineraient devant la volonté de la nature...

A l'impossible, nul n'est tenu...

Van Velden avait admis ce raisonnement et le second, malgré les dangers sérieux que faisait courir à l'embarcation une telle prolongation de navigation, avait dû s'incliner, en faisant toutes ses réserves au sujet des accidents qui pouvaient survenir...

Mais il avait été convenu entre Van Velden et Camuset que la tapouye ne ferait demi-tour et ne débarquerait les passagers que lorsqu'on aurait traité avec quelque tribu indienne riveraine pour le transport en pirogue des forbans jusqu'aux régions qu'ils voulaient gagner.

Or, les Bonis, une des principales tribus du Maroni, avaient leurs carhets à deux ou trois jours de navigation. Côte que côte, il fallait donc remonter le fleuve jusque-là ; c'était un rude labeur.

La journée écoulée, l'avant-dernière, avait été particulièrement pénible.

L'équipage avait dû se mettre à l'eau pendant de longues heures pour soulever presque à bras la coque de la *Reine-des-Eaux*, auparavant débarrassée des marchandises qui l'alourdissaient.

Ensuite, il avait fallu la tirer à la cordelle en marchant sur la rive semée de lianes et de plantes qui formaient un lacis inextricable.

Les compagnons de Van Velden avaient dû, comme de juste, prêter leur concours.

Seul, Maubert était demeuré à bord, terrassé par une fièvre intense qui s'était soudainement emparée de lui...

Ses compagnons avaient tout d'abord cru que, suivant son habitude, il voulait se reposer tandis que les camarades travaillaient.

Mais quelques mots échangés avec Van Velden avaient suffi pour convaincre celui-ci de la sincérité du forçat et le tenancier avait fait partager sa conviction aux autres...

Maubert, pour démontrer sa sincérité au Hollandais, n'avait eu qu'à lui montrer les blessures faites la nuit précédente par le pirai, blessures qu'il avait, tant bien que mal, plutôt mal que bien, pansées avec un cataplasme de certaines herbes.

Son intention était, tout en se soignant, d'explorer la tapouye et d'étudier les moyens de s'emparer de la prisonnière de Camuset...

Mais celui-ci était demeuré, lui aussi, à bord, sous prétexte que sa présence était indispensable pour diriger l'embarcation au milieu des sauts.

L'usage veut, en effet, que, pour cette navigation difficile, un homme se tienne à l'avant, muni d'une longue perche, pour éviter les rochers qui, la plupart du temps, émietteraient les embarcations...

Maubert n'avait donc pu faire ce qu'il s'était promis. Il avait, en même temps, tiré cette conclusion que Camuset se tenait sur ses gardes et avait l'œil sur sa prisonnière...

Pour mettre la main sur celle-ci, il faudrait donc employer la force...

Encore quarante-huit heures pour réfléchir à cela et prendre une détermination. Si, dans quarante-huit heures, on n'avait point agi, il faudrait dire adieu à la combinaison primitivement projetée.

Geneviève Feyrerolles leur échapperait et, alors, le surveillant chef ne serait plus entre leurs mains qu'une manière de colis encombrant dont il leur faudrait se débarrasser d'une façon ou d'une autre.

Le soir, on avait fait halte un peu plus tôt que de coutume. Les hommes étaient harassés, aussi bien ceux de l'équipage que les compagnons de Van Velden.

Aussitôt une croûte cassée à la hâte dans un peu d'eau-de-vie, ils s'étaient étendus dans leurs hamacs et s'étaient endormis.

Maubert, seul, était demeuré éveillé, enrageant de cette circonstance malencontreuse qui l'empêchait de mettre à exécution certain plan qu'il avait formé...

Ce plan consistait tout simplement à profiter du sommeil des hommes de la tapouye pour tenir conseil avec ses compagnons et les mettre au courant de ce qu'il y avait à faire, pour arrêter de concert avec eux une ligne de conduite.

Quant à lui, cette ligne de conduite était simple... parce que

c'était la seule qui offrit une chance sérieuse d'aboutir à un résultat...

En comptant Van Velden, ils étaient sept... et sept gaillards déterminés que la perspective d'une lutte n'était point pour effrayer... Ils avaient trop souvent, au cours de leur existence aventureuse, risqué leur peau, pour avoir peur de la compromettre une fois de plus...

Donc, il estimait qu'on devait s'emparer de Geneviève Feyrerolles...

Assurément, les autres constituaient une force qui n'était point à dédaigner et ils avaient la supériorité du nombre, ils étaient douze...

C'était pour la plupart des métis brésiliens, tous gens de sac et de corde qui avaient eu plus ou moins de démêlés avec la police de leur pays, à laquelle ils n'échappaient provisoirement qu'en menant une existence nomade, hors des limites des lieux civilisés...

Cela étant, il fallait entrevoir une lutte acharnée.

Mais qui ne risque rien n'a rien.

Telle était l'opinion de Maubert et, cette opinion, il comptait bien la faire prévaloir auprès de ses compagnons, en leur démontrant surtout que, si l'on était assez habile pour agir par surprise, il y avait grand'chance pour qu'on eût le dessus...

Malheureusement, ses compagnons harassés de fatigue s'étaient endormis comme des brutes, avant qu'il eût eu le temps de s'entendre avec eux.

Fou de rage, il se tournait et se retournait éveillé dans son hamac, attendant l'heure où il lui serait loisible d'éveiller ses compagnons, quand, soudain, il y eut dans l'herbe, non loin de son hamac, un froissement à peine perceptible, assez semblable à celui que produirait le glissement d'un reptile.

Il se releva, la main crispée sur le manche de son machete, lorsque dans un souffle montèrent jusqu'à lui ces mots :

— Eh ! pas de blagues, c'est moi !

En même temps, une tête d'homme surgissait si près de Maubert, que celui-ci eut un recul instinctif.

— Ah ! c'est toi, l'Haricot ! fit-il en reconnaissant celui à la garde duquel était confié Feyrerolles.

Et, aussitôt, d'une voix mécontente, il gronda :

— Pourquoi as-tu quitté la tapouye ?

Seulement alors, il remarqua que son compagnon était trempé d'eau.

— Que s'est-il passé ?... Feyrerolles ?

— Rassure-toi... c'est pas de lui qu'il s'agit. Je venais t'avertir simplement que le Camuset avait quitté le bord en canot.

Cette nouvelle produisit sur le blessé un effet instantané.

— Vrai ! fit-il en se redressant sur son séant, en dépit de la douleur que lui causaient ses blessures.

— Puisque je te le dis, je l'ai vu, de mes yeux vu.

« Et, comme tu m'avais dit de te venir prévenir quand il y aurait du nouveau...

— Et c'en est... et du bon, ricana Maubert, dont les yeux avaient dans l'ombre un étincellement joyeux.

Il ajouta ces paroles, incompréhensibles pour l'Haricot :

— Maintenant, mon vieux, si nous ne gagnons point les pays de l'or les yeux fermés, c'est que nous serons les derniers des imbéciles.

L'Haricot le regarda avec étonnement.

— C'est bon, fit Maubert, brusquement, c'est pas le moment des explications. Pour l'instant, il s'agit d'agir, et rondement.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Donne-moi un coup de main, pour m'aider à me lever... Là, maintenant, ton bras, et gagnons le fleuve au trot.

L'ébahissement de l'Haricot se transformait en stupeur. Il ne comprenait rien, ni à ce que disait, ni à ce que faisait son compagnon.

— On n'éveille pas les autres ? demanda-t-il.

Maubert secoua la tête négativement.

Il concentrait toutes ses forces sur un même point, comprimait ses lèvres, pour empêcher de s'en échapper les gémissements de douleur qui lui montaient de la gorge.

Les blessures faites par les dents des pirates, la veille, lui causaient une souffrance intense : mais il voulait marcher, et il marchait. Une fois qu'ils eurent atteint la rive, les deux hommes s'arrêtèrent.

— Qu'allons-nous faire ? demanda l'Haricot ; je ne me soucie guère de reprendre un autre bain ; c'est froid en diable.

Quant à Maubert, il s'en souciait encore moins.

Le souvenir seul de ce qui lui était arrivé la veille suffisait à le faire frissonner.

— Il faut pourtant que nous gagnions la tapouye, murmura-t-il, mais nous n'avons pas de canot.

— Comment en aurons-nous un ? puisque l'autre a pris celui du bord ! Va, nous n'avons que le nage, mon vieux !

— Pour ça, non ! déclara Maubert, tout plutôt que ça !

Tandis qu'il parlait, machinalement ses yeux erraient autour de lui.

Soudain, il poussa une légère exclamation, ses yeux venaient de rencontrer, gisant dans les herbes, un tronc d'arbre abattu.

— Mettons cela à l'eau, et vivement, ordonna-t-il, avec ce radeau improvisé, nous gagnerons la tapouye.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

En un clin d'œil, l'arbre flotta, chevauché par les deux forçats, qui s'étaient armés de deux longues branches, en guise de gaffe.

Et ils naviguaient ainsi, poussant le tronc d'arbre au travers du courant, heureusement faible en cet endroit.

En moins de dix minutes, ils atteignaient la tapouye et se hissaient à bord.

— Reste là, commanda Maubert, je reviens dans un instant.

Avec une agilité que n'auraient pas laissé supposer ses blessures, il s'élança vers l'écoutille et disparut dans l'entrepont, auquel on accédait par une manière d'escalier raide comme une échelle.

Une fois en bas, il courut jusqu'à la chambre de Camuset et l'ouvrit.

Elle était vide.

Maubert ne s'en étonna pas autrement, étant donné ce que lui avait dit l'Haricot ; seulement, ce qu'il avait voulu, c'était une confirmation de la nouvelle que l'autre lui avait apportée.

— A l'autre, maintenant, grommela-t-il.

Il frotta une allumette, alluma une petite lampe à pétrole, que ses mains errant à tâtons avaient senti sur un meuble et, sortant de la cabine, s'arrêta devant la porte d'une cabine voisine.

C'était celle de Maximo Sorralès, quand il était à bord, celle dans laquelle Maubert supposait que se trouvait enfermée la prisonnière.

Il posa, non sans trembler un peu, la main sur le loquet, s'attendant à rencontrer de la résistance : le loquet se leva sans difficulté.

Surpris, le bandit eut un moment d'hésitation, puis il entra avec précaution : pour ce qu'il voulait faire, il fallait éviter tout appel qui donnât l'éveil à ceux qui dormaient sur la rive.

Le seuil une fois franchi, notre homme s'arrêta, fouillant de ses regards ardents les coins et recoins de la cabine.

La cabine était vide.

Il poussa un rugissement et s'élança : le hamac qui servait de lit se balançait doucement, suivant les mouvements de l'embarcation.

Le mince matelas qui s'y trouvait conservait encore l'empreinte du corps qui s'y était allongé quelques heures auparavant.

Maubert demeura durant quelques secondes complètement ahuri, roulant autour de lui des regards furieux, comme s'il eût espéré apercevoir quelqu'un sur qui passer sa fureur.

Soudain, il éclata :

— Tonnerre de sort ! fit-il, il m'a joué ; mais je n'en aurai pas le démenti.

« Nous allons bien voir !

Il courut à la cabine qui servait d'arsenal, c'est-à-dire où se trouvaient réunies les réserves, les armes et les munitions que les forbans avaient emportées pour leur expédition.

Il prit deux carabines, deux revolvers, bourra ses poches de cartouches et remonta sur le pont.

Ah ! il ne sentait plus la douleur cuisante de ses blessures !

Une telle rage le tenait maintenant, qu'il ne songeait même plus aux lambeaux de chair que lui avaient enlevés les dents des pirates.

Lentement, il se laissa glisser le long du câble qui pendait le long du flanc de la tapouye.

Derrière lui, l'Haricot, muet, songeur, le suivait inconscient.

— Mais enfin, que se passe-t-il ? demanda-t-il quand ils se trouvèrent tous les deux à califourchon sur leur embarcation improvisée.

— Il arrive que, gronda rageusement Maubert, si nous ne trouvons pas le moyen de mettre la main sur ce misérable Camuset, nous sommes joués comme des enfants !

— Joués ? répéta l'Haricot interrogativement ; comment ça ?

— Trop pressé pour te donner des explications. Sache seulement que jamais nous ne mettrons le pied dans les régions de l'or si nous ne rattrapons pas ce misérable.

— Il ne les a pourtant pas emportées avec lui, ricana l'Haricot.

— Non, mais il en a la clé dans ses poches.

L'Haricot, bien entendu, ne pouvait comprendre la métaphore, puisqu'il n'était point au courant de la présence à bord de Geneviève Feyrerolles.

Tout ce qu'il comprit, par exemple, c'est que son compagnon parlait sérieusement, et que le beau rêve doré qu'ils caressaient depuis leur évasion de l'île Royale était bien près de s'évanouir.

Il gronda :

— Faut prévenir les autres.

— Ils nous gêneraient, déclara Maubert ; mieux vaut agir seuls.

— Que faire ?

— Courir après Camuset.

— ... et lui reprendre la clé de l'Eldorado.

— Tu l'as dit ; ça va ?

— Ça va !

— Au trot, alors, commanda Maubert.

Les deux hommes, étant d'accord, se mirent à manœuvrer leurs gaules avec une vigueur que la rage décuplait.

A présent, il s'agissait de remonter le fleuve.

Même entre deux sauts, le courant du Maroni est à peu près nul, en sorte que ses eaux mortes n'offrent aucune résistance.

Le tronc d'arbre filait avec rapidité.

Maubert et son compagnon se taisaient, les dents serrées, les yeux fixés devant eux, guettant dans le lointain si le clair

de lune ne leur permettrait pas d'apercevoir celui à la poursuite duquel ils étaient lancés.

Bien que le fleuve n'offrit aucun courant, c'était cependant une besogne assez rude, et les deux hommes, au bout de trois heures de cette manœuvre, étaient brisés.

— Tonnerre de sort ! grommela l'Haricot tout à coup, en cessant de faire jouer sa gaule, je ne peux plus... j'ai les bras brisés.

Maubert, qui ne manœuvrait plus que par amour-propre, pour ne point paraître faiblir avant son compagnon, grommela un juron.

— Nous sommes propres ! déclara-t-il d'une voix navrée.

Maintenant, tout courage l'abandonnait ; jamais, jamais plus une semblable occasion de faire fortune ne se présenterait.

Car il ne se faisait pas illusion : il connaissait assez le pays pour savoir que, seuls, ses compagnons et lui ne pourraient gagner ces contrées maudites et bénies tout à la fois, où l'or se trouve enfoui.

Et, quand bien même ils eussent pu les atteindre, en eussent-ils été plus avancés pour cela ?

Aucun d'eux n'eût été capable de découvrir les gisements aurifères.

Aucun d'eux n'eût su comment s'y prendre pour procéder aux différentes manœuvres indispensables à la récolte de l'or.

L'or ! l'or ! l'or !

Ce mot résonnait à ses oreilles avec un bruit semblable au tintement du précieux métal.

C'était comme une cascade alléchante de pièces de monnaie qui bruissait à son oreille.

Le mirage, un moment entrevu, s'évanouissait, telle souvent, aux yeux de ceux qui, au milieu du désert, meurent de soif, la vision affolante des oasis aux palmiers ombreux, aux sources rafraîchissantes.

Maubert, à califourchon sur l'arbre, les bras abandonnés, comme brisés soudainement, murmurait :

— Tonnerre ! tonnerre !

L'embarcation improvisée, abandonnée à elle-même, tournait.

L'Haricot grommela :

— Que faisons-nous, à cette heure ? retournons-nous en arrière ?

— Pourquoi faire ?

— Dame ! nous n'allons pourtant pas crever ici !

— A quoi bon vivre ? murmura Maubert avec découragement.

Soudain, il poussa une exclamation et, saisissant le poignet de l'Haricot, pointa son index dans la direction de la rive.

— Là-bas, fit-il, là-bas, près du tronc de ce palétuvier, qu'est-ce que tu vois ?

L'autre, pris à l'improviste, s'écarquillait les yeux, la main en visière au-dessus des sourcils :

— Qu'est-ce que je vois ? répéta-t-il, que veux-tu que je voie ?

— Regarde bien, regarde bien, insista Maubert, c'est pas une barque ?

L'Haricot fit un tel sursaut qu'il faillit choir et piquer une tête dans l'eau.

— Une barque ! fit-il, où cela ?

— Eh ! là-bas, je te dis, dans les racines de cet arbre !

L'Haricot secoua la tête, disant avec découragement :

— Je ne vois rien, mais ce n'est pas une raison. Il y a si longtemps que je me crève les yeux à guetter ce maudit Camuset ! Poussons jusque là-bas, c'est le meilleur moyen de savoir à quoi nous en tenir.

Les deux hommes changèrent la direction du tronc d'arbre, ils coupèrent le courant, gagnèrent la rive.

— Mais, c'est que c'est vrai, tout de même ! s'écria soudain l'Haricot, c'est un canot ! Et même, je le reconnais maintenant, c'est celui de la tapouye.

Maubert exultait de joie. Entre ses dents, il grommelait comme un refrain :

— Nous le tenons, nous le tenons !

— On va pouvoir lui reprendre la clé ! ricana l'autre.

Maubert lui dit soudain :

— Attention aux pruneaux ! Charge-toi de diriger l'arbre. Moi, je le tiens en joue avec ma carabine, car il ne s'agit pas qu'il nous fasse la mauvaise plaisanterie de nous envoyer pêcher au pirai.

— C'est encore vrai ce que tu dis là, observa l'Haricot, je n'y avais pas songé.

Tout en parlant, il manœuvrait avec précaution l'embarcation improvisée qui, rapidement, s'approchait de la rive.

Maubert avait bien vu : entre les racines énormes d'un palétuvier, un canot était engagé presque tout entier, en grande partie dissimulé aux regards : la chaîne était enroulée autour d'une des racines, l'amarrant solidement.

Ce canot était bien celui de la tapouye, dont il portait le nom écrit à l'arrière.

Les deux hommes, quand ils se trouvèrent bord à bord, poussèrent une exclamation de désappointement :

Il n'y avait personne dans le canot.

Ils se regardèrent durant quelques secondes, paraissant se demander ce que cela signifiait.

L'Haricot murmura sourdement entre ses dents serrées :

— Nous sommes pincés !... nous n'avons plus qu'à faire demi-tour.

L'autre haussa les épaules, les lèvres tordues par un sourire mauvais.

— Pourquoi pas retourner à l'île Royale, pendant que nous y sommes ?

— Ma foi ! répondit l'Haricot avec accablement.

D'une voix rude, Maubert lui jeta à la face ces mots :

— Tu n'es qu'un serin !... débarquons et en^s avant...

Les yeux de l'Haricot exprimèrent une stupeur profonde...

Mais Maubert sentait, sans doute, que ce n'était point l'heure des explications, car il sauta à l'eau et, en deux enjambées, eut gagné la terre ferme.

L'autre suivit cet exemple sans tarder et, moins de cinq minutes plus tard, les deux hommes se trouvaient engagés dans la forêt, l'un marchant derrière l'autre.

Maubert, naturellement, allait le premier, la carabine prête au coup de feu, le buste penché vers le sol, pour suivre plus aisément une piste formée au milieu des fougères géantes par un sillon apparent...

L'Haricot paraissait son ombre ; pusillanime et sans grande initiative, ce n'était pourtant pas un imbécile.

Maintenant il gardait le silence jugeant inutile de demander à son compagnon une chose qu'il avait devinée.

Charles Camuset avait passé par là, ainsi que l'attestait le froissement des fougères et on suivait ses traces.

Quant à Maubert, sa cervelle travaillait.

La surprise qu'il avait éprouvée en trouvant vide, à bord de la tapouye, la cabine dans laquelle il était pourtant certain de rencontrer Geneviève Feyrerolles, cette surprise n'était rien auprès de celle qu'il venait d'éprouver en rencontrant le canot vide également.

Que Camuset ait eu une raison pour quitter ainsi le bord, certainement, une raison impérieuse, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Mais Maubert s'attendait fort à trouver la prisonnière dans le canot.

Que voulait-il donc faire ?z

Assurément l'autre se proposait de revenir ; le soin qu'il avait pris d'attacher le canot, en était une preuve absolue.

S'il avait eu l'intention de se séparer définitivement de ses compagnons, il eût laissé l'embarcation s'en aller à la dérive ; mieux encore, il l'eût coulée, pour éviter qu'on ne retrouvât ses traces.

Dans ces conditions-là, Maubert était certain de rencontrer celui qu'il cherchait...

Ou bien il le rejoindrait en se hâtant.

Ou bien, il se trouverait face à face avec lui, à son retour...

Alors, quand ils seraient face à face, ils auraient à causer

tous les trois, et le résultat de la conversation ne saurait être douteux...

En dépit de ses blessures qui le faisaient cruellement souffrir, Maubert allait d'un pas rapide, l'œil aux aguets, l'oreille tendue vers le silence impressionnant de la forêt guyanaise que seul troublait le froissement des fougères sèches sous ses pieds.

Derrière lui, l'Haricot suivait, guère rassuré, et ne soufflant mot par crainte de quelque rebuffade.

Parfois, le ricanement moqueur d'un singe rouge leur faisait lever la tête. Parfois aussi, un serpent, rapide, coupant leur route, les immobilisait.

Ou bien encouré, la voix d'un tigre chassant dans la profondeur des fourrés les faisait tressaillir, glacés jusqu'à la moelle des os.

Maubert marchait toujours.

L'Haricot lui demanda tout à coup :

— Est-ce loin qu'on va ?

— Je n'en sais rien, bougonna Maubert, si tu es fatigué, assieds-toi là et attends mon retour.

— Merci de l'occasion, mais il y a une chose à laquelle tu n'as pas pensé, c'est que les autres, quand ils ne vont pas nous voir...

— Eh bien ! qu'est-ce qui arrivera ? qu'est-ce que tu veux qui arrive ?

— Ils partiront sans nous !

— La belle affaire ! gronda Maubert en haussant les épaules ; si nous ne sommes pas au campement avant qu'ils lèvent l'ancre, nous les attendrons au passage, voilà tout.

— Ils sont capables de faire demi-tour, insinua l'Haricot.

Maubert éclata de rire :

— Mon pauvre vieux, tu ne seras, toute ta vie durant, qu'un serin.

— Permetts ?

— Faire demi-tour ! pourquoi ? pour aller où, sansonnet ? à l'île Royale ? chez M. le gouverneur de la Guyane ?

« Voyons, réfléchis un peu.

Ils dialoguaient ainsi tout en marchant.

Soudain, l'Haricot poussa une exclamation sourde.

L'autre se retourna et s'arrêta en voyant son compagnon assis à terre.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il.

— Je viens de mettre le pied sur une liane cachée dans l'herbe et j'ai le pied foulé.

— Y manquait plus que ça, grommela Maubert.

« J'peux pourtant pas te prendre sur mon dos.

— Je ne te demande pas ça ; seulement, je ne peux plus continuer, voilà tout.

Un moment indécis, Maubert ricana :

— Attends ici que l'omnibus passe... moi, je vais devant.

— Tu m'abandonnes ! gémit l'Haricot, que troublait la pensée de se trouver seul au milieu de cette terrifiante solitude.

— T'as peur de te perdre ? ricana Maubert.

« Qu'est-ce que tu peux craindre ? T'as une carabine à répétition, t'as un révolver et des cartouches, de quoi soutenir un siège.

« D'ailleurs, je ne serai pas long à revenir, prends patience, lis le journal en m'attendant.

Là-dessus, sans même détourner la tête pour répondre aux supplications de l'Haricot, il reprit sa marche en avant. Demeuré seul, l'Haricot se traîna tant bien que mal jusqu'à un tronc d'arbre, auquel il s'adossa.

Là, sans perdre la tête, il commença par tirer son machete pour abattre toutes les hautes herbes qui l'entouraient et l'empêchaient de surveiller les alentours.

Ensuite, après avoir placé près de lui, à proximité de sa main, son revolver et sa carabine, il retira sa botte.

Son pied, en effet, commençait à gonfler, tordu dans une entorse ou une foulure.

Instinctivement, l'homme déchira son mouchoir qu'il portait sous son casque, en guise de couvre-nuque, et en forma des bandes étroites, au moyen desquelles il comprima la cheville, après avoir mis au préalable, entre la chair et l'étoffe, une épaisse couche d'herbes fraîches destinée à remplacer l'eau qui manquait.

Ainsi pensé, il se sentit immédiatement soulagé.

Seulement, il ne lui fallait pas songer à remettre sa botte.

Mais l'ingéniosité n'était pas la moindre des qualités du forçat.

Il eût tôt fait, au moyen de minces lianes, de fabriquer d'épaisses semelles d'espadrilles qu'il sut assujettir à son pied avec d'autres lianes servant de ficelles.

Sans doute, avant de traverser l'Océan pour venir échouer à l'île Royale, avait-il fait un séjour plus ou moins long à la maison de Poissy.

C'était là, probablement, qu'il avait fait son apprentissage dans l'art délicat de tresser des chaussons de lisière...

Assurément, avec une chaussure de ce genre, la marche était plus aisée qu'avec une botte.

Mais elle était plus dangereuse.

L'espadrille laissait le pied exposé aux piqûres de ronces et aux morsures des reptiles dont fourmillaient les fougères et les mousses... alors que, au contraire, le cuir épais des bottes les protégeait.

Mais si l'Haricot était contraint de marcher, au moins, de cette façon, le pourrait-il...

Quand il eut tressé une première espadrille, pour passer le temps, il se mit à en tresser une seconde.

Il la finissait à peine, quand, soudain, il entendit l'écho lointain d'un coup de feu.

En un clin d'œil, il fut debout...

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Qui avait tiré ce coup de feu ?...

Maubert ?... Camuset ?

Sur qui avait-il été tiré ?...

Presque aussitôt, tandis que se croisaient dans sa tête ces multiples questions, voilà qu'une seconde détonation éclata.

Pour le coup, l'Haricot se sentit sérieusement inquiet...

Que se passait-il ?

Mais où l'inquiétude et l'ahurissement de l'Haricot atteignirent leur comble, ce fut quand cette détonation fut suivie d'une foule d'autres.

On eût dit un feu de salve...

Puis, plus rien.

Que faire ?

L'Haricot s'était redressé, comme si un ressort se fût soudainement détendu dans ses jarrets, et il se tenait là, immobile, le buste penché en avant, le cou tendu vers l'ombre verte, qui faisait devant lui un gouffre profond.

Soudain, il entendit, non loin de lui, le bruit d'une course précipitée...

Puis, les lianes s'écartèrent sous un violent effort, et un homme parut.

C'était Camuset.

Son visage, ensanglanté par les basses branches des arbres, donnait l'impression d'une terreur folle.

Ses vêtements étaient en lambeaux, arrachés par les ronces et les épines.

Il était emporté dans une course éperdue...

Presque aussitôt, derrière lui, surgit un autre homme, ensanglanté, lui aussi, à peine reconnaissable.

L'Haricot le reconnut seulement à ses vêtements...

C'était Maubert.

La carabine en bandoulière, il tenait à la main son machete qu'il brandissait terriblement.

Un moment, l'Haricot crut que son camarade poursuivait le patron de la tapouye ; après une rencontre soudaine, celui-ci avait dû prendre la fuite devant son terrible adversaire.

Aussi fit-il la seule chose que les circonstances lui commandaient de faire, ce que Maubert eût fait à sa place.

Bien à couvert derrière le tronc du palmier, au tronc duquel il s'était adossé, il épaula sa carabine et attendit le fuyard.

Quand celui-ci se trouva à bonne portée, il pressa la détente froidement, comme s'il se fût agi d'un gibier ordinaire.

Camuset s'arrêta, étendit les bras autour de lui, dans un geste d'angoisse désespéré ; ensuite, il s'abattit d'une seule pièce, comme un tronc d'arbre que vient de frapper la cognée du bûcheron.

Maubert, lui aussi, s'était arrêté, pétrifié.

Quand il vit tomber Camuset, il poussa un juron formidable et reprit sa course.

Quand il eut rejoint l'associé de Sorralès, il s'arrêta, se pencha sur lui et mit la main sur la poitrine.

— Mort ! gronda-t-il...

Et il se releva, la face convulsée par la rage.

En ce moment, l'Haricot surgit de sa cachette et s'avança vers son compagnon, en donnant les signes de la satisfaction la plus intime.

— Hein ! lui cria-t-il, c'est bien envoyé !...

— Double brute ! hurla Maubert, tu as fait un joli coup...

L'autre, immobile, était stupéfait d'un semblable accueil auquel on conviendra qu'il était loin de s'attendre.

— Quoi ? bougonna-t-il, qu'est-ce qui te prend ?... T'as perdu la tête ?...

Maubert, pour toute réponse, lui dit :

— Si tu tiens à ta peau, fais comme moi.

Et il se remit à courir de toutes ses forces dans la direction du fleuve, suivant à travers les hautes fougères la trace qu'y avaient laissée leurs pas.

L'Haricot suivait tant bien que mal, geignant, suppliant son camarade d'aller moins vite, de l'attendre, de ne pas l'abandonner... L'autre poursuivait sa course sans ralentir.

On eût dit qu'il avait des ailes attachées aux talons...

Par moments, Maubert s'arrêtait et tendait ses oreilles vers les profondeurs de la forêt.

L'autre en profitait, l'ayant rejoint, pour l'interroger.

Mais Maubert avait assurément la tête à autre chose qu'à lui fournir des explications.

Rassuré par le silence, il reprenait sa course, suivi par l'Haricot...

Soudain, là-bas, entre le tronc des arbres, apparut la surface moirée de l'eau du Maroni.

Maubert laissa échapper ce mot dans un soupir de soulagement :

— Sauvés !

Ils firent encore une centaine de mètres et atteignirent la lisière de la forêt.

Maintenant, ils n'avaient plus qu'un large espace découvert à traverser pour atteindre la rive, où croissait encore un rideau d'arbres.

Ensuite, ils auraient rejoint leur canot.

Le salut était à peu près assuré... du moins ainsi réfléchit-

sait l'Haricot, qui ignorait la nature du danger devant lequel fuyait son camarade.

Tout à coup, il perçut un sifflement aigu, tandis qu'il avait la sensation d'un corps qui effleurait sa tête.

En même temps, à quelques pas devant lui, une flèche venait s'enfoncer à terre.

L'Haricot eût pu douter de la réalité de ses sensations, s'il n'eût vu l'extrémité empennée du projectile trembler sous l'effort des vibrations.

— Bon Dieu ! clama-t-il, Maubert, Maubert !...

Mais son compagnon ne perdait pas de temps à l'écouter ; il continuait de courir sans se préoccuper de ce qui se passait derrière lui...

Comme l'Haricot atteignait la rive, une autre flèche sifflait à son oreille et piquait dans le fleuve, non loin du canot, où déjà Maubert se tenait, les rames en mains...

— Vite, cria-t-il, ou je démarre...

L'Haricot, on peut le dire, ne sentait plus la douleur cuisante de son pied.

Affolé par la terreur, il sauta dans l'embarcation, d'un tel bond, qu'il faillit la faire chavirer.

D'un coup vigoureux d'avirons, Maubert poussa le canot au large et, aussitôt, il fut saisi par le courant...

— Vise-moi soigneusement ces gaillards-là, ordonna Maubert, à son compagnon.

« Il s'agit de ne pas perdre de cartouches... faut qu'à chaque coup, y en ait un de moins, ou nous sommes flambés.

Non loin de la rive accourait, dans une ruée folle, une bande hurlante de diables noirs qui agitaient leurs armes comme des fous.

Des arcs, des flèches, des lances, des massues se brandissaient en l'air dans des gestes de fureur.

Au bord du fleuve, toute cette nuée s'arrêta, indécise, mais d'autant plus colère...

L'Haricot tremblait tellement, qu'il lui était impossible d'épauler convenablement.

— Tire donc, tonnerre de sort ! gronda Maubert, en voyant les arcs se tendre, prêts à leur envoyer une volée de flèches.

— Impossible, j'enverrais ma poudre aux moines...

— Prends ma place, alors... et passe-moi ta carabine que j'en descende quelques-uns... pour donner une leçon aux autres...

En ce moment même, tout autour d'eux, les flèches sifflèrent, mais sans les atteindre ; toutes tombèrent autour du canot.

Deux, seulement, s'enfoncèrent dans le bordage...

Surexcité par cette vue, épouvanté par le danger, l'Haricot se mit à ramer de toutes ses forces, tandis que les Indiens se préparaient à les assaillir de nouveau.

Ils couraient le long de la rive avec la rapidité de chevaux au galop...

Maubert murmura :

— Ils n'ont point, j'imagine, l'intention de nous prendre à la course...

« Ils ne sont pas des locomotives... faudra bien qu'ils s'arrêtent.

« En attendant...

Et, soudain, il commanda d'une voix brève :

— Halte !

Les avirons cessèrent de fonctionner ; alors, à genou sur le bordage, la crosse bien à l'épaule, soulevant sur sa cuisse le coude de son bras gauche, Maubert épaula longuement...

Son doigt pressa la détente : une détonation éclata.

Un Indien tomba.

Sans se laisser émouvoir par la volée de flèches qu'un peu au hasard les survivants envoyaient dans la direction du canot, Maubert fit feu une seconde fois, puis une troisième... Il cessa de tirer lorsque fut vide le magasin de sa carabine à répétition.

Chacun de ces coups porta.

Une aussi grande précision jeta la terreur parmi les Indiens qui s'arrêtèrent, indécis.

Rejetant l'arme, désormais inutile, Maubert empoigna un aviron.

— En route ! commanda-t-il !

Et, avec une énergie extraordinaire, il se mit à ramer.

L'Haricot imita son exemple, et, en un clin d'œil, l'embarcation fut hors de portée.

Bientôt même, les silhouettes gesticulantes des Indiens se fondirent au milieu de l'obscurité... Les deux bagnards poussèrent un soupir de soulagement.

— Ouf ! murmura Maubert, en s'arrêtant un moment pour essuyer, du revers de ses manches, son front trempé de sueur, la nuit est fraîche, et j'ai rudement chaud.

Ensuite, il se remit à la besogne.

— M'expliqueras-tu, maintenant, ce qui s'est passé ? demanda l'Haricot...

« Et pourquoi m'as-tu traité d'imbécile, quand j'ai abattu l'autre ?

— Parce que ton crime inutile est une faute, déclara Maubert, sentencieusement.

— J'avais entendu des coups de feu... J'ai vu cet homme s'enfuyant devant toi... J'ai cru que vous aviez eu ensemble un explication un peu vive... et j'ai tiré.

— En admettant que tu eusses une raison, ce n'était pas suffisant pour le tuer...

« D'ailleurs, en l'espèce, tu t'étais trompé, parce qu'il fuyait, comme moi, devant ces brutes...

— Alors, je ne comprends pas...

— Un enfant comprendrait : quand je t'ai quitté, poursuivant ma marche en avant, je suis tombé à quatre ou cinq kilomètres de là sur un carbet important d'Indiens Galibis...

« Il y avait grand remue-ménage.

« A la lueur de torches fixées sur des bâtons en terre, la population en armes exécutait des danses frénétiques autour d'un individu immobile au milieu d'une place.

« Dans cet individu, je n'eus pas de peine à reconnaître aussitôt notre Camuset ..

« Il n'était pas besoin d'être sorcier pour deviner qu'on allait le mettre à mort.

« Ça ne faisait pas mon affaire et, aussitôt, je résolus de tout faire pour le tirer de là.

— Pas commode, murmura l'Haricot, en plissant les lèvres dans une moue significative.

— Je n'ai pas pris le temps de réfléchir aux difficultés...

« D'ailleurs si, dans la vie, on réfléchissait, on ne ferait jamais rien, ou à peu près...

« Je me rapprochai le plus possible des danseurs, ce que me facilitait l'obscurité, et, une fois à bonne portée, je lâchai mon premier coup de fusil.

« Ah ! mon Dieu !... si tu avais vu ce coup de théâtre !...

« Un talon de botte dans une fourmilière...

« En un clin d'œil, la place se trouva vide, ce dont je profitai pour courir comme un cerf jusqu'à notre Camuset, dont je coupai les liens d'un coup de couteau.

« Il était tellement ahuri encore de ce sauvetage providentiel, qu'il attachait sur moi des yeux d'imbécile, sans paraître me reconnaître.

« Ce qui était plus grave, c'est qu'il ne faisait pas un mouvement.

— Quoi ! bougonnai-je, c'est-y que vous êtes en pierre ?

« Allons ! ouste !... tirons-nous...

« Passez devant et au trot... moi, je couvrirai la retraite...

« Heureusement ; il comprit et se mit à détaler devant moi...

« Les autres, par malheur, étaient revenus de leur stupeur et accouraient en armes...

« C'est alors que je déchargeai sur eux ma carabine, avec une précision telle qu'ils dégringolaient comme des capucins de cartes...

« Si j'avais eu du temps devant moi, j'aurais rigolé de leurs culbutes...

« Tu sais le reste...

« Mais tu vois que je l'ai échappé belle.

L'Haricot bougonna :

— Quelle idée aussi de risquer ta peau, la nôtre, pour sauver celle de ce particulier...

« Chacun pour soi, d'autant plus que ce n'était pas précisément pour nous faire tuer pour lui, que nous nous étions lancés à sa poursuite.

« Au fond, je ne regrette pas ce que j'ai fait... quoique tu m'aies traité d'imbécile...

Maubert riposta, rouge de colère :

— Je t'ai traité ainsi... et je recommencerai... et toi-même quand tu sauras ce que tu as fait...

L'Haricot, pris de fureur, cessa de ramer, se retourna menaçant vers son compagnon et demanda :

— Mais enfin, qu'est-ce que j'ai fait?... dis-le un peu pour voir...

— Une chose toute simple... tu nous as ruinés.

L'Haricot fit un tel saut que l'embarcation fut sur le point de chavirer...

— Moi ! s'écria-t-il... moi ! comment cela ?

— C'est le Camuset qui avait enlevé la fille de Feyrerolles et qui la tenait cachée à bord de la tapouye.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Je te chante que lorsque je suis monté à bord, quand tu es venu m'annoncer qu'il avait pris la fuite, je pensais trouver la prisonnière.

« Personne ! Camuset l'avait emmenée avec lui ; voilà pourquoi, trouvant là-bas son canot vide, j'ai tenu à suivre sa piste pour le rejoindre.

« Et si je l'ai délivré des Indiens, au risque d'y laisser ma peau... c'était uniquement pour savoir de lui ce qu'il avait fait de Geneviève Feyrerolles...

« Et tu l'as tué bêtement !

« Comprends-tu maintenant le joli coup que tu as fait ?...

L'Haricot était atterré... la révélation de son interlocuteur lui était tombée sur la tête aussi lourdement qu'un pavé !...

— Mais alors, balbutia-t-il, mais alors, qu'allons-nous faire ?...

— Si tu veux me le dire... riposta Maubert, furieux...

X

CE QUE N'AVAIT PAS PRÉVU MAUBERT

Il avait été convenu entre l'Haricot et Maubert que, si personne ne s'était aperçu de leur absence, ils ne souffleraient mot de leur aventure...

Plus que jamais résolu à aller de l'avant, à faire l'impossible pour gagner les contrées aurifères, ils avaient intérêt à entraîner leurs compagnons aussi avant qu'ils pourraient, de façon à leur rendre le retour plus difficile...

Ils n'avaient donc fourni aucun renseignement sur la disparition singulière de Camuset.

Ils avaient simplement opiné pour que les conditions stipulées entre ce dernier et Van Velden fussent strictement observées... c'est-à-dire que la tapouye continuât sa route pendant vingt-quatre heures.

Ensuite, on aviserait à traiter avec quelque tribu riveraine pour continuer le voyage en pirogue.

Seulement, il était bien certain, pour Maubert comme pour l'Haricot, que les choses ne se pouvaient plus passer maintenant ainsi qu'il avait été projeté...

L'expédition des deux bagnards n'était point faite pour faciliter les relations avec les Galibis...

Ceux-ci devaient assurément réserver aux premiers Européens qui se présenteraient un accueil terrible...

Maubert le comprenait, et une partie de la journée avait été employée par lui à songer au moyen d'écarter, de ses compagnons et de lui, une semblable éventualité...

On avait avancé lentement, en raison des difficultés qu'offrait maintenant la navigation.

Au fur et à mesure qu'on remontait le Maroni, son lit devenait moins profond et les sauts se présentaient en plus grande quantité...

Tous les hommes étaient à la cordelle, suant, soufflant, peinant, jurant...

Assurément, il fallait que Maubert considérât cette étape comme la dernière...

Le lendemain matin, l'équipage de la tapouye refuserait de poursuivre la route en avant...

Alors que feraient Van Velden et ses compagnons ?

Après ce qui s'était passé la nuit précédente entre Maubert, l'Haricot et les Indiens, il ne fallait plus songer à demander à ceux-ci des pirogues et des guides.

Auraient-ils l'audace, dans de semblables conditions, de se lancer seuls, à l'aventure, à travers les solitudes guyanaïses ?...

Voilà ce que se demandait Maubert...

Il enrageait dans son for intérieur de voir les circonstances favorables, pendant la première partie de sa fuite, se tourner brusquement contre lui...

Ce plan, si soigneusement élaboré et si audacieusement mis à exécution par ses compagnons et par lui, menaçait de s'écrouler... comme aussi de s'évanouir le beau rêve doré qu'il avait formé...

Et tout cela par l'entêtement de cette brute de Feyrerolles...

Ah ! si celui-là avait consenti à accepter la situation telle qu'elle lui était imposée.

C'est-à-dire si, cédant devant l'impossible, il avait consenti à faire ce qu'on lui demandait : à conduire les évadés vers les champs d'or...

Maubert se serait pas mal moqué des Indiens féroces, de Camuset, de Geneviève Feyrerolles...

Du moment qu'il avait un guide expérimenté pour lui ouvrir les portes de l'Eldorado...

Mais non, cette brute s'enfermait dans un silence farouche, absolu...

Depuis le jour de l'évasion, peut-être dix paroles n'étaient point sorties de ses lèvres...

Ancien soldat, ayant eu toute sa vie durant, pour unique règle de conduite l'honneur, au sens le plus strict du mot, Feyrerolles ne pouvait admettre, même pour sauver sa vie, la moindre compromission avec sa conscience...

Le torturer ! à quoi bon ?...

Les forçats le connaissaient suffisamment pour savoir que les souffrances ne pourraient lui arracher un mot...

Le tuer !...

En seraient-ils plus avancés ensuite ?

Aussi avaient-ils résolus de le garder vivant aussi longtemps qu'il ne constituerait pas une bouche difficile à nourrir, ni un colis encombrant à transporter.

Quand viendrait ce moment-là, on aviserait.

Maubert, à bord de la tapouye, songeait à toutes ces choses, tandis que les autres avaient saisi la corde au moyen de laquelle ils remorquaient l'embarcation...

Soudain, derrière lui, une voix prononça :

— Ça ne peut pas durer plus longtemps, tu sais... mon vieux...

Maubert se retourna et vit l'Haricot.

— Tiens ! fit-il étonné, qu'est-ce que tu fais là ?... tu ne tires donc pas ?...

— Et toi ?...

— Moi, c'est autre chose... je dirige l'embarcation.

— Eh bien ! je viens te remplacer... j'ai dit aux autres que tu avais une communication importante à leur faire.

— Non !

— Dame, mon vieux, j'ai bien réfléchi depuis cette nuit... nous n'avons pas le droit de leur cacher la vérité... c'est un cas de conscience !

Maubert éclata de rire :

— La conscience de l'Haricot !... non, laisse-moi m'esclaffer un peu...

« Où la mets-tu, ta conscience ?...

Rouge de colère, l'autre riposta :

— Mon vieux, tout ça, c'est des mots... mais rien de ce que tu pourras dire ne me fera changer d'avis. Nous allons à la mort en poursuivant l'aventure...

« Et, ma foi, chacun n'a qu'une peau...

— Je comprends que tu tiennes à ton enveloppe...

— Autant que tu peux tenir à la tienne... Donc, il faut leur dire la vérité.

« Ensuite, on décidera en conseil ce qu'il y a lieu de faire...

Ces paroles avaient été prononcées d'une voix ferme qui dénotait une résolution irrévocablement prise...

Maubert comprit qu'il discuterait vainement et il parut accepter l'inévitable...

— Soit, murmura-t-il, tout à l'heure, à l'étape, je leur parlerai...

L'Haricot poussa un soupir de satisfaction.

— A la bonne heure ! murmura-t-il, je me disais aussi qu'il était impossible que tu t'entêtes dans ton idée de leur cacher ce qui est...

« D'autant que plusieurs avis valent mieux qu'un et que, tous ensemble, on peut trouver un plan qui nous permette de poursuivre.

« N'ai-je point raison ?

— Bien sûr...

Au bout d'un moment, Maubert demanda, d'un ton détaché qui ne pouvait inspirer à son compagnon aucun soupçon :

— Tu ne leur as rien dit encoré ?

— Non, puisqu'il avait été convenu, entre nous, qu'on ne dirait rien.

« Seulement, ma foi, si tu avais persisté à te taire, j'aurais parlé...

En ce moment, la manœuvre du bateau devint difficile.

Au tournant brusque du fleuve, des brisants étaient apparus ; à quelques encablures à peine, des rochers montraient leur tête noire, sur lesquelles les eaux bouillonnaient...

Les deux hommes convergèrent leur attention sur le danger qui se présentait.

Un moment d'inattention pouvait occasionner la perte de la tapouye et, dame ! l'embarcation, pour l'instant, représentait le salut.

Les hommes, sur la rive, tiraient avec plus de lenteur, pour permettre à leurs deux compagnons, qui se trouvaient à bord, de faire évoluer l'embarcation au milieu des crêtes aiguës, qui pouvaient déchirer sa coque.

A un certain moment, Maubert grommela :

— Mon vieux, faut nous mettre à l'eau... ça vient de toucher...

— T'es sûr ?

— Comment, si j'en suis sûr... on n'avance plus... rends-toi compte.

Maubert, avant d'avoir donné à son compagnon le temps de vérifier l'exactitude du fait, criait aux autres :

— Halte ! halte !..

Les hommes, là-bas, s'immobilisèrent sans trop d'inquiétude...

Il y avait bien des jours qu'ils étaient habitués à cette manœuvre, en sorte qu'elle leur semblait toute naturelle.

L'embarcation, forcément, dans ces conditions-là, s'immobilisa.

L'Haricot enjamba, sans observation, le bord, suivant l'exemple de Maubert qui, déjà, se trouvait sur les rochers, émergeant à fleur d'eau...

Il s'agissait d'examiner dans quelles conditions la coque de la tapouye se trouvait engagée et ce qu'il fallait faire pour la sortir de ce mauvais pas.

Comme ils étaient tous les deux à plat ventre pour mieux juger de la situation, soudain, Maubert se releva.

Un couteau tout ouvert armait son poing...

Son bras se leva, s'abaissa avec la rapidité de l'éclair... enfonçant la lame dans le dos du malheureux l'Haricot.

Celui-ci poussa un soupir et demeura immobile, dans la position où il avait été frappé.

Maubert, après avoir essuyé froidement son couteau, le mit dans sa poche.

— Mon vieux, dit-il en ricanant, ça t'apprendra à avoir la langue trop longue.

« Comme ça, au moins, je suis sûr de ton silence...

Et sans toucher au corps qu'il laissa là, étendu dans une dépression rocheuse qui le masquait aux regards de ceux qui se trouvaient sur la rive, il remonta à bord.

— En route, cria-t-il.

La cordelette se tendit à nouveau et l'embarcation qui n'avait fait halte que parce qu'on avait cessé de la remorquer se mit en mouvement.

Le drame qui venait de se passer avait été tellement rapide, tellement silencieux, que nul n'en avait le moindre soupçon.

Le soir seulement, à l'étape, quand on s'étonna de ne pas voir l'Haricot, on ne se souvint plus si véritablement, ainsi que l'affirmait Maubert, le forban avait quitté le bord de la tapouye pour rejoindre les camarades, sur la rive du Maroni.

Peut-être, fatigué, avait-il abandonné les camarades pour les rejoindre plus loin, dans la nuit...

Nul ne s'en inquiéta.

D'ailleurs, ces hommes avaient-ils bien le loisir de s'inquiéter ? Accablés de fatigue, ainsi qu'ils l'étaient, ils n'aspiraient aussitôt après avoir expédié en hâte un repas sommaire qu'à prendre en hâte un repas bien mérité.

Généralement, moins d'une heure après qu'on était arrivé à l'étape, le campement était plongé dans un profond silence. Il en fut de même, ce soir-là, que les précédents.

Seul Maubert veillait ; après avoir réfléchi durant toute la journée, après avoir pesé mûrement le pour et le contre, il se trouvait tout aussi irrésolu sur ce qu'il convenait de faire.

Et cette irrésolution l'enrageait.

Au fur et à mesure qu'approchait le moment d'agir, il se demandait à quel parti s'arrêter.

Cela ne pouvait durer ainsi.

La vue de toutes ces silhouettes endormies autour de lui lui suggéra cependant l'idée de tenir conseil avec les camarades.

Sans bruit, il alla de l'un à l'autre les éveiller avec précaution, étouffant avec la main les premiers jurons que leur arrachait ce brusque et inopiné réveil.

Quand ils se trouvèrent tous assemblés dans la fougère, à une distance suffisamment grande du campement pour que l'écho de leur discussion ne pût arriver jusqu'aux dormeurs, Maubert prit la parole.

Une idée lui était passée en tête et il avait tenu à l'exposer sans tarder aux camarades.

Ceux-ci savaient que la nuit du lendemain devait marquer le terme de leur navigation à bord de la tapouye.

Le propriétaire et le second s'étaient mis d'accord pour déclarer que le point où ils arriveraient, dans vingt-quatre heures, marquait l'extrême limite de la navigabilité du Maroni.

Ensuite, il faudrait se lancer dans l'inconnu, se confier à des pirogues plus ou moins fragiles, se remettre aux mains d'indigènes dans lesquels on pourrait avoir une confiance plus ou moins grande.

Dans ces conditions-là, lui, Maubert, avait songé qu'on pourrait fausser compagnie à l'équipage de la tapouye, en profitant de la nuit pour lever l'ancre.

On rentrerait, de cette façon, dans l'argent que Van Velden avait versé pour le transport de la barque et de son matériel...

On pourrait, en outre, pousser la navigation à bord de la *Reine-des-Eaux* aussi loin que l'on voudrait... quitte à employer, le moment venu, l'argent en possession duquel on serait rentré, à payer largement les Indiens pour leur faire remonter le fleuve.

Cette proposition, est-il besoin de le dire, fut acceptée avec enthousiasme.

Du moment qu'il s'agissait d'un mauvais coup à faire, ces gens de sac et de corde agissaient avec un ensemble touchant.

Ils ne discutèrent même pas.

Aucun d'eux ne fit une observation, ne souleva quelque objection. On résolut de mettre, sans tarder, à exécution un si beau projet.

Sans prendre la peine de décrocher leurs hamacs, ce qui les eut contraints à retourner au campement, Maubert et ses hommes gagnèrent la rive pour, de là, rejoindre la *Reine-des-Eaux* au moyen du petit canot du bord.

Là, une bataille faillit s'engager ; tout le monde ne pouvait passer à la fois.

Il s'agissait de déterminer dans quel ordre s'effectuerait le transbordement et, à ce sujet, les couteaux faillirent avoir voix au chapitre.

Les derniers craignaient, ou d'être abandonnés par les camarades, ou d'être surpris par un brusque réveil de l'équipage...

Maubert, heureusement, parvint à apaiser la discussion naissante et à éviter le combat imminent.

Il déclara qu'il ne s'embarquerait que le dernier...

Or, comme ces gens-là, en dépit de leur caractère infernal, avaient besoin d'un chef et que, jusqu'à présent, le chef qu'ils s'étaient choisi avait répondu aux espérances qu'ils avaient mises en lui, il n'y avait pas à craindre qu'ils cherchassent à lui fausser compagnie.

L'accord se fit ainsi ; le transbordement s'effectua le plus heureusement du monde.

Une nuit sans lune favorisait l'opération.

En sorte que, quand même un des hommes de l'équipage se fût éveillé, il n'aurait pu se rendre compte, au milieu de l'obscurité qui régnait, de ce qui se passait.

Maubert et Van Velden demeuraient seuls sur la rive, attendant le retour du canot, qui était allé conduire à bord les derniers camarades...

Soudain, une détonation éclata, crevant le silence qui enveloppait le paysage...

Maubert regarda Van Velden d'un air ahuri...

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Un éclair avait rayé la nuit dans la direction de la tapouye, l'éclair d'un coup de feu...

La première pensée qui se présenta à l'esprit de nos deux compères était qu'une discussion s'était élevée entre les camarades et que l'un d'eux avait jugé à propos d'appuyer ses arguments à coups de revolver...

Van Velden jeta un regard inquiet sur la lisière de la forêt où était le campement et grommela :

— Et les autres ?...

Le danger devait, en effet, venir de là...

Ce malencontreux coup de feu allait assurément éveiller l'équipage de la tapouye qui s'apercevrait que les passagers lui avaient faussé compagnie...

Et alors ?

Si encore Maubert et Van Velden s'étaient trouvés à bord...

Mais ils étaient dans une situation critique qui les contraignait à envisager l'éventualité d'une bataille...

Et encore, deux contre douze, quel espoir pouvaient-ils légitimement avoir d'en sortir à leur avantage ?

Un second coup de feu, suivi presque aussitôt d'un troisième, éclata au moment où nos deux personnages délibéraient ainsi à voix basse, au milieu des roseaux...

Que se passait-il donc ?...

Presque aussitôt, dans la direction du campement, il y eut un concert de cris, de jurons...

En même temps, à la lueur mourante du foyer qu'on entretenait, durant toute la nuit, par crainte des fauves, il fut loisible d'apercevoir des silhouettes humaines qui s'agitaient de côté et d'autre.

L'absence des forbans avait été découverte..

— Tonnerre de sort !... gronda Van Velden, nous sommes pris...

L'autre tira de sa ceinture son revolver, qu'il arma.

— Pas encore... mais c'est embêtant...

Et il ajouta philosophiquement :

— Vois-tu, mon vieux, ça marchait trop bien... fallait qu'il arrive une anicroché...

— Si encore ce maudit canot pouvait revenir... nous aurions peut-être chance de tirer notre peau de l'aventure...

Penchés tous deux vers le fleuve, ils surveillaient l'obscurité, s'efforçant de découvrir la bienheureuse embarcation qui devait leur apporter le salut...

Une galopade s'entendait, venant de la forêt... l'équipage de la *Reine-des-Eaux* accourait vers le Maroni pour se rendre compte.

Maubert poussa une exclamation, disant, le bras étendu vers la tapouye :

— Voici le canot !...

La main en guise de porte-voix autour de la bouche, Van Velden allait héler l'embarcation...

Maubert lui saisit le bras et l'immobilisa, grondant :

— C'est ça... grommela-t-il, pour leur dire où nous sommes... Imbécile !... autant nous mettre dans leurs mains tout de suite.

Et, blottis dans les hautes herbes, tous les deux, ils attendirent...

Le canot, cependant, s'avancait vers la rive avec rapidité...

Encore quelques coups de rames et il atterrissait.

— Ho ! du canot... ho !...

C'étaient les gens de l'équipage qui, ne comprenant rien à ce qui se passait, hélèrent l'embarcation pour lui dire d'atterrir de leur côté.

Interloqué, l'homme qui ramait s'immobilisa, ne sachant

plus s'il devait poursuivre sa route ou bien battre en retraite.

Maubert jugea alors qu'il était temps d'agir.

— A la nage... dit-il tout bas à Van Velden, gagnons le canot à la nage!...

Tous deux se glissèrent au milieu des herbes et, une fois à l'eau, jouèrent vigoureusement des jambes et des bras...

Sur la rive, les hommes de l'équipage se démenaient rageusement, ne sachant que penser de cette aventure...

Leur stupeur atteignit son comble quand ils aperçurent le canot qui s'arrêtait tout à coup pour recevoir les deux nageurs : puis, ensuite, virer de bord et regagner le milieu du fleuve.

Ironiquement, Maubert leur cria :

— Bien des choses à M. Camuset.

Ils reconnurent qu'ils étaient joués et poussèrent des clameurs effroyables, les clameurs de gens qui voyaient leur échapper l'unique moyen de salut qu'ils eussent...

Qu'allaient-ils devenir au milieu de ce désert ?...

Ils avaient saisi leurs revolvers et ils les déchargèrent au hasard, comme des fous dans la direction du canot.

— Les imbéciles ! murmura Maubert railleusement, en haussant les épaules, ils auraient mieux à faire cependant qu'à envoyer ainsi leur poudre aux moineaux...

Puis, à celui qui maniait les rames, il demanda :

— Qu'est-il donc arrivé à bord de la tapouye ?...

« Ces brutes-là se battent donc ?... »

— Je ne sais... j'étais déjà parti quand les coups de feu ont éclaté...

— En tout cas, grommela Maubert d'une voix flévreuse, quel que soit celui qui a commencé, il mérite une leçon, car il a failli nous mettre une jolie affaire sur les bras.

Comme le canot accostait, voilà que, dans l'intérieur de la tapouye, de nouvelles détonations éclatèrent.

Vivement Maubert et les deux autres s'accrochèrent à l'échelle de corde qui permet d'accéder au pont.

Celui-ci était désert.

Par les écoutilles grandes ouvertes, ils se ruèrent, l'arme au poing, dans l'escalier qui descendait à l'entrepont.

Au milieu de l'ombre que dissipaient vaguement des falots de distance en distance, Maubert eut conscience d'un grouillement.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-il.

En l'entendant, plusieurs s'écrièrent :

— Ah ! le voilà, il y a du bon !

Il était le chef, c'est-à-dire, celui auquel ses camarades reconnaissaient la plus grande force d'énergie morale et de génie inventif.

Du moment qu'il arrivait, les choses allaient changer de tournure.

Sévèrement, il répéta sa question :

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ?

— C'est le Feyrerolles qui fait des siennes.

Maubert s'immobilisa.

Feyrerolles ! ah bien ! par exemple ! si jamais il se serait attendu à celle-là.

Mais comment cela pouvait-il se faire ?

A l'extrémité du pont cependant, les coups de feu partaient sans discontinuer !

Maubert s'avança et finit par trouver Van Velden et les autres groupés derrière l'amoncellement de leurs bagages.

Ils avaient l'arme à la main, mais paraissaient bien plutôt des gens qui se cachent que des gens qui attaquent.

— Qu'y a-t-il ? demanda Maubert.

— Il y a que ce Feyrerolles est un démon ! Comment a-t-il pu parvenir à se débarrasser de ses liens, impossible de se faire une idée là-dessus. Toujours est-il que, soudain, il nous est tombé dessus, comme nous commençons à retirer l'ancre.

« Il avait des revolvers aux poings, et il tirait sans discontinuer.

« Heureusement, dans l'ombre, ses coups étaient mal dirigés et nous avons eu plus d'émotion que de mal.

« Quelques égratignures sans importance...

Maubert demanda, la main au-dessus des yeux, cherchant à percer l'obscurité :

— Mais, où est-il maintenant ?

— Il s'est réfugié dans la chambre aux provisions ; il est barricadé, cadénassé et, comme il est armé, il n'y a guère moyen de lui donner l'assaut, sans risquer bêtement sa peau.

— Ce qu'il y a de plus grave, ajouta un autre, c'est que les munitions se trouvent également dans cette chambre...

— En sorte, ricana Maubert, qu'il peut soutenir un siège ?...

« Eh bien ! qu'a cela ne tienne ; nous allons le bloquer là dedans, et il demeurera prisonnier jusqu'à ce qu'il en ait assez...

Il désigna deux des forbans et leur dit :

— Mettez-moi devant la porte les tonnes d'eau et tout notre bagage, de façon qu'il n'y ait pour lui aucune chance d'évasion.

« Quant à nous, levons l'ancre et déguerpissons, car les autres ont été réveillés par les coups de feu et hurlent sur la rive.

— Bast, répondit Van Velden, qu'ils hurlent à leur aise, nous tenons le bon bout...

— Bien sûr, mais ce n'est pas une raison pour perdre notre temps !... puisque nous devons filer, filons !...

Maladroitement, les fuyards réussirent à disposer la voiture, après avoir levé l'ancre et la tapouye, poussée par une bonne brise, se mit à remonter le fleuve à une jolie allure.

Maubert s'était installé au gouvernail.

Là-bas, au milieu des hautes herbes qui bordaient le Maroni, des silhouettes s'agitaient, poussant d'épouvantables clameurs.

Même à un certain moment, à ces clameurs se mêlèrent des détonations...

Des balles sifflèrent aux oreilles des bagnards et quelques-unes trouèrent les voiles.

Bientôt, les silhouettes se confondirent dans la nuit, les coups de feu cessèrent et tout retomba dans le silence...

Même à bord, le vacarme causé par Feyrerolles s'était apaisé.

Les deux hommes qui avaient été chargés de le bloquer dans sa retraite étaient remontés sur le pont, leur besogne achevée.

Et lui-même, soit qu'il fût épuisé de fatigue, soit qu'il jugeât inutile de recommencer une fusillade qui ne pouvait avoir aucun résultat, avait cessé de donner signe de vie.

Il y avait trêve...

Au gouvernail, Maubert commençait à pouvoir reprendre ses esprits un peu troublés et, fort justement, on le comprendra, par deux aussi chaudes alertes...

Le moment approchait où il allait falloir prendre un parti et nous devons avouer que cette perspective le trouvait profondément perplexe.

Qu'allait-il se passer quand la tapouye définitivement arrêtée au milieu des rochers et des sables, les forbans reconnaîtraient comme indispensable d'user d'un autre mode de navigation.

Il resterait bien, il est vrai, la ressource des Indiens avec leurs pirogues et leurs guides... mais les Indiens devaient être mal disposés pour les Européens après l'aventure de la nuit précédente qui leur avait coûté un certain nombre de morts et de blessés.

Assurément, on avait le droit d'espérer que la tapouye pourrait remonter le fleuve assez haut pour qu'il fut loisible de rencontrer une autre tribu que celle à laquelle Maubert et l'Haricot avaient eu affaire.

Mais si cette éventualité ne se présentait pas... alors ?...

Pendant la plus grande partie de la nuit, l'embarcation flotta sans encombre, poussée par une brise qui venait de la mer et qui gonflait les voiles.

Même, jamais depuis leur départ de Saint-Laurent, les forbans n'avaient eu pareille brise.

Soudain, un peu avant l'aube, un choc eut lieu.

Puis l'embarcation s'immobilisa.

Une bordée de jurons éclata, poussés par les forbans qui se voyaient ainsi arrêtés dans leur fuite, au moment où ils auraient eu besoin d'avancer rapidement.

Que venait-il de se produire ?

Maubert ne voulut laisser à personne le soin de s'assurer de l'importance de l'incident.

Il descendit sur le sable, le long du flanc de la tapouye, un falot à la main et il reconnut qu'un faux coup de barre avait dirigé l'embarcation sur un banc de sable.

Un juron aux lèvres, il remonta à bord.

— Pas moyen de continuer, déclara-t-il, faut attendre le jour pour tâcher de s'y reconnaître et examiner comment s'y prendre pour se dégager.

Cette déclaration souleva des rumeurs.

Déjà les fugitifs se voyaient dans l'impossibilité de poursuivre la route et contraints de revenir sur leurs pas.

Et les contrées tentatrices se trouvaient en avant... toujours en avant.

Quelle déveine !

Maubert eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que rien n'était désespéré ; sans doute, il n'y avait aucune avarie à la tapouye, la quille de celle-ci était ensablée seulement et lorsqu'on verrait clair, rien ne serait plus aisé que de la remettre à flots.

Affectant un enjouement qui trahissait un état d'esprit qu'il était loin d'avoir, il ajouta :

— Ce nous sera un excellent prétexte pour prendre quelques heures de repos.

« Un bon coup de traversin nous disposera à merveille pour les fatigues de demain !

De fait, cinq minutes plus tard, tout le monde, y compris Maubert, dormait à bord de la tapouye.

XI

NOUVELLES COMPLICATIONS

Un silence profond planait, que troublait seul le glissement des eaux du Maroni le long des flancs de l'embarcation.

Sur la lisière de la forêt mystérieuse et profonde, les branches feuillues des arbres centenaires bruissaient doucement sous le souffle d'une brise molle ; parfois aussi, il y avait un craquement sec de fourrés s'écartant sous la course d'un pécarï ou bien le bruit d'un ébat d'alligators.

Puis, c'était tout.

Le silence redevenait plus complet, plus impressionnant.

A bord, il y eut, soudain, un presque imperceptible bruit.

C'était comme le grincement d'une lime contre un corps de métal.

Mais c'était un bruit tellement doux que l'oreille, même la plus fine, aurait pu hésiter et se demander s'il n'y avait point illusion de sa part.

Ce qui était fort probable.

Et du moins, il ne s'agissait pas, en l'espèce, que d'un rat, passager supplémentaire de la tapouye, jouant de la mâchoire sur quelque bouée ou quelque cordage.

Cependant, le bruit se poursuivait, avec de courtes intermittences.

On eût dit que le rongeur interrompait volontairement sa besogne pour s'assurer que l'écho de son travail n'avait semé à bord aucune alerte.

Tout à coup, il y eut un brusque arrêt.

Le bruit ne se fit plus entendre.

Dans l'entrepont, les hommes dormaient profondément, bercés dans leur hamac par le mouvement régulier de l'embarcation.

Maubert, lui-même, qui n'avait cédé au sommeil qu'à regret, Maubert gisait sans mouvement sur sa couchette.

Etant le chef, il s'était attribué la cabine de Charles Camuset.

Oh ! s'il eût été couché parmi ses compagnons, peut-être, lui, aurait-il soupçonné ce qui se passait.

Peut-être se fût-il éveillé, et alors la suite de cette histoire se fût trouvée changée...

Mais, enfermée dans sa cabine, alors même que ses paupières se fussent soulevées, comment ses prunelles eussent-elles pu percevoir une porte s'entre-bâillant avec précaution et, dans l'entre-bâillement de cette porte, une silhouette se dessinant vaguement.

C'était pourtant ainsi.

Oui, une porte s'était entre-bâillée... celle-là même qui donnait accès à la chambre dans laquelle Feyrerolles était enfermé et barricadé...

Sans doute, le prisonnier avait-il eu conscience de ce qui se passait à bord...

Il lui avait suffi pour cela de prêter l'oreille à ce qui se disait, à ce qui se criait...

Les forbans n'avaient point coutume de parler discrètement et le surveillant avait été ainsi mis au courant de l'accident survenu à la tapouye et du conseil donné par Maubert à ses camarades.

Sans doute avait-il trouvé que c'était là une occasion dont il devait profiter pour faire quelque tentative désespérée...

Malheureusement, il y avait un obstacle qu'il n'avait pas prévu et contre lequel il se heurta...

Cet obstacle était la barricade que les forbans, sur les ordres de Maubert, avaient formée contre la porte extérieure-

ment, pour s'opposer aux vellétés d'évasion que pourrait avoir le prisonnier...

Mais il ne perdit pas courage pour cela.

Avec une opiniâtreté qui méritait d'être couronnée de succès, il commença à travailler pour défaire la besogne à laquelle s'étaient livrés ses ennemis.

La barricade n'était point élevée contre la porte à ce point que le bras du prisonnier ne pût passer par l'entre-bâillement...

A l'aide de ce bras, il se mit à démolir lentement et sans bruit l'œuvre de fortification que les forbans avaient élevée.

Cela lui demanda une bonne heure, car il ne pouvait opérer que par glissements successifs et désespérément longs.

Enfin, la porte s'ouvrit suffisamment pour lui livrer passage...

Il poussa un soupir de soulagement.

Il était libre...

Comment userait-il de cette liberté ? Il ne pouvait savoir... il n'avait pas encore eu le loisir d'y réfléchir aussi mûrement que le comportait la situation...

Aurait-il espéré que les circonstances se prêteraient aussi inespérément à une évasion...

Il avait bien connaissance vaguement du plan des fugitifs et de la voie qu'ils avaient suivie pour mettre le plus de distance possible entre le pénitencier et eux...

Mais quel chemin avait-on parcouru ? voilà ce qu'il lui était impossible de savoir...

Chancelant, il fit quelques pas dans l'entrepont...

Soudain, il s'arrêta à la vue d'un hamac qui se balançait imperceptiblement devant son nez...

Dans ce hamac, il y avait un homme qui dormait.

A cette vue, Feyrerolles sentit un flot de sang lui monter à la face.

Il avait là, à portée de sa main, un de ses ennemis sans défense !...

Ne profiterait-il pas de cette circonstance ?...

Sa main se porta machinalement à sa ceinture pour y chercher son revolver...

Son revolver, il l'avait laissé dans la chambre où il était enfermé, il n'en avait pas besoin pour défaire la barricade, et il l'avait placé sur les planches, à portée de sa main...

Il frémit à la pensée des conséquences qu'aurait pu avoir cet oubli...

Sans bruit, il tourna sur ses talons, et réunit toutes ses forces.

Il marchait avec difficulté, les membres alourdis par la longue détention dont il venait d'être victime, les chevilles brisées par les cordes qui les avaient serrées depuis des jours et des jours...

Comme il atteignait le seuil de sa cabine, voilà que tout à coup, au dehors, un hurlement terrible retentit...

C'était comme si une bête fauve eût surgi au milieu des ténèbres...

Mais il y avait, dans ce rugissement, quelque chose de spécial qui fit frémir le vieux soldat jusqu'au plus profond de ses moelles.

Il avait assez l'expérience de ces contrées pour pouvoir reconnaître, rien qu'à son hurlement, le fauve qui l'avait poussé.

Et il était assez acclimaté à la Guyane pour ne point s'impressionner des clameurs de ses habitants à quatre pattes.

Pourquoi donc, en ce moment, demeurait-il immobile, l'oreille tendue, une sueur au front et le cœur étreint d'angoisse.

Pourquoi ?

Il n'eut pas le loisir de se livrer, tranquillement, à ses réflexions.

Dans les hamacs, les forbans avaient bondi, éveillés en sursaut.

De toutes parts, les bouches clamaient le même nom :

— Maubert ! Maubert !

Feyrerolles comprit que sa tentative d'évasion avait échoué.

Certes, il lui eût été loisible de se ruer sur ces gens engourdis encore par le sommeil, et de se frayer, parmi eux, un chemin jusqu'au pont.

Mais une fois là, qu'eût-il fait ?

Il n'aurait fui un danger que pour tomber dans un autre.

La nature de ce hurlement qui, tout à coup, venait d'éclater dans la nuit, il l'avait soudainement défini.

C'était une voix furieuse.

Il avait reconnu le cri de guerre des Indiens Bonis...

Précipitamment, il regagna sa cabine et s'y enferma...

Cependant, les hôtes de la tapouye s'étaient élancés sur le pont, se poussant, se bousculant, pressés de connaître la nature du danger nouveau qui les menaçait.

Maubert les avait rejoints presque aussitôt.

Le spectacle qui frappa leurs yeux les glaça d'épouvante...

Là, sur la rive du fleuve, à une centaine de mètres de l'embarcation, une légion de diables s'agitaient frénétiquement.

A la lueur des torches qu'ils brandissaient à bout de bras, on pouvait discerner leurs membres vigoureux qui se trémoussaient, et les armes dont ils menaçaient la tapouye.

— Qu'est-ce qui leur prend ? grommela Van Velden.

— Que leur avons-nous fait ? demanda un autre.

Maubert, lui, ne soufflait mot.

Il comprenait ce qui se passait ; il y avait assez songé depuis deux jours, pour ne point s'en émouvoir outre mesure...

Les Indiens, furieux du massacre des leurs, avaient attendu,

patiemment, embusqués sur la rive du fleuve, les premiers Européens qui se présenteraient, résolus à leur faire payer cher le sang répandu...

Soudain, Van Velden s'écria :

— Mais il doit y avoir erreur de la part de ces gens-là...

« J'ai toujours entendu parler des Indiens, riverains du Maroni, comme des gens hospitaliers et frottés de civilisation.

« Peut-être ont-ils des raisons spéciales d'en vouloir à l'équipage de la tapouye et c'est sans doute à d'autres qu'à nous qu'est réservé cet accueil...

Les autres, qui ne demandaient pas mieux que d'être rassurés, accueillirent avec empressement l'explication.

Maubert s'écria :

— En tout cas, en admettant même qu'il soit établi qu'ils nous prennent pour d'autres, il n'en est pas moins vrai qu'ils nous tueront s'ils le peuvent.

« Levons l'ancre et partons.

— Tu oublies que, si nous sommes arrêtés hier soir, c'est parce que nous avons touché sur un banc, répliqua Van Velden.

— Alors quoi ? demanda-t-on de différents côtés.

Van Velden dit ensuite :

— Si on pouvait entrer en pourparlers avec ces diables-là et s'expliquer avec eux ?...

Ce à quoi Maubert, qui s'épouvantait à l'idée d'une semblable combinaison, répondit en ricanant :

— Si tu veux servir de parlementaire, mon vieux, libre à toi...

« Mais, auparavant, fais ton testament pour dire auquel de nous tu laisses la peau.

— Peuh ! fit le tenancier, en haussant les épaules ; peut-être font-ils plus de bruit que de mal..

— Avec leurs langues... oui, mais je leur vois aux mains des arcs, des flèches et des lances qui me paraissent s'ils devaient entrer en jeu, être plus efficaces...

En ce moment, un des forbans s'écria :

— Ils se proposent de nous donner l'assaut !...

« Tenez, ils vont mettre des embarcations à l'eau... Voyez !... C'était la vérité...

Une vingtaine d'Indiens venaient d'apparaître sur la lisière de la forêt, portant sur leurs épaules de longues pirogues.

La situation changeait d'aspect et devenait critique.

Les forbans allaient être attaqués, assurément.

Un abordage donné par ces démons, même armés sommairement ainsi qu'ils l'étaient, avait de grandes chances de succès...

L'équipage improvisé de la tapouye ne se composait que de six hommes, en y comprenant Maubert.

Du vivant de l'Haricot, ils étaient sept.

Mais, maintenant, grâce à l'assassinat de Maubert, ce nombre était réduit à la demi-douzaine...

C'était peu pour repousser une attaque poussée par plus de cent individus...

Les Indiens, cependant, s'embarquaient...

Il fallait prendre une décision.

La seule qu'il fût possible de prendre était de résister.

Qu'eussent-ils gagné à se laisser prendre sans lutte ?

En un clin d'œil, les forbans, groupés autour de leur chef, tinrent conseil...

D'abord, Maubert fit observer que la situation, tout bien réfléchi, n'était peut-être pas aussi désespérée qu'elle le paraissait être tout d'abord...

La tapouye était ensablée...

Coréquemment, les pirogues ne pourraient trouver assez de fond pour l'accoster et les Indiens seraient obligés de mettre pied à terre, un peu avant d'arriver à l'embarcation.

Cela les mettrait, plus aisément, à la merci des défenseurs de la tapouye...

En outre, ceux-ci pourraient, aussitôt que les indigènes se trouveraient à portée des revolvers, exécuter sur eux un feu nourri et jeter le trouble parmi les assiégeants...

Cela couperait l'attaque...

Van Velden s'écria, alors :

— Tout cela est fort bien dit, mais tu oublies que si nous avons des revolvers, nous n'avons pas de cartouches.

— Pas de cartouches !... nous en avons une provision...

— Possible, mais elles sont sous la garde de ce damné Feyrerolles !...

Un cri de rage s'échappa de toutes les lèvres...

Surpris par le danger qui, inopinément, les menaçait, aucun de ceux qui se trouvaient là, n'avait songé au prisonnier...

Singulier prisonnier que cet homme qui tenait maintenant entre ses mains la vie de ses propres geôliers...

Ainsi donc, non seulement Maubert et ses compagnons se trouvaient attaqués, eux six, par plus de cent individus, mais encore ils étaient désarmés pour repousser l'assaut furieux qui allait leur être donné...

Autrement dit, ils allaient être égorgés, sans avoir seulement la ressource de pouvoir se défendre.

Un désespoir terrible s'empara d'eux...

Quelques-uns versaient des larmes de rage.

Cette fois, Maubert lui-même qui, jusqu'à présent, avait su trouver un remède aux situations les plus désespérées, Maubert se taisait.

Son génie inventif était pris au dépourvu.

Il lui semblait que ses compagnons et lui fussent perdus.

Les autres le regardaient avec angoisse, ayant mis en lui leur suprême espoir.

Mais à l'expression de son visage, ils se rendaient bien compte qu'ils n'avaient plus rien à espérer.

Alors, c'était la mort... la mort sans rémission... sans même la maigre satisfaction de pouvoir, sinon sauver leur peau, tout au moins de la pouvoir vendre le plus cher possible !

Cependant les Indiens avaient mis leurs embarcations à l'eau et maintenant, dans l'ombre, on voyait toute une flottille qui grouillait à la surface du fleuve...

Ils paraissaient certains du résultat de leur attaque, car ils s'avançaient tumultueusement, poussant de grands cris de menace.

Assurément, la grande supériorité de leur nombre leur donnait confiance dans le résultat de leur attaque...

Maubert soudain s'écria :

— Attendez-moi un instant, surveillez l'ennemi, et venez me prévenir dès qu'il sera à portée de revolver.

— Te prévenir, où cela ? demanda Ven Velden.

— Dans la cabine de Feyrerolles.

Une exclamation de stupéfaction jaillit de toutes les lèvres.

Quelques questions furent adressées au bandit qui partit sans même les avoir entendues.

En deux bonds, il eut descendu l'escalier qui conduisait à l'entrepont et rejoint la barricade que, sur ses ordres, on avait élevée en travers de la porte du prisonnier.

Seulement alors, il constata que les matériaux qui la composaient avaient été dérangés et il eut l'appréhension d'une évasion.

— Feyrerolles ! appela-t-il, monsieur Feyrerolles !...

Pas de réponse : l'autre reconnaissait la voix qui l'appelait.

Maubert, après une courte hésitation, courut prendre un des falots accrochés à la paroi de l'embarcation et, son revolver au poing, se présenta à la porte.

Il tenta de l'ouvrir ; elle était fermée en dedans.

Alors, il comprit qu'il était inutile de parlementer et qu'il fallait user des grands moyens.

Il se recula d'un pas pour prendre son élan et envoya dans la porte un coup de pied formidable.

Le pêne sauta, un des gonds se détacha et la porte s'ouvrit.

Sur le seuil se dressa aussitôt la haute taille du surveillant.

Dans chaque main, il tenait un revolver dont il braquait le canon droit devant lui.

Maubert, sans s'émouvoir, dressa bien haut le falot pour se mieux éclairer et dit :

— Monsieur Feyrerolles, j'ai deux mots à vous dire.

Le prisonnier fut tellement surpris de ce langage qu'il demeura immobile, bouche bée, se demandant si c'était bien à lui que s'adressaient ces mots.

— Vous entendez ces cris, ces hurlements, poursuivit Maubert.

« Une tribu d'Indiens Bonis attaque l'embarcation, il y a là plus de cent individus, bien armés.

Feyrerolles avait retrouvé sa présence d'esprit.

Il regarda son interlocuteur bien en face et dit d'une voix railleuse :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

— Je comprends que vous ayez des raisons de nous en vouloir, déclara le forçat.

« Mais comprenez bien ce qui se passe et rendez-vous compte de la situation.

« Votre peau est aussi bien compromise que la nôtre...

« S'ils nous tiennent, ils nous tueront.

L'autre haussa froidement les épaules et déclara de sa même voix impassible :

— Peu importe ; d'ailleurs, vous êtes braves et vous pouvez vous défendre...

— C'est à ce sujet que je viens vous trouver, monsieur Feyrerolles, dit le bandit d'une voix pleine d'humilité : nous n'avons pas de munitions.

« Elles se trouvent toutes, avec les provisions, dans la pièce où vous êtes...

Un éclair de joie brilla dans les prunelles de Feyrerolles, en même temps qu'un énorme soupir gonflait sa poitrine.

Enfin ! il tenait donc sa vengeance !...

Enfin ! l'heure de la revanche avait donc sonné !...

— Venez les prendre ! dit-il.

L'autre se méprit sur le sens de ces paroles et s'écria joyeusement :

— Vous m'autorisez à prendre des cartouches ?... s'écria-t-il...

— Oui... ce sera un moyen de vous soustraire au sort qui vous attend, répondit froidement le vieillard ; quoique vous n'ayez bien fait souffrir, je vous promets de ne pas user de réciprocité.

« Une balle pour chacun, après tout, c'est préférable aux tortures dans lesquelles on prétend que ces gens font expirer leurs ennemis.

Maubert avait fait un pas en arrière et sa main se crispait rageusement sur la crosse de son revolver.

Main tenant, il avait compris : Feyrerolles ne voulait rien entendre...

— Alors, vous prétendez nous assassiner ?... gronda-t-il.

— Ce n'est point un assassinat et vous me connaissez trop,

tout en me haissant, pour me croire capable d'assassiner, même un ennemi, si j'estimais que tuer dans les conditions où je me trouve fût assassiner...

« Non, c'est une exécution, tout simplement. »

Maubert ricana rageusement :

— J'ignorais que vous fussiez bourreau, monsieur Feyrerolles !...

L'autre tressaillit, son amour-propre venait de recevoir une blessure cruelle.

Bourreau... lui ?...

Pendant, au dehors, les cris redoublaient d'intensité et se rapprochaient sensiblement.

Assurément, à l'heure présente, la flottille des Indiens ne devait pas être éloignée de la tapouye de plus d'une centaine de brasses...

Maubert sentait son sang se glacer dans ses veines, à la perspective du sort terrible qui l'attendait.

S'il ne réussissait point à émouvoir Feyrerolles, ils étaient perdus, ses compagnons et lui...

L'idée lui était bien venue de l'abattre traîtreusement, d'un coup de revolver ; il lui restait encore une balle dans le barillet de son arme...

Mais l'autre continuait de le tenir en joue avec ses deux revolvers.

Nul doute, qu'au moindre mouvement pour redresser sa main, il ne tombât foudroyé...

Il eut un tressaillement de joie, quand il entendit soudainement, Feyrerolles lui dire :

— Ecoutez, je veux passer un marché avec vous...

— Parlez, il est accepté d'avance.

— Si je vous donne des armes, si je vous mets ainsi à même d'échapper à la mort certaine qui vous attend, vous engagez-vous, par serment, à reprendre en ma compagnie le chemin du pénitencier ?

Maubert éclata de rire, d'un rire sauvage et sinistre.

— Vous ne voudriez pas, monsieur Feyrerolles ? répliqua-t-il.

« Voyons, songez au tour de force insensé, incroyable que nous avons accompli.

« Et tout cela serait pour rien ?... »

« Non, votre marché n'est pas acceptable.

« Vivre sans la liberté... jamais... »

— Je n'ai rien à ajouter à ma proposition... déclara vivement le surveillant...

En ce moment, une galopade se fit entendre dans l'entrepont.

Une voix cria, étranglée :

— Maubert !... Maubert... les voici... ils ont atteint le banc de sable où nous sommes échoués.

« Ils délibèrent !..

Sans paraître avoir entendu, Maubert s'adressant à Feyrerolles lui dit, répondant à ses dernières paroles :

— Eh bien, oui, j'ai à vous proposer quelque chose, un marché que vous estimerez certainement avantageux et que vous accepterez.

— Moi !..

— Oui, vous, Feyrerolles, quand vous saurez que votre fille... votre fille chérie, a disparu de Saint-Laurent.

— Geneviève ! ma Geneviève !..

Le vieux soldat paraissait avoir soudainement perdu la raison.

Il avait saisi sa tête à deux mains et fixait sur son interlocuteur des regards pleins d'ahurissement...

Puis, soudain, il sembla sortir du coma dans lequel l'avait plongé la nouvelle donnée par Maubert.

— Tu mens ! s'écria-t-il, d'une voix terrible... tu mens !..

— Que je meure à l'instant, répondit le forban, si je n'ai point dit la vérité.

« Un misérable a enlevé votre fille.

« Sans que nous puissions nous douter de rien, il l'avait cachée à bord de ce bateau...

— Elle est ici ?..

— Elle s'y trouvait ; mais il l'a emmenée, une nuit.

— Où, où cela ?.. implora pitoyablement le malheureux.

— Je ne sais. Il est mort, il est donc impossible, désormais, d'avoir de lui aucun renseignement.

Feyrerolles poussa un sourd gémissement...

Mais, tout à coup, il eut l'intuition que tout espoir n'était pas perdu... il venait de se souvenir des paroles prononcées par Maubert.

— Nas-tu pas dit, fit-il, que tu avais un marché à me proposer ?..

— Voici... nous nous mettons, les camarades et moi, à votre disposition, pour rechercher votre fille ; mais, pour cela, il faut que nous tirions notre peau de l'aventure.

Feyrerolles haussa les épaules avec accablement.

— La rechercher ! répéta-t-il, où ? comment ?..

« Lu Guyane est grande et puis-je espérer seulement qu'elle soit encore vivante ?

— Sur ce dernier point, déclara Maubert avec force, je puis vous rassurer complètement : la manière dont est mort Camuset ne permet point de supposer qu'il ait pu se porter à quelque extrémité sur la jeune fille.

« D'ailleurs, il ne l'avait, certes, point enlevée pour la tuer.

En ce moment, un autre forban accourut, clamant d'une voix désespérée :

— Les voici ! les voici !.. Ils marchent à l'assaut.

« Dans cinq minutes, ils seront ici.

La situation devenait critique, il était urgent que l'on se mit en mesure de repousser l'attaque qui se préparait...

— Voyons, fit Maubert d'une voix angoissée, décidez-vous, monsieur Feyrerolles.

« Est-ce oui... est-ce non ?... »

Alors, farouche, Feyrerolles se jeta sur Maubert et le repoussa si rudement, que l'autre alla rouler hors de la cabine, dans l'entrepont.

Ensuite, il referma la porte, hurlant à pleins poumons :

— C'est non !... c'est non !

« Canailles !... bandits !... vous m'avez tué ce que j'avais de plus cher au monde... ma fille !... ma Geneviève !... »

« Vous mourrez tous !... dans les tortures que vous méritez... oui, tous !... »

Il n'y avait pas à insister ; on l'entendit qui poussait devant la porte, pour la consolider, les quelques meubles qui se trouvaient dans la cabine, ainsi que les caisses de munitions et de provisions.

Maubert s'était relevé tout meurtri, en proie à une rage inexprimable.

Lançant ses poings fermés dans la direction de la cabine, il hurla :

— Mille diables ! si nous en échappons par miracle, coquin, tu n'auras pas assez de peau sur le corps pour me payer ça...

Mais ce n'était pas le moment de se livrer à des colères inutiles.

Il y avait mieux à faire qu'à invectiver un ennemi solidement retranché et copieusement fourni de cartouches.

S'adressant aux deux camarades qui étaient venus le trouver :

— Condamnez-moi cette porte-là, commanda-t-il, et solidement...

« Ensuite, vous me rejoindrez là-haut... »

Et il se rua vers le pont.

A peine y eut-il mis les pieds, qu'il se rendit compte de l'imminence du danger.

A moins de cinquante mètres, l'ennemi s'avancait en ordre dispersé, troublant le silence de la nuit de ses hurlements de mort.

Ils formaient, au milieu de l'ombre, une chaîne de tirailleurs qui marchaient de façon à enserrer la tapouye dans un demi-cercle assez étendu...

Les Européens étaient, en sorte, contraints de faire feu partout à la fois, ce qui rendait la défense bien plus difficile, s'ils eussent été plus nombreux...

Elle était impossible, vu leur petit nombre...

Maubert le comprit du premier coup d'œil.

Résister eût été perdre un temps précieux, car ils devaient être fatalement débordés...

Une seule chance de salut restait à l'équipage de la tapouye : la fuite.

Dans le canot du bord, ils pouvaient tenir aisément tous les six.

Le tout était qu'ils pussent s'embarquer sans attirer l'attention de l'ennemi...

On les attaquait par bâbord...

En fuyant par tribord, peut-être, en profitant des ombres de la nuit, leur serait-il possible de gagner la rive opposée du Maroni.

Ensuite...

Le principal était d'éviter le danger immédiat, représenté par les Indiens.

Rapidement, Maubert et ses compagnons s'embarquèrent et, protégés par la masse de l'embarcation qui s'interposait entre l'ennemi et eux, s'éloignèrent du bord.

Ils ramaient en silence, aussi vivement que possible ; car, pour que ce plan réussît, encore fallait-il qu'ils eussent eu le temps de gagner la rive et de se cacher dans les hautes herbes, avant que les Indiens eussent atteint la tapouye.

Du pont, ils apercevraient aisément les fugitifs et leur donneraient la chasse.

Dans ces conditions-là, leur capture était certaine.

Mais, voilà que tout à coup, Van Velden grommela :

— Si vous voulez, les enfants, il y a encore moyen de s'en tirer.

Les autres, surpris de cette déclaration, se penchèrent vers lui.

— Au lieu de gagner la rive, descendons le fleuve, contour-nons ensuite au large de la tapouye et remontons le courant par bâbord... jusqu'à l'endroit où les sauvages ont été contraints de débarquer.

« Emparons-nous de leurs pirogues et bloquons-les, à leur tour, dans notre embarcation.

« Nous pourrons, de la sorte, les contraindre à traiter avec nous et retourner la situation à notre avantage.

Le plan était hardi et avait quelques chances de réussite.

Cependant, Maubert objecta :

— S'ils nous aperçoivent, ils nous cribleront de flèches.

— Finir comme ça, ou mourrir de faim dans la forêt... cela ne me paraît guère avoir d'importance.

« D'ailleurs, nous pouvons attendre pour faire ce mouvement tournant, qu'ils soient occupés à fouiller et à piller la tapouye.

On avait, bien entendu, continué de ramer pendant ce rapide colloque.

Soudain, des cris de triomphe éclatèrent dans la nuit...

Des ombres apparurent sur le pont, qui se trouva, en quelques instants, comme inondé par un grouillement humain...

Les Indiens avaient escaladé le bord, avec méfiance d'abord, en raison du silence qui régnait, et fort surpris de ne point rencontrer la résistance à laquelle ils s'attendaient.

Mais, quand ils furent certains que l'embarcation était vide, ce furent des hurlements de rage qui éclatèrent de toutes parts.

Et ils se répandirent par l'embarcation, fouillant tous les coins et recoins, ainsi que des chiens de chasse en quête de gibier...

C'était le moment que Van Velden avait, dans sa prévision, indiqué comme propice pour l'exécution du plan qu'il avait conseillé.

Aussitôt à bord, les Indiens s'étaient élancés à la recherche de leurs ennemis...

S'ils avaient eu, un seul moment, le soupçon que ceux-ci s'étaient enfuis, ils auraient assurément jeté un coup d'œil sur le fleuve et auraient aperçu leur canot.

Mais, tout de suite, ils s'étaient engouffrés dans l'entrepont.

Alors, sur l'ordre de Van Velden, les forbans avaient fait force de rames et, remontant le courant, avaient gagné l'endroit où les Indiens avaient laissé leurs pirogues, tirées sur le banc de sable...

Les six évadés étaient tout joyeux de la réussite de cette manœuvre de guerre...

L'ennemi, privé de ses pirogues, allait être bloqué dans la tapouye et contraint de capituler...

Deux ou trois braves, qui avaient été laissés à la garde de la flottille, surpris par l'attaque imprévue des forbans, sautèrent à l'eau et gagnèrent la rive à la nage.

Quelques instants plus tard, Maubert et les autres en faisaient autant, traînant à la remorque les pirogues.*

Maintenant, ils n'avaient plus qu'à attendre le jour, pour pouvoir traiter plus commodément avec l'ennemi...

Mais leurs calculs furent étrangement déjoués...

Tout à coup, des flammes s'élevèrent dans la nuit, jetant sur la nappe sombre du fleuve, des reflets de sang.

En même temps, des étincelles fusèrent, ainsi qu'un bouquet de feu d'artifice, mettant dans l'air des myriades de mouches d'or qui semblaient se livrer à une sarabande échelée...

La tapouye était en feu...

Les Indiens, dans leur rage de n'avoir trouvé aucun de ceux sur lesquels ils comptaient mettre la main, avaient incendié l'embarcation.

Les forbans, immobiles sur la rive, assistaient, impuissants et pleins de fureur, à ce saisissant et magnifique spectacle.

On eut dit une apothéose.

Mais Maubert et ses compagnons n'avaient guère l'esprit en état d'admirer ce qu'il y avait de beau et de féérique dans cette illumination inattendue...

Les événements dépassaient cruellement leurs espérances...

Avec la tapouye se trouvaient détruits leurs approvisionnements et leurs munitions.

Qu'allaient-ils pouvoir faire maintenant ?

Sans armes, comment pourraient-ils lutter contre les adversaires de toute sorte qui les guettaient ?

Sans provisions, comment pourraient-ils subsister ?

Les Indiens, surpris par la rapidité du désastre qu'ils avaient provoqué, sautaient à l'eau précipitamment, pour rejoindre leurs pirogues.

Là, une cruelle déception les attendait.

Plus de pirogues !...

Comment gagner la rive ?

A la nage, mais un grand nombre d'entre eux ignoraient l'art de la natation.

Ils se mirent à errer sur le banc de sable comme des fous, poussant des cris terribles et agitant leurs armes.

Soudain, une détonation formidable se fit entendre, en même temps qu'une gerbe de feu s'élançait de la tapouye dans l'espace...

Puis, un silence lugubre succéda à tout ce fracas.

La nuit se fit, intense, impénétrable.

Ce qui restait de l'embarcation, s'était subitement abîmé dans les eaux du Maroni.

A la surface du fleuve, quelques épaves flottaient, derniers vestiges du drame qui venait de se passer.

XII

L'ÉPAVE HUMAINE

On voit, par la manière dont se sont déroulés les événements dont nous venons de faire le récit, ce que l'Haricot avait pu confier au sous-officier Legendre.

Geneviève avait été enlevée par Charles Camuset.

Mais celui-ci était mort sans qu'on eût pu savoir de lui ce qu'il avait fait de la jeune fille.

Sans doute avait-elle été remise par lui aux Indiens Bonis et c'était à ceux-là que les amis de Feyrerolles devaient s'adresser pour tenter d'avoir de ses nouvelles.

Quant à pouvoir deviner à quels motifs avait obéi le misérable en agissant ainsi qu'il l'avait fait, cela était impossible, non plus que de deviner pour quelle raison ceux chez lesquels il s'était rendu en toute confiance avaient voulu le mettre à mort.

Pour ce qui était des ravisseurs de Feyrerolles, les renseignements fournis par l'Haricot étaient autrement précis.

Les forbans évadés, montés sur la tapouye, se trouvaient à deux journées de navigation en avant de ceux qui s'étaient lancés à leur poursuite.

En activant, on avait la presque certitude de les rejoindre, car l'embarcation sur laquelle ils se trouvaient ne pourrait remonter très avant le Maroni, et ils devraient alors s'entendre avec quelques tribus riveraines pour avoir des pirogues et des guides.

Le tout était de savoir avec quelle rapidité les fugitifs arriveraient à conclure leur accord avec les indigènes. Soudain, Missa assura que, peut-être cette fois, la Providence se mettrait plus entièrement du côté des honnêtes gens.

— Il n'y aurait rien d'étonnant, affirma-t-il, à ce que les Bonis contraignissent les forçats évadés à attendre quelques jours pour se donner le temps de consulter Gadou.

Gadou est le nom donné à la divinité, sans l'autorisation de laquelle ils ne font rien.

Une foule de circonstances pouvaient faire que cette consultation, laquelle doit être entourée d'une foule de cérémonies, fût retardée.

Legendre et ses amis profiteraient de ce retard qui leur permettrait de rejoindre leurs adversaires.

Une fois là, par exemple, que feraient-ils ?

D'après les renseignements fournis par l'Haricot, ceux-ci étaient des gaillards résolus, et avaient à leur tête un homme qui ne craignait ni Dieu ni diable.

C'était à l'instigation de Maubert que les forbans avaient fui l'île Royale.

Assurément, ils défendraient jusqu'à la mort leur liberté.

Ils étaient en nombre.

En outre, à eux se joindraient assurément l'équipage de la tapouye, lequel était composé de gens peu recommandables eux aussi.

S'ils ne sortaient point du bagne, comme les autres, cela ne voulait point dire qu'ils n'eussent point de titres à y entrer...

C'était tout simplement parce que les circonstances ne s'y étaient point prêtées.

Legendre pouvait donc compter avoir affaire à une vingtaine de gaillards déterminés...

Pour arriver à les mettre à la raison, il était seul avec Petit-

pas et Grosjean, les deux agents que lui avaient donnés les autorités de Saint-Laurent.

Missa et Mouche d'or ne pouvaient guère compter.

Quant aux Galibis qui leur servaient de payeurs, ils ne comptaient pas du tout.

On conviendra que, dans de semblables conditions, c'était de la folie que de poursuivre l'aventure.

Mais y aurait-il dans la vie aucun mérite à faire son devoir, si l'on n'y courait aucun risque.

La blessure de l'Haricot une fois pensée par les soins de Mouche d'or, Legendre s'était remis en route.

Il avait devant lui encore au moins deux journées, avant d'avoir quelque chance de rejoindre ceux qu'il poursuivait.

Il comptait que la Providence lui enverrait quelque inspiration sur la conduite à tenir en la circonstance difficile où il se trouvait.

Elle devait faire mieux que de lui envoyer une inspiration, la Providence !

Comme, le soir de ce même jour, les canots atterrissaient pour passer la nuit, suivant la coutume, voilà que de la lisière de la forêt, une troupe d'hommes surgit tout à coup, et se mit à courir vers la rive en gesticulant...

Ne sachant à qui il avait affaire, Legendre fit mettre ses compagnons sur la défensive.

L'Haricot, bien entendu, avait été armé par le jeune homme et pouvait constituer un défenseur solide, malgré sa blessure.

A cent mètres, Legendre arrêta les nouveaux venus, en les mettant en joue avec sa carabine à répétition.

Ses compagnons l'avaient imité.

Mouche d'or, elle-même, avait un revolver dont elle manifestait l'intention de se servir très crânement.

Les autres s'arrêtèrent et, d'une voix forte, Legendre intima à l'un d'eux l'ordre de s'avancer seul et sans armes, pour s'expliquer.

C'était de sa part une certaine audace, car les gens auxquels il avait affaire paraissaient être au moins une douzaine...

Mais le jeune homme avait disposé son monde avec assez d'habileté, pour que les autres pussent se faire illusion sur le nombre de leurs adversaires.

L'ordre de Legendre fut exécuté sans tarder.

Un des individus s'approcha seul, les bras levés pour bien montrer qu'il n'y avait aucune surprise à redouter de sa part.

Legendre alors, s'avança à sa rencontre, pour parlementer avec lui.

Les instructions qu'il avait données à ses compagnons étaient formelles.

S'il était victime d'un guet-apens, ils devaient faire feu sur

son agresseur, se rejeter aussitôt vers les canots, s'embarquer sans tarder et poursuivre leur route pour chercher un autre point d'atterrissage.

Mais cette éventualité ne se présenta pas.

Grande fut la stupeur du jeune homme, quand il apprit qu'il se trouvait en présence de l'équipage de la tapouye.

Un moment, il crut que cet homme lui mentait... que ces gens se voulaient faire passer pour ceux qu'ils n'étaient pas... qu'il avait affaire aux évadés de l'île Royale.

Mais, après les avoir confrontés avec l'Haricot, il lui fallut bien se décider à croire ce qui était...

Ce fut pour lui une amère déception...

Mais, en même temps, il crut voir dans cet incident une manifestation de la volonté divine.

C'était un secours miraculeux qui lui était envoyé...

Que les circonstances, maintenant, lui permettent de rejoindre ceux à la poursuite desquels il était lancé, et il pourrait envisager sans crainte la manière dont se dérouleraient les événements.

Avec un tel renfort, il était certain de venir à bout des fugitifs...

Car les hommes de la *Reine-des-Eaux* étaient en proie à une rage qu'il serait difficile d'exprimer.

Le tour que leur avaient joué Maubert et ses compagnons étaient de ceux qui demandent une vengeance terrible...

Pendant deux jours, abandonnés à eux-mêmes, ils avaient hésité sur ce qu'il convenait de faire...

Les uns voulaient poursuivre les voleurs.

Les autres — et c'était le plus grand nombre — parlaient de retourner en arrière, de tenter, bien que la tentative fût folle, et pour ainsi dire désespérée, de revenir à Saint-Laurent du Maroni...

Ils n'avaient pu parvenir à se mettre d'accord et ils avaient piétiné, pour ainsi dire, sur place... vivant tant bien que mal de quelques poissons que l'un d'eux avait réussi à capturer, et d'un pecari qu'un heureux coup de fusil avait mis à leur disposition.

L'arrivée de Legendre et de sa petite troupe devait changer leurs dispositions ou, du moins, réunir l'unanimité des suffrages en faveur de la marche en avant...

Sans chef susceptible de manifester une volonté et d'assurer l'exécution d'un plan, après en avoir tracé les grandes lignes, ils ne savaient que faire, étant incapables eux-mêmes de la moindre initiative...

Mais, puisque les projets des nouveaux venus pouvaient servir leurs désirs de vengeance, ils ne demandaient pas mieux que d'aller de l'avant...

Il fut convenu qu'à dater de ce moment ils se rangeaient

sans conteste sous l'autorité de Legendre, qui régla ainsi la marche en avant :

Missa partirait sans tarder sur l'une des pirogues, forçant de l'aviron autant qu'il serait possible, pour servir d'éclaireur...

Il précéderait le gros de la troupe, jusqu'à ce qu'il eût relevé des traces certaines du passage des évadés.

Alors, il reviendrait en toute hâte vers les autres pour les mettre au courant des nouvelles.

Il emmènerait avec lui Mouche d'or et Grosjean, avec les payeurs.

Legendre, lui, resterait avec la troupe en suivant la rive du Maroni, tandis que l'autre pirogue, avec les bagages, remonterait le fleuve.

La chose ainsi réglée, Missa partit aussitôt.

Vainement, le jeune homme lui représenta-t-il qu'il était nécessaire de prendre un peu de repos, le vieil Indien exigea de se mettre en route sans tarder.

Il lui tardait d'avoir des nouvelles de ces bandits et de pouvoir leur mettre la main dessus...

Il partit donc.

Legendre, lui, après avoir laissé dormir sa troupe durant quelques heures, se mit en route bien avant l'aube.

Il s'agissait de fournir la plus longue étape possible avant que le soleil rendit par trop pénible la marche des hommes.

Il avait remplacé un des payeurs par un des hommes de la tapouye, de façon à se servir de l'Indien comme éclaireur.

Précédant la troupe de cinq cents mètres, il préparait la route... nous voulons dire le sentier que suivaient les hommes, s'avancant en file indienne.

A l'aide de son machete, il abattait les arbres, coupait les lianes, fauchait les hautes herbes qui eussent pu entraver la marche et usé dans ces travaux trop pénibles les forces de Legendre et de ses compagnons.

Avec ce système on avançait vite... moins vite assurément que s'ils avaient pu remonter le fleuve en pirogue... mais enfin on faisait du chemin...

Legendre, lui, se multipliait : il allait de la tête à la queue de la petite troupe, encourageant les hommes, leur parlant, surexcitant leur énergie, faisant luire à leurs yeux la perspective de la vengeance, ayant compris que c'était pour lui le seul moyen d'en obtenir un bon résultat...

Son but, en agissant ainsi, était aussi d'empêcher qu'ils complotassent entre eux quelque traîtrise.

Les hommes de la *Reine-des-Eaux* avaient des physionomies peu rassurantes et Legendre pensait avec raison que c'étaient là des bandits desquels il avait tout à craindre.

Quand la chaleur fut trop forte, on fit halte, et après un repas rapidement avalé, on s'endormit.

Legendre avait déclaré que, aussitôt la tombée de la nuit, on repartirait pour marcher pendant la grande fraîcheur des ténèbres.

Quant à lui, dévoré par le chagrin et l'inquiétude, il ne put fermer l'œil et il employa son temps à faire les cent pas sur la rive, regardant continuellement dans la direction où devait revenir le vieux Missa, comme s'il eût été possible que ce retour s'effectuât déjà.

— C'eût été par trop merveilleux, gronda-t-il, par trop invraisemblable.

Avec l'avance que les évadés avaient sur lui, quelque déterminé que fût l'Indien, il était matériellement impossible qu'il les eût rattrapés déjà...

Cependant comme le soleil redescendait déjà sur l'horizon, le jeune homme eut soudain un brusque sursaut.

Là-bas, à deux ou trois cents mètres, en avant, il venait d'apercevoir sur la surface moirée du fleuve une tache.

Cette tache se mouvait avec assez de rapidité, ou du moins le jeune homme le supposa, car elle se déplaçait et grossissait rapidement.

Une angoisse infinie lui étreignit le cœur...

Serait-ce déjà Missa qui revenait ?...

Il ne le pouvait croire, et cependant le malheureux l'espérait si fort, qu'il en arrivait à en être persuadé !...

Peu à peu cependant, cette tache grandissait, prenait forme.

— Une pirogue !... s'écria-t-il...

Aussitôt tous accoururent, et groupés autour de lui, se mirent à regarder avidement dans la direction qu'indiquait le bras tendu du jeune homme.

Et ils se mirent à discuter sur le plus ou moins d'apparence qu'il y avait, à ce que ce fût en effet une pirogue...

Les uns disaient la tache encore trop éloignée, pour qu'on en pût distinguer nettement les contours.

Les autres, au contraire, affirmaient que le sous-officier avait raison ; que c'était en effet une pirogue qu'on apercevait là-bas.

D'autres enfin, doués d'une meilleure vue que leurs camarades, déclaraient apercevoir Missa, ajoutant même que l'Indien pagayait comme un enragé.

Et Legendre, l'âme envahie d'un espoir soudain, de s'exclamer :

— Ah ! le brave homme !

Mais il fallut bientôt en rabattre, et Legendre put passer sans transition de la joie la plus grande à la plus profonde déception...

Quelqu'un s'avisait tout à coup de crier :

— Oui, c'est une pirogue !... mais elle est vide.

Autour de celui-là, ce fut aussitôt un concert d'imprécations, de railleries...

— Vide ! une pirogue !... quelle pirogue ?... qu'est-ce qui la conduirait ?

Avait-on idée d'une pirogue naviguant toute seule sur le Maroni...

C'était sans doute le Grand Esprit qui maniait les avirons...

Mais on avait beau plaisanter, il n'en fallut pas moins constater que c'était exact...

Il n'y avait personne dans l'embarcation qui s'en allait au fil de l'eau, emportée par le courant...

C'était un vrai miracle que, glissant ainsi à la dérive, elle n'eût point culbuté, ou ne se fût pas dirigée vers la rive.

Au lieu de faire comme ses compagnons, c'est-à-dire de rechercher la solution du problème que posait cette embarcation ainsi abandonnée à elle-même, Legendre, retiré à l'écart, était en proie à la plus cruelle des déceptions...

Assurément, puisque telle avait été sa première impression, il avait été fou d'espérer déjà le retour de son messager.

Mais ensuite, en quoi avait-il été si déraisonnable que cela, de supposer que Missa montait cette pirogue ?

Tout à coup, quelqu'un s'exclama :

— Ben ! on ne va pas être assez bête pour ne pas mettre la main sur l'embarcation ; au lieu de marcher, ça reposera un peu de naviguer...

C'était un des hommes de la tapouye qui venait de parler ainsi.

L'idée n'était pas mauvaise, et, aussitôt Legendre consulté, en autorisa la mise à exécution.

Ce ne fut d'ailleurs ni long, ni difficile...

Deux des aventuriers montèrent dans l'embarcation du sous-officier, qu'ils allèrent placer en travers du fleuve et, quand la pirogue arriva, ils s'en emparèrent.

Les payeurs de Legendre n'eurent besoin que d'y jeter un coup d'œil, pour déclarer que cette embarcation appartenait aux Indiens Bonis.

Elle était aisément reconnaissable à la manière dont elle avait été construite.

Un seul tronc d'arbre y avait été employé, creusé d'abord par le fer, équarri ensuite à la hache, poli au moyen de cailloux brûlants.

Le signe caractéristique qu'elle possédait était son avant et son arrière également relevés...

Les Indiens expliquèrent que si cette pirogue eût appartenu aux Poligoudous, peuplade riveraine du Maroni, mais plus près des monts Tumuc-Humac, elle eût eu l'arrière arrondi et l'avant plus relevé encore en forme de fer de lance...

A peine avait-on amarré cette pirogue et chacun était-il

retourné à ses occupations que, pour la seconde fois, quelqu'un signala une seconde pirogue, arrivant, comme la première, au fil de l'eau...

Comme la précédente, celle-ci aussi était vide, et, comme la précédente, on s'en empara...

Puis, c'en fut une troisième, une quatrième...

Pour le coup, le fait devenait tellement bizarre, tellement anormal que Legendre se demandait s'il lui fallait s'en étonner ou s'en inquiéter...

Quant à ses compagnons, ils ne songeaient qu'à une chose : à se réjouir de l'incident et à en plaisanter.

L'un d'eux proposa qu'on procédât à l'élection d'un amiral qui aurait la charge de commander à la flottille...

Un autre fut d'avis qu'à l'occasion du 14 juillet prochain, on organisât des régates...

Legendre, lui, ne voyait dans tout cela qu'une chose : c'est qu'il lui allait être possible d'accélérer la marche en avant...

Les gens que le hasard lui avait fait rencontrer étaient tous marins, donc experts à manier des avirons, et ils pourraient, sans grand-peine, suivre l'allure des Indiens payageurs.

Mais, en admettant même que cela ne leur fût pas possible, ils iraient toujours plus vite à jouer de la rame...

Aussi donc, avant que chacun s'endormit, fut-il décidé qu'on partirait à l'aube en pirogue.

Comme toujours, Legendre s'était endormi le dernier.

Outre que l'angoisse tenait longtemps le sommeil éloigné de ses paupières, il n'avait qu'une confiance.. très relative dans les compagnons que le hasard lui avait donnés.

Et il était persuadé que, moins il dormirait, plus il augmenterait ses chances de sécurité...

En outre, il fallait que quelqu'un veillât pour entretenir le feu qui devait brûler toute la nuit, pour chasser les moustiques venimeux et les bêtes fauves qu'attirait autour du campement l'odeur de la chair humaine...

Cependant, comme les forces humaines ont des limites, il avait fini par s'assoupir depuis un instant, lorsque, soudain, il s'éveilla en sursaut.

Est-ce qu'il ne lui avait pas semblé qu'on l'appelait...

Debout aussitôt, se frottant les yeux, il promenait autour de lui des regards encore noyés de sommeil, stupéfait de voir à ses pieds tous ses compagnons, étendus, immobiles, dormant profondément.

Avait-il donc rêvé ?

Était-ce donc dans un cauchemar qu'il avait entendu prononcer son nom ?

Il le fallait croire, puisque maintenant il n'entendait plus rien...

Il allait se rasseoir et tenter de reprendre son sommeil inter-

rompu, quand une voix héla au milieu du silence de la nuit :

— Monsieur Legendre !... eh ! monsieur Legendre !...

Cet appel venait du fleuve...

Les compagnons du jeune homme s'étaient, eux aussi, éveillés en sursaut.

Le voyant debout, ils se levèrent, inquiets déjà.

Alors, pour la troisième fois, s'entendirent ces mots :

— Monsieur Legendre !... monsieur Legendre !...

Un des Indiens payageurs s'écria alors :

— Ça être petite fille !...

Le sous-officier, alors, se souvint et, en lui-même, s'emporta.

Où diable avait-il donc la tête ?

Mais oui, c'était la voix de Mouche d'or !... Comment se faisait-il qu'il ne l'eût pas reconnue tout de suite ?...

En un clin d'œil, il sauta dans une barque, et, d'un vigoureux coup de pagaie, s'éloigna du bord...

Au milieu du fleuve, il distingua alors une ombre indistincte qui se mouvait.

— C'est toi, petite ? cria-t-il, les mains autour de la bouche, en guise de porte-voix.

— Oui, monsieur Legendre, c'est moi...

« Mais ne vous mettez point ainsi en travers de ma route... j'accoste...

En effet, il la vit passer non loin de lui, coupant le courant avec vigueur...

Alors, il fit demi-tour, et aborda peu d'instant après auprès d'elle...

Les autres l'entouraient déjà, l'interrogeant avec une fièvre curieuse...

Avaient-ils donc rejoint les autres ?... qu'en avaient-ils fait ?... où ces misérables se trouvaient-ils ?... avait-on quelque chance de leur mettre la main dessus ?...

Mais, en ce moment, Legendre atterrissait, et, tout de suite anxieux, il se mit à interroger la fillette.

— Qu'arrive-t-il ? demanda-t-il d'une voix qui tremblait un peu, où est Missa ? pourquoi reviens-tu seule ?

La petite répondit :

— Monsieur Legendre, je vous demanderai d'abord de faire transporter près du feu un malheureux que j'ai là, dans ma pirogue, et qui est dans un bien triste état...

« Il me paraît avoir perdu l'usage de la parole et, trempé d'eau, il grelotte de froid depuis plusieurs heures...

Avec stupeur, on s'aperçut alors que, là, dans le fond du canot, un homme était étendu, sans mouvement...

Sur un ordre du sous-officier, deux des marins de la *Reine-des-Eaux* l'empoignèrent, l'un par les jambes, l'autre par les épaules.

Pendant qu'ils marchaient lentement, car l'homme était

lourd, paraissant, au milieu de l'ombre, grand et fort, Mouche d'or expliqua à Legendre, stupéfait et inquiet, ce qui était arrivé...

Quand ils avaient quitté la troupe du sous-officier, Missa et elle, ils avaient commencé par remonter le Maroni avec une rapidité vertigineuse... le courant étant nul, et le payageur qu'ils avaient emmené avec eux étant de première force...

Au bout de plusieurs heures de navigation, comme ils s'étaient arrêtés dans les herbes qui bordaient le fleuve, pour laisser passer la chaleur du soleil, voilà qu'ils avaient vu filer au cours de l'eau des embarcations.

Chose bizarre : elles étaient toutes vides ; les unes, culbutées, roulaient ainsi que des troncs d'arbre au milieu des vagues ; les autres, qui avaient conservé leur équilibre, glissaient rapidement, comme si elles avaient été conduites par leurs payageurs...

— Nous savons cela, répondit Legendre, nous en avons arrêté plusieurs.

La gamine poursuivit :

— Ce n'est point tout ; bientôt, nous avons vu passer des épaves nombreuses qui semblaient appartenir à une embarcation de grand modèle : des fragments de mâts, des vergues, un gouvernail d'assez forte dimension.

« Et, aussitôt, une idée nous vint...

— C'étaient les débris de la *Reine-des-Eaux* ! s'écria une voix. Des jurons éclatèrent à ces mots, qui représentaient la catastrophe comme sans remède.

Privés de tapouye, qu'allait devenir cette troupe d'hommes, qui n'auraient rien de plus pressé, aussitôt après s'être vengés de ceux qui s'étaient conduits aussi traîtreusement à leur égard, que de retourner à Saint-Laurent. Legendre demanda :

— Étaient-ce vraiment les débris de l'embarcation ?

— Nous l'avons supposé, Missa et moi... mais nous n'en avons pu avoir aucune certitude.

« Comment cela, d'ailleurs ?

« Les épaves ne portaient aucun signe caractéristique, pour nous, du moins, qui ne connaissons pas la tapouye.

— Ah ! s'écria l'un des marins, si c'a avait été moi... il m'aurait suffi d'un morceau de bois, gros comme une allumette, pour être fixé...

« Voilà cinq ans que je navigue dessus.

— Moi, j'ai mieux qu'un morceau de bois, répondit narquoisement Mouche d'or, j'ai l'homme que je ramène dans ma pirogue.

Les deux porteurs avaient pris un peu d'avance et maintenant le malheureux, étendu dans le propre hamac de Legendre, se trouvait près du feu qu'on activait en jetant sur la cendre des brassées de bois...

Le sous-officier demanda, en hochant la tête vers lui :

— Quel est celui-là ?

— Nous regardions défilér toutes ces épaves, poursuivit Mouche d'or, quand, soudain, sur un fragment de navire, nous voyons un homme gisant sans mouvement...

« Il portait le costume d'un Européen, mais dans quel état, grand Dieu !...

« Aussitôt, nous mettons notre pirogue à l'eau et nous courons à la poursuite de l'épave.

« L'homme était évanoui... nous cherchons à lui faire reprendre connaissance.

« Vainement. Alors, j'ai l'idée de dire à Missa de poursuivre sa route pendant que moi je redescendrais vers vous.

« Je me suis souvenue que vous aviez une pharmacie dont on pourrait se servir utilement pour faire revenir à lui cet homme.

« C'est le seul moyen de savoir ce qui s'est passé.

Legendre approuva d'un hochement de tête, et dit à l'un de ses compagnons :

— Vite... dans la pirogue, ma pharmacie... nous n'avons pas de temps à perdre.

Ils avaient atteint le campement.

Le sous-officier maintenant se tenait près de l'homme...

Le feu brillait clair, rayonnant une lueur joyeuse sur le corps et mettant le visage en pleine lumière.

S'étant penché sur le malheureux pour l'examiner avec soin et juger de son état, Legendre se redresse soudainement, un cri de stupeur aux lèvres :

— Feyrerolles !

Autour de lui, on s'empressait et des questions partaient de toutes les bouches comme des fusées.

— Vous le connaissez ?

Mouche d'or ne pouvait en croire ses oreilles.

— Le père de M^{lle} Geneviève ! murmura-t-elle, les yeux fixés sans pouvoir les en détacher sur le malheureux étendu là !

— Oui... oui... oui... le père de Geneviève, celui que ces bandits ont enlevé en fuyant l'île Royale.

— Mais comment l'avez-vous trouvé, Mouche, et accroché à une épave flottante sur le Maroni ?

Un des hommes de l'équipage de la *Reine-des-Eaux* insinua :

— Peut-être lui aussi s'était-il lancé à la recherche de sa fille ?

— Impossible... puisque ces forbans le gardaient prisonnier !

— Prisonnier ! où cela ?... pas à bord, bien sûr... sans ça, on s'en serait aperçu.

— Parbleu ! pourquoi non... Camuset avait bien trouvé moyen d'y glisser la jeune fille...

Impatiente de tout ce verbiage, Legendre gronda :

— Silence, donc... ou allez bavarder plus loin...

Feyrerolles, entre les dents duquel il avait réussi à glisser quelques gouttes d'un cordial énergique trouvé dans la pharmacie, donnait des signes manifestes d'un prochain retour à la vie, de petites crispations nerveuses agitaient sa face.

Les paupières s'ouvraient et s'abaissaient à différentes reprises.

Ses doigts s'accrochaient au hamac sur lequel il était étendu.

Enfin, d'une voix étranglée, il balbutia :

— Geneviève !... Geneviève !...

— Legendre, penché sur lui, murmura :

— Monsieur Feyrerolles... m'entendez-vous ?... reconnaissez-vous ma voix ?

« C'est moi, Legendre... vous savez le sous-officier Legendre... qui doit épouser votre fille...

Le vieux surveillant ouvrit les yeux avec une difficulté inouïe.

Un moment, ses regards demeurèrent fixés, vagues, sur le jeune homme, puis, peu à peu, une lueur s'alluma dans la prunelle, annonçant le réveil de l'intelligence.

Enfin, il poussa une exclamation et jeta ses bras autour du cou du sous-officier.

— Vous ! bégaya-t-il... c'est vous !... oh ! mon enfant !... mon cher enfant !

Des larmes surgirent de ses paupières et ruisselèrent le long de ses joues maigres, en véritables cascades...

Il n'avait pas besoin d'interroger le jeune homme sur le motif de sa présence dans ces contrées désertes...

— Quel courage ? s'écria-t-il.

— Je l'aime tant ! répondit simplement Legendre.

Puis, tout aussitôt :

— Et vous, monsieur Feyrerolles, vous !... comment se fait-il que vous voici ?...

Le vieux eut un hochement de tête sinistre.

— J'ai voulu mourir... répondit-il d'une voix sombre.

— Vous !...

— Oui, désespéré de la perte de ma chère Geneviève, pris dans une inextricable situation, de laquelle je n'entrevois aucun moyen de sortir, je voulais qu'au moins la vengeance ne m'échappât pas.

« Et je me suis vengé...

— Ces misérables !...

— Vous avez dû voir passer leurs cadavres au fil de l'eau... brisés, anéantis par moi...

Il ajouta avec, dans la voix, un accent d'amer regret :

— A moins qu'eux aussi aient été sauvés comme je l'ai été moi-même.

« Mais alors, ce serait à douter de Dieu lui-même...

Autour de lui, on écoutait frémissant, n'osant l'interroger, mais cependant désireux excessivement d'avoir des détails.

En quelques mots, rapidement, Feyrerolles eut mis Legendre au courant des événements.

Ensuite, il conclut :

— Les Indiens assiégeaient ces misérables dans l'embarcation.

« Sans moyen de défense, ils étaient destinés à être massacrés... et cette pensée m'était une douce chose...

« Mais une appréhension me vint tout à coup.

« Si ces bandits arrivaient à traiter avec ceux qui les attaquaient, peut-être réussiraient-ils à être sauvés et moi seul périrais... sans avoir l'intime satisfaction de savoir, avant ma mort, qu'ils ont expié leurs crimes.

« Pardieu... je mourrais... mais que pouvait m'importer, puisque de toutes façons j'étais condamné à mourir...

« Mais ils mourraient en même temps que moi...

« Et froidement, j'ai déchargé mon revolver dans une caisse de munitions qui se trouvait dans la cabine où j'étais enfermé...

« Il y eut une détonation épouvantable, suivie d'une formidable commotion et presque aussitôt, je perdis connaissance...

« Je n'en sais pas davantage...

Un des hommes de l'équipage gronda furieusement :

— Alors, la tapouye est détruite ?...

— Dame ! mon garçon, il y a des grandes chances pour cela... vu qu'elle a sauté avec tous ceux qu'elle contenait...

— Et le retour ? murmura-t-on autour du hamac...

Legendre déclara d'une voix nette :

— De la sorte, il ne s'agit plus d'agiter la question de savoir si on reviendra ou non sur ses pas.

« Il faut aller de l'avant.

— Ce n'est point le moyen de retourner à Saint-Laurent... insinua une voix.

Le sous-officier déclara :

— Il y a une chose bien simple : ceux qui veulent s'en retourner ont des pirogues à leur disposition.

« Ceux qui voudront me suivre me suivront...

« Vous avez jusqu'à demain pour tenir conseil et prendre une résolution...

On murmura.

Mais il ne tint aucun compte de ces murmures...

Promenant sur ceux qui l'entouraient un regard plein de fermeté, il déclara tout net :

— Seulement, qu'il soit bien entendu ceci : c'est que ceux qui me suivront me considéreront comme un chef ayant une autorité absolue, l'autorité d'un chef de détachement, sur ses hommes.

« Ce qui veut dire qu'en cas de rébellion, ou de refus d'obéissance, ils s'exposeront à recevoir une balle de revolver dans la tête.

« Là-dessus, bonsoir...

D'un geste de la main, il les congédia, et ils s'éloignèrent de Legendre, tête basse, causant entre eux, pour aller s'asseoir à quelque distance afin de pouvoir délibérer en toute liberté.

Demeurés seuls, Feyrerolles et Legendre se mirent à s'entretenir à voix basse.

Mouche d'or, elle aussi, était demeurée près du hamac, pansant avec une intelligence extraordinaire les blessures, les brûlures du vieux surveillant.

C'était miracle qu'il eût échappé à la catastrophe qui avait détruit la tapouye, anéantissant d'un seul coup tous ceux qui se trouvaient à bord.

Mais le feu avait pris à ses vêtements et la chair, par tout le corps, était tuméfiée.

Feyrerolles, en proie à un bien-être exquis, se laissait faire, engourdi pour ainsi dire par le soulagement que lui procuraient ces soins doux comme des caresses.

Maintenant, une sorte d'abattement succédait à l'énergie qui avait accompagné son retour à la vie.

Des larmes roulaient silencieusement le long de ses joues...

Ses lèvres, s'entr'ouvrant à peine, balbutiaient comme dans un refrain :

— Ma fille... ma Geneviève !...

Legendre avait pris entre ses mains l'une des mains du pauvre homme.

— Monsieur Feyrerolles, disait-il, prenez courage : je n'abandonne pas la partie...

« Demain, au jour, nous nous remettrons en route...

« Et nous retrouverons Geneviève !... nous la retrouverons, ou bien alors nous y laisserons notre peau tous, tant que nous sommes ici...

Le surveillant poussa un soupir douloureux...

Et hochant la tête vers le groupe que formaient dans l'ombre les hommes de la tapouye :

— Si ceux-ci cependant refusent de nous accompagner... murmura-t-il.

— Bon débarras !... autant être seul, qu'avoir avec soi des gens douteux...

« D'ailleurs, avant de les avoir rencontrés, par le plus grand des hasards, je me passais d'eux...

« Donc, que ce ne soit point ce souci qui vous préoccupe ; nous nous tirerons d'affaire sans eux...

« Je ne sais même pas, si ce ne serait pas un avantage pour nous...

Ce fut sur ces derniers mots que l'entretien prit fin...

Feyrerolles, d'ailleurs, exténué de fatigue, s'était endormi tandis que parlait le jeune homme.

Ce que voyant, celui-ci s'enroula dans sa couverture et, étendu dans les hautes herbes, s'endormit à son tour.

XIII

A LA GRACE DE DIEU

— Monsieur Legendre ! monsieur Legendre !...

Le jeune homme éveillé en sursaut bondit sur ses pieds.

Les yeux encore tout embrouillardés par le sommeil, il promena autour de lui un regard vague, inquiet, inquisiteur.

— Qu'y a-t-il ? qu'arrive-t-il ? bégaya-t-il.

C'était Mouche d'or.

— Monsieur Legendre, ils sont partis !...

Feyrerolles, qui s'était éveillé, s'écria aussitôt :

— Hein ! vous voyez... qu'est-ce que je vous disais hier soir ?

« Le projet d'aller plus avant les a effrayés et ils nous abandonnent... »

Le jeune homme eut un geste d'insouciance et déclara :

— Baste ! je ne reviens pas sur ce que j'ai dit : bon débarras !...

« Ils nous eussent de toutes façons abandonnés, puisqu'ils n'avaient poursuivi la route que dans l'espoir de retrouver la tapouye. »

« Une fois à bord, ils eussent viré. »

« Donc, nous ne perdons rien... bien au contraire, je persiste à déclarer que c'est là un avantage... »

Mais la gamine, se penchant à son oreille, lui dit tout bas :

— Hélas ! monsieur Legendre, c'est que vous ne savez pas tout.

Le jeune homme attacha sur elle un regard inquiet.

— Quoi ? demanda-t-il, qu'y a-t-il encore ?...

— Les pirogues !... ils ont emmené les pirogues !...

Legendre étouffa un juron, cette fois la chose devenait grave et pouvait prendre les proportions d'un désastre.

Feyrerolles paraissait abattu, et de nouveau, comme la veille, il murmura :

— Geneviève !... ma pauvre Geneviève !...

Le sous-officier s'écria, paraissant ne pouvoir se rendre à l'évidence :

— Mais les payageurs dormaient dans les pirogues ! Qu'ont-ils fait des payageurs ?...

— Ils les ont attachés, bâillonnés et abandonnés dans les herbes.

« Les bonnes gens sont tellement honteux de s'être laissé ainsi surprendre qu'ils n'osent pas se montrer.

Legendre, qui, un moment, semblait avoir perdu tout courage, recouvra par miracle son énergie.

— Tant pis, déclara-t-il d'une voix pleine de résolution, nous continuerons le chemin à pied.

« Nous irons moins vite, mais nous avancerons jusqu'à ce que nous rencontrions Missa.

« A moins que nous ne trouvions sur notre passage une tribu qui consente à nous céder des embarcations.

Mais Mouche d'or dit tout bas, en hochant la tête vers Feyrerolles :

— Et le vieux brave que vous oubliez, monsieur Legendre, que deviendra-t-il ?

Le surveillant, si bas qu'eût parlé la fillette, avait entendu.

Il s'écria d'une voix vibrante :

— Ne vous embarrassez pas de moi, Legendre...

« Continuez votre route le plus rapidement possible.

« Ma fille ! ma fille avant tout.

Le sous-officier regarda Feyrerolles et répliqua :

— Plaisantez-vous !... Vous abandonner !... et si je retrouve Geneviève, que lui dirai-je, quand elle me demandera ce que j'ai fait de son père ?

« Elle me traitera de lâche en apprenant la vérité et elle aura raison.

Comme Feyrerolles ouvrait la bouche, le jeune homme lui coupa la parole, disant d'une voix nette :

— Ne perdons pas de temps à discuter : rien ne pourra me contraindre à agir contre ma volonté.

— Si pour me sauver, cependant, vous compromettez le sauvetage possible de Geneviève ?

— Je ne compromettrai rien, vous allez voir...

Et à Mouche d'or :

— Va me chercher les Indiens, commanda-t-il brusquement.

Quelques minutes plus tard, les trois malheureux comparaisaient tout tremblants devant Legendre.

Celui-ci prit un visage sévère et durement leur reprocha de s'être laissé ainsi surprendre, laissant entendre qu'il ne serait pas éloigné de considérer une telle négligence comme une trahison.

La face contre terre, les mains élevées dans un geste de supplication, ils protestèrent de leur innocence, de leur dévouement.

— C'est bien, déclara le jeune homme, feignant de croire à des protestations dont il n'avait jamais douté, d'ailleurs ; dans ces conditions-là, au lieu de vous laisser ici, comme j'en

avais l'intention, je vais vous emmener avec moi, mais à une condition : c'est que, avant une heure, vous m'aurez fabriqué avec des lianes un hamac dans lequel pourra s'étendre le blessé.

« Vous n'avez plus de pirogue à conduire, vous porterez le hamac.

Feyrerolles voulut protester.

— Monsieur Feyrerolles, déclara Legendre, inutile, ce sera ou ce ne sera pas et nous attendrons ici le retour des gens que j'ai envoyés en avant.

Quelques minutes avant le lever du soleil, la petite troupe se mettait en marche.

En avant, un des Indiens servait d'éclaireur et préparait le sentier en abattant à coups de machete les lianes et les jeunes arbres ainsi que les hautes herbes...

Ensuite venait Mouche d'or, accompagnant le hamac porté par les deux autres Indiens et dans lequel Feyrerolles était étendu.

Encore trop faible pour pouvoir demeurer assis, il avait cependant à portée de sa main ses deux revolvers d'ordonnance tout chargés.

A la rigueur, en cas d'alerte, il était capable de faire le coup de feu.

Enfin, servant d'arrière-garde, Legendre.

Les quelques munitions, ainsi que le peu de provisions que possédait la petite troupe, se trouvaient dans le hamac avec le surveillant.

Pour le surplus, Legendre se chargeait, avec son fusil, de subvenir aux besoins de ses compagnons.

Les Indiens, eux aussi, pêcheraient.

Bref, on ferait comme on pourrait, et à la grâce de Dieu.

Et les heures suivirent les heures, les kilomètres s'ajoutèrent aux kilomètres.

Missa n'apparaissait toujours pas.

Une première fois, on bivouaqua pour passer la nuit.

On bivouaqua une seconde fois, sans avoir eu aucune nouvelle de l'Indien.

On n'avait même relevé aucune trace.

Et cependant, suivant ainsi que le faisait la petite troupe le bord du fleuve, Legendre eut dû rencontrer les vestiges des foyers qu'il avait allumés pour passer les nuits... des abatis de branches, des herbes coupées.

Rien, absolument rien !

C'était à n'y rien comprendre... à moins que Missa eut passé les nuits sur l'eau.

Et on continua de marcher le troisième jour... mais avec moins d'entrain.

Mouche d'or elle-même, dont la pétulance ne s'était point ralentie une minute et qui, durant le trajet, ne cessait d'aller et venir, à droite, à gauche, en avant, en arrière, battant le terrain, ainsi que l'aurait fait le meilleur des chiens de chasse, Mouche d'or marchait morne et silencieuse aux côtés des hommes.

A plusieurs reprises, Feyrerolles, en proie à une désolation que l'on comprendra, avait insisté auprès de Legendre pour qu'on retournât en arrière.

Le jeune homme, la première fois, s'était contenté de demander au père de Geneviève :

— Si vous étiez seul et ingambe, le feriez-vous ?

— Moi, abandonner ma fille?... avez-vous perdu la tête ?

— Pourquoi donc voulez-vous que je fasse une chose que vous ne feriez pas ? avait répondu simplement le jeune homme.

Et, pour éviter toute nouvelle discussion à ce sujet, Legendre s'était écarté de la petite troupe fouillant les fourrés aux alentours, battant les hautes fougères, comme s'il eût espéré trouver quelques traces de Missa.

Ils continuaient à désespérer, quand soudain, à une courbe formée par le fleuve, ils virent une pirogue qui descendait le courant de toute la vitesse de ses pagaies...

Les yeux perçants de Mouche d'or ne reconnurent point l'embarcation sur laquelle était parti Missa.

En outre, il y avait deux couples de rameurs qui, avec une extraordinaire vigueur, enlevaient la pirogue, comme si elle n'avait pas plus pesé qu'une plume.

Et, cependant, la gamine distinguait très bien à l'arrière un Européen en lequel elle reconnaissait Grosjean.

Quant à lui, il était non moins pressé, car il n'attendit pas que la pirogue eût abordé la rive.

La manœuvre d'atterrissement était trop longue à son gré, en raison des hautes herbes qui encombraient le bord du fleuve, le gaillard se jeta à l'eau.

— Eh bien ? demandèrent à la fois Feyrerolles et Legendre.

— Victoire, sergent, répondit l'agent.

— Ma fille ? interrogea le malheureux Feyrerolles.

L'autre leva les bras au ciel dans une mimique expressive et répondit :

— Pas la moindre trace.

— Alors, demanda Legendre d'une voix morne, quelle nouvelle peux-tu rapporter qui nous intéresse ?

— Vous, non, sergent, mais le surveillant, oui...

— Comment cela ?

— Les évadés, Maubert et les autres... retrouvés...

Feyrerolles haussa les épaules et maugréa :

— Que m'importe ?...

Petitpas sursauta et attacha sur Feyrerolles un regard plein d'ahurissement.

— Comment ! s'exclama-t-il... qu'importe ?

« Est-ce bien vous, monsieur Feyrerolles, qui parlez ainsi ? Vous, le modèle des surveillants militaires du pénitencier ?... »

« Je vous dis qu'on a retrouvé les traces des forçats évadés, et vous paraissez vous soucier aussi peu de cette nouvelle que si vous n'apparteniez point à l'administration. »

— Eh ! s'écria Feyrerolles en dominant toute sa colère, et oui, je l'ai dit et je le répète... peu m'importent ces gens.

« Pour moi, il n'y a que ma fille... ma fille disparue... morte peut-être ! »

« Les autres peuvent bien aller au diable s'ils veulent !... »

— Cependant, votre devoir...

Cette fois, la face de Feyrerolles s'empourpra, et, dans un accès de grande colère, il jeta à la face de l'agent ces mots :

— Vous n'avez point, j'imagine, la prétention de m'apprendre quel est mon devoir ?...

« Je suis surveillant, moi, rien que surveillant. »

« Mon devoir est de garder les forçats, quand ils sont au bagne. »

« Quand ils en sont sortis, le soin de les rechercher ne me regarde pas... »

« La police est là pour ça... »

Et le vieillard ajouta, ayant grand'peine à calmer son emportement :

— Au lieu de parler de mon devoir, vous feriez mieux de vous occuper du vôtre !...

Exténué par cet accès de fureur, le pauvre homme retomba, tout pantelant, sur le hamac, et demeura immobile, les paupières closes.

Seulement, de ses paupières, des larmes coulaient silencieusement.

D'un signe discret, Legendre avait appelé à lui Petitpas.

— Voyons, lui dit-il à voix basse, il est impossible que vous soyez revenu uniquement pour m'apporter cette nouvelle !

— Pardon, uniquement ; elle est assez importante pour cela, j'imagine !...

Le jeune homme parut accablé ; il garda le silence.

L'agent ajouta :

— Nous avons quitté Saint-Laurent, Grosjean et moi, avec une mission du gouverneur.

« Cette mission, nous devons la remplir. »

« Et je vous requiers, au besoin, d'avoir à nous prêter main-forte pour cela. »

En prononçant ces mots d'une voix autoritaire, l'agent tirait

de sa poche un portefeuille, dans lequel il prit un papier qu'il présenta à son interlocuteur.

Ce papier imprimé commençait par ces mots :

« A tous agents de l'autorité, nous, gouverneur, faisons savoir que... etc., etc... »

Le sous-officier rendit le papier, en courbant la tête.

— Je suis à vos ordres, dit-il d'un air résigné.

— La besogne, explique Petitpas, est d'ailleurs très aisée, vos gaillards sont arrêtés.

— Comment cela ?

— Ils sont tombés entre les mains d'une tribu d'Indiens, avec lesquels ils avaient eu déjà maille à partir, et qui se sont emparés d'eux.

« Peu s'en est fallu qu'ils ne fussent massacrés ; sans notre arrivée, ils périssaient dans d'épouvantables supplices.

« Heureusement, Missa a parlementé avec le chef et a obtenu qu'ils fussent remis entre nos mains, moyennant le paiement de la prime que promet le gouverneur à tous ceux qui remettront des évadés aux mains de l'administration.

Legendre avait écouté ces explications d'un air absolument indifférent.

Que pouvaient lui importer les évadés de l'ide Royale !

Tout ce qui n'était pas Geneviève lui était indifférent.

— C'est bien, fit-il, je me conformerai à votre réquisition.

« Cependant, vous savez tout aussi bien que moi que je suis ici en vertu d'un congé régulier... que j'ai quitté Saint-Laurent avec un but déterminé... »

L'agent eut un haussement violent des épaules :

— Eh ! s'exclama-t-il... votre but, jamais vous ne l'atteindrez... vous le savez aussi bien que moi.

« Ou bien, si vous n'en êtes pas persuadé, c'est que vous avez une dose d'illusions, peu banale.

Legendre poussa un soupir, les paroles que venait de prononcer Petitpas s'accordaient trop exactement avec ce qu'il pensait lui-même.

Mais il n'avait plus d'espoir... ou du moins il lui en restait si peu.

Mais, si peu qu'il en restât, il voulait quand même continuer ses recherches.

L'agent demanda :

— Quand partons-nous ?

Legendre eut un geste accablé.

Puis, se tournant vers les porteurs qui, debout à quelques pas de lui, attendaient ses ordres.

— En route ! dit-il, laconiquement.

XIV

UN AUQUEL ON NE PENSAIT PLUS

On avait dû s'éloigner du fleuve.

C'était Petitpas, à partir de ce moment, qui avait servi de guide.

Les Indiens Poligoudous, entre les mains desquels les forbans étaient tombés, avaient leur village établi dans une clairière de la forêt guyanaise, sur les rives d'un affluent du Maroni, l'Ay.

On avait dû s'enfoncer dans l'ombre silencieuse et froide des arbres centenaires.

L'agent suivait la trace que les Indiens avait laissée pour venir, au milieu des herbes hautes.

On marchait sans entrain ; Legendre avait le cœur étreint et Feyrerolles ne desserrait pas les dents, contenant avec autant d'énergie qu'il lui était possible le désespoir qui lui envahissait le cœur.

En deux jours, ils avaient fait une demi-douzaine de lieues.

Maintenant, la petite troupe se trouvait en plein cœur de la forêt guyanaise.

Vers le soir, au dire de Petitpas, on devait atteindre le carbet des Poligoudous.

Ensuite, ce serait la retraite.

Un des Indiens, qui portait le hamac où Feyrerolles était toujours étendu, s'était blessé au pied.

Et on avait dû faire halte au milieu de l'après-midi.

De cette voûte de verdure, qui interceptait aussi complètement qu'une voûte de pierre les rayons du soleil, tombait une humidité chaude qui accablait les aventuriers.

Cette halte fut bien accueillie de tout le monde.

Moins de cinq minutes plus tard, le petit campement était plongé dans le sommeil.

Legendre seul était demeuré éveillé.

Pour s'occuper et se distraire, si possible, de ses tristes pensées, il était allé à une centaine de mètres de là, se mettre à l'affût pour tirer un pécarî dont il avait relevé les traces à travers les fourrés.

Etendu à plat ventre au milieu de l'herbe, il était là, immobile, le fusil à la main, prêt au coup de feu, quand soudain un bruit singulier frappa son oreille.

C'était comme un murmure lointain de voix humaines...

Surpris, le jeune homme se redressa à demi ; au premier moment, il crut que c'étaient ses compagnons qui causaient et plaisantaient entre eux.

Mais qui donc eût pu plaisanter, de ceux qui l'accompagnaient ?

Cette supposition écartée comme invraisemblable, il lui fallait bien en admettre une autre...

Sans doute Petitpas s'était-il trompé, et se trouvaient-ils plus près, que ne l'avait pensé l'agent, du but de leur voyage...

Le carbet des Indiens était là, à portée d'eux.

Legendre soupira désespérément.

C'en était fini ; après quelques heures de repos, ils se remettraient en marche, lui et les siens, mais pour revenir sur leurs pas...

Tant que le moment de battre en retraite ne serait point sonné, le pauvre garçon aurait l'espoir que tout n'était point fini, que la Providence lui prouverait qu'il n'avait point eu tort de conserver jusqu'au bout, et quand même, de l'espoir...

Mais, maintenant, à quoi bon entraîner ses compagnons dans une aventure folle ?...

De quel côté se diriger, sans renseignements, sans indications ?...

C'est à cela que, navré, il songeait, tandis que son oreille continuait à percevoir le murmure lointain qui, depuis un moment, avait attiré son attention.

Soudain, il tressaillit.

Une chanson venait d'arriver jusqu'à lui, assez distincte, assez nette, pour qu'il reconnût un refrain en grande vogue alors dans les tripots de Saint-Laurent.

Ce ne pouvaient être les Indiens auxquels il avait affaire...

Qui donc, alors ?

Un secret pressentiment l'agita.

Il se courba de nouveau vers le sol, et, son fusil rejeté en bandoulière, il se mit à ramper dans la direction d'où venait le refrain joyeux.

Peu à peu, l'air se précisait, les paroles devenaient compréhensibles.

En même temps, Legendre entendait si nettement les voix que, s'il les eût connues, il lui eût été loisible de les reconnaître.

Soudain, il tressaillit et demeura tellement saisi qu'il s'arrêta...

Quelqu'un avait parlé, donnant un ordre brutalement, autoritairement, à la façon d'un chef ou d'un maître...

Legendre venait d'avoir conscience d'avoir déjà entendu cette voix...

Mais où, quand, en quelle circonstance ?

La même voix se fit entendre...

Décidément, tous les efforts du jeune homme pour se rappeler étaient inutiles...

Mais raison de plus pour qu'il sût à quoi s'en tenir...

Il continua d'avancer, mettant une précaution infinie à circuler à travers les hautes herbes, dont le balancement pouvait trahir sa présence...

Un tronc d'arbre énorme se présenta : lestement, il y grimpa, atteignant une branche très élevée sur laquelle il se coula sans bruit...

Doucement, il écarta les feuilles et faillit pousser un cri de joie...

Non loin de lui, dominant les lianes et la verdure, des têtes venaient de lui apparaître, des têtes que, maintenant, il reconnaissait...

C'étaient celles des hommes de l'équipage de la tapouye...

Oui, ces misérables qui, l'avant-veille, l'avaient abandonné si lâchement, en lui volant ses pirogues et ses provisions, défilaient là, à moins de vingt mètres de lui...

Oui, c'étaient bien eux... eux qui l'avaient lâchement abandonné pour s'en retourner à Saint-Laurent.

Et maintenant, voilà qu'il les retrouvait en pleine forêt, loin du fleuve, suivant une direction opposée à celle du pénitencier, où ils avaient déclaré vouloir se rendre.

Qu'est-ce que cela signifiait ?...

Les autres continuaient de filer au milieu des feuilles, dans l'obscurité verte.

Mais l'étonnement de Legendre se compliqua lorsque, à la queue de la colonie, il vit s'avancer une manière de colosse, au teint basané, au visage bestial, dans lequel il reconnut Maximo Sorralès...

Oui, c'était bien le métis avec lequel il avait eu, à l'hôpital de Saint-Laurent, le vif entretien que l'on sait.

Maximo Sorralès, celui qui avait émis des prétentions à la main de Geneviève !

Celui que la petite Mouche d'or avait déclaré s'être lancé, lui aussi, à la poursuite de la jeune fille et de ses ravisseurs.

Oh ! oh ! qu'est-ce que cela voulait dire ?

Voilà qu'un soupçon, rapide comme un éclair, effleura l'esprit du jeune homme.

Comment se faisait-il que Maximo fût dans ces parages ?...

Mouche d'or l'avait dit laissé dans la forêt guyanaise, avec l'intention de couper la route aux ravisseurs de Geneviève, qu'il savait vouloir tenter de gagner le territoire du Contesté...

Est-ce que, par hasard, il aurait appris quelque détail qui l'aurait fait revenir sur ses pas ?...

En tout cas, pour avoir rencontré les hommes de son équi-

page qui descendaient le Maroni, il fallait donc que, lui aussi, eût navigué sur le fleuve.

Nous l'avons dit, pendant quelques secondes, Legendre sentit de nouveau l'espoir lui gonfler le cœur.

Tout n'était peut-être pas perdu.

Peut-être cet homme avait-il retrouvé les traces de la malheureuse Geneviève ?...

Et en s'attachant à ses pas, à lui...

Mais le jeune homme haussa bientôt les épaules, estimant lui-même comme impossible l'idée de pareilles suppositions.

Aussi longtemps qu'il le put, il suivit les têtes qu'il s'enfonçaient dans l'océan de verdure étendue au-dessous de lui.

Puis il redescendit et, estimant l'heure de la sieste écoulée, s'en revint vers le petit campement.

Soudain, il s'arrêta, surpris, inquiet, troublé.

Là, accroché à une haie épineuse, il venait d'apercevoir un lambeau d'étoffe...

Sans oser y toucher, il le considérait de ses yeux pleins de stupeur...

Cette étoffe, n'était-ce point celle dont était faite une des jupes de Geneviève ?...

Le jeune homme se prit la tête à deux mains dans un geste désespéré.

Voyons... voyons..., il devenait fou !...

Il croyait voir à chaque instant la silhouette de la jeune fille se dresser devant lui.

Et il se contraignait lui-même à plus de raison..

La jeune fille était irrémédiablement perdue et il ne devait plus caresser le moindre espoir de la retrouver.

Cependant, il ne pouvait nier l'évidence...

Là, devant lui, si près qu'il n'avait qu'à étendre la main pour s'en emparer, il voyait bien un morceau d'étoffe qui pendait.

Et cette étoffe, il croyait bien la reconnaître.

Non ! non !... en dépit des apparences..., en dépit même de la vérité..., il ne pouvait croire le témoignage de ses yeux.

Il ne fallait pas qu'il le crût...

Car, autrement, la logique devait le conduire à supposer que Geneviève se trouvait en compagnie de Sorralès...

Et cela...

Legendre sentit tout à coup une chaleur nerveuse lui monter à la face.

Pourquoi donc cela ne serait-il pas ?...

Ainsi seulement pourrait-il s'expliquer la présence insolite du métis brésilien, dans des parages où il n'avait que faire...

Comment ! Geneviève aurait passé aussi près de lui !

Et Legendre n'en avait point été averti par les battements précipités de son cœur...

Et rien, dans son être, ne l'avait averti que son bonheur, que son amour étaient si près, que rien qu'en étendant la main il eût pu l'effleurer du doigt.

Comme un fou, le jeune homme s'empara du lambeau d'étoffe et, à grandes enjambées, revint vers le campement...

Tout le monde dormait, sauf Feyrerolles.

Legendre bénit cette circonstance qui lui permettait de s'entretenir, sans témoins, avec le vieux surveillant...

Petitpas et Grosjean, nous avons déjà eu l'occasion de le dire à plusieurs reprises, ne lui étaient aucunement sympathiques... Sans avoir eu avec eux la moindre explication, ni la plus petite difficulté, il les sentait hostiles.

L'autorité même avec laquelle Petitpas avait fait valoir ses droits lui était une preuve qu'il ne pouvait en rien compter sur le bon vouloir des agents du gouvernement...

Rien qu'à l'expression du visage du jeune homme, Feyrerolles devina qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Et comme lui aussi continuait d'avoir toutes ses pensées concentrées sur sa fille, il s'écria :

— Geneviève !...

Legendre plaça son doigt sur ses lèvres, pour lui recommander le silence.

— Taisez-vous, monsieur Feyrerolles, lui dit-il à voix basse, et gardez votre sang-froid.

— Vous avez des nouvelles de Geneviève ?...

— Peut-être !...

Le vieil homme porta les mains à sa poitrine, s'exclamant :

— Ah ! mon Dieu !

— Soyez fort... insista le sous-officier.

Il lui présenta le morceau d'étoffe et demanda :

— Connaissez-vous cela ?

Feyrerolles n'eut pas une minute d'hésitation et bégaya, la voix pleine de sanglots :

— Geneviève a une robe toute pareille...

Legendre haletait, il balbutia à peine intelligiblement :

— Vous êtes sûr ?... vous êtes bien sûr ?...

« Jugez, monsieur Feyrerolles, combien serait grave une erreur de votre part !

Mais le père ne voulait rien entendre.

Presque brutalement, il riposta :

— Etes-vous fou, pour supposer qu'un père peut se tromper en de semblables circonstances ?

« Je vous dis, je vous affirme que c'est une robe de Geneviève !...

« Où avez-vous trouvé ce lambeau d'étoffe ?

« Comment est-il entre vos mains ?

Alors, d'une voix tremblante, Legendre mit Feyrerolles au courant de ce qu'il avait vu.

En dépit de ses blessures, de sa faiblesse, le vieux surveillant fut sur ses pieds en un clin d'œil, comme si un ressort eût détendu ses jarrets.

— Que faites-vous ? demanda le sous-officier.

L'autre le regarda avec un ahurissement dans les yeux.

— Comment ! ce que je fais... s'écria-t-il, vous ne supposez pas, j'imagine, que je vais demeurer ici, tandis que ces misérables entraînent ma pauvre enfant...

« Ce que je fais ?

« Je m'élançai à leur poursuite...

Legendre lui posa la main sur le bras et lui dit avec accablement :

— Monsieur Feyrerolles, pensez-vous que, s'il était possible de tenter quelque chose en ce moment, je ne serais pas déjà parti ?

« Mais réfléchissez que nous sommes quatre, dont vous, qui êtes blessé, et les deux agents, qui nous prêteront un concours peu effectif.

— Ils refuseraient de m'aider à rejoindre les misérables qui enlèvent mon enfant ?

« S'ils avaient l'audace de faire cela, je leur brûlerais la cervelle !

Le malheureux père était en proie à une exaltation effroyable.

Legendre eut grand-peine à le calmer.

— Mais non, fit-il, ne vous mettez point en un pareil état !

« En admettant même que nos préventions contre Petitpas et Grosjean ne soient pas justifiées, songez que Maximo Sorralès a avec lui une douzaine d'hommes bien déterminés, et que nous sommes quatre seulement.

« Car je ne compte pas les porteurs qui, à la première velléité de combat, s'enfuiraient à toutes jambes.

— Mon devoir est de tout tenter, de tout risquer, même ma vie, pour sauver mon enfant !

— Assurément, et mon devoir aussi, à moi, est là !...

« Mais encore faut-il examiner auparavant le seul intérêt de M^{lle} Geneviève.

« Or, puisque notre bonne étoile nous a amenés à savoir non seulement qu'elle n'était point irrémédiablement perdue, ainsi que nous l'avions cru, mais encore à savoir de quel côté s'enfuyaient ses ravisseurs, nous devons agir de telle sorte que nous soyons certains de la délivrer.

Feyrerolles inclinait approbativement la tête, pour marquer que le langage de son compagnon lui paraissait raisonnable.

Legendre continua :

— Nous ne sommes plus qu'à quelque distance du carbet des Indiens vers lesquels nous guide Petitpas.

« Remettons-nous en marche sans tarder ; une fois là-bas,

je vous communiquerai un projet que je m'en vais examiner tout en marchant.

— Mais alors, nous abandonnons Geneviève?... s'écria Feyrerolles.

— Non... je m'en vais mettre à la suite de Sorralès un de nos Indiens, avec mission de ne pas le quitter d'une semelle avant vingt-quatre heures.

— Ensuite ?

— Ensuite, cet homme nous viendra rejoindre chez les Poligoudous, en ayant eu soin de laisser de son passage des traces telles qu'il me soit possible de retrouver le chemin qu'il aura pris.

« Et, si la Providence nous seconde, si vous agréez mon plan, nous nous mettrons immédiatement en route pour rattraper le bandit et ses hommes.

Feyrerolles regardait Legendre de façon si étrange que le jeune homme ne put s'empêcher de lui demander ce qu'il avait.

Avec des larmes dans la voix, le surveillant répondit :

— Je me demande, en ce moment, si vous ne me cachez point la vérité pour me donner du courage !

— Monsieur Feyrerolles, déclara Legendre avec une grande fermeté, je vous jure sur mon honneur de soldat que je suis persuadé de pouvoir, un jour prochain, délivrer M^{lle} Geneviève !..

Les mains de Feyrerolles se soudèrent à celles de Legendre.

— Oh ! mon bon ami, murmura-t-il, que le ciel vous entende !

— Mais il m'entendra, monsieur Feyrerolles, affirma le jeune homme, il m'entendra, j'en ai la conviction.

Une demi-heure plus tard, la petite troupe se remettait en marche, sous la conduite de l'agent Petitpas.

L'un des Indiens, préalablement mis au courant par le sous-officier, s'était élancé sur les traces de Maximo Sorralès...

Feyrerolles marchait, maintenant ; d'une main, il s'appuyait sur une liane, de l'autre sur le bras de Legendre...

Pendant plusieurs heures, avec de courtes haltes pour permettre de reprendre un peu haleine, ils s'avancèrent ainsi au milieu de la forêt qui allait s'épaississant...

Tout à coup, Petitpas, qui les précédait d'une centaine de mètres, revint sur ses pas précipitamment.

— Voici le carbet, dit-il.

Et il étendait les bras vers une clairière qui se devinait à la clarté solaire qui apparaissait un peu plus loin, dorant les faites énormes des arbres et illuminant les fougères dont le sol était tapissé...

Legendre abandonna alors Feyrerolles et prit le commandement de la petite troupe...

Bientôt, en effet, il débouchait en même temps que ses compagnons, dans un vaste espace que la cognée des Indiens avait pratiqué, au milieu des taillis et des haies inextricables.

Un village dressait là cent cinquante à deux cents huttes, faites avec des troncs d'arbres et des lacis de branchages, de larges feuilles servant de toitures.

Une nuée de chiens, qui avaient éventé l'approche des étrangers, s'élança vers eux en poussant des abois forcenés...

De toutes les cases, des hommes, des femmes sortaient précipitamment, en armes...

Legendre fit faire halte à ses compagnons, et, après avoir remis ostensiblement son fusil à Feyrerolles, s'avança seul vers une manière de place qu'entouraient des cases de plus belle apparence que les autres...

D'une de ces cases sortit alors un Indien de haute taille, mais très vieux, car il marchait en s'appuyant sur deux bâtons garnis de verroteries et de petites sonnettes, qui accompagnaient chacun de ses pas d'un tintinnablement étrange...

Arrivé à cinq ou six pas de Legendre, l'Indien fit halte.

Là, il commença à lui tenir un long discours entremêlé de grimaces et de contorsions qui, en toute autre circonstance, eussent fait éclater de rire le jeune homme.

Mais celui-ci avait l'esprit et le cœur trop pleins de la grande mission qu'il avait assumée pour pouvoir penser à autre chose qu'à Geneviève...

Coûte que coûte, il lui fallait réussir...

Car, maintenant, la situation était autrement terrible que s'il eût fallu renoncer à jamais à l'espoir de revoir la jeune fille.

Morte, on aurait pu la pleurer !

Mais, vivante dans ces conditions-là, c'est-à-dire aux mains de ce bandit de Sorralès !...

Mieux eût valu cent fois la savoir morte !

D'un signal, le chef indiqua au jeune homme qu'il eût à le venir rejoindre.

Legendre fit quelques pas encore et s'arrêta.

En ce moment, le sous-officier était fort embarrassé : ignorant le dialecte spécial de cette tribu, il cherchait vainement Missa qu'il comptait retrouver là...

L'Indien ne se montrait pas.

Petitpas aurait-il donc menti en racontant à Legendre ce qu'il avait raconté concernant la capture des brigands et les conventions passées entre les Poligoudous et lui...

Soudain, il lui sembla entendre un gémissement qui s'échappait d'une des cases...

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il, oubliant que le grand vieillard ne le comprenait pas.

Mais l'autre devina sans doute le sens des paroles prononcées, car il se mit à gesticuler de plus belle, agitant en un tam-tam infernal ses clochettes et ses verroteries...

On eût dit que son but était de couvrir le bruit de la voix qui parvenait jusqu'à Legendre.

En dépit de ses efforts, cependant, les gémissements continuaient de bruire aux oreilles du jeune homme avec une intensité croissante.

— Mouche !... s'écria-t-il tout à coup, c'est Mouche d'or...

Il venait de reconnaître la voix de la fillette.

A la mimique de l'Indien, il comprit qu'il avait deviné juste.

En l'espace d'une seconde, il comprit que ses compagnons et lui étaient perdus s'il ne faisait pas exactement ce qu'il y avait à faire.

La moindre erreur, la plus petite hésitation, et c'en était fait d'eux...

Il bondit et saisit le Poligoudou à la gorge.

L'autre, surpris par une si brusque attaque, n'eut pas le temps de se mettre en défense, encore moins de faire retraite vers les autres...

Legendre, l'étouffant presque, l'entraînait vers le groupe que formaient, à quelques pas de là, Feyrerolles et ses compagnons.

A la vue du traitement infligé à leur chef, les Indiens se mirent à pousser des clameurs épouvantables.

En un clin d'œil, la tribu tout entière se trouva rassemblée, en armes, formant autour de nos amis un cercle menaçant...

Cependant, pas une flèche n'avait été tirée, pas une zagaie n'avait été lancée...

Un instinct disait à ces gens que la vie de leur chef répondait aux Européens de la leur propre.

Legendre avait remis le vieillard aux mains de Feyrerolles.

— Vous allez le tenir en respect avec votre revolver, expliqua-t-il.

« Au moindre mouvement de ces oiseaux-là, vous lui ferez sauter la tête !

Puis, à Petitpas et à Grosjean :

— Ajustez-le avec votre carabine, poursuivit-il, ce sera d'un effet plus théâtral, et qui frappera davantage l'imagination de ces misérables...

Le chef, croyant sa dernière heure arrivée, était tombé à genoux et, prosterné, implorait la pitié des blancs...

Legendre, les choses ainsi réglées, s'avança, sans armes toujours, au milieu de la place.

Un silence de mort régnait : les Indiens se concertaient à voix basse.

L'attitude résolue de Legendre les avait probablement troublés dans l'exécution de leurs plans.

Ils ne s'attendaient point à une si prompte résolution de la part de ceux qui venaient à eux en toute confiance...

Brusquement, Legendre marcha vers eux...

Stupéfaits d'une semblable audace, ils s'écartèrent devant lui...

Seulement, lorsqu'il eut traversé leurs rangs, ils comprirent quelles étaient ses intentions.

Ils poussèrent des cris de colère ; mais il était trop tard pour rien empêcher...

Le jeune homme avait enfoncé d'un coup de pied la porte d'une hutte, hermétiquement fermée, et avait aussitôt pénétré à l'intérieur...

Une acclamation rageuse lui monta aux lèvres, à laquelle une autre, joyeuse, répondit aussitôt.

Au milieu de l'ombre, il venait d'apercevoir Mouche d'or attachée, au moyen de lianes, à l'un des poteaux qui soutenaient la toiture du carbet...

La petite riait et pleurait tour à tour, tellement sa joie était grande.

— Ah ! monsieur Legendre !.. balbutiait-elle. Monsieur Legendre !..

Le jeune homme, d'un coup de couteau, avait coupé les liens de la fillette.

A peine rendue à la liberté, elle courut à une encoignure plus sombre que le reste de la pièce, et, se penchant, demanda avec angoisse :

— Missa !.. monsieur Missa !..

— Comment ! lui aussi ? s'écria le jeune homme.

Oui, le vieil Indien se trouvait là, lui aussi, ligoté solidement, bâillonné, dans l'impossibilité de faire un mouvement ou de pousser un cri...

Il était à moitié asphyxié quand il se trouva rendu à la liberté...

Le pauvre homme voulut témoigner à Legendre sa joie, de cette intervention providentielle, mais ce n'était guère le lieu ni le moment

En quelques mots brefs, le jeune homme le mit au courant de la situation.

Il se résuma ainsi :

— Tu connais le dialecte de ces gens-là, n'est-ce pas ? En ce cas, suis-moi et traduis textuellement mes paroles...

Quand Legendre ressortit du carbet, tenant Mouche d'or par la main et escorté de Missa, ce fut dans la foule un concert de hurlements, de malédictions...

Les armes s'agitèrent de façon terriblement menaçante...

Legendre cria :

— Au moindre mouvement hostile de votre part, votre chef tombe mort...

En même temps, il faisait signe à Feyrerolles et aux deux agents, dont les armes mirent en joue l'otage toujours prosterné...

Les paroles de Legendre, traduites par Missa, produisirent un effet miraculeux...

Un silence profond s'établit et les arcs ainsi que les zagaies demeurèrent en repos...

Le jeune homme en profita pour tenir le petit discours suivant :

— Nous étions venus, mes amis et moi, des confins de la Guyane, jusqu'à la tribu des Poligoudous, attirés par leur réputation de sagesse et d'hospitalité.

« Je vois qu'on m'avait fait sur eux des rapports mensongers.

« Les Bonis seuls sont les enfants préférés de Gadou !... Le Gran Man des Poligoudous ne mérite pas les égards que les blancs ont eus jusqu'à présent envers lui...

« Aussi, les blancs se proposent-ils de tirer de la tribu des Poligoudous une vengeance terrible pour la trahison dont ils se sont rendus coupables...

« A moins que, sans tarder, ils fournissent des explications catégoriques, relativement à leur conduite...

Ce langage énergique, traduit énergiquement par Missa, produisit une impression profonde.

Les hommes se concertèrent entre eux pendant plusieurs minutes...

Puis, enfin, l'un d'eux se détacha et s'avança vers Legendre, qui lui intima brutalement l'ordre de s'arrêter à quelques pas...

Alors, il se mit à parler...

Missa écoutait attentivement et, au fur et à mesure qu'une phrase était achevée, il la traduisait aussitôt au jeune homme.

— Bref, se récria celui-ci, quand l'Indien eut fini son discours, ils demandent la permission de se rassembler pour délibérer ?

— Oui, massa Legendre.

— Qu'en penses-tu ?

— Je pense que la coutume n'est de délibérer que sous la présidence du Gran Man.

« Qu'ainsi donc ils vont te demander de leur rendre le prisonnier.

— Et ensuite, il nous tomberont dessus ! jamais !...

— Et tu auras raison.

— S'ils veulent délibérer, qu'ils le fassent sous ma présidence, à moi...

« Autrement, dis-leur que nous allons les attaquer sans tarder... et que sous les coups de nos tonnerres (fusils) ils seront couchés à terre comme les lianes sous les coups de machete.

« Qu'en tout cas, la première balle sera pour leur Gran Man..

Missa répéta fidèlement ce que venait de dire le sous-officier. A sa grande surprise, cette déclaration fut accueillie le plus favorablement du monde.

Pas la moindre objection ne fut soulevée...

Seulement, un des Indiens présents, et qui paraissait être parmi les plus considérables, émit cet avis que, pour ne point contrevenir aux coutumes du peuple des Poligoudous, il importait que la délibération eût lieu sous la présidence du Gran Man...

Dans ces conditions-là, il demandait qu'avant la grande délibération requise par les voyageurs blancs, il fût procédé à la nomination d'un Gran Man provisoire.

Après avoir demandé l'avis de Missa, Legendre consentit à cette formalité constitutionnelle (?) qui ne pouvait avoir pour résultat que de consolider davantage encore la décision que prendrait la tribu...

Missa fort étonné d'abord d'une aussi grave infraction aux mœurs de la tribu, finit par sourire. Et pendant que les Indiens, en proie à une agitation véritablement curieuse et qui imposait à l'esprit la comparaison avec une fourmière, procédaient à l'élection de leur Gran Man, Missa expliqua à Legendre ce qui se passait. Une rivalité d'influence existait assurément entre deux partis de la tribu...

Celui qui venait de prendre la parole pour proposer la combinaison acceptée par Legendre était à la tête d'un de ces partis...

Le Gran Man, dont Legendre s'était assuré comme otage, était le chef de l'autre...

Le premier, ambitieux, désirait assurément remplacer le Man.

L'occasion qui se présentait lui avait paru éminemment propice et il l'avait saisie avec empressement...

— Une fois nommé, même provisoirement, insinua Missa, il prendra le pouvoir et ne le lâchera plus...

En dépit de ses préoccupations graves, Legendre ne put s'empêcher de sourire.

Comment ! même dans le fin fond de la Guyane, au milieu de la forêt vierge, les mœurs politiques s'exerçaient dans toute leur hideur... Mais presque aussitôt se présenta à son esprit l'inconvénient de la combinaison.

— Alors, objecta-t-il, si tu crois que ce Gran Man provisoire peut être considéré comme définitif par la tribu, je suis refait.

— Comment cela ?...

— L'autre, celui dont je me suis emparé comme otage, n'a plus aucune valeur.

Missa n'avait pas entrevu cette éventualité...

Une inquiétude brilla dans ses yeux et il regarda son interlocuteur d'un air embarrassé...

— Donc, murmura-t-il, Missa avait raison... à moins que les autres, les amis du Gran Man actuel, n'acceptent pas, et alors...

— Alors ?...

L'Indien rit largement, montrant la double rangée de ses dents blanches...

— Alors, eux se battre entre eux et faire bonne besogne pour nous..

Legendre hocha la tête, n'osant croire à une éventualité aussi favorable à ses projets.

Cependant, que faire ?

Lui était-il loisible de retirer l'autorisation accordée ?

Assurément non, sous peine de voir les hostilités éclater aussitôt et, ma foi, il n'était guère disposé à les y pousser, car, en dépit des tonnerres dont il disposait, la victoire ne paraissait guère devoir lui rester...

D'ailleurs, il était trop tard.

L'élection était maintenant une chose faite ; Missa avait pronostiqué juste : le nouveau Gran Man n'était autre que celui qui avait précédemment pris la parole.

Aussitôt ses partisans se livrèrent à une sarabande effrénée pour témoigner la joie qu'ils éprouvaient du succès de leur parti.

En un clin d'œil, des torches furent allumées et une gigantesque farandole déroula ses anneaux à travers le village, tandis que des hurlements épouvantables allaient éveiller les plus lointains échos de la forêt...

Soudain, d'autres hurlements éclatèrent, plus terribles, plus sinistres, ceux-là...

Missa entraîna Legendre vers le groupe formé par Feyrerolles et les autres Européens..

— Si toi m'en croire, fit l'Indien d'une voix émue, nous gagner un carbet et nous y enfermer...

« Moi avoir eu raison, ces gens-là livrer bataille...

Il désignait d'un hochement de tête tout un groupe d'Indiens qui ne prenaient point part aux réjouissances...

Groupés en une masse compacte dans un coin de la place, ils se concertaient entre eux, en agitant leurs armes...

Un plan se forma aussitôt dans l'esprit de Legendre, un plan qui devait lui permettre de tirer parti de la situation et de faire tourner les événements au mieux des intérêts dont il avait pris la défense...

S'adressant au prisonnier par l'intermédiaire de Missa, il lui dit d'une voix brève :

— Ecoute... tu es entre mes mains et, ainsi qu'il a été convenu, à la première flèche que tireront les gens de ta tribu, une balle te cassera la tête.

« En outre, alors même — chose impossible, et que tu n'as

pas le droit d'entrevoir — que je ne mettrais pas ma menace à exécution, c'en est fait de toi.

« Voici un nouveau Gran Man nommé à ta place et tu n'es plus rien... rien qu'un simple membre de la tribu des Poligoudous...

« Quelle déchéance !...

« Tes amis paraissent vouloir protester contre l'élection de ton successeur...

« Ils peuvent l'emporter ; mais à quoi bon, puisque tu seras mort au moment où ils seront victorieux.

« Eh bien ! je veux t'offrir un moyen de sauver ta vie et de profiter de la victoire qu'ils peuvent remporter, si nous nous entendons...

— Parle... parle ! dit le vieillard dans les yeux duquel une vive lueur s'était aussitôt allumée.

— Nous et nos tonnerres, nous nous mettons de ton côté, nous combattons avec tes amis, et c'en est fait de tes adversaires...

Le Gran Man tomba à terre et se prosterna aux pieds de Legendre.

— Mais à une condition, fit celui-ci.

Par l'intermédiaire de Missa, le prisonnier protesta de son entier dévouement, de son absolue obéissance.

— Vous vous engagez par le plus solennel des serments, si, grâce à moi, tu obtiens la victoire et si tu conserves ta suprématie, à m'obéir aveuglément, à faire, sans en demander l'explication, tout ce que je te commanderai.

Le visage de l'Indien se transforma comme par enchantement.

Il éleva les mains au ciel comme pour prendre à témoin de sa sincérité le soleil qui luisait au zénith de tout son éclat, et prononça d'une voix vibrante quelques paroles, aussitôt traduites par le fidèle Missa.

Le Gran Man s'engageait sous la foi des serments les plus terribles à obéir comme un esclave aux ordres du blanc...

Et non seulement il s'engageait lui-même, mais encore tous ceux de sa famille, ainsi que ses amis...

— Tu peux avoir confiance, déclara Missa : il n'y a pas d'exemple qu'un Poligoudou ait jamais trahi une parole donnée dans ces conditions...

Sur un signe de Legendre, Petitpas et Grosjean abaissèrent leurs carabines.

Feyerrolles détourna son revolver.

S'adressant au chef, le sous-officier lui dit alors :

— Retourne vers les tiens, mets-toi à leur tête, fais ce que paraissent te commander les circonstances pour conserver ton rang.

« Si tu as besoin d'un coup de main, tu peux compter sur ma promesse..

Ce ne fut pas long...

En un clin d'œil, après quelques paroles échangées, les deux partis en vinrent aux mains...

Les flèches volèrent, les zagaies sifflèrent, le sang coula...

Ce fut une épouvantable mêlée...

Les corps se nouaient les uns aux autres, entrelacés comme l'eussent pu faire des reptiles...

Les couteaux fouillaient les chairs, tandis que les massues brisaient les crânes...

Les Européens suivaient avec une perplexité que l'on peut deviner les phases du combat, attendant le moment d'intervenir, si besoin était.

Legendre avait donné à ses compagnons des instructions fort simples..

Sur un signal, ils devaient ouvrir un feu continu sur la bande hostile à leur allié, en évitant autant que possible de blesser ceux en faveur desquels ils combattaient...

Le moment ne se fit guère attendre...

Les amis du Gran Man n'étaient point en nombre suffisant...

Ils durent battre en retraite..

Sous la conduite de leur chef, ils vinrent se réunir dans un coin de la place, tournant des regards anxieux vers le carbet dans lequel les blancs s'étaient enfermés.

La manœuvre était intelligente, en somme, puisqu'elle laissait à Legendre et à ses amis la facilité de tirer sans atteindre leurs alliés.

Les autres, en voyant fuir leurs ennemis, poussèrent des cris de triomphe.

C'était non seulement la victoire au point de vue politique.

Mais c'était aussi, et surtout, la perspective d'un beau carnage...

Sans être anthropophages, les tribus du Maroni sont, pour la plupart, de tempérament sanguinaire ; elles sont d'ailleurs, par atavisme, de caractère éminemment combatif.

Leurs adversaires leur paraissaient acculés, parqués dans un coin, telles les bêtes d'un troupeau qu'attend le couteau du boucher.

Les haches de guerre allaient encore frapper dans le tas, au hasard.

Un moment, un silence lugubre plana sur le champ de bataille, pesant aussi lourdement sur les vainqueurs que sur les vaincus...

Tout à coup, une immense et farouche clameur s'éleva, donnant l'impression, mais centuple, du rugissement d'un fauve s'apprêtant à dépecer sa proie...

Ensuite, il y eut un cri, un seul, poussé par le Gran Man.

Et, à la tête de ses partisans, les armes hautes, il se rua sur les bandits...

C'était le moment attendu par Legendre.

Ses compagnons et lui étaient à merveille dissimulés derrière la cloison du carbet qui leur servait de réduit, pour employer une expression militaire technique.

Au dehors, il était impossible de se douter qu'ils se tenaient là, à l'affût, le doigt sur la détente de l'arme.

Sans nul doute, les Poligoudous devaient les croire blottis, terrifiés, dans ce refuge suprême.

— Feu ! commanda Legendre.

Une demi-douzaine de détonations éclatèrent à la fois.

Tous les coups portèrent...

Six corps culbutèrent, faisant boule, pour rester sur le sol où ils demeurèrent étendus, sans mouvements.

Les autres étaient arrêtés, véritablement pétrifiés par cette intervention inattendue.

— Attention, commanda Legendre, ne bougeons pas !

Le conseil était prudent ; après quelques secondes de stupeur, les Indiens reprirent confiance, leur chef connaissait sans doute les armes à feu, pour être venu jadis à Saint-Laurent ou en quelque autre point de la colonie.

D'un mot, il les rassura et les décida de nouveau.

Seulement, au lieu de les lancer contre le parti vaincu, il les entraîna vers le carbet.

Très logiquement, il avait déduit des circonstances que les premiers à saisir étaient les Européens.

Il pensait qu'il aurait vite raison de ceux-ci pour lesquels Legendre et ses compagnons avaient eu l'imprudence d'intervenir.

Que pouvait faire cette poignée de blancs contre les deux ou trois cents bandits que le chef avait avec lui ?

Legendre comprit tout le côté critique de la situation.

Lui serait-il possible de triompher définitivement de cette foule qui se ruait sur eux, incessamment, indifférente à la mort possible, donnant l'impression d'un troupeau de bêtes fauves, se ruant sur un obstacle, sans se préoccuper de savoir si elles allaient s'y briser.

— Feu ! commanda-t-il pour la seconde fois.

Mais, prudemment, il y eut un temps d'arrêt dans la course des Indiens.

Les cris de ceux des leurs qui tombaient à terre grièvement blessés les impressionnaient vivement.

Le genre de mort qui leur était réservé les troublait et mettait une hésitation dans leur fureur sanguinaire.

Néanmoins, leur chef, pour la troisième fois, réussit à les enlever et à les entraîner en avant.

Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres du carbet.

Prenant leur élan, ils allaient se jeter sur les Européens.

Legendre comprit que le corps à corps leur serait funeste ;

fatalement, en dépit de leur courage, du perfectionnement de leurs armes, ils seraient submergés sous le nombre.

— Feu à volonté ! murmura-t-il.

La carabine à répétition, les revolvers firent rage.

Mais les autres continuaient d'avancer.

Soudain, Feyrerolles poussa un cri de colère et montra à Legendre une lueur sinistre qui venait d'illuminer soudain la toiture du carbet.

— Les gredins ont mis le feu ! cria Legendre.

Effectivement, sur l'ordre du Gran Man, les Indiens avaient jeté des torches sur les larges feuilles de palmier qui remplaçaient les tuiles, dans cette toiture primitive.

C'était le meilleur moyen et le plus expéditif de chasser de leur refuge les Européens.. En un clin d'œil, ceux-ci se trouvaient environnés de flammes...

En outre, une fumée âcre menaçait de les asphyxier...

— Chargez ! commanda Legendre, et feu à volonté...

Il se rua le premier hors du carbet en flammes, suivi de ses compagnons qui, dociles à ses instructions, brûlaient leurs cartouches avec un entrain merveilleux.

Mais, en dépit de cet énergique effort, peut-être le sous-officier et ses amis eussent dû succomber si, à ce moment, ne s'était produite une heureuse diversion.

Ceux au secours desquels étaient accourus les Européens jusqu'à ce moment étaient demeurés spectateurs en quelque sorte désintéressés de la lutte.

Sans doute, espéraient-ils que la chose pourrait s'arranger sans qu'il leur fût besoin d'intervenir.

La vérité, c'est qu'ils avaient reçu déjà de la part de leurs compatriotes une correction sévère et qu'ils ne tenaient point à payer la victoire plus cher encore qu'ils ne l'avaient achetée.

Mais, quand ils virent que les événements menaçaient de ne leur être point favorables, quand le vieux Gran Man crut deviner que, si son concurrent triomphait des Européens, c'en était une fois encore fait de lui et définitivement, alors, il n'hésita plus.

En dépit de son âge, il se mit à la tête de ses partisans et s'élança contre les agresseurs de Legendre.

Les autres, pris à revers, devaient faire face à leurs nouveaux adversaires.

Dans ces conditions-là, les Européens eurent le temps de recharger leurs armes et le feu recommença plus intense.

Ce fut le coup de grâce...

En un clin d'œil, une vingtaine d'individus s'écroulèrent au milieu des cadavres que la première lutte avait faits...

Alors, terrifiés, les autres tombèrent à genoux, tendant des mains suppliantes vers Legendre, tandis que le carbet en feu éclairait d'une lueur de sang cette scène dramatique.

XV

L'ACCORD SE FAIT

La cérémonie, quelque commensée dès l'aurore, aurait toujours.

La tribu entière était assise sur le sol, emplissant la place du village d'un mouvement de têtes.

En avant, Legendre et ses amis étaient assis sur des billots de bois, attendant, avec une impatience que l'on comprendra, que Gadou eût parlé.

Car c'était la divinité qu'en ce moment le Gran Man interrogeait.

Pour expliquer l'impatience de nos amis, nous devons dire que cet interrogatoire avait commencé deux heures auparavant.

Peut-être aurait-il été possible de brusquer la chose.

Mais Missa avait expliqué à Legendre que ce serait compromettre le succès de l'entreprise que de vouloir violenter les mœurs des Indiens.

Tout ce qu'il avait demandé au chef, il était certain de l'obtenir.

Mais encore fallait-il que Gadou, interrogé, eût, au préalable, donné son consentement.

Pure formalité, assurément ; mais formalité indispensable.

Le Gran Man donnait exactement l'impression comique d'un guignol...

C'était, en effet, à la fenêtre large d'un carbet de grande importance qu'il pontifiait...

La fenêtre était grande ouverte et servait d'encadrement au buste du vieillard qui se trouvait à l'intérieur.

Son masque que, suivant la coutume, il avait au préalable enduit d'une sorte d'argile blanchâtre, était horrible et grotesque à voir.

On eût dit la face d'un cadavre qui eût grimacé...

Il est à supposer que les Indiens Poligoudous se font de la divinité une idée singulière pour croire lui être agréable en se livrant à de semblables contorsions.

Le Gran Man agitait, en effet, ses bras de façon folle, en même temps que ses lèvres contorsionnées laissaient échapper des exclamations gutturales...

Par instants, la foule tout entière se levait, poussait des

cris inarticulés et, après quelques gambades aussi insensées que celles du chef, retombait dans son immobilité...

Si les Européens n'eussent piétiné d'impatience et de colère, ils eussent assurément trouvé là matière à un réjouissant divertissement.

Enfin, la cérémonie prit fin...

Et, aussitôt, le Gran Man invita à comparaître dans son carbet Legendre, suivi de Missa en guise d'interprète.

Le vieillard était hideux à voir.

La sueur lui dégoulinait de la face, une sueur blanche et qui donnait l'impression d'eau de chaux...

Sa poitrine osseuse se soulevait sous l'effort de sa respiration haletante.

Une bave ourlait ses lèvres tombantes.

Dans ses yeux hagards, il y avait comme une lueur de folie...

Quand il eut repris haleine, le Gran Man prit enfin la parole : d'une voix enrouée, il déclara que Gadou, consulté, daignait agréer les demandes que lui avait faites le Gran Man ; les prisonniers faits par les Poligoudous pour venger ceux des leurs trahissement mis à mort allaient être livrés à Legendre.

Celui-ci, par contre, s'engageait à remettre au Gran Man un bon représentant le montant de la prime promise par les autorités guyanaises à ceux qui ramènent des bagnards évadés.

Ce bon, le Gran Man le ferait toucher à la première occasion, à Saint-Laurent, ou mieux encore, le négocierait au premier traitant que ses affaires amèneraient dans la contrée.

En outre, moyennant une somme de trois francs par jour et par tête, le Gran Man s'engageait à fournir aux Européens tous les hommes dont ils auraient besoin comme leurs payeurs, au besoin même comme combattants...

Séance tenante, Legendre retint vingt hommes qu'il aurait la liberté de choisir lui-même parmi ceux qui lui paraîtraient les plus vigoureux et les plus déterminés.

Missa assura au jeune homme qu'il pouvait avoir une confiance absolue dans le Gran Man : sur le prix soumis, le chef avait une part ; il touchait, en outre, une petite commission, sur le fret consenti aux porteurs et aux passagers.

En outre, Gadou avait parlé : il n'y avait pas d'exemple de Poligoudou se déroband aux ordres de Gadou...

A peine cet accord était-il intervenu que Legendre donna ordre qu'on lui amenât les prisonniers...

Le Gran Man, sur sa demande, l'avait fait conduire à une case assez spacieuse, où le jeune homme attendait, en compagnie de Feyrerolles et des deux représentants de l'autorité.

La stupéur de Maubert, des autres fut grande quand ils se trouvèrent en présence d'Européens...

Car, du carbet dans lequel ils avaient été enfermés en atten-

dant le moment d'être conduits au supplice, ils avaient bien entendu les échos de la bataille.

Mais ils s'imaginaient que les détonations qui parvenaient jusqu'à eux étaient les préliminaires de la cérémonie sanglante dont ils devaient faire le principal ornement.

A la vue de Feyrerolles, Maubert poussa un cri de rage...

Ils étaient pris...

Les autres gardaient un silence accablé ; devant leurs yeux, venait de se dresser instantanément la terrifiante silhouette de la chiourme qu'ils allaient réintégrer...

Mieux n'aurait-il pas valu mourir !...

Dieu savant cependant qu'ils venaient de passer des heures pleines de cruelles angoisses, durant lesquelles, eux, qui ne croyaient ni à Dieu, ni à diable, avaient imploré un miracle, quel qu'il fût, qui les arrachât à l'épouvantable sort qui les attendait.

Et maintenant que ce miracle s'était produit, voilà qu'ils se demandaient s'il n'eût pas mieux valu la mort...

Sur les instances pressantes de Legendre, Feyrerolles avait donné sa parole d'assister en spectateur muet à l'entretien qui allait avoir lieu...

Muet et sombre dans un coin, les bras croisés, il ne fit pas un mouvement...

Quant à Petitpas et Grosjean, en voyant entrer les évadés, ils ne furent pas maîtres d'une exclamation joyeuse...

Enfin, ils les tenaient... et aussi la prime acquise à ceux de l'administration qui réussissent à mettre la main sur des fugitifs.

Quant à l'Haricot, ce fut lui qui eut l'honneur d'étreindre l'entretien...

Sa présence parmi leurs ennemis devait fatalement faire croire aux bandits que leur ancien camarade les avait vendus.

Et les insultes commencèrent à pleuvoir dru comme grêle...

Le concert eût pu durer longtemps.

Legendre y mit rapidement un terme.

— Le premier d'entre vous qui ouvre la bouche avant que je lui aie donné l'autorisation de parler, je le livre aussitôt aux Indiens.

« Vous savez ce qu'ils en feront... »

La crainte les dompta ; farouches, mais non résignés, ils se turent.

Peut-être n'auraient-ils point hésité devant la perspective d'une balle de revolver dans la tête...

C'en eût été aussitôt fini...

Mais le bûcher, mais la torture, certes...

Leur cœur défaillait par avance à la perspective des souffrances qui les attendaient...

Legendre, une fois le silence obtenu :

— Vous êtes pris, leur déclara-t-il nettement, et vous connaissez le sort qui vous attend là-bas, une fois de retour.

« Eh bien ! j'ai une proposition à vous faire...

« Si vous l'acceptez, je m'engage à vous faire obtenir d'abord la remise du châtimement réservé aux évadés... et peut-être même, suivant votre conduite, une réduction de votre peine...

Les forbans s'attendaient si peu à un pareil langage qu'ils paraissaient ne pas l'avoir compris.

Ils demeuraient là, comme hébétés, fixant leurs yeux sur Legendre, cherchant à s'assurer qu'il ne se moquait pas d'eux...

Il devina ce qui se passait en eux ; étendant la main dans un geste de serment :

— Sur ma parole de soldat, déclara-t-il, je vous dis la vérité...

— Qu'attendez-vous donc de nous ? interrogea Maubert qui, le premier, avait repris ses esprits...

— Rien autre chose qu'une fidélité absolue et une obéissance passive...

— Soit, fit le bandit, votre honneur de soldat, je veux bien y croire...

« J'admets que, une fois là-bas, vous teniez votre promesse, que vous vous entremettiez pour adoucir, en notre faveur, la sévérité du règlement...

« Mais croyez-vous sincèrement que le gouverneur entendra de cette oreille-là?...

Et désignant Petitpas et Grosjean, qui souriaient ironiquement :

— Tenez, voyez vos deux compagnons ; ils ne paraissent avoir, eux-mêmes, dans cette combinaison qu'une confiance médiocre.

Legendre, seulement alors, s'aperçut de l'attitude équivoque des deux agents.

Il déclara rudement et avec netteté :

— D'abord, ceux-ci ne comptent pas !... c'est moi, moi seul, qui prends vis-à-vis de vous un engagement, et c'est moi qui assure la responsabilité de le tenir..

Petitpas intervint avec aigreur :

— Pardon, mon cher monsieur Legendre : ce que vous dites n'est nullement conforme à la vérité.

« C'est nous qui avons mission, comme agents de l'administration, de mettre la main sur ces messieurs.

« C'est à nous, à nous seuls qu'ils appartiennent et nous n'admettons pas plus que nous ne reconnaissons comme valable votre intervention.

Legendre riposta ironiquement :

— Maintenant qu'elle s'est produite, n'est-ce pas...

« Eh bien ! je vous prends au mot...

« Ces hommes vous appartiennent, prenez-en livraison .

Et s'adressant à Feyrerolles ainsi qu'à l'Haricot :

— Quant à nous, allons-nous-en ; nous n'avons rien à faire ici.

Il gagnait la porte, suivi des deux autres qui, sans comprendre, lui obéissaient automatiquement.

Petitpas dit d'une voix agree :

— Je vous rappelle la signature dont je suis porteur, et en vertu de laquelle je vous somme d'avoir à me donner votre concours...

— D'accord, mais à condition que ce concours puisse se produire de façon effective.

« Or, je ne vois pas très bien ce que vous prétendez que nous puissions faire, trois contre ces gaillards-là...

« Vous n'avez point la prétention, j'imagine, de les conduire à Saint-Laurent ?

« Ce serait plutôt eux qui nous mèneraient là où ils ont la prétention d'aller...

Maubert et les autres, fort amusés de la tournure que semblaient vouloir prendre les événements, rigolaient sous cape...

Les agents étaient fort perplexes.

Grosjean lançait à son camarade des œillades, qui indiquaient clairement qu'il réprouvait l'attitude intransigeante prise par lui...

Petitpas finit par grogner :

— Bon, mettons que je n'ai rien dit.

— Vous auriez mieux fait de commencer par vous taire, puisqu'aussi bien vous étiez contraint de finir par là...

Maubert, voyant que l'incident était clos :

— Pour en revenir à l'objection que j'ai soulevée tout à l'heure, dit-il, au cas où le gouverneur refuserait de ratifier l'engagement pris par vous...

— Croyez-vous que je n'y aie point songé ! répondit le jeune homme.

« Aussi, ne traiterais-je qu'en dehors de vous, et avant de vous avoir remis aux mains de l'administration...

« Au cas où la réponse du gouverneur serait négative, je vous rendrais la liberté.

Les deux agents eurent un vif mouvement de protestation

— Vous ne pouvez faire cela ! s'écria Grosjean, Nous vous le défendons absolument.

— De quel droit ? Tout à l'heure vous aviez reconnu vous-même l'impuissance dans laquelle vous vous trouviez, de reconduire vous-mêmes les prisonniers jusqu'au pénitencier.

— Et puis, n'êtes-vous point là pour nous prêter main-forte ! s'exclama Petitpas, d'un ton agressif.

— C'est possible, monsieur l'agent, mais nous sommes actuellement pris dans une impasse de laquelle il faut sortir à tout prix.

« Je mets dans un plateau de la balance ces six condamnés, dans l'autre, une malheureuse enfant dont il s'agit de sauver la vie...

« Je n'hésite pas, et dussé-je agir contre mon devoir, qui serait peut-être en effet de livrer ces gens, je crois devoir écouter ma conscience qui me crie que je dois tout sacrifier au salut de cette infortunée...

« Dans ces conditions-là, vous m'obligerez, vous et monsieur Grosjean, en vous abstenant de toute tentative ayant pour but de me faire revenir sur ma détermination.

Ces paroles avaient été prononcées sur un ton qui ne pouvait laisser à Petitpas et à son compagnon aucun doute sur la résolution irrévocablement prise par le sous-officier...

Ils courbèrent la tête et se retirèrent à l'écart, pour lui montrer qu'ils entendaient ne participer en rien à ce qu'ils considéraient comme contraire à leur mission.

Legendre ajouta :

— Si, même, il vous répugait de nous accompagner, vous êtes libres de demeurer ici ; même, je me mets à votre disposition pour traiter avec le Grand Chef de la tribu des conditions auxquelles il vous ferait reconduire à Saint-Laurent.

Les deux agents se regardèrent.

Ils étaient visiblement tentés par cette proposition, et sans doute Grosjean l'eût-il acceptée... Mais Petitpas protesta aussitôt avec énergie, soit qu'il eût de son devoir un sentiment plus net que son collègue, soit que quelque arrière-pensée eût surgi dans son esprit...

— Non, répondit-il avec une fermeté rageuse, nous avons quitté Saint-Laurent avec une mission déterminée : celle de retrouver et de ramener au pénitencier ces gens-là...

« Je veux dire que nous n'avons pas le droit de les quitter.

« Partout où ils iront, nous devons aller...

— Soit donc, déclara Legendre, à votre guise.

« Seulement, je vous avertis que je me considère comme chef de corps, ayant sur tous ceux qui m'accompagnent droit de vie et de mort...

« Ainsi donc, à la première infraction à la règle que j'établirai... à la première tentative pour mettre une entrave à mes projets, je vous fais passer par les armes

« C'est entendu !

— C'est entendu...

Cet incident une fois réglé avec les agents du gouverneur, Legendre se tourna vers Maubert et vers ses compagnons.

— Donc, dit-il, résumons-nous : obéissance passive, militaire de votre part et de ma part, engagement solennel de faire alléger votre peine.

« Cela va-t-il ?

— Qu'exigez-vous de nous ? demanda Maubert, après avoir promené sur ses camarades un regard interrogateur.

— Vous connaissez la situation : une jeune fille a été enlevée à sa famille.

« Après bien des péripéties, j'ai tout lieu de croire que je suis sur la trace de ses ravisseurs... »

« Il s'agit de les rejoindre et de leur arracher par la force leur proie... »

« Mes compagnons et moi serions dans un état d'infériorité qui ne nous permettrait même pas de songer à rien tenter... »

« Car une tentative ne présentant pas toutes garanties de succès n'aurait pour résultat que d'aggraver davantage encore le sort de la malheureuse. »

« Avec le concours d'hommes déterminés tels que vous, au contraire, on peut risquer la partie... »

« Voilà... »

Ayant fini de parler, le jeune homme attendit, assez anxieux, l'accueil qui allait être fait à sa proposition...

Un des forbans grommela :

— Ce que je vois de plus clair dans cette affaire-là, c'est qu'il y a des coups à recevoir...

— Ça, c'est certain, déclara Legendre ; seulement, je vous ferai observer que ce n'est qu'une probabilité, tandis que le sort qui nous attend ici, aux mains de ces sauvages, est une certitude...

Ces dernières paroles, il les avait prononcées avec une netteté énergique qui ne pouvait laisser subsister aucun doute dans l'esprit des misérables...

Sur Maubert, convergeaient les regards des autres : il était le chef, il jouissait sur eux d'un ascendant tel qu'ils n'auraient fait aucun exploit sans connaître son avis...

Cet avis, il le donna net et très catégorique.

— Monsieur Legendre a raison, déclara-t-il ; entre une éventualité et une certitude, nous n'avons pas le droit d'hésiter...

« J'ajoute d'ailleurs que, ayant perdu la partie, nous devons nous montrer bons joueurs et payer sans nous faire tirer l'oreille... »

« D'autant plus que la perspective d'une balle dans la peau n'est rien à côté du jeu des petits couteaux, du bûcher et autres plaisanteries de mauvais goût qui nous attendent ici... »

« Donc, pour ma part, j'accepte. »

Il n'en fallut pas davantage pour entraîner les autres qui, sans hésitation aucune, donnèrent leur adhésion.

Au même moment, sur le seuil du carbet, un homme parut, dont la vue fit pousser à Legendre une exclamation étouffée...

C'était l'Indien qu'il avait envoyé sur la piste de Maximo Sorralès.

Il était haletant, trempé d'eau et tout sanglant des ronces et des lianes au travers desquelles il lui avait fallu passer.

— Eh bien ?... demanda le jeune homme avec une angoisse que l'on comprendra.

Missa traduisit ensuite les paroles de son compatriote : celui-ci avait relevé les traces de la troupe du Brésilien et l'avait suivie pendant plusieurs heures pour se bien assurer de la direction qu'elle prenait...

Il ne l'avait abandonnée que lorsqu'il l'avait pu faire sans craindre de se tromper sur les intentions de son chef.

Incontestablement, celui-ci se dirigeait vers les monts Tumar-Humac.

Quand ce nom frappa l'oreille de Maubert, il tressaillit et, la face soudainement mauvaise, il gronda :

— Le pays de l'or !...

Les autres, autour de lui, s'assombrirent, et leurs regards se dirigèrent, luisants de rancune, vers le vieux Feyrerolles.

Si celui-là avait voulu, cependant...

Missa poursuivit : pour le messager, cela ne pouvait faire l'ombre d'aucun doute : les ravisseurs de Genevieve voulaient, après avoir traversé l'Eldorado, gagner le territoire du Contesté.

Une fois là, Sorralès pourrait braver impunément toutes les lois et narguer toutes les revendications.

Au Contesté, il était le maître.

Même s'il le voulait, il lui serait loisible de lever une troupe d'hommes déterminés pour repousser par la force toute tentative faite pour lui arracher sa proie.

Legendre écoutait, atterré véritablement par les explications que lui donnait l'Indien.

Celui-ci avait malheureusement raison dans toutes ses déductions.

Le jeune homme connaissait mieux que personne l'histoire de ce territoire qui a Couvani pour capitale et que le Brésil et la France revendiquent depuis plus d'un siècle comme leur appartenant... sans songer que, depuis cette époque où aucune police n'y est faite, le Contesté s'est chargé, lui tout seul, de se trouver des maîtres, ramassis de vauriens, écume de toutes les sociétés de l'univers entier.

Ceux-là, se basant sur l'adage en vertu duquel « possession vaut titre », se considèrent comme chez eux et sauront bien le faire voir le jour où l'une et l'autre de ces deux puissances s'étant mises d'accord, il s'agira d'occuper régulièrement le Contesté.

Mais passons.

L'Indien cependant avait cessé de donner ses explications et maintenant il se taisait, tandis qu'au milieu d'un silence pro-

fond, tous les assistants tenaient leurs regards fixés sur Legendre.

Celui-ci paraissait en proie à une perplexité grande.

La situation, effectivement était terrible : la partie qu'il s'agissait de jouer... et de gagner à tout prix, se présentait dans des conditions singulièrement désavantageuses.

Ainsi que l'avait dit Missa, une fois que Sorralès aurait gagné le Contesté, il faudrait renoncer à lui arracher sa victime.

Il s'agissait donc de le gagner de vitesse, d'arriver avant lui à l'Eldorado et de lui barrer le chemin.

Legendre et ses compagnons en auraient-ils le temps ?...

Les autres avaient sur eux une avance considérable.

— Eh bien ! demanda soudainement Feyrerolles, inquiet du silence de son jeune ami, eh bien ! Legendre, à quoi réfléchissez-vous ?

L'autre tressaillit, passa sa main sur son front, du geste d'un homme qui veut tenter de dégager sa cervelle des nuages qui l'obscurcissent.

— Mon cher monsieur Feyrerolles, dit le jeune homme d'une voix décidée, tout bien pesé, j'estime qu'il n'y a pas lieu d'hésiter.

« Il faut partir sans tarder.

Feyrerolles sursauta.

— Hésitez-vous donc ?... demanda-t-il d'une voix agressive...

La pensée ne lui pouvait venir qu'alers qu'il s'agissait de sauver sa fille, il y eût matière à la moindre hésitation.

Legendre se tourna vers Petitpas et Grosjean.

— Et vous, messieurs, fit-il, que décidez-vous ? Venez-vous avec nous, ou bien préférez-vous que je traite avec les Poligoudous pour votre retour à Saint-Laurent ?

Sans doute, les deux agents avaient-ils déjà réglé ce point entre eux, car, sans hésitation aucune, Petitpas, répondant pour les deux, déclara :

— Nous vous accompagnons, Legendre.

« Dans la situation où nous nous trouvons, nous devons être tous solidaires les uns des autres, et notre concours peut vous être utile.

— Dites indispensable, appuya Legendre qui avait intérêt à flatter les deux misérables.

— D'autant plus, insinua narquoisement Maubert, que votre devoir est de nous surveiller maintenant que vous nous avez mis la main dessus.

Petitpas lança au forçat un regard sombre.

— Parfaitement, répliqua-t-il d'une voix menaçante qui trahissait toute la rancune enfiellée dont son âme était pleine.

Maubert haussa les épaules, et, désignant d'un hochement de tête les deux agents à Legendre :

— Tenez, voulez-vous mon avis?... eh bien ! c'est que vous ferez bien d'avoir ces deux gaillards-là à l'œil si vous ne voulez pas avoir des désagréments avec eux à un certain moment...

XVI

ENTRE GROSJEAN ET PETITPAS

Il y avait trois jours qu'on remontait en pirogue le cours de l'Ay...

Après mûre réflexion et surtout après avoir consulté les Indiens qui devaient les accompagner dans leur expédition, les Européens avaient décidé de regagner le Maroni pour le remonter et passer ensuite dans son affluent...

La source de celui-ci, se trouve, en effet, dans les monts Tumac-Humac.

Il traversait conséquemment toute cette région fertile en alluvions aurifères à laquelle l'imagination enfiévrée des chercheurs d'or a fait donner le nom magique d'Eldorado...

Legendre et Feyrerolles avaient, en effet, reconnu l'impossibilité, pour rejoindre Sorralès et sa bande, de se jeter sur ses traces et de tenter de le forcer de vitesse.

Les autres avaient sur eux deux avantages incontestables : d'abord leur avance qui était de près de vingt-quatre heures ; ensuite l'expérience qu'ils avaient de ces sortes de voyages et surtout leur connaissance du pays.

C'est alors qu'après avoir longuement interrogé ceux des Poligoudous que le hasard des chasses avait entraînés dans ces contrées, Legendre et Feyrerolles avaient songé à user de la voie du fleuve..

Quoique contraints de remonter le courant, ils pouvaient toujours espérer arriver plus rapidement qu'en prenant la voie de terre.

Les Poligoudous sont des gaillards énergiques, bien musclés, habiles au maniement de la pagaie ; ils pouvaient, s'ils le voulaient, permettre à nos aventuriers de réussir dans leurs projets..

Assurément, en empruntant la voie du fleuve, il s'agissait de faire un détour, car le confluent de l'Ay et du Maroni se trouvait situé assez haut dans le cours de ce dernier et il faudrait ensuite remonter vers le nord..

Mais en dépit de cet inconvénient, très grave assurément, Legendre avait dû reconnaître que ce plan était le seul à adopter.

Il y avait également, en procédant ainsi, un autre danger à courir : c'était celui de manquer Sorralès et sa bande au passage.

L'Eldorado est grand et les monts Tumac-Humac étendent leurs chaînes sur une grande contrée...

Cependant, le nombre des cols passables est très réduit, et il y avait lieu de supposer que les ravisseurs de Geneviève, ne se sachant pas surveillés, n'iraient point chercher de difficultés et prendraient purement et simplement le sentier indien...

Et voilà dans quelles conditions la barque avait quitté le village des Poligoudous, huit jours auparavant...

Car, outre le cours de l'Ay à remonter, il avait fallu encore, pour rencontrer son confluent, remonter le Maroni pendant huit jours entiers...

En s'enfonçant ainsi dans le sud, Legendre et Feyrerolles n'étaient point sans appréhension.

Ils se trouvaient pour ainsi dire à la merci de leurs guides.

Que ceux-ci, pour une raison ou pour une autre, se trompassent de chemin et c'en était fait de Geneviève.

Assurément, Missa avait déclaré qu'il n'y avait aucune trahison à redouter de ces gens-là, du moment que c'était avec l'assentiment de Gadou qu'ils se lançaient dans ce voyage.

Mais peut-on jamais être sûr des hommes ?

Chose singulière, les forbans ne l'inquiétaient en aucune façon...

Il ne redoutait, de leur part, aucune trahison qui eût tourné, d'ailleurs, aussi bien contre eux que contre leurs ennemis...

Peut-être, si les Poligoudous eussent été susceptibles de se prêter à quelque combinaison, Maubert eût-il songé à leur en proposer quelqu'une..

Mais Missa était le seul qui pût servir d'interprète, et Legendre était aussi sûr de Missa que de lui-même...

Petitpas et Grosjean étaient des quantités négligeables, desquelles il n'y avait pas lieu de se préoccuper...

Le tout était donc qu'on eût navigué assez rapidement, pour avoir pu gagner de vitesse ceux qu'on voulait atteindre, de façon à pouvoir leur couper la route et avoir avec eux l'explication qu'on voulait avoir...

On avait débarqué dans une crique, à laquelle aboutissait le sentier que les Indiens avaient coutume de suivre pour franchir les passes.

On avait dressé le camp et, la soupe une fois mangée, chacun s'était hâté de s'enrouler dans sa couverture pour prendre le plus rapidement possible un repos bien gagné.

Les guides avaient déclaré qu'il fallait partir au lever de l'aurore, si l'on voulait arriver, avant l'ombre du crépuscule, au lieu qui servait ordinairement d'étape...

Legendre, comme les autres, s'était endormi.

Tout à coup, il sentit qu'on lui touchait légèrement à l'épaule...

Il se réveilla en sursaut et allait pousser une exclamation, quand une petite main s'appliqua sur ses lèvres...

En même temps à son oreille, une voix murmurait :

— Silence, monsieur Legendre... ne faites pas de bruit, au nom du ciel !

Il reconnut la voix de Mouche d'or, et demanda aussi discrètement que possible :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a, monsieur Legendre, répondit l'enfant, que vous êtes trahi...

Il sursauta, attachant sur elle, dans les ténèbres, des regards fous...

— Trahi ! répéta-t-il... par qui ?

Et, aussitôt la pensée des forbans lui venant, il ajouta :

— Ah ! les gredins !...

Et d'une voix tremblante de colère :

— Voyons, parle... que sais-tu ?... Que se proposent-ils de faire ?...

— Hélas, monsieur, ils ont agi... ils sont partis.

— Tous ?...

— Tous les deux, oui, monsieur...

— Comment ! tous les deux !... de qui parles-tu ?

— Des deux agents, monsieur...

— Petitpas et Grosjean !...

— Oui, monsieur Legendre ; de qui donc pensiez-vous que je parlais ?

— Des autres... Maubert et ses compagnons.

Il ajouta, avec un geste de désinvolture :

— Ma foi... si ce ne sont que Petitpas et Grosjean... bon voyage !...

« C'est un débarras pour nous... »

La gamine hochait la tête et riposta :

— Je ne pense pas comme vous, monsieur ; non pas que vous auriez pu beaucoup compter sur leur concours ; seulement, vous devriez réfléchir que pour vous quitter aussi brusquement, au milieu d'une contrée aussi déserte, c'est qu'ils ont un plan...

— Bien entendu : ce plan, quel est-il d'après toi ?

— Moi, j'imagine que depuis longtemps ils avaient résolu de nous fausser compagnie, vu qu'il leur répugnait de paraître donner par leur présence, leur assentiment à l'accord intervenu entre Maubert et vous...

— Mais, je te le répète, étant donné que je ne pouvais en aucune façon faire fond sur eux, j'aime autant en être débarrassé...

« Et je ne vois point en quoi leur départ peut, ainsi que tu l'as dit tout à l'heure, constituer une trahison à mon égard. La gamine avait allongé ses lèvres dans une moue significative.

— Imaginez, cependant, monsieur, que ces deux gaillards-là se proposent de rejoindre leur ami Sorralès, et lui révèlent votre présence dans ces parages.

Impressionné sur le premier moment, Legendre sursauta...

Mais, à la réflexion, la supposition de la gamine lui parut appartenir au domaine de l'in vraisemblable ; aussi, répondit-il :

— Voilà une hypothèse que je ne puis admettre ! comment veux-tu que ces gens, qui ne nous ont pas quittés un seul moment, aient pu se mettre en rapport avec Sorralès, dont la marche leur doit être aussi inconnue qu'à moi-même.

« En outre, ignorants aussi bien que moi du pays, comment pourraient-ils guider leurs pas ?...

Et, brusquement, comme étonné de n'avoir pas songé à poser plus tôt cette question, il demanda :

— D'ailleurs, comment sais-tu cela ?

— Je les ai vus, tout à l'heure, quitter le campement...

— Pourquoi n'as-tu pas prévenu ?

— Je suis venue vous avertir aussitôt que j'ai pu...

— Il fallait crier, appeler...

— Je n'ai pas osé... ils m'auraient tuée...

— Allons donc ; ce sont peut-être des canailles, ce ne sont pas des assassins...

— Erreur, monsieur Legendre, ce sont des assassins : car, pour pouvoir s'enfuir sans que l'alarme soit donnée, ils ont tué l'Indien préposé à la surveillance du camp et à l'entretien du feu.

Cette fois, Legendre fut sur pied, d'un bond.

— Tué l'Indien !... s'écria-t-il, d'une voix sourde...

Mais l'enfant supplia :

— Silence, monsieur Legendre... parlez plus bas... vous n'avez aucun intérêt à répandre l'alarme parmi nos compagnons.

« Cette mort pourrait impressionner les Poligoudous qui seraient capables de nous abandonner pour retourner à leur carbet.

Cet avis parut sage au jeune homme :

— Comment, ils n'ont point hésité à commettre un meurtre !...

« Tu aurais dû commencer par me prévenir de cela, j'aurais alors compris le danger de l'incident, et j'aurais agi sans tarder.

— Agi ! comment cela ? murmura la fillette.

— On se serait lancé à leur poursuite, on les aurait rejoints.

Mouche d'or étendit la main dans la direction des fourrés épais, de l'entrelacement inextricable des lianes et des troncs d'arbres.

— Comment voulez-vous avoir la prétention de retrouver quelqu'un là dedans ?...

« Allez, ils sont partis... et bien partis...

— Mais, si tu admets comme impossible qu'on les puisse retrouver, comment admets-tu qu'ils puissent se diriger eux-mêmes ?

C'était là, en effet, un problème dont il n'était guère aisé à Legendre de trouver la solution, même aidé des lumières de Mouche d'or.

Cette solution, ils ne devaient point tarder cependant à la trouver.

Aussitôt qu'aux premières lueurs de l'aube, il s'agit de lever le camp et que, comme tous les matins avant de partir, Missa fit le dénombrement de l'escorte poligoudous, il constata l'absence de deux Indiens.

L'un était celui que les deux agents avaient assassiné et dont Legendre avait, au cours de la nuit, jeté le cadavre dans le fleuve, pour que ses camarades ne fussent point impressionnés.

Mais l'autre ?

Et, tout aussitôt, à lui-ainsi qu'à Feyrerolles mis par lui au courant, vint la même idée.

Le second Indien avait pris la fuite avec Petitpas et Grosjean.

Voilà qui expliquait comment ils avaient eu l'audace de se lancer à travers ces régions inconnues.

Les deux blancs, ainsi que Missa et Mouche d'or, tinrent alors conseil.

Et c'était véritablement impressionnant le conciliabule de ces quatre personnages, groupés dans un coin, conversant à voix basse, au milieu de la nuit.

C'est à peine si le chuchotement discret de leurs voix troublait le grand silence qui enveloppait le campement et la forêt.

Ils furent longs à se mettre d'accord, chacun des deux blancs préconisant une conduite différente, bien qu'ils ne pensassent le moins du monde, l'un ou l'autre, à abandonner la partie.

Seulement, ils tendaient au même but, par des moyens différents.

Feyrerolles était partisan de se jeter sur les traces des deux déserteurs pour tenter de les rattraper avant qu'ils eussent rejoint Maximo Sorralès et les empêcher, conséquemment, de prévenir ce dernier de la poursuite acharnée dont il était l'objet.

Legendre, au contraire, était d'avis de négliger ces deux misé-

rable et de poursuivre le chemin en avant, comme si de rien n'était, en accélérant cependant l'allure, autant qu'il serait possible, de façon à ne pas se laisser devancer par celui qu'on voulait atteindre.

— Il est indispensable, expliquait-il, à l'appui de sa théorie, que nous nous emparions, avant Maximo, du défilé de Torrero de Sangre.

« C'est le seul, nous a-t-on affirmé, qui donne accès dans l'Eldorado.

« Nous y attendrons le misérable et ses complices et, à la dernière seconde, nous nous emparerons de lui !

Ce à quoi Feyrerolles expliquait :

— Le croyez-vous donc assez naïf pour suivre le même itinéraire, quand il sera fixé sur ce qui l'attend ?

— Je me demande un peu ce qu'il pourrait faire ?

— Rebrousser chemin.

— Dans quel but ?... Sait-il si nous n'avons pas pris nos précautions pour lui couper la retraite, profitant précisément du cas où, Petitpas et Grosjean l'ayant mis au courant de nos intentions, il songerait à nous échapper ?

Mouche d'or ajouta :

— Et puis vous oubliez, monsieur Feyrerolles, que Petitpas et Grosjean veulent toucher la prime promise à ceux qui arrêtent des évadés.

« Ils ne permettront pas à Sorralès de revenir en arrière.

« Bien au contraire, ils le pousseront à nous attaquer ; c'est certain.

Cet argument frappa Feyrerolles, qui finit par se ranger à l'avis de son compagnon ; et il fut décidé qu'on partirait, avec les premières lueurs de l'aube, pour exécuter le programme convenu.

Restait maintenant à examiner la question de savoir si on mettrait le reste de la troupe au courant de ces événements.

En ce qui concernait les Indiens qui servaient d'éclaireurs, la question fut résolue, unanimement, par la négative.

La trahison d'un des leurs pourrait leur inspirer, à eux aussi, le désir de trahir.

En ce qui concernait Maubert et les autres, les avis furent encore partagés...

Feyrerolles penchait pour qu'on ne les avertisse pas plus que les Indiens du départ de Petitpas et de Grosjean...

Cela pourrait les inciter à tourner les talons.

Quel intérêt avaient-ils à marcher à la rencontre de ceux qui n'avaient qu'un but : s'emparer d'eux et les reconduire au pénitencier.

Ce à quoi Legendre répondit :

— Quel intérêt auraient-ils à ne point tenir les engagements pris vis-à-vis de nous ?

« Ils savent bien qu'en cas de refus d'obéissance de leur part nous devons les livrer aux Poligoudous et ils connaissent, par avance, le sort qui les attend.

« Donc, leur intérêt est d'aller au-devant d'une éventualité possible, mais non certaine, pour fuir ce qui est une certitude.

— Mais à quoi bon les mettre au courant ?...

— Pour leur démontrer qu'il est indispensable, le moment venu, de se conduire avec toute l'énergie dont ils sont capables.

— En ce cas, observa fort logiquement Feyrerolles, rien ne nous oblige à les prévenir avant que le moment en question soit venu...

— C'est bien mon intention...

Et ainsi fut fait...

A l'aube, on leva le camp, et la troupe se mit en marche dans l'ordre qui avait été réglé d'avance...

Feyrerolles marchait à cinq cents pas en avant, en compagnie de l'Indien Poligoudou qui servait de guide.

Il avait dans sa ceinture son revolver tout armé, prêt à casser la tête de l'homme, à la moindre velléité de trahison de sa part...

En arrière, Mouche d'or accompagnait les porteurs, jouant le rôle du chien de berger, surveillant les Indiens qui eussent été tentés de se jeter dans la brousse, pour fausser compagnie aux blancs...

Agile et preste, elle faisait la navette entre l'arrière-garde et le gros de la troupe, placé sous le commandement immédiat de Legendre...

Celui-ci marchait en compagnie de Maubert et des autres bagnards.

Leur attitude ne donnait prise à aucune inquiétude, à aucun soupçon ; ils causaient et riaient entre eux de la manière la plus naturelle du monde...

Même, Maubert s'entretenait familièrement avec Legendre, lui donnait des renseignements sur ces régions au travers desquelles il avait trainé ses guêtres, comme chercheur d'or...

De Petitpas et de Grosjean, il n'avait point été question entre eux.

C'était à croire que Maubert n'avait point constaté la disparition des deux agents de l'autorité.

C'était invraisemblable...

Aussi, peu à peu, Legendre commença-t-il à concevoir quelques appréhensions, ne pouvant comprendre comment les forbans ne cherchaient point à satisfaire leur animosité relativement à un point aussi délicat...

Que devait-il supposer ?...

De même pour la rapidité avec laquelle, par l'intermédiaire

de Missa, il avait demandé au chef des Poligoudous de conduire la marche...

Maubert n'avait, à ce sujet, témoigné aucun étonnement...

Ses compagnons et lui avaient allongé les jambes, comme si la mesure leur avait paru la plus naturelle du monde...

Une aussi grande philosophie paraissait, à bon droit, surprenante à Legendre...

Mais comment en connaître la véritable cause ?

Il ne pouvait vraisemblablement pas interroger ses compagnons là-dessus...

Force lui était donc de s'en tenir aux conjectures... mais, dans ces conditions-là, son appréhension n'avait point tardé à se transformer en angoisse.

De la part de gens tels que ceux-là, il devait tout redouter...

C'est à peine si on fit une halte d'une heure au point qui avait été indiqué par les Poligoudous comme lieu d'étape pour passer la nuit...

Aussitôt après avoir pris le repas, on était reparti... en dépit de la chaleur accablante.

Legendre avait signifié au guide sa volonté absolue d'arriver avant la nuit au Torrento de Sangre...

— Une fois là, avait-il expliqué à Feyrerolles, nous pourrions souffler...

« Maximo Sorralès n'aura pas d'autre moyen de pénétrer dans l'Eldorado qu'en passant par là.

« Qu'il veuille ou non, il lui faudra traiter avec nous...

— Ou combattre... riposta le vieux surveillant...

Et Legendre répondit, le plus naturellement du monde :

— Ou combattre...

XVII

LE TORRENTO DE SANGRE

En vérité, Legendre n'avait point eu tort de fonder ses espoirs sur le Torrento de Sangre.

C'était une position militaire de premier ordre.

Qu'on s'imagine à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, la cime dénudée d'un pic rocheux que voile presque continuellement une nuée épaisse...

A cette hauteur, le panorama est caché aux yeux par un ciel nébuleux et humide.

Sur les épaules du voyageur assez hardi pour s'aventurer dans ces solitudes, tombent des gouttelettes glacées.

Cette buée même semble de la vapeur d'eau qui pénétrerait par les narines, par la gorge, même par les pores de la peau, jusqu'au plus profond des poumons...

Un étroit défilé a été creusé dans le roc par un torrent qui vient des sommets voisins, plus élevés, eux, de mille à quinze cents pieds... .

Depuis des milliers d'années, cette eau se rue à l'assaut des rochers et, peu à peu, triomphe de leur dureté...

Sur une longueur d'à peu près cent mètres, le torrent coule en eau mugissante dans cette manière de canal pour se précipiter ensuite, en bondissant, sur le versant qui regarde la Guyane ; au bas des monts Tumac-Humac, il coule plus paisible pour former bientôt un cours d'eau très large, qui s'en va rejoindre le Maroni...

Une manière de sentier, juste assez large pour qu'on y puisse poser les pieds, surplombe le niveau des eaux, dont l'écume jaillit et vous inonde...

C'est ce sentier qui met en communication les deux versants de la montagne et donne accès à l'Eldorado.

Certes, il ne faut point avoir le vertige pour s'y aventurer. Le grondement sinistre des eaux, leur bouillonnement écumeux forment une presque irrésistible attraction sur eux, qui leur fait tourner la tête...

On n'en est plus à compter le nombre des victimes qui ont roulé dans le Torrento de Sangre et dont les corps en lambeaux sont demeurés accrochés aux pointes qui hérissent la tête des roches.

Les vautours, qui pullulent dans ces parages, y montent une faction jalouse et se chargent de ne laisser bientôt plus que des squelettes blanchis par le soleil et impressionnants à voir.

Le pays de l'or est un pays d'accès difficile, comme si la Providence eût voulu faire comprendre aux hommes que le bonheur est, en fait, chose qui doit se gagner péniblement...

Feyrerolles et Legendre, en arrivant en ce lieu sinistre, n'avaient point été maîtres d'un mouvement de joie.

Cette situation de premier ordre au point de vue stratégique, leur permettait d'espérer d'arriver à ce qu'ils avaient résolu.

Deux hommes, énergiques et déterminés, auraient été capables, eux tout seuls, d'arrêter une troupe plus nombreuse que celle de Sorralès.

A plus forte raison, secondés comme ils l'étaient, la besogne leur serait-elle aisée.

Le premier soin du jeune homme avait été de s'assurer qu'ils n'avaient point été, ses compagnons et lui, devancés par le Brésilien.

Il avait envoyé, aussitôt arrivé au Torrento de Sangre, deux émissaires choisis parmi les plus agiles de ses Poligoudous.

L'un avait pour mission de franchir le défilé et de pénétrer

sur le territoire de l'or, en suivant le sentier qu'on suivait ordinairement, jusqu'à une distance de vingt kilomètres.

L'autre devait s'avancer à une distance semblable, mais dans une direction tout opposée, marchant à l'avance du Brésilien et de sa troupe...

Les deux éclaireurs se contrôlèrent ainsi l'un l'autre...

Assurément, il n'y avait aucune vraisemblance à ce que Maximo Sorralès eût réussi à franchir le défilé avant l'arrivée de nos amis.

Ceux-ci avaient marché à une telle allure, que même parvenu par Petitpas et par Grosjean, le Brésilien n'eût pu les gagner de vitesse.

Mais l'expérience avait rendu méfiant le sous-officier et, maintenant, il préférait des certitudes à des probabilités...

Ainsi, quand son second émissaire arriva pour lui signaler qu'il avait rencontré la bande ennemie à une dizaine de kilomètres de là, s'apprêtant à s'engager dans les premiers contreforts de la montagne, Legendre éprouva-t-il un mouvement de joie intime ?

Dix kilomètres de côtes à gravir... sous un soleil torride !

Les autres n'arriveraient pas en vue, avant plusieurs heures... et plusieurs heures, cela représentait la tombée de la nuit...

C'était plus de temps qu'il n'en fallait pour préparer la défense et rendre la position inexpugnable...

En compagnie de Feyrerolles, il commença par visiter le défilé en tous sens, s'assurant qu'il n'existait aucun autre sentier, permettant de passer d'un côté à l'autre du versant, autrement que par le Torrento de Sangre.

Dans ces conditions-là, il suffisait de barricader le sentier, pour le fermer comme au moyen d'une porte.

C'est à cette besogne qu'il employa les Poligoudous ; il se fit d'amonceler là une quantité de fragments de rochers, au moyen desquels ils construisaient, sous la direction de Missa, une manière de barricade.

Celle-ci surplombait le torrent, dont les eaux bondissantes formaient une barrière plus infranchissable encore...

Quiconque s'y fût aventuré n'en fût pas sorti vivant...

Donc, tout cela était à merveille pour arrêter les bandits.

Mais il fallait s'assurer qu'il leur serait impossible de rétrograder et de battre en retraite.

C'était là que le concours de Maubert et de ses compagnons devenait indispensable.

Pendant que les Indiens travaillaient à barrer le défilé, Legendre et Feyrerolles réunirent les forbans et leur apprirent ce qu'on attendait d'eux...

Habilement cachés dans les rochers, ils surgiraient sou-

dain, lorsque la bande de Sorralès, trouvant le sentier obstrué, reviendrait sur ses pas.

Alors, elle se trouverait prise comme dans une souricière entre la paroi à pic de la montagne, les eaux bouillonnantes du torrent, la barricade et les canons des carabines braqués sur eux...

Au fur et à mesure que le jeune homme détaillait son plan, sa voix vibrait, son visage s'éclairait...

La confiance échauffait son cœur, et l'espoir ranimait son énergie un moment abattue.

Serrant les mains de Feyrerolles, il lui dit :

— Allez... maintenant l'affaire est certaine.

« Nous sauverons Geneviève... mon bon ami...

— Avec l'aide de la Providence, insinua le vieillard moins prompt à s'emballer que son jeune compagnon.

— Et avec votre aide aussi... papa Feyrerolles, dit une voix railleuse.

Cette voix était celle de Maubert...

Le vieux surveillant tressaillit.

C'était la première fois que le forban lui adressait la parole depuis que les circonstances dramatiques que l'on sait les avaient réunis.

En outre, il lui semblait que dans l'intonation même de la voix, il y avait quelque chose de railleur, d'agressif.

Il demanda brusquement :

— Ce qui veut dire ?..

— Tout simplement ceci : le sergent Legendre a tout prévu, tout combiné...

« Et il me semble que les dispositions prises par lui ne peuvent qu'aboutir au succès.

« Seulement, peut-être la prudence, qui sembla être sa qualité première, lui imposait-elle de s'entendre un peu avec moi et mes compagnons...

Ces compagnons se trouvaient là, groupés derrière lui ; d'un signe de tête muet, ils approuvèrent cette déclaration...

Les sourcils froncés, dominant la colère sourde qui grondait en lui, Legendre demanda :

— Qu'entendez-vous par là ?... précisez..

« Nous ne sommes point en une situation qui permette les sous-entendus... les quiproquos.

Maubert eut un geste rassurant.

— D'ailleurs, ce n'est point notre intention, dit-il.

« Ainsi donc, voici : le papa Feyrerolles se souvient dans quelles conditions nous avons quitté, lui et nous, l'île Royale.

Le vieux surveillant, serrant ses poings, grommela :

— Misérables coquins, oser provoquer ce souvenir...

Impassible, Maubert lui dit :

— Ah ! de grâce, point de colère, point de gros mots...

« Nous avons, ce me semble, mieux à faire qu'à perdre notre temps en de vaines insultes.

l'attitude du forban était d'autant plus irritante, que son langage était plus prétentieux en sa forme.

Nous avons dit que cet homme avait été autrefois instituteur, et il affectait de donner à sa conversation une tournure littéraire.

Il poursuivit :

— Donc, en faisant ce que nous avons fait, nous avions un projet bien arrêté... projet qui aurait, depuis longtemps, reçu son exécution, si nous ne nous étions heurtés à un entêtement dont, pour ma part, je n'ai jamais vu aucun exemple.

Il s'écoutait visiblement parler, et les deux autres devaient faire appel, pour se dominer, à toute leur force de volonté...

Maubert dit encore :

— Mais il ne faut jamais désespérer de la Providence, dont les vues sont insondables.

« La meilleure preuve, c'est que voici que la partie redevient belle pour nous.

— Au fait, grommela Legendre... au fait... nous perdons notre temps.

« Si tous ces préambules ont pour but de nous aviser que nous ne devons pas compter sur votre concours... dites-le carrément.

« Au moins, nous saurons à quoi nous en tenir... quoiqu'il y ait de notre part engagement pris...

Maubert esquissa avec son index un geste négatif.

— Erreur... sergent Legendre... mais au point de vue de la loi, un engagement pris sous une pression morale ou physique est nul.

« Donc, notre conscience est fort à l'aise.

Leur conscience !...

Et c'était sérieusement que ces bandits osaient faire allusion à leur conscience !

— Nous voulions, en quittant l'île Royale, gagner le pays de l'or !

« Nous avons, les uns et les autres, suffisamment trimé sur les chantiers de l'Etat pour avoir le droit de songer à nous retirer dans nos patelins respectifs, avec quelques rentes.

« Au fond, c'était une ambition fort légitime ; en la réalisant, nous ne faisons tort à personne...

« Monsieur Feyrerolles, par un scrupule exagéré, s'est refusé à nous faciliter la réalisation de notre plan...

« Pour vaincre sa résistance, nous avons songé à nous emparer de sa fille.

— Canailles !...

— Il s'en est trouvé un plus canaille que nous qui avait cueilli la demoiselle...

« Or, maintenant, voici qu'il dépend, pour ainsi dire de nous, que papa Feyrerolles puisse serrer sa chérie sur son cœur...

« Dans ces conditions-là, nous vous disons : Part à deux, il faut que dans un aussi beau jour de fête, tout le monde soit content...

« Si Maximo Sorralès réussit à franchir le défilé de Torrento de Sangre, vous ne pourrez jamais le rejoindre, car aussitôt dans le Contesté, il lèvera, s'il le veut, une armée...

« Donc, c'est ici qu'il faut l'arrêter ; mais, vous n'aurez de chance de vous opposer à son passage, qu'en nous demandant notre concours.

« Eh bien, papa Feyrerolles, ce concours vous est tout acquis, à condition qu'une fois en possession de votre fille, vous preniez l'engagement de nous guider à travers le pays de l'or.

Le vieux surveillant sursauta.

Les bras croisés sur la poitrine, attachant sur son interlocuteur un regard flamboyant, il s'écria :

— Ah ça ! êtes-vous fou !... me demander ça, à moi... alors qu'étant en votre pouvoir et en dépit des menaces de mort que vous profériez, je vous ai refusé...

— Pardon, papa Feyrerolles, répliqua l'autre avec un calme imperturbable, pardon, les circonstances ne sont point les mêmes...

« Au temps dont vous parlez, ce n'était que vous, qui étiez en péril.

« Aujourd'hui, c'est du sort de votre fille qu'il s'agit...

Le vieillard fit mine de se jeter sur Maubert.

Legendre, heureusement, l'arrêta ; alors, Feyrerolles cacha son visage dans ses mains, gémissant :

— Misérables ! misérables !...

— Mon Dieu ! poursuivit Maubert d'une voix pleine de désinvolture, ce que je vous demande n'est pas sorcier et n'exige aucun effort ; nous sommes à la lisière de l'Eldorado ; il s'agit de diriger nos recherches, voilà tout.

« Qui sait ! peut-être, est-ce l'affaire d'une quinzaine de jours seulement... peut-être moins...

« C'est une chance à courir...

« Notez que je ne demande nullement à M. Legendre de nous aider dans cette exploitation, dès qu'il nous aura aidés à trouver un gisement intéressant...

« Il pourra traverser les coteaux avec sa belle et regagner la Guyane... mais sans nous...

« Je le laisse libre même, s'il veut se mettre d'accord avec sa conscience, de nous dénoncer aux autorités de Saint-Laurent et de revenir nous chercher avec une force armée...

« On ne peut se montrer plus conciliant...

Feyrerolles éclata :

— Et j'écoute ce bandit... et je le laisse parler... et je ne lui ai pas envoyé déjà un coup de revolver dans la tête.

La main du vieillard cherchait machinalement, à sa ceinture, la crosse de l'arme.

— Feyrerolles ! s'écria Legendre, en faisant mine de l'arrêter.

Maubert haussa les épaules.

— Laissez, laissez donc, fit-il ironiquement : papa Feyrerolles n'a nullement l'intention de mettre ses menaces à exécution...

« Il faudrait qu'il fût fou pour jeter ainsi sa poudre aux moineaux.

« Tout à l'heure, il aura à faire de ses cartouches un emploi plus judicieux que de trouver la carcasse d'un pauvre diable, tel que moi.

« D'ailleurs, j'en ai assez dit et si vous ne vous rendiez pas à mes raisons, toutes de sentiment, je dois vous prévenir que j'ai d'autres arguments à ma disposition.

En disant ces mots, il étendait le bras ; Legendre et Feyrerolles suivirent la direction de son index et poussèrent une exclamation d'effroi !...

Non loin d'eux, s'empilaient les bagages des voyageurs.

Sur une caisse d'assez grandes dimensions, Van Velden, le tenancier du *Cosmopolitan Hôtel*, était assis.

Il fumait tranquillement sa pipe et, dans son attitude, à première vue, il n'y avait rien qui pût légitimer l'émotion de nos amis.

On la comprendra, cependant, cette émotion, lorsqu'on saura que la caisse sur laquelle se tenait le Hollandais était celle qui contenait les munitions.

Legendre avait, du premier coup d'œil, remarqué qu'un panneau de cette caisse était défoncé, il suffisait d'une étincelle, tombant de la pipe d'un fumeur, pour mettre le feu aux cartouches...

Et, alors...

— Misérable ! gronda le sous-officier.

Maubert, impassible, haussa les épaules.

— Mais non, répondit-il avec calme, vous avez tort de vous fâcher...

« Dans la vie, il convient d'être pratique et de faire ce qu'il convient pour arriver au but qu'on s'est proposé.

« Vous manifestez quelque répugnance à vous entendre avec moi...

« Et cette entente vous est aussi indispensable qu'à moi...

« Vous verrez, vous serez le premier à me remercier, quand vous verrez enfin votre chère fille dans vos bras.

Une grosse larme avait jailli des paupières de Feyrerolles et roulait lourdement le long de ses joues hâlées.

— Eh bien ! demanda, au bout de quelques secondes, Maubert, est-ce chose convenue ?

— Mais, s'écria le vieux surveillant, d'une voix désespérée, rendez-vous compte du rôle infâme que vous me faites jouer...

« Je me fais complice de votre évasion !... »

— Mais non, papa Feyrerolles, n'exagérez donc pas...

« Notre évasion est une chose accomplie, et notre accord date de deux cents lieues de l'île Royale... »

« Que pourrait-on vous reprocher ? »

« De ne nous avoir pas pris au collet, pour nous reconduire au pénitencier... »

« Vous-même en avez reconnu l'impossibilité ; vous étiez prisonnier de vos prisonniers. »

« D'ailleurs, si vous voulez bien réfléchir un moment, vous reconnaîtrez qu'à notre point de vue, c'est une véritable chance que nous ayons fui l'île Royale, car si vous pouvez mettre la main sur les misérables qui ont enlevé votre fille, ce sera grâce à nous. »

« Seuls, vous êtes impuissants à faire quoi que ce soit... »

Cet argument était entièrement conforme à la vérité.

Tête basse, Feyrerolles et Legendre gardaient le silence, ils ne savaient que dire.

Mouche d'or, en cet instant, arriva tout essouffée.

— Monsieur Legendre, dit-elle, les voilà qui arrivent...

Le sous-officier tressaillit, et son regard chercha celui de Feyrerolles...

Celui-ci demanda, enfin, d'une voix assourdie par ses mâchoires contractées :

— Bref, que désirez-vous ?... »

— Votre parole que, lorsque vous aurez fini avec Maximo Sorralès, vous nous conduirez dans l'Eldorado et nous faciliterez, en toute conscience, nos recherches.

Le vieux surveillant étreignit sa poitrine de ses deux mains crispées ; s'il eût pu arracher sa chair avec ses ongles, il l'eût fait, tellement était aiguë sa rage et poignante sa douleur...

— Eh bien ? demanda Maubert avec impatience... il faut vous hâter.

Enfin, Feyrerolles leur lança ces mots :

— C'est entendu...

Maubert poussa une exclamation joyeuse :

— A la bonne heure ! déclara-t-il, vous vous arrêtez à la solution la plus raisonnable...

« Je ne vous demande pas d'engagement plus solennel ; votre parole me suffit, car vous êtes un honnête homme... »

Feyrerolles rectifia, d'une voix amère :

— Un honnête homme qui pactise avec des bandits !... quelle honte !...

Maubert ricana :

— Si vous êtes si honteux que ça... laissez les choses en l'état, et résignez-vous à avoir Maximo Sorralès pour gendre...

Feyrerolles dressa ses poings furieusement au-dessus de la tête du misérable :

— Gredin !.. gredin !..

Mais ce fut Legendre lui-même qui le calma :

— Voyons, monsieur Feyrerolles, lui dit-il doucement, puisque vous vous êtes engagé maintenant à faire ce qu'ils exigeaient...

— De quel front oserai-je maintenant me présenter devant mes amis, devant ma fille, même ?...

— Ne songez point à cela, Feyrerolles.

« Vous êtes prêt à sacrifier votre vie à votre fille, n'est-ce pas ?

— Ah ! de grand cœur !..

— En ce cas, puisque son salut passe, à vos yeux, avant tout...

— Pas avant l'honneur...

Mais cette discussion était oiseuse...

Legendre, lui-même, comprenait que les circonstances ne permettaient point qu'on perdît ainsi son temps, dans des conversations qui ne pouvaient aboutir à rien...

Le mieux était de brusquer les choses...

S'adressant à Maubert, il lui dit donc d'une voix impérative, de cette voix qui courbait sous la sienne toutes les volontés :

— Vous et vos hommes, allez vous poster ici, dans cette anfractuosité de rocher...

« Vous vous y tiendrez tapis, sans bouger, sans souffler un mot...

« Vous ne sortirez que lorsque vous verrez apparaître, à l'entrée du défilé, Sorralès, rebroussant chemin...

— Et, alors, nous le coucherons à terre par une fusillade bien nourrie...

Legendre poussa une exclamation :

— Etes-vous fou !.. pour risquer d'atteindre celle que nous voulons sauver ?...

« Pas un coup de feu, vous entendez, par un seul...

— Alors quoi ?...

— Il s'agit tout simplement d'intimider ces misérables en surgissant soudain, la crosse à l'épaule, prêts à tirer, leur barbant la retraite par une levée de carabines...

— Ensuite ?

— Ensuite, vous me laisserez faire : le reste me regarde...

— Mais s'ils tirent sur nous, objecta Van Velden, nous ne pourrions cependant pas nous laisser canarder ainsi que des têtes de pipes, sans rien faire ?...

— Il faut cependant qu'il en soit ainsi...

« Notez que, lorsque vous vous serez montrés, rien ne s'op-

pose à ce que vous cherchiez, derrière les rochers, un abri contre les balles...

« Le principal est que ces misérables nous sachent armés...

— N'empêche, bougonna Van Velden, qu'il y aura des prunes à récolter...

— Il y aurait mieux que cela à récolter chez les Poligoudous, riposta Legendre avec emportement.

« D'ailleurs, c'est bien simple... il est encore temps de vous dédire...

« Si vous avez peur, vous pouvez vous cacher...

Maubert eut un mouvement de protestation :

— Peur !... nous... Ah çà ! vous ne nous avez pas regardés, monsieur le sous-officier Legendre ! Y a pas que les militaires qui aient du courage...

Le jeune homme dit d'une voix ferme :

— En voilà assez... c'est ainsi que cela doit être... et non autrement...

Maubert, qui d'ailleurs n'élevait des difficultés que pour cacher son contentement, Maubert consulta du regard ses camarades.

Mais c'était simplement pour la forme...

Il connaissait leur sentiment aussi bien que le sien propre...

Il répondit donc :

— Cela sera ainsi, monsieur Legendre... et vous pourrez constater que vous serez bien servi...

Etant d'accord avec ses acolytes, le sous-officier les disposa dans une anfractuosité rocheuse, au fond de laquelle il était impossible, même au regard le plus soupçonneux, le plus clairvoyant, de deviner la présence d'un être humain !...

Ainsi cachés, les bagnards pouvaient, sans crainte d'être découverts, laisser défilier toute la troupe de Maximo Sorrales...

Quant à Legendre, aussitôt cette première disposition prise, il se dirigea vers le milieu du défilé, là où les Indiens travaillaient à élever la barricade.

La besogne était en partie finie ; même elle était arrivée à un point où l'ennemi, s'il était survenu à l'improviste, se fût heurté vainement contre son amas de roc et de terre.

Ce fut là que Legendre se plaça avec Feyrerolles, l'Haricot et Mouche d'or...

La gamine s'était emparée d'un revolver et avait déclaré vouloir, elle aussi, faire sa partie dans le concert de clarinettes qui se préparait.

Missa, lui, prit la direction des Indiens que Legendre avait désignés pour grimper sur la hauteur qu'ils dominaient, le Torrento de Sangre...

Postés là, ils surveillaient les opérations et se trouvaient

juste à point pour barrer la route aux Brésiliens, au cas, improbable il est vrai, où il leur prendrait fantaisie de tourner la barricade en se lançant à travers cet inextricable lacs de rochers...

Maintenant, tout était fini.

Legendre, après avoir, une dernière fois, visité le poste des bagnards, revint prendre sa place derrière la barricade, à côté de Feyrerolles.

Celui-ci était tout pâle.

Le jeune homme remarqua que ses mains tremblaient sur le canon de la carabine dont il était armé.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-il, tout surpris.

— Ne faites pas attention... Je songe que, tout à l'heure, ma pauvre enfant...

Il ne put poursuivre.

L'angoisse lui étreignait la gorge et arrêta les paroles au passage.

Legendre feignit de prendre les choses avec désinvolture.

— Eh quoi ! vous vous tourmentez !... vous n'en avez aucunement le droit...

« Ces gens seront pris, et bien pris.

« Impossible pour eux de s'échapper de la souricière dans laquelle nous allons les enfermer...

« Il leur faudra bien en passer par où nous voulons...

Feyrerolles eut un hochement de tête dubitatif...

— Hélas ! mon pauvre ami, murmura-t-il, je voudrais pouvoir partager votre confiance...

— Que craignez-vous donc ?...

— Rien et tout...

— Alors, permettez-moi de vous dire que ce n'est point sérieux...

« Que diable ! un homme comme vous... de votre âge... de votre expérience...

« Crédié ! vous êtes allé en Afrique, au Tonkin ?...

— Au Dahomey aussi... à Madagascar...

— Vous êtes, en ce cas, impardonnaable... oui, impardonnaable, de n'avoir pas confiance...

« Car il est impossible que vous ayez jamais vu une position stratégique aussi forte que celle-ci, aussi inexpugnable et qui garantisse, autant que celle-ci, le succès.

« Voyons, est-ce vrai ?...

— Je ne dis pas non...

— Jamais une embuscade n'aura été tendue avec autant d'habileté.

« Mettez que je ne dis point cela pour me vanter, car je n'ai aucun mérite à la chose.

« C'est la nature qui a tout fait...

« Mais cela importe peu... ce qui importe, par-dessus tout,

c'est que nous soyons certains de réussir, et nous le sommes...

Le vieux surveillant poussa un soupir, murmurant :

— Dieu vous entende, mon cher ami...

Mouche d'or, pendant que les deux hommes causaient ainsi à mi-voix, se tenait à genoux, l'oreille collée contre le sol.

Soudain, elle se redressa, s'exclamant :

— Les voici... on entend des pas au loin... ils escaladent le sentier.

Legendre et Feyrerolles se regardèrent ; le jeune homme, lui aussi, était tout pâle.

Le moment qui approchait était solennel, il allait décider de sa vie.

Maintenant, il appréhendait quelque complication inattendue susceptible de détruire ses plans et de ruiner ses espérances...

Cependant, c'était une nature vaillante ; il comprit qu'il importait qu'il réagit et fût en possession de tout son sang-froid.

Il se raidit donc, refoula toute appréhension, et dit :

— Attention !...

En même temps, il vérifiait minutieusement si le mécanisme de sa carabine à répétition, était prêt à fonctionner.

L'oreille tendue, ensuite, les trois hommes s'immobilisèrent.

Un silence impressionnant planait sur le défilé, troublé seulement par le grondement du torrent qui roulait ses eaux écumeuses à travers les rochers qui encombraient son lit.

Peu à peu, cependant, une rumeur monta du sentier, qui s'accrochait au flanc du roc.

Il y avait, roulant ensemble, le froissement des pieds lourds sur le sol rocailleux, le concert de voix causant entre elles, concert que coupait parfois un juron sévère...

Maximo Sorralès et sa bande montaient vers le défilé.

Avant quelques minutes, ils allaient être en vue.

Feyrerolles, tout à coup, saisit la main de Legendre :

— Mon ami, lui dit-il, d'une voix pleine d'émotion, il se peut que je meure...

L'autre protesta, affectant de ne pas prendre au sérieux une telle supposition.

— Que racontez-vous là ?... s'écria-t-il, mourir... vous... et pourquoi ?...

« Je ne vois aucune raison qui vous permette d'envisager une semblable éventualité.

— Sait-on jamais. il faut tout prévoir...

— Tout si vous voulez, mais pas cela... car cela est invraisemblable.

« Je suis persuadé qu'il n'y aura pas bataille et si j'ap-prête ma carabine, c'est par acquit de conscience... car il n'y aura pas occasion de brûler aucune cartouche..

— Je voudrais vous croire...

— Et quand bien même il en serait ainsi que vous le supposez, je ne suppose pas que vous, un vieux soldat, vous puissiez éprouver à ce sujet la moindre appréhension ?

— Effectivement, et cependant, il faut que je vous l'avoue, Legendre, la perspective de la mort, au moment où je vais retrouver ma fille... m'épouvante...

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, Legendre lui prit les mains.

— Mon pauvre Feyrerolles, murmura-t-il.

— Donc, poursuivit le vieux surveillant, je voulais vous dire ceci, Legendre, c'est que, s'il m'arrivait malheur, je vous lègue ce que j'ai de plus cher au monde, ma fille et ma femme.

« Vous êtes un brave garçon que j'estime et que j'aime beaucoup.

« Je suis certain que, sous votre protection, les deux êtres, pour lesquels seuls je vivais, pourront connaître encore quelques années de bonheur.

Le jeune homme feignit de ne pas vouloir prendre au sérieux les recommandations suprêmes de son ami...

— C'est bon... c'est bon ! plaisanta-t-il avec un enjouement contraint ; nous verrons à causer de cela plus longuement quand le moment sera venu de rédiger le contrat de M^{lle} Geneviève...

« Pour l'instant, nous avons mieux à faire qu'à bavarder...

Comme il achevait ces mots, Mouche d'or apparut, rampant sur la crête du talus qui surplombait le torrent...

Elle était allée en avant, en éclaireur, pour revenir annoncer à ses amis l'arrivée de la troupe ennemie, dès que celle-ci serait en vue.

— Les voici... les voici... dit-elle, après avoir lestement enjambé la barricade.

« Ils ont déjà dépassé l'endroit où Maubert et les autres se tiennent en embuscade...

Une lueur de joie illumina les prunelles de Feyrerolles.

Ses mains étreignirent à le briser le canon de sa carabine.

Legendre demanda avec une certaine angoisse dans la voix :

— Ils n'ont eu aucun soupçon ?...

— Aucun, ils ont franchi le seuil du défilé sans arrêt...

Il ajouta :

— Mes pressentiments étaient justes ; Petitpas et Grosjean marchent en compagnie de Sorralès.

— Les misérables traîtres !...

— Et j'ai reconnu en avant, servant de guide, l'Indien Poligoudou qui nous a faussé compagnie avec les deux agents de police.

Legendre grommela entre ses dents serrées :

— Leur compte est bon.

Missa lui mit la main sur le bras.

— Moussu soldat, fit-il d'une voix qui implorait, ti pas t'emporter, ti calme, très calme... ti laisser hommes tribu Poligoudous régler son compte au traître.

— Comment ! s'exclama le jeune homme, je n'aurais point le droit de punir moi-même un misérable qui manque aux engagements pris envers moi, de façon aussi solennelle ?

Missa secoua la tête.

— Gran Man être là pour ça... Poligoudous avoir coutume.

« Ils sauront bien punir convenablement celui qui a déshonoré la tribu...

— D'ailleurs, ajouta Mouche d'or qui comprenait qu'en un moment pareil il importait de conserver tout entier son sang-froid, d'ailleurs, monsieur Legendre, qu'est-ce que ça peut bien vous faire que ce moricaud soit ou non puni ?...

« Le principal est que vous ayez délivré cette pauvre demoiselle.

Feyrerolles, à la perspective de la délivrance de sa fille, sourit de bonheur.

— Vous avez raison... si nous réussissons, qu'importe...

Et Legendre sourit surtout ; toute sa colère se trouva balayée d'un seul coup, par la perspective d'un événement heureux.

La silhouette de sa Geneviève adorée, se dressant brusquement devant lui, effaçait totalement celle des misérables qui avaient contribué à l'arracher aux bras de sa mère.

Legendre demanda presque à l'oreille de Mouche d'or :

— Et Geneviève... l'as-tu aperçue ?

— Non...

Le jeune homme tressaillit.

— Comment, non ?... voudrais-tu dire qu'elle n'est point dans la troupe ?

— Pas le moins du monde ; je veux dire simplement que je ne l'ai point aperçue.

« Ce qui est tout naturel, si vous voulez réfléchir à ceci : que je suis venue vous avertir aussitôt que la tête de la troupe est apparue à l'entrée du défilé.

« Sans doute, la jeune fille se trouve-t-elle à l'arrière-garde, sous bonne escorte.

C'était la logique, en effet...

Legendre inclina la tête dans un geste affirmatif. Maintenant, d'ailleurs, il fallait faire face à la situation.

On entendait distinctement les pieds de ceux qui s'avançaient, se traînant lourdement sur le sol rocailleux.

Sans doute, la troupe de Maximo Sorralès était-elle exténuée par l'ascension rude de la rampe rocheuse qui accédait au défilé de Torrento de Sangre...

Il eût été logique, qu'une fois le point culminant atteint, Sorralès fit faire halte à ses hommes.

Mais, sans doute, bien qu'il n'eût aucune surprise à redouter, trouvait-il quand même plus prudent de franchir ce défilé avant de prendre du repos ?...

Ce en quoi il n'avait pas tort.

Nos amis embusqués derrière la barricade, bien à couvert, l'extrémité des canons de carabine dans les interstices des quartiers de roc, attendaient avec une angoisse qu'on devine...

Le défilé, nous l'avons dit, formait, à deux ou trois cents mètres de l'entrée, un coude brusque qui empêchait d'apercevoir ceux qui s'avançaient.

C'était, d'ailleurs, grâce à cette circonstance, que nos amis avaient pu construire leur barricade, de façon que les autres s'engageassent sans crainte dans cette gorge étroite.

Brusquement, apparut l'Indien qui servait de guide.

Derrière lui, Petitpas et Grosjean s'avançaient... précédant de quelques mètres le gros de la troupe que commandait Maximo Sorralès...

L'Indien et les deux blancs avaient fait halte d'un même mouvement...

Ils ne se trouvaient pas, en ce moment, plus éloignés de la barricade que d'une vingtaine de mètres.

De la sorte, Legendre et Feyrerolles pouvaient à merveille juger de l'expression de leurs physionomies, en même temps que leurs paroles parvenaient avec netteté jusqu'à eux...

Petitpas et Grosjean avaient étendu le bras dans la direction de la barricade.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le premier.

L'Indien répondit dans son dialecte quelques mots que les autres ne comprirent pas.

Mais Missa les traduisit aussitôt à nos amis.

— Il ne comprend pas... il prétend avoir passé par ici, au moment de la chasse, il y a quelques semaines et le défilé était libre...

Cependant, une voix s'était fait entendre, venant de l'arrière de la troupe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'arrive-t-il ?...

Ce fut Grosjean qui répondit :

— On ne peut pas passer... il y a un éboulement de rochers qui obstrue le défilé...

— Quelle est cette plaisanterie ?

— Ce n'est point une plaisanterie... venez voir vous-mêmes.

Presque aussitôt, aux côtés des deux agents de police, surgit l'énorme silhouette de Maximo Sorralès...

Sa stupeur fut moins grande que celle de ses compagnons...

Un juron terrible lui tordit les lèvres.

Son caractère emporté et impérieux ne s'accommodait ni des observations qu'on pouvait lui adresser au cours d'une

conversation ni des obstacles qui pouvaient se dresser en travers de son chemin...

S'adressant à l'Indien qui servait de guide, il demanda :

— Qu'est-ce que cela ?

L'autre eut un hochement de tête plein d'hésitation.

— Cela ne me paraît aucunement ressembler à un éboulement, poursuivit Maximo Sorralès...

Petitpas demanda avec vivacité :

— Que pensez-vous donc que cela pourrait être ?

Le Brésilien garda le silence.

Mais sous son masque farouche, il était aisé de suivre les phases du combat qui se livrait en lui-même.

Soudain, il gronda :

— Ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible !...

Petitpas demanda, non sans une certaine angoisse :

— Quoi ? qu'est-ce qui n'est pas possible ?...

— Que ces gens-là nous aient devancés... du train dont nous avons marché, nous aurions dû les laisser bien loin derrière nous...

Grosjean éclata de rire.

— Quoi ! s'exclama-t-il, auriez-vous cru, par hasard, que ce pouvaient être les Feyrerolles et Compagnie ?

— Ma foi, gronda le Brésilien, au premier abord... on pouvait craindre ça.

— Mais non... impossible... rendez-vous compte... Il y aura beau temps que vous serez en sûreté dans le Contesté, quand ils franchiront le Torrento de Sangre.

En dépit de cette affirmation, Sorralès hochait la tête.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il, en désignant la barricade.

« Car, pour être un éboulement naturel, jamais de la vie... La nature n'a point tant d'intelligence ni de méthode, dans ses manifestations...

« Cela est fait de mains d'hommes...

L'Indien s'était remis à parler, expliquant qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on se trouvât en présence d'une barrière élevée par des chasseurs, pour couper toute retraite au gibier traqué de l'autre côté du défilé...

Les deux agents que les appréhensions de Maximo Sorralès commençaient à impressionner eux aussi accueillirent cette explication avec empressement...

— Mais oui, parbleu ! s'écria Petitpas, c'est cela... c'est bien cela... ce ne peut être que cela...

Sorralès grommela entre ses dents :

— Admettons... Il est, d'ailleurs, très simple de s'en assurer...

Et, à l'Indien :

— Va de l'avant... assure-toi de la nature de ce barrage ; nous t'attendons ici.

Ce disant, il posait à terre la crosse de sa carabine, imité par les deux agents, tandis que l'Indien, obéissant à l'ordre qu'il venait de recevoir, marchait droit sur la barricade...

Mais il se trouvait à peine à une demi-douzaine de pas, lorsqu'il s'arrêta net...

Son œil perçant venait de découvrir, entre les interstices des quartiers de roc, l'extrémité des canons de carabine...

Il n'y avait plus d'illusion à se faire : on se trouvait en présence d'une embuscade...

Voilà ce qu'il revint dire à Sorralès, qui l'accueillit par une bordée de jurons, comme si le pauvre diable eût pu être considéré comme responsable, en quoi que ce fût, de ce qui survenait...

Le premier soin de Petitpas et de Grosjean avait été de faire prestement retraite, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent abrités par le pan du rocher, qui s'élevait à l'endroit où le sentier formait une brusque coude...

Sorralès les avait suivis.

Là, à l'abri des projectiles, ils délibérèrent...

Tout net, le Brésilien déclara qu'il serait fou de vouloir forcer le passage...

On ne pouvait s'avancer que deux par deux, vu l'étroitesse du sentier.

Les gens, qui se tenaient embusqués derrière la barricade, n'auraient point grand-peine à jeter bas ceux qui se présenteraient les uns après les autres...

Et toute la troupe de Sorralès y passerait, sans qu'on pût espérer recueillir le moindre bénéfice d'une action aussi folle...

Battre en retraite ?...

Mais ensuite ?... Fallait-il donc retourner sur ses pas... se lancer dans la forêt guyanaise ?

C'était vouloir s'exposer à mille dangers...

Sans compter que c'était s'aventurer, de remonter du côté de Saint-Laurent.

Cependant, pour gagner le Contesté, il n'y avait guère d'autre moyen.

Ou franchir les monts Tumac-Humac, ce qui semblait impossible, présentement...

Ou gagner le Maroni, le descendre jusqu'à son embouchure et rejoindre par mer l'Amazone...

Sorralès était en proie à une rage que l'on comprendra aisément.

Avoir fait tout ce qu'il avait fait, depuis des semaines et des semaines, pour échouer en atteignant au port...

S'adressant à l'Indien, il demanda, furieux :

— Ny a-t-il aucune autre passe que celle de Torento de Sangre ?

— Pardon... il y en a d'autres... mais pour les atteindre, faudrait redescendre la montagne, et faire trois journées de marche...

— Trois journées de marche !

Le Brésilien serra ses poings formidables, tandis que sa physionomie prenait une expression farouchement terrible.

Entre ses dents, il grommela :

— Dans trois jours, les autres nous auront devancés, et peut-être bien nous barreront-ils le chemin là-bas, comme ils nous le barrent ici.

— Et, cependant, murmura Petitpas, qui n'était point, lui, partisan des moyens violents, ainsi que vous le disiez il n'y a qu'un instant, nous ne devons point songer à emporter de vive force cette barricade.

— Pas un de nous n'en reviendrait, ajouta Grosjean.

Tous les deux attachèrent sur le Brésilien des regards indécis et suppliants, tout à la fois...

Sorralès se rendit bien compte de ce qui se passait dans leur esprit...

Il devina l'appréhension qui les poignait et comprit qu'avec des auxiliaires tels que ceux-là, aucun acte d'énergie ne lui était permis.

Ils ne le suivraient pas.

La rage au cœur, il grommela sourdement :

— Soit, donc... demi-tour et en route pour l'autre passe

Les deux agents poussèrent un discret soupir de soulagement : pendant quelques secondes, ils avaient pu croire que leur compagnon ne voulût donner l'assaut à la barricade.

Aussitôt les ordres donnés, la troupe fit volte-face et, revenant sur ses pas, se dirigea vers l'entrée du défilé...

Mais, comme les hommes qui marchaient en tête allaient y atteindre, un brusque arrêt se produisit dans la colonne.

— Tonnerre de sort ! cria Maximo Sorralès, qui se trouvait marcher le dernier; qu'arrive-t-il ?...

Un des hommes de l'équipage de la tapouye accourait en ce moment.

— Le sentier est barré ! déclara-t-il, d'une voix qui tremblait d'émotion.

— Barré ? comment cela... barré ?... ne sommes-nous point passés tout à l'heure ?...

— Maintenant, le sentier est occupé.

— Par qui ?... reprit Sorralès.

Il ajouta aussitôt :

— Quels que soient ceux-là, d'ailleurs, passons-leur sur le ventre, et sortons d'ici...

— Une véritable souricière ! murmura Petitpas, à l'oreille de Grosjean.

L'homme qui était arrivé en émissaire, répondit :

— C'est que, Maximo, les gens qui sont là ne voudront rien entendre ; ce sont les évadés de l'île Royale qui avaient embarqué sur la tapouye, à Saint-Laurent, avec Van Velden...

Le Brésilien attacha sur les deux agents un regard singulier...

Puis, il déclara, très net :

— Avec ces gens-là, il y a moyen de s'arranger... vous allez voir ça...

Ce disant, il gagnait rapidement la tête de la troupe et s'avançait vers les compagnons de Maubert qui, conformément aux instructions de Legendre, se tenaient immobiles, la carabine à l'épaule, prêts à faire feu.

Pour bien marquer qu'il n'avait à leur égard aucun sentiment hostile, le Brésilien avait mis son arme à la bretelle.

Arrivé à deux pas d'eux, il leur dit brutalement :

— Qu'est-ce que vous faites là, camarades ? et quelles sont vos intentions ?...

Ce fut Maubert qui répondit :

— Il faudrait demander ça au sous-officier Legendre ; vous le trouverez derrière la barricade élevée un peu en avant, vers le milieu de la passe...

Assurément, le Brésilien n'avait aucun doute sur la qualité de ses adversaires.

Mais, maintenant, il avait une certitude et une rage subite s'empara de lui.

— C'est donc lui ? gronda-t-il.

Se dominant cependant, il demanda :

— N'y a-t-il pas moyen de s'entendre ?...

— Avec nous, pas moyen... mais avec lui, peut-être bien, sûrement même...

« Vous comprenez que son intention n'est point de vous empêcher de passer dans le Contesté...

« S'il vous a attendu ici, c'est pour pouvoir causer avec vous... tout simplement...

Sorralès eut des épaules un mouvement brusque de colère.

— Combien voulez-vous, vos compagnons et toi, pour me laisser passer ? demanda-t-il brusquement.

— Absolument rien, nous ne pouvons te laisser passer.

— Cependant...

— N'insiste pas ; nos intérêts sont contraires aux tiens... je m'étonne que tu ne le comprennes pas...

Le Brésilien riposta aussitôt avec un ricanement moqueur :

— Est-ce parce que j'ai avec moi les deux agents du pénitencier ?...

— Il peut y avoir de ça.

— Qu'à cela ne tienne : laisse-moi passer... et je te les abandonne...

« Tu pourras en faire ce que tu voudras...

Une flamme de colère s'alluma dans les prunelles du bandit.

Il fit claquer sa langue contre son palais d'un air gourmand, et murmura :

— C'est bien tentant.

— Allons, est-ce dit ? demanda Sorralès...

L'autre secoua la tête négativement, et répondit :

— Non... nos engagements avec Legendre ne nous permettent pas d'entrer dans cette voie-là.

— D'ailleurs, ricana Van Velden, avoue, mon pauvre Sorralès, que, de toute façon, tes deux compagnons tomberont entre nos mains...

« Vous êtes pris et bien pris... comme des rats dans une ratière...

« Dans ces conditions-là, quel intérêt aurions-nous à t'arrêter... tandis que nous en avons un considérable à te garder...

— J'ai de l'or, insinua Sorralès, dans mon habitation de Counani, j'ai de grandes réserves...

— Qui ne valent point ce qui nous attend... mon bon ami...

« Ainsi donc, cesse de nous tenter ; tu n'y réussiras point...

« Le seul moyen pour toi de te tirer d'affaire, c'est de voir Legendre.

Puis, d'une voix nette, Maubert ajouta :

— Maintenant, écarte-toi... parce que nos instructions sont formelles, nous avons ordre de vous canarder comme des lapins, si vous approchez de trop près...

La rage au cœur, Sorralès fit demi-tour, et quand il rejoignit ses compagnons, son visage livide était épouvantable à voir...

En quelques paroles brèves, vibrantes de rage, il mit Petit-pas et Grosjean au courant de la situation.

Les deux agents n'en menaient point large...

La situation n'était guère plus belle pour eux que pour leur compagnon.

Il était aisé de comprendre qu'ils feraient les frais de l'arrangement que le Brésilien allait être contraint de conclure avec Legendre.

Aux mains de Maubert et des évadés de l'île Royale, ils n'avaient point dix centimes à donner de leur peau. Une frousse intense les tenait. Ce fut sous l'influence de cette frousse qu'une seconde idée lumineuse jaillit dans la cervelle de Grosjean...

Frappant sur l'épaule de Sorralès, il lui dit brusquement :

— Me garantissez-vous le retour à Saint-Laurent avec cette bande de forbans ?

— Ce qui veut dire ?

— Si je vous donne un moyen de franchir le défilé, en dépit de la barricade élevée par ce coquin de Legendre, nous mettez-vous à même de reconduire au pénitencier Maubert et les autres ?

Maximo Sorralès attacha sur son interlocuteur un regard aigu qui semblait vouloir descendre jusqu'au fond de sa conscience.

— Expliquez-vous, répondit-il.

— Pas avant que vous ne vous soyez engagé, sous la foi du serment, à faire ce que je vous ai demandé, c'est-à-dire à me garantir mon retour en Guyane avec mes bagnards.

— C'est juré, déclara-t-il, et plutôt deux fois qu'une...

Le Brésilien étendit la main, dans un geste solennel.

« Maintenant, voyons ce moyen.

— Il est simple comme tout, mais il fallait y songer...

« Vous êtes bien persuadé, n'est-ce pas, que nous avons affaire à Legendre ?

— Ces hommes eux-mêmes ne l'ont-ils pas déclaré ? répliqua Sorralès en hochant la tête vers Maubert et ses compagnons.

— Eh bien ! voici ce qu'il convient de faire : vous allez donner l'ordre que la colonne fasse de nouveau demi-tour, et elle reprendra sa marche en avant...

« Vous irez en tête, ayant au bras votre prisonnière...

« Et nous verrons si Legendre osera tirer sur celle qu'il aime et qu'il considère comme sa fiancée...

« Cela n'est-il pas simple ?

Le Brésilien ne put s'empêcher d'en convenir...

Mais la simplicité du moyen l'inquiétait, et visiblement il se demandait si cette simplicité ne l'exposait pas à quelque inconvénient qu'il ne pouvait découvrir de suite...

— Eh bien ? demanda Petitpas, que l'immobilité, le silence de Maximo interroquaient, qu'attendez-vous ?... ne croyez-vous pas à l'efficacité du procédé ?...

Pour toute réponse, le Brésilien tourna les talons et gagna le milieu de la colonne.

Là, deux Indiens Poligoudous se tenaient debout, en portant sur leurs épaules une longue perche flexible, mais donnant toute apparence de solidité.

A cette perche était accroché une manière de hamac, fait de lianes entrelacées...

Une étoffe pendait de chaque côté, formant une sorte de rideau impénétrable aux regards.

Le Brésilien souleva le rideau et le corps gracile de Geneviève Feyrerolles apparut, étendu tout de son long...

Son visage avait subi une transformation complète, depuis le jour où le lecteur a fait sa connaissance sur la place du Marché, à Saint-Laurent du Maroni...

Son teint, si frais, si délicat, s'était plombé et hâlé au grand air.

Ses joues, creusées maintenant, donnaient un aspect pitoyable à sa pauvre petite figure...

Ses yeux, profondément enfouis sous les arcades sourcilières, brillaient d'une lueur fiévreuse.

Ses lèvres, décolorées, étaient crispées dans un rictus douloureux...

A la vue de Sorralès, ses traits se contractèrent, reflétant une répulsion profonde.

-- Monsieur, lui dit-elle, vous vous étiez engagé à ne paraître devant moi que lorsque je vous aurais fait mander.

— Et vous me rendrez cette justice, señorita, répondit-il avec un sourire qui voulait être gracieux, et qui ne réussissait qu'à être féroce, vous me rendrez cette justice que, jusqu'à présent, j'ai tenu parole.

— Il fallait continuer...

— C'est ce que j'aurais fait... malheureusement, l'homme propose et Dieu dispose, señorita.

« Les circonstances me contraignent à venir vous troubler.

— Les circonstances ? répéta-t-elle interrogativement.

— Voulez-vous me permettre de vous offrir la main pour vous aider à mettre pied à terre ?

La surprise de Geneviève allait croissant et se doublait d'un commencement d'inquiétude.

— Pourquoi faut-il que je mette pied à terre ? demanda-t-elle.

Sans répondre, il lui présenta le bout des doigts.

En même temps, il donnait un ordre aux porteurs.

Ceux-ci se courbèrent pour que la prisonnière pût aisément sortir du hamac.

Geneviève comprit qu'elle devait s'incliner devant l'ordre qui lui était donné.

Dédaignant de serrer la main que le misérable lui présentait, elle quitta le hamac.

Maximo Sorralès se mordit les lèvres.

Mais réprimant la fureur que lui inspirait le méprisant silence de la jeune fille.

— Veuillez me suivre, commanda-t-il.

— Où cela ? demanda-t-elle hardiment...

Le Brésilien la regarda, durant quelques secondes, fixement ; puis enfin, d'une voix contenue mais qui trahissait son état d'esprit :

— Señorita, dit-il d'une voix brève, le moment n'est point aux discussions.

« Donc, je vous prie de m'obéir...

— Et si je refuse...

-- Si vous refusez, je vous fais attacher sur votre hamac.

— Vous êtes le plus fort, misérable, déclara-t-elle, mais Dieu me vengera.

Sorralès fit entendre un ricanement moqueur.

— Entre nous, déclara-t-il, je crois Dieu beaucoup trop occupé pour songer à vous.

« En tout cas, puisque vous croyez en lui, vous n'avez qu'à avoir confiance et attendre, en vous disant que, s'il lui convient d'anéantir un pauvre être tel que moi, rien ne lui est plus aisé...

« Si donc il n'intervient pas, c'est que sa volonté est que vous demeuriez entre mes mains.

« Et, en fidèle chrétienne, vous devez vous incliner.

Il ajouta :

— Voulez-vous prendre mon bras ?

— Pourquoi faire ?...

— Oh ! ne discutons pas, grommela le Brésilien, obéissez...

Ce disant, il passait brutalement son bras sous celui de la jeune fille et l'étreignait avec une vigueur telle qu'elle comprit toute résistance inutile.

Tout en marchant, elle promenait des regards surpris autour d'elle.

Résignée, elle le suivit.

L'aspect chaotique du défilé était de nature à impressionner une pauvre créature dans la situation où se trouvait Geneviève.

Elle frissonnait, détournant le regard du torrent dont les eaux bondissaient sur les roches, les couvrant d'une poussière fine d'eau toute glacée...

Sur un signe de Sorralès, la petite troupe s'était remise en marche, conduite par les deux agents.

Soudain, quand on eut tourné l'angle qui barrait le sentier et que la barricade apparut, une exclamation jaillit, désespérée...

— Geneviève !...

Entendant son nom, la jeune fille voulut s'élançer.

Mais les doigts vigoureux du Brésilien l'immobilisèrent.

— Señorita, déclara-t-il, je vous donne ma parole d'honneur que toute tentative faite par vous pour m'échapper pourra occasionner le plus grand malheur.

Ce disant, il tira de la gaine de cuir fixée à sa ceinture un revolver qu'il arma...

Il avançait toujours.

Quand il fut à cinq pas de la barricade, il s'arrêta.

— Mon cher monsieur Legendre, appela-t-il, vous plairait-il de vous montrer un peu... Vous aussi, mon cher monsieur Feyrerolles.

« Nous avons à causer, et c'est chose fort gênante que se causer quand on ne se voit pas...

Geneviève avait poussé une double exclamation.

Legendre !... Feyrerolles !...

Son fiancé ! son père !...

Ah ! mon Dieu ! se trouver si près d'eux et ne pouvoir se jeter dans leurs bras...

Les deux hommes, sans hésitation, avaient enjambé les quartiers de rocs derrière lesquels ils se tenaient embusqués.

Mais en même temps, au-dessus de la barricade, s'allongèrent des carabines.

— Gredin ! déclara Legendre, tu vois ces armes, au moindre mouvement suspect de ta part on te fusille à bout portant...

Le Brésilien ricana...

— Allons, allons, monsieur le sous-officier, du sang-froid, s'il vous plaît...

« Ne nous emballons pas.

« La situation, que diable, mérite qu'on l'examine attentivement.

Il continuait de marcher délibérément entraînant Geneviève, la portant presque.

Les jambes de la malheureuse lui refusaient tout service...

Comme une démente, elle fixait ses yeux emplis de larmes sur ces deux êtres si chers, desquels il lui semblait être plus séparée qu'auparavant...

Et quelle torture pour elle !...

Legendre et Feyrerolles s'avançaient toujours...

Quelles étaient leurs intentions ?

Peut-être eux-mêmes n'en savaient-ils rien.

Leur affection pour Geneviève les entraînait en avant...

Quelques pas seulement les séparaient les uns des autres.

Soudain, Sorralès fit halte...

— Monsieur le sous-officier Legendre, dit-il d'une voix nette et précise, voudriez-vous donner ordre à vos amis de cesser de me tenir ainsi en joue...

« Quelque bon tireur qu'on soit, un accident est toujours à craindre.

« Et il se pourrait fort bien qu'avec les meilleures intentions du monde, la balle qui me serait destinée atteignît M^{lle} Feyrerolles...

Celle-ci poussa une exclamation déchirante :

— Ah ! qu'elle vienne donc !... elle me délivrerait d'un supplice insupportable.

Le vieux surveillant fit entendre un rugissement de fauve...

Il s'élança en avant, le revolver au poing.

Legendre le saisit à bras-le-corps et réussit à l'immobiliser, en dépit de ses efforts pour lui échapper.

Le Brésilien, de sa voix toujours calme et ironique, lui dit :

— Halte-là, mon bon monsieur Feyrerolles, point tant d'agitation.

« Et causons...

« Je suis le plus fort pour l'instant, ainsi que vous pouvez le constater...

« Il n'en sera peut-être pas toujours ainsi.

« Mais présentement, vous ne pouvez rien changer aux aventures... n'est-ce pas ?

« Donc, le mieux est de les accepter avec philosophie...

« Vous aimez bien votre fille, eh bien ! c'est dans son intérêt même que je vous demande de demeurer en repos... car vous seriez désolé qu'il lui arrivât malheur.

« Et je vous déclare tout net qu'au moindre mouvement hostile de votre part, ou de la part de vos amis, je lui casse la tête.

Un gémissement s'échappa des lèvres du malheureux père
Les poings crispés, Legendre gronda :

— Misérable, misérable...

Maximo Sorralès ricana :

— Oui, je sais que ces précédés ne sont peut-être pas d'une délicatesse absolue...

« Mais trouvez-vous qu'il soit conforme aux règles de la bienséance de venir attendre les gens ainsi que vous l'avez fait, et de les empêcher de poursuivre leur chemin.

« Qu'est-ce que vous voulez, chacun fait comme il peut... en cherchant à tirer du mieux possible son épingle du jeu.

Se contenant à grand'peine, Legendre demanda :

— Bref, que voulez-vous ?

— Tout simplement que vous nous livriez passage.

— Sans combattre ? Vous êtes fou !

— C'est vous qui l'êtes, fou !... ne comprenez-vous donc pas que je tiens, entre mes mains, un otage qui nous est aussi cher à l'un qu'à l'autre ?

« Si vous voulez livrer bataille, il en sera ainsi que vous l'exigerez.

« Seulement, la bonne foi m'oblige à vous prévenir que M^{lle} Feyrerolles marchera au premier rang.

« Donc, il y a grande chance pour que les premières balles soient pour elle.

« Cela dit, avisez... quant à moi, je poursuis ma route...

Ceci dit, il se retourna vers ses compagnons et s'écria :

— En avant !...

Legendre et Feyrerolles se regardaient désespérés, pleins d'une rage folle de leur impuissance.

Oui, de leur impuissance...

Le misérable avait calculé juste, en leur disant qu'il les tenait par l'amour qu'ils avaient, l'un et l'autre, pour la jeune fille.

Ils se furent plutôt tués eux-mêmes, plutôt que de causer le moindre préjudice à leur chère Geneviève.

Et, cependant, n'eût-il pas mieux valu la savoir morte que de la laisser au pouvoir de ces bandits !

Ils demeurèrent là, atterrés, immobiles, comme si soudainement leurs pieds eussent été soudés au sol...

Sorralès s'était remis en marche, entraînant Geneviève.

La malheureuse trébuchait à chaque pas.

Au moment de se trouver nez à nez avec ses ennemis, le Brésilien grommela :

-- Allons... place...

Legendre l'arrêta de la main, étendue au travers du sentier.

— Ecoute, Sorralès, il est impossible que tu sois lâche à ce point...

« Veux-tu que nous nous battions tous deux, loyalement, séance tenante ?... »

« Si tu me tues, le passage sera libre... »

Le Brésilien haussa les épaules.

— Il faut, en vérité, que tu aies complètement perdu l'esprit pour oser me faire une proposition semblable.

« Je n'ai aucun avantage à te tuer... »

« Et il se pourrait fort bien que ce fût toi le vainqueur. »

« Je serais un joli garçon... »

« D'ailleurs, je ne suis pas un criminel de profession, moi, et je n'ai pas coutume de me débarrasser de gens qui ne me gênent pas... »

« Autrement, si je l'avais voulu, vous seriez là, tous les deux, en travers du sentier. »

« Mais, à quoi cela me servirait-il ?... »

Et rudement :

— Allons, place... et fais débarrasser cette barricade..

Il s'avavançait audacieusement, se sentant sûr de l'impunité.

Machinalement, Legendre et Feyrerolles s'effacèrent contre la paroi du rocher...

Ils sanglotaient, les pauvres gens, attachant sur Geneviève, inanimée presque, des regards pleins de larmes...

Les sanglots les étouffaient, au point qu'il leur était impossible d'articuler une syllabe...

Maximo Sorralès passé, ce fut au tour de Petitpas et de Grosjean, que suivait l'équipage de la tapouye.

Les Indiens fermaient la marche...

Sans doute, tous ces gens-là avaient-ils reçu, de celui qui les commandait, des instructions précises

Ils marchaient silencieusement, évitant même de regarder ceux dont ils venaient de triompher si aisément...

Quand le dernier d'entre eux eut franchi la barricade, seulement alors les deux hommes sortirent de leur torpeur.

Feyrerolles se mit à gémir désespérément :

— Geneviève !... Geneviève !...

Quant à Legendre, il courut comme un fou jusqu'à la barricade, l'escalada, et là, juché sur la plus haute roche du sommet, il cria de toute la force de ses poumons :

— Nous nous retrouverons, Maximo Sorralès, et, ce jour-là, malheur à toi !...

L'autre dédaigna de lui répondre.

Il marchait toujours en tête de la troupe et, sans se retourner, il adressa, par-dessus son épaule, un petit salut ironique au malheureux...

Bientôt, l'arrière-garde sortit du défilé, et si l'on n'eût entendu le piétinement de la troupe sur le sol caillouteux, il eût été loisible à nos amis de croire qu'ils avaient été victimes d'un cauchemar.

Malheureusement, la terrible réalité était là.

Silencieusement, Maubert et ses compagnons avaient quitté la barricade et tous maintenant, groupés autour de Legendre et de Feyrerolles, les regardaient, attendant qu'ils prissent la parole.

La situation était critique.

Que faire ?

XVIII

DERNIÈRES ÉTAPES

Le campement était dressé dans une étroite vallée, au fond de laquelle coulait un arroyo, affluent du Maroni, qu'il allait rejoindre après s'être tordu, tel un reptile, à travers les contreforts des monts Tumac-Humac.

Quel en était le cours exact ?

Les Indiens eux-mêmes, compagnons et guides de Legendre, n'en savaient rien...

Tout ce qu'ils savaient, c'est que les eaux de cet arroyo passaient pour rouler sur un lit formé de cailloux d'or...

Maubert avait exigé qu'on s'arrêtât en cet endroit...

Il était temps que Feyrerolles commençât à tenir les engagements pris...

Les évadés de l'île Royale avaient loyalement tenu les leurs.

Ils s'étaient conduits dans le défilé du Torrento de Sangre, ainsi qu'il avait été convenu...

Ce n'était point leur faute si les événements n'avaient point tourné au gré de Legendre et de Feyrerolles.

En tout cas, Maubert et ses camarades avaient laissé échap-

per là une belle occasion, non seulement de recouvrer leur liberté... mais encore de ramasser un gros sac...

Maximo Sorralès leur avait promis la forte somme pour lui livrer passage. Et ils avaient eu la conscience de résister à des offres si alléchantes...

Maubert parlait de sa conscience aussi naturellement qu'aurait pu le faire le plus honnête homme du monde...

Maintenant, il s'agissait pour Feyrerolles de s'exécuter...

On se trouvait dans le pays de l'or...

On foulaït enfin, après avoir désespéré d'y arriver jamais, ce sol mystérieux de l'Eldorado, ce sol qui contenait tant de richesses inexploitées...

Les forbans étaient en proie à une fièvre que l'on comprendra...

Après avoir, à plusieurs reprises, désespéré de voir jamais le succès couronner leurs efforts, ils touchaient enfin au but entrevu.

Ils avaient leur fortune sous la main...

Il leur suffisait de se baisser pour ramasser des mille et des mille !

Leurs regards se promenaient, aiguïsés de convoitise, sur les roches qui les entouraient, sur les rocaïlles du sol, sur les eaux du torrent...

Tout cela pouvait, sur un signe de Feyrerolles, se transformer en or !...

C'est ainsi que, quatre jours après les événements contés au précédent chapitre, le vieux surveillant avait été mis en demeure de s'exécuter...

On avait marché aussi rapidement que possible sur les traces de Maximo Sorralès, pendant deux fois quarante-huit heures...

Dans quel but ?

Legendre et Feyrerolles eux-mêmes n'eussent pu s'expliquer à ce sujet.

C'était instinctif...

Geneviève était emportée par ces bandits, sans que ses amis eussent rien pu faire pour l'arracher de leurs mains...

Et ses amis suivaient, sans doute avec l'espérance vague que la Providence ne pouvait continuer à protéger ainsi des misérables, et que le moment de la revanche finirait bien par sonner...

Le Brésilien et sa troupe marchaient avec une rapidité foudroyante.

On eût dit que les hommes qui l'accompagnaient n'erraient point à travers ces solitudes désolées, depuis des semaines et des semaines.

C'est qu'il avait, pour raidir leurs muscles contre la fatigue, un stimulant sans pareil.

Il faisait luire à leurs yeux la perspective d'une somme considérable à se partager lorsqu'ils l'auraient aidé à atteindre Couvani.

Voula qui suffisait à les pousser en avant. Maintenant, quant à ceux qui auraient été tentés de demeurer en arrière, il faisait entrevoir la perspective peu engageante d'être ramassés par Legendre.

Il n'y avait point d'illusions à se faire.

C'était la mort certaine...

Dans ces conditions-là, le Brésilien avait pu obtenir de ceux qui l'accompagnaient une rapidité pour ainsi dire surhumaine...

Et c'est pourquoi Legendre et Feyrerolles, qui n'avaient point les mêmes arguments à employer vis-à-vis de leurs compagnons, avaient dû, au bout de quatre jours, abandonner la poursuite.

Peut-être la mise en demeure très catégoriquement faite par Maubert, au nom des forbans, n'eût-elle point suffi à arrêter le père et le fiancé.

Mais cette mise en demeure avait eu lieu les armes à la main...

Comme bien on pense, Maubert et les autres étaient gens trop pratiques pour avoir pu songer un seul moment à rendre les carabines dont ils avaient été armés pour défendre le défilé du Torrento de Sangre...

Ils supposaient bien qu'un moment arriverait où ces armes leur deviendraient utiles.

Et ils n'avaient point été trompés dans leurs suppositions...

Ce n'avait été qu'en se voyant entourés par un cercle de carabines dont les canons les menaçaient, que les deux hommes avaient compris qu'il leur fallait s'incliner...

Assurément, avec la troupe de Poligoudous qui les accompagnaient, peut-être eussent-ils pu tenter une résistance utile...

Maubert et les autres forbans n'étaient pas plus d'une demi-douzaine.

Legendre et Feyrerolles, outre l'Haricot qui, décidément, leur était fidèle, pouvaient disposer de vingt-cinq hommes...

Mais quelque résolu que fussent ceux-ci, ils n'étaient armés que de lances et d'arcs...

Les autres avaient à leur disposition des carabines à répétition.

C'est-à-dire qu'un feu de salve pouvait anéantir toute la troupe d'indigènes en un clin d'œil...

Legendre avait compris l'inutilité de la lutte.

On avait fait halte.

Feyrerolles, comme un enragé, avait déclaré que, puisqu'on l'abandonnait, il continuerait seul la poursuite...

Ce à quoi Maubert avait riposté que Feyrerolles n'avait pas le droit d'abandonner la troupe.

Qu'il avait pris des engagements formels et le moment était venu de les tenir...

Au dire des Indiens, l'arroyo dont on suivait le cours depuis vingt-quatre heures roulait littéralement sur l'or.

Par la force, ils étaient résolus à retenir au milieu d'eux Feyrerolles et à le contraindre à commencer les travaux de prospection.

Vainement le malheureux avait-il tenté de faire entendre raison à ces misérables...

Chaque heure de retard le séparait davantage, de façon irrémissible, de sa fille...

S'il perdait sa trace, jamais il ne lui serait possible de la retrouver...

Qu'on lui accordât encore quarante-huit heures... quarante-huit heures seulement...

Si, d'ici là, la Providence, par un miracle, ne lui avait pas rendu sa fille, alors il renoncerait à aller plus longtemps contre la volonté divine... Il se résignerait.

Maubert avait repoussé énergiquement cet accord...

Ni lui ni ses compagnons ne feraient un pas de plus ; ils avaient montré assez de patience ainsi.

Ils n'avaient point l'intention de s'en aller ainsi jusqu'au Brésil... ce qui arriverait fatalement s'ils se laissaient entraîner par ce damné Sorralès...

— Mais comprenez donc, s'était écrié Feyrerolles, en proie à une crise de désespoir qu'on peut imaginer, comprenez donc que j'ai la tête perdue...

— Avec sa fille, ricana impitoyablement Van Velden, ça fait deux choses perdues...

— C'est beaucoup pour un homme seul.

— Alors surtout qu'on est loin du quai des Orfèvres... pour se rendre au bureau des objets perdus...

Cette plaisanterie grossière, et cela parmi les forbans, produisit une hilarité formidable...

Feyrerolles s'écria d'une voix désespérée :

— J'aime autant me tuer tout de suite...

— Vous n'en avez pas le droit ! s'empressa de protester Van Velden avec indignation...

— Nous avons un contrat, s'écria un autre ; ce serait de la malhonnêteté de votre part, une malhonnêteté indigne.

Très froidement, Maubert lui déclara :

— Quand vous serez mort, la belle avance.

« Ce n'est pas de vous trouver à cinq pieds sous terre, qui délivrera votre fille.

— Mais... vous êtes donc des bêtes féroces, s'écria le malheureux, incapables d'aucun sentiment !

— Nous avons le sentiment de la situation, surtout, déclara Maubert...

« Nous en avons assez de jouer le rôle de Bertrand, depuis des semaines et des semaines...

« Il nous tarde maintenant de croquer un peu les marrons...

« Donc, monsieur Feyrerolles, dès demain, à l'aube, nous allons commencer à faire ce qu'il convient.

« Et quand chacun de nous aura fait son sac, nous nous mettrons à la recherche de la jeune fille, et il faut espérer que cette fois-là nous serons plus heureux.

« Est-ce entendu comme ça ?

Le pauvre vieux ne répondit pas ; il se laissa tomber accablé sur une cantine...

Oui, certes, de sinistres projets le hantaient et maintenant encore ses doigts fébriles caressaient de significative façon la crosse de son revolver...

Cependant, en dépit de son désespoir, il conservait par devers lui quelques lueurs de raison.

L'argumentation de ce misérable lui revenait à l'esprit.

Mort, de quelle utilité serait-il à Geneviève ?

Tandis que, vivant, il lui serait loisible au moins de la venger !

Oh ! la vengeance...

Pour la première fois, dans son âme honnête et paisible, des sentiments de haine prenaient naissance...

Comme il roulait ainsi à travers son esprit des idées mauvaises, une main se posa sur son épaule.

Il releva la tête et tressaillit.

« Mouche d'or était devant lui...

— Ah ! c'est toi, mon enfant, dit-il avec douceur... que veux-tu ?

La gamine promena autour d'elle un regard méfiant ; on eût dit qu'elle craignait qu'à proximité se trouvât embusquée quelque oreille indiscreète.

— Je veux vous dire ceci, monsieur Feyrerolles, déclara-t-elle à voix basse.

« C'est qu'il ne faut pas vous désoler, la partie n'est pas perdue.

— Hélas !...

— Il faut avoir confiance dans l'avenir...

— Quand le présent lui-même est irrémédiable.

L'enfant eut un hochement de tête plein d'énergie.

— Pourquoi cela ?... assurément il est fâcheux que vous soyez contraint d'abandonner la poursuite ; mais enfin, il y en a d'autres que vous, et ceux-là pourront continuer de pister le Brésilien.

« Maubert se moque pas mal de moi, par exemple, et de l'Harcicot, et de Missa...

— Eh bien ?...

— Eh bien, nous avons formé le projet de partir tous les trois.

Les yeux de Feyrerolles s'arrondirent de stupeur ; il regardait la gamine comme s'il eût douté d'avoir bien entendu, bien compris.

Mouche d'or poursuivit :

— Quoi d'étonnant à cela ?... nous n'avons rien à voir avec les pépites, nous.

— Mais songe aux dangers que tu cours.

— En quoi est-ce que ces dangers seraient plus grands qu'en ce moment ?

« Vous n'imaginez pas, n'est-ce pas, que nous serons assez bêtes pour nous laisser pincer par Sorralès.

Le vieux surveillant eut un hochement de tête douloureux.

— Sait-on jamais ?

Mais la gamine l'arrêta d'un geste énergique.

— Ah non !... s'exclama-t-elle, ne nous lançons pas dans cet ordre d'idées.

« Cela nous entraînerait trop loin.

« D'ailleurs, ce qui est décidé est décidé... et si je suis venue vous trouver, ce n'est point pour vous demander ni un conseil ni une autorisation.

« C'est pour vous faire mes adieux.

Feyrerolles attira contre lui la gamine et la baisa tendrement au front.

— Brave petite, murmura-t-il tout attendri.

L'enfant se dégagea doucement de l'étreinte.

— Un conseil, dit-elle, faites votre possible pour découvrir un trésor.

— Que peut bien m'importer ?

→ Il importe beaucoup, au contraire. Qui sait si la découverte d'une mine de pépites ne pourrait pas aider à la délivrance de M^{lle} Geneviève ?

Feyrerolles eut un hochement de tête douloureux dans la direction des forbans.

— Allons donc ! quand ils auront assez d'or, ils n'auront plus qu'une pensée : s'en aller le plus vite possible de ces contrées maudites pour jouir tranquillement de leur fortune.

— Aussi bien n'est-ce point à eux que je pense, mais à d'autres...

— A d'autres ? interrogea curieusement Feyrerolles...

— Je ne puis vous donner d'autre explication, car les choses auxquelles je songe sont trop vagues encore.

« Souvenez-vous seulement de ceci : c'est qu'il faut prier Dieu pour qu'il seconde vos efforts et vous fasse découvrir un placer digne de la réputation du pays de l'or...

« Excusez-moi de vous quitter incivilement... mais j'aperçois l'Haricot qui me fait signe.

« Au revoir, monsieur Feyrerolles... bien le bonjour à M. Legendre...

Là-dessus, la gamine tourna les talons et s'éloigna sans affectation du vieux surveillant...

Pendant quelques pas, elle suivit la rive de l'arroyo, semblant fort intéressée par des fleurs aux couleurs éclatantes dont elle s'amusait à faire un bouquet splendide...

Puis, brusquement, elle se jeta derrière un arbre et s'immobilisa, les regards tournés vers le campement...

Personne ne pouvait s'être aperçu de son absence, chacun étant occupé à préparer le repas du soir.

Alors, résolument, la gamine entra dans l'arroyo.

Celui-ci pouvait bien avoir une dizaine de mètres de large, mais sa profondeur n'était pas grande.

A peu près au milieu de son lit, l'eau atteignait aux aisselles de la gamine...

Le courant était très violent, et plus d'une fois, elle faillit être renversée...

Heureusement, Mouche d'or était un peu de la race des chats : à peine avait-elle perdu son équilibre que presque immédiatement elle le recouvrait...

Elle parvint donc sans incident grave sur l'autre rive...

Là, de grandes herbes croissaient, épaisses et propices à une cachette.

A plat ventre, elle s'y immobilisa...

Presque aussitôt, non loin d'elle, une voix demanda :

— Eh bien ? la même... rien de neuf ?...

— Non, l'Haricot, absolument rien.

— On ne s'est pas inquiété de moi ?

— Pas que je sache ! je ne crois même pas que personne ait remarqué votre absence...

Sans doute celui qui parlait à la gamine ne se tenait-il pas loin d'elle, car presque aussitôt un soupir bruyant s'entendit...

— Tant mieux... ces bougres-là auraient été capables de se lancer à ma poursuite...

« Et Missa ?

— Missa doit nous rejoindre à la tombée de la nuit un peu plus loin...

— Pourquoi n'est-il pas sorti en même temps que toi ?...

— Parce qu'il n'avait pas encore eu le loisir de s'entendre avec M. Legendre...

« Et puis, il faut qu'il emporte quelques provisions et il a jugé plus prudent d'effectuer son départ quand la nuit sera tombée...

« Les autres, s'ils se doutaient de ce qui se prépare, le retiendraient de force.

« Lui parti ! comment arriver à s'entendre avec les Indiens ?
Il y eut un petit ricanement, et l'Haricot riposta :

— Le fait est que j'aime mieux être dans ma peau que dans la leur...

« Les Poligoudos ne m'inspirent qu'une confiance très relative...

— Et nos amis Maubert et autres ? demanda narquoisement la gamine... quelle confiance vous inspirent-ils ?

— Aucune... puisque tu as surpris leurs projets à mon égard.

— Projets excessivement simples, puisqu'ils consistaient purement et simplement à nous supprimer.

— Les coquins !... s'écria l'évadé avec conviction.

— Aussi, répliqua Mouche d'or, quelle idée d'émettre la prétention de partager avec eux le trésor qu'ils escomptent...

L'évadé repartit aussitôt :

— N'était-ce point naturel ?... N'ai-je pas couru moi aussi les risques de l'évasion ?

« Ne faisais-je pas partie du groupe avec lequel Van Velden s'était entendu pour le voyage au pays de l'or ?

L'Haricot s'animait au fur et à mesure qu'il parlait.

Mouche d'or répondit :

— Assurément, vous avec raison, mon vieux, mais il y a un détail que vous oubliez... un tout petit détail... c'est que vous devriez être mort...

— Comment ça ?

— Et le coup de couteau dont Maubert vous a gratifié, le comptez-vous pour rien ?...

— Elle est bonne, celle-là !... d'après toi, c'est pour cela qu'il devrait m'en vouloir...

— Dame, oui... c'est assez naturel.

« On en veut généralement aux gens qui ont la mort récalcitrante.

« En outre, vous négligez de considérer que vous émettez la prétention de figurer au partage.

« Et dame, un convive qui arriverait au moment où l'on se met à table n'est généralement pas bien accueilli.

— Tu ne vas pas me faire croire cependant qu'ils puissent espérer emporter tout l'Eldorado dans leurs poches...

— Oh ! il ne m'appartient pas de discuter ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas espérer.

« Tout ce que je sais, c'est que votre départ ne pouvait se produire dans des circonstances plus opportunes.

« A demeurer plus longtemps dans la compagnie de Maubert et des autres, vous risquiez de vous éveiller un beau matin avec un bon coup de couteau dans la gorge.

« On risque aussi de ne pas s'éveiller du tout.

Un frisson secoua l'homme.

— Brrr ! fit-il, j'en ai déjà tâté... et je n'ai réellement pas envie de recommencer...

— C'est pourquoi vous devriez vous applaudir de l'idée que j'ai eue là.

« De la sorte, vous faites d'une pierre deux coups ; vous mettez votre peau à l'abri et vous rendez service à Legendre qui a été si bon pour vous.

L'Haricot déclara d'une voix vibrante, qui prouvait sa sincérité :

— Quand il n'y aurait que cette seconde considération-là, elle suffirait à me rendre tout joyeux de l'idée que tu as eue, petite, et je te remercie bien réellement d'avoir pensé à moi dans cette occasion.

— Dame, n'était-ce pas naturel ?...

Il y eut un silence au bout duquel la gamine ajouta :

— Maintenant, si vous m'en croyez, nous allons manger un morceau, en attendant Missa...

« Car, aussitôt qu'il nous aura rejoints, faudra nous mettre en route...

« Nous avons, en effet, décidé avec lui de marcher durant la nuit, pour nous reposer durant le jour.

— C'est plus prudent... à mon avis...

— Le raisonnement de Missa est fort simple : nous ne connaissons pas le pays et nous craignons d'être aperçus, sans en avoir conscience, par ceux que nous voulons surprendre...

— Ça, c'est très juste.

— En outre, nous avons besoin d'aller vite et nous serions contraints, cheminant de jour, de perdre plusieurs heures pour la sieste.

« Tandis que, la nuit, la fraîcheur entretient l'agilité des muscles et je suis persuadée que nous ferons le double de chemin...

Tout en parlant, la gamine avait déballé d'un bissac de toile qu'elle portait en bandoulière un morceau de biscuit, un quartier de viande fumée et un flacon d'eau-de-vie additionnée d'eau...

Elle partagea le tout avec son compagnon, et tous deux se mirent à manger silencieusement...

L'ombre peu à peu tombait, brouillant le paysage.

Bientôt, il fit tout à fait nuit et Mouche d'or murmura :

— Nous n'avons plus longtemps à attendre...

Comme elle achevait ces mots, voilà qu'un cri étrangement modulé s'éleva au milieu de la nuit...

L'Haricot avait tressailli.

La gamine murmura laconiquement :

— C'est lui...

L'oreille tendue, tous les deux s'immobilisaient, guettant le

moindre bruit que leur signifierait la proximité de celui qu'ils attendaient.

Pour la seconde fois, le signal troubla le silence, mais si près d'eux qu'instinctivement ils se retournèrent...

Au milieu de l'ombre, une silhouette surgit soudain sur le bord du ruisseau...

— Missa, appela la gamine en apparaissant à son tour derrière l'écran de feuillage qui la dissimulait, l'Haricot et elle...

L'Indien, en deux bonds, rejoignit ses amis...

— Cela s'est bien passé ? demanda Mouche d'or...

Missa répondit affirmativement ; les hommes harassés de fatigue s'étaient endormis pesamment aussitôt après avoir mangé...

Alors il lui avait fallu rester pour pouvoir déjouer la surveillance de la sentinelle indienne préposée par Legendre à la garde du camp...

Missa s'était éloigné ostensiblement dans la direction opposée au ruisseau, donnant comme prétexte au Poligoudou qu'il s'en allait à l'affût...

Une fois hors de vue, il était revenu sur ses pas, en faisant un long détour, de manière à regagner le cours du ruisseau, mais de beaucoup au-dessus de l'endroit où Legendre avait son campement.

Là, Missa s'était mis nu complètement et s'était entouré le corps de feuillages et de plantes aquatiques arrachées à la rive...

Ensuite de quoi, ayant réuni ses effets, ses armes et ses provisions en un paquet qu'il s'attacha sur la poitrine, il s'était mis à l'eau, faisant la planche, se laissant emporter par le courant, de manière à donner de loin l'impression d'un arbre abattu par l'orage...

C'est ainsi qu'il avait passé à quelques mètres à peine de la sentinelle, qui l'avait regardé sans méfiance aucune...

Mais il avait aperçu Maubert et ses compagnons qui tenaient conseil à l'écart, sur le bord du ruisseau.

S'ils avaient pu se douter que cette épave sur laquelle leurs regards s'étaient arrêtés durant un court moment était non seulement un de leurs ennemis mortels... mais encore celui sans le concours duquel la vie leur était pour ainsi dire impossible...

L'Indien, en donnant tous ces détails à ses compagnons, riait sincèrement et on voyait étinceler dans l'ombre l'émail de ses dents...

— Maintenant, dit Mouche d'or, quand Missa eut terminé son récit, maintenant, nous pouvons partir, n'est-ce pas ?...

— En route, fit l'Indien laconiquement...

Il prit la tête de la petite troupe, suivi immédiatement par l'enfant...

L'Haricot fermait la marche.

Ils allaient ainsi en file indienne, s'emboitant mutuellement le pas aussi exactement que possible, de peur de se perdre au milieu de la nuit noire, et surtout de mettre le pied hors de la piste étroite que Missa leur traçait...

L'Indien, lui, avançait rapidement, le buste penché vers la terre, les yeux perçants, devinant sur le sol des empreintes qui eussent passé inaperçus aux regards de ses compagnons...

Et ce fut ainsi jusqu'au moment où la lune apparut étincelante dans le ciel bleu, au-dessus des pics élevés, éclairant de sa lueur blanche le passage tout entier.

L'Haricot murmura :

— A la bonne heure... on y voit mieux avec une veilleuse...

Missa bougonna quelques paroles qui prouvaient qu'il ne partageait pas la satisfaction de son compagnon.

La clarté lunaire lui était inutile pour suivre son chemin et elle était dangereuse, en ce qu'elle pouvait les exposer tous les trois à être aperçus de loin par les gens de Maximo Sorralès.

Mais comme le fit très justement remarquer Mouche d'or, comme il y avait impossibilité à masquer la lune, force leur était bien de l'endurer...

Ils y trouvèrent cependant, quoi qu'en dit Missa, un petit avantage, celui d'avancer plus rapidement.

Sur quoi se guidait l'Indien pour affirmer qu'il suivait la piste du Brésilien ?

La gamine et l'Haricot eussent été bien incapables de le dire.

Ses regards, habitués dès l'enfance à remarquer les détails en apparence les plus insignifiants, enregistrèrent le froissement d'une branche, le déplacement d'un caillou, un écrasement d'herbe... mille choses auxquelles assurément n'eussent songé ni la gamine, ni l'Haricot...

A l'aube, on s'arrêta dans une excavation rocheuse qui offrait un abri sûr contre les rayons ardents du soleil, et contre les regards indiscrets...

Mouche d'or, en dépit de sa force de résistance, était exténuée et s'endormit aussitôt, sans avoir le courage de manger un morceau.

L'Haricot ne tarda pas à l'imiter...

Missa seul veilla...

Les courses nocturnes lui étaient familières : il eût marché ainsi au milieu des ténèbres humides, sans s'arrêter pendant quarante-huit heures...

Ce lui était comme un délassement...

D'ailleurs, il estimait qu'il y avait, en l'espèce, bien autre chose à faire présentement qu'à dormir.

Quant à lui, il se glissa sans bruit hors de la retraite au

fond de laquelle s'étaient étendus ses compagnons et se mit à examiner attentivement le sol...

Non qu'il craignît aucunement de s'être trompé.

Il avait au contraire la certitude d'avoir suivi la bonne piste, et de bien se trouver sur les traces de ceux que ses compagnons et lui poursuivaient.

Ce dont il voulait se rendre compte, c'était du chemin parcouru, c'est-à-dire du terrain qu'ils avaient gagné, au cours de la nuit, sur Maximo Sorralès et sa troupe.

Tout autre que Missa n'eût même point tenté une semblable recherche...

Il fallut l'œil exercé et perspicace de l'Indien, pour pouvoir distinguer quelque chose au milieu de la poussière rougeâtre qui recouvrait le sol...

Cependant, Missa s'avancait lentement, rampant avec mille précautions, s'ingéniant à se dissimuler derrière le moindre obstacle qui s'offrait à lui.

On eût dit qu'il supposait l'ennemi à proximité.

Et de fait, s'il s'y fût trouvé, les précautions de Missa n'eussent point été inutiles...

Le sentier qu'il suivait en ce moment traversait une sorte de cuvette formée par une dépression rocheuse de la montagne.

Tout autour, les pics dressaient leurs têtes, dont chacune formait un observatoire merveilleux, du haut duquel il était aisé d'embrasser d'un coup d'œil tout le panorama...

Missa cheminait donc comme s'il eût été dans la zone que pouvait battre le rayon visuel de ses ennemis.

Soudain, il s'arrêta en un endroit où le sol était battu par un piétinement, qui prouvait que là une halte avait eu lieu...

En outre, plusieurs indices indiquaient clairement que Maximo et ses compagnons avaient séjourné là... des cendres marquaient l'emplacement du foyer, des boîtes de conserves vides... des bouteilles cassées...

Missa plongea ses mains dans les cendres et poussa une exclamation satisfaite...

Elles étaient tièdes encore !...

Il n'y avait pas longtemps que le Brésilien était parti : une dizaine d'heures tout au plus.

L'Indien en augura que Sorralès ne devait pas avoir pour voyager la même méthode que ses compagnons et lui...

Ne se sachant pas poursuivi, il en prenait à son aise, et dormait une partie de la nuit...

Il partait à l'aurore, faisait la sieste pendant les heures chaudes de la journée, et repartait pour camper aux premières ombres du crépuscule.

Dans ces conditions-là, il y avait grande chance pour qu'on pût le rejoindre à l'aube prochaine...

Missa en savait assez ; il lui était inutile de poursuivre plus loin ses investigations et il revint au campement pour annoncer à ses amis les heureuses découvertes qu'il venait de faire.

Mais ils dormaient de si bon cœur, qu'il n'eut point le courage de les éveiller.

Peut-être cela eût-il mieux valu, cependant... car un danger terrible les menaçait, qui eût été assurément conjuré, si l'Indien avait persisté dans ses résolutions premières...

Missa lui-même, s'étant étendu dans l'espèce de grotte qui servait de cachette à ses compagnons, ne tarda pas à s'endormir, lui aussi...

Le réveil devait être épouvantable...

Une sorte de sifflement très doux se fit entendre tout à coup...

Puis un second, ensuite un troisième...

Bientôt, ce fut comme un concert singulier qui emplissait l'excavation rocheuse d'une sorte de bourdonnement.

Les ronflements de l'Haricot s'en trouvaient couverts.

Soudain, l'évadé se mit sur son séant, se frottant les yeux, bâillant à pleines mâchoires.

— C'est toi, Mouche, demanda-t-il, qui siffles comme ça ?...

Aucune réponse...

L'étrange concert continuait de plus belle.

Intrigué, un peu inquiet même, l'Haricot étendit le bras au milieu de l'ombre épaisse dans la direction où se trouvait éteendue sa petite compagne...

Mais à peine ses doigts eurent-ils effleuré le corps de la fillette qu'il les retira vivement...

Une sueur froide lui emperlait instantanément le front et les tempes ; en même temps, un frisson le secouait.

Qu'est-ce que sa main avait donc rencontré de froid, de visqueux, de grouillant ?...

Mais voilà que lorsqu'il eut ramené sa main sur lui-même, il poussa un cri de terreur.

Ses doigts avaient eu la même sensation qu'ils venaient d'avoir...

Qu'est-ce que c'était que cela ?

A ses cris, Mouche d'or et Missa s'étaient éveillés...

— Qu'arrive-t-il ?... que se passe-t-il ? s'exclamèrent-ils en même temps.

Mais, à peine eurent-ils posé la question, qu'à leur tour ils frissonnaient au contact qui remplissait d'effroi l'Haricot...

Et ce qui augmentait l'horreur de la situation, c'était l'ombre intense au milieu de laquelle ils se trouvaient et qui les empêchait de se rendre compte de la nature du danger qui les menaçait...

Mouche d'or et l'Haricot étaient immobilisés...

Ils craignaient de faire le moindre mouvement qui les eût contraints à éprouver les mêmes frôlements humides.

— Missa... Missa... demanda la gamine d'une voix étranglée par l'angoisse.

L'Indien, soudainement, poussa une exclamation étouffée.

— Ti pas remuer, recommanda-t-il, sinon mourir...

« Nous tombés misérablement dans grotte serpents... si ti les froisse trop brusquement, une piqûre... et piqûre mortelle...

La gamine s'immobilisa : elle si brave, et qui avait fait preuve, depuis le commencement de ces aventures, d'une énergie si rare, même chez une grande personne, elle se trouvait sans force, sans courage, en présence d'une si épouvantable alternative...

Quant à l'Haricot, il se mit à gémir de façon lamentable.

— Alors, nous sommes perdus !... nous sommes perdus !...

— Moi pas dire cela..., seulement, il falloir user de beaucoup de précautions et...

L'Indien s'interrompt, puis, d'une voix extraordinairement calme, il dit :

— Moi... mordu !...

L'Haricot n'avait plus une goutte de sang dans les veines...

Missa venait d'être piqué ; sans doute allait-ce être bientôt son tour...

Cependant, c'était par toute la caverne un grouillement hideux : les corps flasques frôlaient la roche, avec un bruissement de soie qui donnait l'impression d'une caresse visqueuse...

Tout autour d'eux, les malheureux sentaient la mort s'agiter...

Et vainement se torturaient-ils l'esprit pour trouver un moyen d'y échapper, et leur esprit, obscurci par la terreur, ne trouvait rien... rien...

Comment n'étaient-ils point morts déjà de frayeur ?...

Mouche d'or questionna...

— Missa... Missa...

L'Indien répondit aussitôt :

— Quoi vouloir ?...

— Tu es mordu... que vas-tu faire ?... tu vas mourir...

— Autant que possible... moi tenter pas mourir, vous essayer me sauver...

« Serpents mauvais... mais remède...

Il s'interrompt à nouveau, dominant un gémissement qui venait de lui échapper :

— Bien mordu encorc... mordu de tous côtés...

Il demanda, s'adressant à l'Haricot :

— Ti avoir des allumettes dans ta poche ?...

— Oui, bégaya l'évadé ; mais au moindre mouvement que je ferai, je serai pigné !...

« Merci de l'occasion...

Mouche d'or s'écria :

— Cependant, vous ne pouvez laisser ce malheureux dans la situation où il se trouve !

« Voyons, l'Haricot, souvenez-vous de ce qu'il vient de dire... la piqure de ces serpents est mortelle.

« C'est grâce à lui qu'en ce moment vous ne vous trouvez pas aux mains de Maubert.

Mais elle aurait pu accumuler ainsi les arguments les plus concluants...

Ils ne pouvaient avoir prise sur l'esprit terrifié du forban.

Il se contenta de balbutier d'une voix presque inintelligible :

— Je ne peux pas... je ne peux pas...

— Eh bien ! moi, je vais pouvoir, dit hardiment la gamine...

Missa devina sans doute quelles étaient ses intentions, car il s'écria aussitôt :

— Ti pas bouger, petite... ti mordue... ti mourir...

Mouche d'Or ne devait, comme bien on pense, ne tenir aucun compte de cette recommandation.

Elle répliqua :

— N'aie pas peur, Missa... on va voir à être plus malins que ces sales bêtes...

Au même moment, une sorte de sifflement très doux et très singulièrement modulé se fit entendre...

Tout d'abord, il ne se distinguait que très imparfaitement du bruissement produit par les reptiles ; puis, peu à peu, il le domina, puis, bientôt, l'assourdit tout à fait...

Peureusement, l'Haricot bégaya :

— Ah ! mordieu !... qu'est-ce que c'est que ça ?...

A cette question bégayée d'une voix étranglée, aucune réponse.

Mais, presque aussitôt, le forban s'exclama, plein d'épouvante :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... Qu'est-ce qui vient de me frôler la figure ?

Mouche d'or murmura tranquillement :

— Ne vous effarez pas ainsi, l'Haricot... c'est ma main que vous venez de sentir...

« Voyons, tâchez de recouvrer votre sang-froid... rappelez-vous dans quelle poche vous avez mis vos allumettes.

« A vous palper ainsi, je pourrais vous faire piquer...

Cette éventualité suffit à rendre à l'Haricot une partie de sa lucidité.

— Dans la poche de ma veste, à gauche... murmura-t-il aussitôt.

Un instant plus tard, la voix de la gamine murmura :

— Je tiens la boîte... Qu'est-ce que je dois en faire, Missa ?

— Ti frotter allumette, répondit l'Indien laconiquement.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que la gamine obéit.

Pendant ces quelques minutes, le sifflement singulier qui tout à l'heure avait si fortement ému le forban se fit entendre à nouveau.

Ensuite, brusquement, il y eut un craquement sec et l'allumette enflammée jeta une petite lueur au milieu des ombres épaisses dont était pleine la caverne.

L'Haricot poussa un cri de terreur.

La Mouche, en dépit de l'énergie morale qui était le dominant de son caractère, ne put dominer ses nerfs et elle aussi s'exclama, terrifiée.

Seul, Missa garda le silence, regardant avec un sang-froid merveilleux le spectacle impressionnant qui s'offrait à lui...

La grotte était pleine d'un hideux grouillement de reptiles.

Les parois rocheuses en étaient revêtues, le sol en était couvert, l'Indien lui-même et ses compagnons en avaient sur eux des quantités.

A la lueur douce que jetait l'allumette, les peaux visqueuses avaient des reflets de métal et les petits yeux cruels luisaient avec une intensité impressionnante.

Ces animaux appartenaient à une toute petite espèce, mais non la moins dangereuse.

Pour l'instant, ils étaient tous figés dans une immobilité absolue, semblant être sous le charme des sifflements que faisait entendre Mouche d'or...

C'étaient, en effet, les lèvres de la gamine qui produisaient ce bruit dont l'Haricot s'était si fortement ému quelques instants auparavant.

Missa dit tout à coup :

— Rallumez une autre allumette !... maintenant obscurité dangereuse...

Automatiquement, sans cesser de siffler, la gamine obéit.

L'Haricot, dont les dents claquaient, demanda :

— Que faire ?...

L'Indien ne répondit pas tout de suite, il promenait ses regards autour de lui, attentivement, cherchant à se rendre compte...

Tout à coup il dit :

— Nous jamais être sauvés !...

— Tu crois ? s'écria le forban dont le cœur se mit à battre la chamade sous sa veste de cuir.

— Cela dépend de la petite.

— De moi ! s'écria Mouche d'or.

— Toi pas parler !... pas parler du tout ! s'exclama l'Indien d'une voix pressante.

« Et continue siffler... fort toujours...

« Serpents sous le charme, sans bouger... nous sortir pendant ce temps-là...

Les yeux de la gamine s'attachaient pleins d'épouvante sur Missa.

Celui-ci comprit l'interrogation muette contenue dans les prunelles de la gamine.

— Oui, toi sortir dernière... en continuant à siffler...

« Moi, d'ailleurs, une fois dehors, agir pour te tirer de là...

Mouche d'or promenait de l'Indien à l'Haricot des regards effarés.

Le forban tendit les mains vers elle, suppliantes :

— Siffle ! petite... implora-t-il, siffle...

Après une longue hésitation, la gamine inclina la tête affirmativement.

Alors, Missa se redressa lentement, lentement, pour ainsi dire invisiblement, évitant la moindre brusquerie de mouvements qui eût pu troubler la singulière léthargie dans laquelle semblaient s'engourdir les reptiles...

Ensuite, il s'achemina par une sorte de glissement vers le seuil de la caverne.

Celle-ci, à quelques mètres de l'intérieur, faisait un coude très accentué qui masquait totalement la lumière du jour...

Quand l'Indien eut dépassé ce coude, et qu'instantanément il se trouva inondé de clarté, les bêtes, dont pullulaient ses vêtements se détachèrent de lui, ainsi que se détachent des branches, sous l'impression des premières gelées, les feuilles sèches...

Une fois en contact avec le sol, les reptiles s'enfoncèrent vers l'intérieur de la grotte, avides de ténèbres.

Le même miracle s'opéra pour l'Haricot.

Une fois dehors, le malheureux se laissa aller sur un pan de roche où il demeura affalé, sans forces, le front inondé de sueur, les membres tremblants.

Il était sous l'impression d'une telle terreur qu'il ne songeait plus à la gamine demeurée dans la grotte et dont s'entendaient singulièrement adoucis par l'éloignement, les sifflements non interrompus.

Missa, heureusement, ne l'avait pas oubliée.

Il s'occupait de la tirer de la situation critique dans laquelle elle se trouvait.

Son premier soin avait été d'arracher à l'arbre le plus voisin, d'essence résineuse, une branche qu'il dépouilla de ses feuilles.

Ensuite il l'alluma, et cette torche improvisée à la main, il pénétra dans la grotte, hardiment.

Aussitôt, le miracle opéré par la voix de la gamine, s'arrêta comme par enchantement.

Les reptiles se mirent à pousser des sifflements stridents.

Mouche d'or se crut perdue.

Mais, au contraire, elle comprit qu'elle était sauvée en

voyant les bêtes immondes s'enfuir de tous côtés et disparaître si prestement, que l'on pouvait se demander si on n'avait pas été le jouet de quelque illusion.

Stupéfaite, elle promenait autour d'elle, des regards investigateurs, semblant douter si ses yeux avaient bien vu, si ses oreilles avaient bien entendu.

— Et tes morsures ? demanda tout de suite la gamine à Missa, quand ils furent sortis de cet antre d'horreur.

L'Indien, pour toute réponse, avait tiré de sa poche un couteau, dont la lame était effilée comme celle d'un bistouri.

Et froidement, comme s'il avait perdu toute sensibilité, il se tailladait profondément les chairs, appliquant chaque fois sur les blessures ses lèvres, et opérant une forte succion, de façon à arracher le venin qu'il crachait ensuite.

Après quoi, il appliqua sur les plaies une plante qui croissait aux environs et dont le suc avait pour principe, expliqua-t-il à la gamine, de cautériser instantanément

L'Haricot s'examinait avec minutie, passant en revue sa personne depuis la tête jusqu'aux pieds, pour le cas où il aurait été mordu sans s'en être aperçu.

Il était indemne... heureusement.

Mais peut-être fût-il mort de frayeur.

Il insista tellement pour qu'on s'éloignât sans tarder, que Missa, bien à contre-cœur, donna le signal du départ.

Du moins, indiqua-t-il à ses compagnons le sentier qu'ils devaient suivre.

Lui demeurait en arrière, pour certaine besogne, sur laquelle il refusa catégoriquement de s'expliquer.

XIX

UNE IDÉE DE MISSA

Maximo Sorralès avait marché avec une telle rapidité pendant les deux premiers jours qui avaient suivi les événements dont le défilé de Torrento de Sangre avait été le théâtre, que le soir du second jour, sa troupe, exténuée, avait déclaré catégoriquement qu'elle n'irait pas plus loin avant d'avoir pris un repos suffisant.

Force lui avait bien été de s'incliner.

Il n'était pas le plus fort...

Le camp avait donc été dressé sur la lisière d'une épaisse forêt qui recouvrait de ses frondaisons sombres le flanc de la

montagne dont il s'agissait de gravir le lendemain les hauteurs escarpées.

L'Indien qui lui servait de guide avait imprudemment répandu le bruit que cette escalade était rude, coupée de ravins profonds et d'entailles à pic le long desquelles il fallait se hisser, au moyen de cordes.

L'équipage de la *Reine-des-Eaux* n'était point accoutumé à de pareils labeurs.

La navigation sur le Maroni était relativement aisée et l'existence à bord de la tapouye était une existence paradisiaque, comparée à celle que menaient les pauvres diables depuis que les événements que l'on connaît les avaient lancés dans cette série d'aventures.

Si Maximo Sorralès eût été libre d'agir comme bon lui convenait, il eût continué sa route...

Sans concevoir la moindre appréhension relativement à Legendre, il eût préféré cependant atteindre, le plus rapidement possible, le Contesté.

Là, il se trouverait chez lui.

Le cas échéant, il eût pu, nous l'avons dit, recruter une petite armée pour tenir tête à ceux qui auraient été tentés de l'attaquer.

Tandis que, présentement, il se trouvait à la discrétion de son équipage.

En dépit de toute sa crânerie, de toute son audace, qu'aurait-il pu faire, lui seul, contre une douzaine de gaillards de cette trempe ?

Il savait dans quels éléments il avait recruté son équipage...

C'était la lie de la population...

Un coup de couteau ou de revolver pour ces gens-là, n'avaient pas plus d'importance qu'un coup de chapeau ou une poignée de main.

Leur résister eût été maladroit... dangereux même...

Il eut risqué de perdre en une minute le fruit de tant de peines et de tant de dangers.

Aussitôt après avoir acquiescé à la requête un peu péremptoirement présentée par le délégué de la troupe, il avait envoyé un Indien en arrière pour s'assurer qu'il n'y avait aucun danger d'être rejoint.

L'Indien, au lieu de suivre le chemin parcouru par la troupe, avait pris des raccourcis qui l'avaient amené à l'endroit où les forbans avaient contraint Legendre et Feyrerolles à dresser leur camp.

L'installation avait paru à l'émissaire de Maximo Sorralès avoir, sinon un caractère définitif, du moins donner l'impression d'une résolution de séjour assez prolongé...

Sur les rives de l'arroyo, à droite et à gauche, se remarquaient des traces de fouilles.

Ces gens-là prospectaient, c'est-à-dire qu'ils étaient à la recherche de poches d'or.

Ils ne songeaient aucunement à se mettre en route...

Tels étaient les renseignements que l'Indien avait rapportés au Brésilien.

Dans ces conditions, celui-ci estima qu'il n'y avait que peu d'inconvénients à déférer à la prière que lui avaient adressée ses compagnons, sous forme d'ultimatum.

Aussi avait-il décidé qu'on se reposerait en cet endroit, pendant une couple de jours, pour se refaire des fatigues endurées.

Après quoi, on se remettrait en route pour gagner d'une seule traite le territoire du Contesté.

Cette déclaration fut accueillie avec satisfaction.

Quant à Maximo Sorralès, pour passer sa mauvaise humeur, à grand-peine dissimulée, il était allé visiter sa prisonnière.

Celle-ci se trouvait enfermée dans une tente de toile, dressée au centre même du campement, de façon qu'aucune chance de fuite ne pût se présenter à son esprit.

Deux Indiens se relayaient pour monter la garde...

Lorsque le Brésilien entra, la jeune fille assise sur une cantine qui composait l'unique mobilier de sa prison improvisée, avait le visage caché dans les mains.

Elle pleurait...

Toute à sa douleur, elle ne releva même pas la tête.

Vainement Maximo toussa-t-il à plusieurs reprises : elle ne daigna point prendre garde à sa présence...

Alors, il se décida à la toucher à l'épaule de l'extrémité de son index...

Au contact, elle tressaillit et, se redressant soudain, gagna d'un bond en arrière la cloison de toile qui l'enfermait.

Là, elle s'arrêta...

Ce n'était plus la timide et résignée jeune fille dont, quelques instants auparavant, elle donnait l'impression par son attitude et ses larmes.

Mais, le visage énergique, le regard assuré, elle regardait Maximo bien en face, semblant le défier.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix ferme.

« Il avait été convenu que vous me laisseriez en repos, jusqu'au terme de ce voyage.

« Sommes-nous donc arrivés à destination ?

Il s'inclina dans une attitude de soumission et de respect surprenante de la part d'un homme tel que celui-là...

Il ne donnait pas l'impression de la brute qu'il était...

— Excusez-moi, señorita, murmura-t-il en s'efforçant visiblement d'adoucir le timbre rude de sa voix, excusez-moi.

En effet, cette chose avait été convenu.

« Mais il m'a semblé qu'il était de mon devoir de venir vous trouver pour vous faire une proposition.

Les lèvres de la jeune fille se plissèrent dans une moue de dédain.

— Une proposition... répéta-t-elle !

« Quelle proposition peut être faite par un homme comme vous, qu'une fille telle que moi puisse décemment écouter... »

Sa voix cinglait le misérable, ainsi qu'eût pu le faire la lanière cruelle d'un fouet.

Pendant l'espace de quelques secondes, on put croire qu'il allait lui être impossible de se maîtriser...

Blême, il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Ses ongles entraient dans sa chair, tellement il contractait avec violence ses poings formidables...

Mais il réussit à dompter sa colère.

Calme soudain, souriant presque, il murmura avec douceur :

— Señorita, je vous ferai observer que je vous donne l'exemple de la modération et de la courtoisie.

« Puisque les circonstances nous contraignent à vivre de compagnie, faisons-nous bon visage, morbleu... l'existence est trop courte pour que nous l'empoisonnions nous-mêmes.

Elle riposta aussitôt sur un ton de dignité hautaine qui le mata :

— Tâchez, monsieur, de m'épargner vos sarcasmes et arrivons au fait.

« Qu'avez-vous à me dire ? »

— Rien autre que ceci : et vous allez voir combien vous vous êtes méprise grossièrement sur mes intentions, señorita ; pour que ma troupe puisse se reposer, nous faisons séjour ici.

« Je venais vous proposer de vous promener à votre gré, pendant les deux jours que nous allons demeurer céans, mais à une condition : que vous me juriez sur votre salut éternel de ne point chercher à vous enfuir... »

Geneviève avait eu le temps de se reprendre...

Maintenant, toute trace de l'émotion première avait disparu.

Elle toisait son interlocuteur de la tête aux pieds avec un air de dignité froide et méprisante qui, en dépit de son infernale audace, ne laissa pas que de l'intimider quelque peu...

— Est-ce bien sérieusement, demanda-t-elle, que vous me faites une semblable proposition ?

— En quoi peut-elle vous déplaire ? interrogea-t-il.

« A vous croire, à vous entendre, on dirait, sur ma parole, que je vous ai offensée. »

« Dieu sait, cependant, que jamais semblable intention n'a été plus éloignée de mon esprit que celle-là... »

« Oh bien ! ah ! vous m'avez offensée... et cruellement... »

votre question même m'est une preuve de la piètre estime en laquelle vous me tenez...

« Comment avez-vous pu croire que moi, Geneviève Feyrerolles, je pourrais m'abaisser à accepter votre proposition ?

« Non, misérable, il ne peut y avoir entre nous aucun accord possible.

« Je suis votre victime et je veux rester telle, sans rien devoir à mon bourreau.

Cette dernière expression fit bondir le Brésilien.

— Votre bourreau ! s'écria-t-il, par tous les diables, je serais curieux de vous entendre m'expliquer comment je puis être votre bourreau, moi !...

« Sans mon intervention, vous seriez encore aux mains de ces Indiens féroces et sans pitié auxquels ce misérable Camuset vous avait remise.

« Dieu seul sait ce qui serait arrivé...

— Mes amis m'eussent délivrée.

— En admettant qu'ils fussent arrivés à temps...

« En tout cas, il me semble que vous manquez aux principes les plus élémentaires de la reconnaissance, car vous me devez quelque gratitude...

— Aucune... et ce faisant, je suis certaine de n'encourir aucun reproche de ma conscience...

« Quelque affreux que fût le sort qui m'attendait, il était préférable à celui qui m'attend...

Et, en prononçant ces mots, la pauvre enfant cachait son visage dans ses mains.

Le Brésilien ricana :

— En vérité, voilà qui n'est pas pour me flatter...

« Vous auriez préféré endurer les pires supplices...

— ... plutôt que d'endurer celui, plus épouvantable mille fois, de tomber entre vos mains...

« Oh ! oui... n'en doutez pas... je suis sincère...

— Et cependant, qu'est-ce que je veux ? vous épouser, et faire de vous la plus choyée, la plus chérie, la plus aimée des femmes des deux Amériques...

Il tendait la main vers elle pour effleurer ses doigts.

Elle se recula avec un geste de dégoût :

— Ne me touchez pas !... plutôt la mort qu'un aussi épouvantable bonheur !...

Et elle ajouta, hautaine, dédaigneuse, outrageante :

— Je ne vous hais pas seulement, je vous méprise.

Maximo Sorralès écrasa le sol sous un coup de talon furieux.

— Vous réfléchirez... gronda-t-il entre ses dents que la rage contractait.

— N'y comptez pas.

— Alors, prenez garde... dussé-je employer la force, je vous courherai sous ma volonté.

Geneviève se redressa et, le défilant du regard :

— Je suis fille de soldat, déclara-t-elle d'une voix vibrante ; les menaces d'un être tel que vous ne sauraient m'intimider...

« Je resterai fidèle à celui que j'aime...

— Nous verrons... riposta le Brésilien.

D'une voix convaincue, la jeune fille déclara :

— La Providence veillera sur moi et me protégera.

Sorralès haussa les épaules et sortit en riant...

Mais une fois dehors, son hilarité cessa brusquement et son visage se crispa dans une contraction terrible...

Son poing se lança crispé dans la direction de la tente où se trouvait enfermée la prisonnière, tandis que ses lèvres laissaient échapper d'ignobles menaces...

Puis il se retira dans sa tente à lui, dressée tout contre celle de Geneviève, de façon à pouvoir doubler et contrôler la surveillance qu'exerçaient sur elle les deux Indiens préposés à sa garde...

Là, il s'étendit sur son hamac et ne tarda pas à s'endormir, pensant trouver dans des rêves agréables une compensation aux difficultés qu'il rencontrait.

Pendant que le Brésilien se berçait ainsi d'illusions, — c'est le cas de le dire — à quelques pas de lui se tramaient des complots qui n'avaient point précisément pour but de favoriser les projets qu'il avait sur Geneviève...

Les hommes de la tapouye causaient ensemble, isolés des Indiens qui ne se mêlaient point à eux...

Seulement, tous coopéraient à la garde du camp...

C'est-à-dire qu'une sentinelle indienne était doublée d'une sentinelle choisie parmi les compagnons de Sorralès...

Celui-ci était assuré d'avoir ainsi une surveillance plus active.

Or, voilà qu'à peu près au moment où le Brésilien commençait à s'endormir, l'un des matelots de garde eut un brusque tressaillement.

— *By God!* grommela-t-il, est-ce que j'ai la berlué ?

Et il se frottait les yeux, tandis qu'il se haussait sur la pointe des pieds, pour tenter d'étudier un peu la zone que ses regards battaient en avant de lui.

Ne venait-il pas de lui sembler voir, à une centaine de mètres, les hautes herbes onduler, comme si quelque être vivant s'y fût glissé...

Un moment, il crut s'être trompé ; la nuit, n'est-ce pas, cela n'eût rien eu d'étonnant, sans compter que le clair de lune n'éclairait que très imparfaitement le paysage.

Un moment assez long, il demeura immobile, les regards fixes, la main au-dessus des yeux en guise de visière.

Mais il ne s'était pas trompé. il avait bien vu .

L'ondulation, tout d'abord remarquée, s'accroissait et se dirigeait vers le campement.

Il fut sur le point d'appeler, mais la crainte d'être tourné en ridicule par les camarades, s'il donnait faussement l'alerte, le retint.

Avant d'éveiller ceux qui dormaient et qui seraient de fort méchante humeur d'être ainsi brusquement arrachés au sommeil, le moins qu'il devait faire était de s'assurer à qui il avait affaire...

L'Indien dont il doublait la garde était occupé en ce moment à ranimer le feu qui se mourait.

Notre homme poussa tout à coup une sourde exclamation en voyant émerger soudain d'entre les herbes, à deux pas de lui, une face humaine.

Et combien sa surprise fut plus grande en reconnaissant Mouche d'or.

Il avait fait depuis des années de trop fréquents séjours à Saint-Laurent du Maroni pour n'avoir point fréquenté souvent l'établissement de Van Velden, et la fille de celui-ci lui était familière.

La gamine mettait son doigt sur ses lèvres, pour lui recommander le silence.

L'homme jeta un coup d'œil du côté de l'Indien : celui-ci, toujours à genoux sur le sol, soufflait de toutes ses forces pour activer l'embrasement du bois.

La sentinelle fit un pas vers l'enfant et demanda :

— Que veux-tu ?

— Causer avec vous...

— A quel sujet ?

— Au sujet d'une nouvelle qui pourrait vous faire plus riche que le plus riche banquier de Cayenne.

L'homme poussa une exclamation.

— Silence donc, fit la gamine, tu vas me faire tomber dessus par le Brésilien.

La sentinelle poussée par la curiosité esquissa un mouvement comme pour se porter en avant.

Mouche d'or l'immobilisa d'une interjection gutturale.

— Ne bouge pas de place, commanda-t-elle.

« L'Indien n'aurait qu'à se retourner et à remarquer ton absence, cela suffirait pour donner l'alarme...

L'Anglais demanda :

— Est-ce que Legendre et les siens sont sur nos traces ?

Il y avait, dans la voix de l'homme, en posant cette question, une si manifeste appréhension que l'enfant ne put s'empêcher de sourire.

Elle répondit ironiquement :

— Rassure-toi... ils se trouvent à deux journées de marche en arrière.

L'autre poussa un soupir de soulagement.

L'enfant ajouta sur un ton mystérieux qui devait forcément attirer l'attention de son interlocuteur :

— Ils ont mieux à faire... pour l'instant que de nous donner la chasse.

— Ah bah !... il me semble cependant que la demoiselle était la fille de l'un et la fiancée de l'autre ?...

— Parfaitement, mais ils savent que vous ne perdrez rien pour attendre, et que le jour de la revanche viendra forcément.

— *By God !* je veux que le diable me rôtisse tout vif, si une fois dans le Contesté ils peuvent nous mettre la main dessus.

— Peuh ! répliqua dédaigneusement la Mouche.

— Tu ne sais pas que Sorralès a de nombreux amis, dont les carabines se mettront entre lui et ses adversaires.

— Mais Legendre achètera les amis de Sorralès.

— Ils ne sont pas à vendre.

— Tout est à vendre, du moment qu'on sait mettre le prix convenable.

L'assurance avec laquelle la gamine avait prononcé ces mots sembla interloquer quelque peu l'Anglais.

Sa stupeur augmenta, lorsque l'enfant ajouta :

— Toi, tout le premier, malgré ton dévouement au Brésilien, tu passerais à Legendre, j'en suis certaine.

— Tu es folle !...

— Puisque je te le dis...

L'autre, furieux d'un semblable entêtement, gronda :

— Veux-tu parier que te saute dessus, et que je te mène à Sorralès ?

— Jamais de la vie !...

— Qu'est-ce qui m'en empêcherait ?... toi, peut-être !

— Moi ! oh ! non, je ne puis avoir la prétention de lutter contre un gaillard de ton espèce...

« Mais ce qui t'empêcherait de mettre tes menaces à exécution, ce serait tout simplement le motif qui t'immobilise là depuis que je te parle, alors que ton devoir aurait été de t'emparer de moi aussitôt.

Il voulut s'expliquer.

Mais elle lui coupa la parole.

— Mes premiers mots ont piqué au vif ta curiosité et excité ta cupidité.

« La perspective d'être aussi riche qu'un banquier de Cayenne te semble préférable au plaisir de demeurer fidèle à Sorralès.

— Ne crois pas que je le trahirais.

— Allons donc... plutôt deux fois qu'une.

« Que peut peser la prime, même exagérément forte, promise par le Brésilien, si vous l'accompagnez jusqu'au Contesté, mise en balance avec la fortune que je t'offre ?...

— Une fortune ! s'exclama l'Anglais, ébloui véritablement.

Et la gorge sèche, étranglée par l'angoisse :

— Cite un chiffre...

— Impossible !

— Tu vois bien... tu te moques de moi !

— Non, je craindrais d'être au-dessous de la vérité.

— Allons donc !

— C'est comme ça, pourtant... et si je risque ma peau en ce moment à venir te causer de ça, c'est parce que je suis persuadée que tu ne seras pas assez bête pour hésiter...

L'autre gardait le silence, traduisant ainsi les perplexités grandes qui l'agitaient.

Mouche d'or demanda :

— Voyons, est-ce dit, il faut te décider et décider les autres...

— Que leur dirai-je ?

— Que Legendre et Feyrerolles ont découvert une poche d'or...

L'Anglais ne fut pas maître d'une exclamation qui disait sa stupeur et trahissait son avidité.

L'Indien, toujours accroupi, soufflant le feu, se retourna...

Mais vainement son ceil perçant battit toute la zone obscure qui s'étendait devant lui, il ne put rien remarquer d'inquiétant... La gamine avait prévu ce qui allait arriver et prestement elle s'était aplatie dans les hautes herbes...

Mais pour l'instant la conversation paraissait devoir être interrompue, du moins pour quelque temps.

Sous le souffle de l'Indien, le feu s'était rallumé et l'homme était venu reprendre son poste non loin de l'interlocuteur de l'enfant...

Celle-ci comprit qu'il lui était inutile désormais de demeurer là : elle risquait de se faire surprendre... Mieux valait s'en retourner rejoindre ses amis, quitte à renouveler la tentative la nuit prochaine...

Donc, avec la souplesse d'un reptile, elle fit volte-face et s'en retourna.

Au bout d'une demi-heure de course, elle arriva enfin au campement de ses compagnons.

Le forban et l'Indien, tous les deux enroulés dans leur couverture, sommeillaient...

Le bruit des pas de l'enfant les fit se dresser debout.

— Eh bien ? demanda l'Haricot... consentent-ils ?

— Oh ! oh ! comme vous y allez mon vieux, repliqua la gamine... on dit en France que Paris ne s'est pas bâti en un jour.. Il faut laisser aux gens le temps de la réflexion...

L'Haricot eut un geste d'impatience.

— Le temps de la réflexion, et aussi celui qu'ils mettront pour arriver à la limite du Contesté... Dans quarante-huit heures, ils y seront... Là, ils nous échapperont, car, à

les y poursuivre, nous risquerions de tomber à chaque pas dans une embuscade...

« Les amis de Sorralès sont nombreux et nous serons impuissants, nous, à l'emporter sur eux... »

Il ajouta avec un mouvement d'impatience :

— Quand dois-tu les revoir ?...

— Je n'ai pas eu le loisir de prendre avec eux un nouveau rendez-vous.

« Le Brésilien est malin comme un singe... »

« Par mesure de précaution, et pour éviter toute éventualité de trahison, il avait deux sentinelles pour veiller sur le camp.

« Un blanc et un Poligoudou... »

« Ils s'espionnent mutuellement, et ce n'est que grâce à un providentiel concours de circonstances que j'ai pu m'aboucher avec l'un d'eux... »

« Seulement, au moment où j'allais conclure, l'Indien est survenu, et j'ai dû filer sous peine de me faire pincer... »

L'Haricot donnait les marques du plus vif mécontentement.

— C'est à recommencer ! grommela-t-il... et quand cela ?... Avant quarante-huit heures, ces gaillards-là seront chez eux et maîtres définitivement de la situation.

Mouche d'or semblait toute penaude, elle n'avait pas vu plus loin que son nez et avait trouvé que c'était déjà un grand point que d'avoir avancé la combinaison...

Les compagnons de Sorralès allaient réfléchir et ensuite...

Mais ensuite... c'était demain !...

Et dans quarante-huit heures, le Brésilien serait en lieu sûr...

Ce raisonnement était, par malheur, d'une irréfutable logique : aussi Mouche d'or comprenait-elle que la partie était perdue si quelque miracle n'intervenait pas...

Brusquement, elle se tourna vers Missa.

L'Indien, jusqu'alors, avait gardé le silence le plus absolu.

On eût dit qu'il dormait, car ses paupières mi-closes masquaient entièrement le regard fixé à terre...

— Eh bien ! fit la gamine, et toi, Missa, quel est ton avis ?

L'Indien alors seulement releva la tête.

Ses yeux brillaient d'un éclat singulier, et il y avait sur ses lèvres comme un sourire qui les plissait mystérieusement.

Mouche d'or, qui le connaissait bien, s'écria :

— Missa a une idée, j'en suis sûre !.

— Est-ce vrai ? demanda l'Haricot...

Silencieusement, l'Indien inclina la tête dans un geste affirmatif.

— Parle vite...

Sans mot dire, Missa se leva, se dirigea à pas lents vers un bouquet d'arbres, distant de deux ou trois pas seulement de l'endroit où ses compagnons et lui étaient campés.

Il revint presque aussitôt, traînant un sac de toile qui paraissait peser un certain poids et qu'il avait porté au bout d'une perche, en travers de son épaule, depuis la dernière étape.

Il posa le sac à leurs pieds et dit :

— Moi me charger faire entendre raison à Sorralès...

— Avec ça ? interrogea l'Haricot en hochant dédaigneusement la tête vers le sac... Peut-on savoir ce qu'il y a dans ce sac ?...

Il examinait attentivement la toile, et crut remarquer que celle-ci se soulevait tumultueusement, comme si quelque être vivant s'y fût trouvé enfermé...

Au même moment, Missa ayant légèrement poussé le sac du bout du pied, voilà qu'une sorte de sifflement colère se fit entendre.

L'Haricot fit un bond en arrière.

Une sueur froide venait de lui mouiller instantanément les tempes, tandis qu'un frisson glacé le secouait par tout le corps...

D'une voix étranglée, il balbutia ces mots :

— Les serpents !...

Mouche d'or haussa les épaules et répliqua :

— Ce n'est pas possible...

— Pardon, fit Missa, li avoir raison... ça, dans le sac, être serpents !...

— Dans quel but ?...

— Ti me suivre avec li... tous les deux voir quoi Missa fair^{ra}...

Ce disant, il attachait l'extrémité du sac après la perche au moyen de laquelle il l'avait déjà transporté depuis la fâcheuse caverne où ils avaient passé la nuit précédente.

Ensuite, il dit à Mouche d'or :

— Ti, marcher première... pour montrer le chemin...

Au bout d'une demi-heure, la gamine s'arrêta net...

— Les voici, souffla-t-elle à voix basse en se retournant vers Missa.

Tout en parlant, elle étendait le bras vers une légère lueur qui éclairait le ciel, à deux cents pas de là. C'était le reflet du foyer que les aventuriers entretenaient pour chasser les moustiques, et tenir les bêtes fauves éloignées du campement.

— Bien, fit Missa avec tranquillité, moi agir maintenant. Vous me suivre de loin et tenir cachés jusqu'à ce que moi appeler... Alors, vous, vous montrer hardiment, vous rien à craindre.

Ce fut sur ces énigmatiques paroles qu'il s'éloigna.

Maintenant, il marchait courbé, s'aidant des genoux et des mains, rampant pour ainsi dire, plutôt qu'il ne marchait...

Derrière lui, toujours fixé à l'extrémité de la perche, il tirait le sac duquel s'échappaient des sifflements de colère...

A une vingtaine de mètres de distance, venaient Mouche d'or et l'Haricot...

Ils étaient curieux de voir comment l'Indien allait s'y prendre.

L'Haricot aurait bien voulu s'opposer à de telles combinaisons, mais la gamine avait dans l'Indien une confiance absolue et elle entraînait son compagnon.

Lorsque Missa fut arrivée à peu près à une trentaine de mètres des sentinelles, il s'arrêta ; dressé, sur ses poignets, il examina longuement et minutieusement le campement...

Sauf les deux hommes qui veillaient, l'Anglais et l'Indien en sentinelles, tout dormait en sécurité...

Le tout était donc de déjouer la surveillance des sentinelles...

Pour cela, il suffisait sans doute d'éviter d'aborder le campement de front...

Missa, en ayant décidé ainsi, se remit en marche, décrivant autour des tentes, mais en se maintenant toujours à une distance respectueuse, un long circuit.

Il se glissait avec une prestesse telle que c'est à peine si dans un sillon les hautes herbes s'agitaient...

L'habitude de la chasse lui avait donné une souplesse extrême et une marche qui tenait du glissement du reptile...

Quand il eut atteint la face du campement opposée à celle où se trouvaient les sentinelles, il avança crânement, rapidement.

Sans hésitation aucune, il franchit la sorte de rempart que les hommes de Sorralès avaient élevé autour d'eux au moyen de leurs bagages.

Une fois dans l'intérieur du campement, il se glissa à travers les corps étendus à terre, enroulés dans leur couverture, dormant profondément.

Son objectif était le centre même du camp que marquaient deux petites tentes, dont les silhouettes prenaient dans la nuit des allures de taupinières gigantesques...

C'était d'après lui, dans ces tentes, que devaient se trouver Sorralès et la prisonnière.

On voit que ses pressentiments étaient justes.

Seulement, ce qu'il avait négligé de pressentir était que, entre les deux sentinelles extérieures chargées de veiller sur le camp, il y en avait d'autres qui avaient pour consigne de surveiller plus particulièrement la prisonnière...

Couchés à terre, leurs corps bruns se confondant avec la teinte sombre du sol, elles étaient pour ainsi dire invisibles.

Dans leur sac, les serpents se mirent tout à coup à siffler plus violemment...

Sans doute, sentaient-ils le rayonnement de la chaleur du foyer auquel se chauffaient les Indiens.

Ceux-ci se levèrent d'un bond, prononçant d'une voix gutturale un mot.

A ce mot, les compagnons se dressèrent à leur tour, inquiets, l'oreille tendue...

Presque aussitôt, le pan de toile qui fermait l'entrée de la tente de Sorralès se souleva violemment et le Brésilien, apparaissant, dit avec une réelle émotion :

— Les serpents !...

XX

OU CHACUN EST PAYÉ SUIVANT SES MÉRITES

Si courte qu'eût été l'absence de Mouche d'or, de l'Haricot et de Missa, des événements graves s'étaient passés entre nos amis et ceux dont la force des choses les avait faits en quelque sorte prisonniers.

A l'aube, la disparition des trois fugitifs avait été aisément constatée.

Aussitôt, Maubert avait pressenti quelque chose de louche et, pendant que ses camarades se mettaient au travail, avec une hâte fébrile, il venait trouver Legendre et avait avec lui une explication catégorique.

Qu'étaient devenus ceux qui manquaient ?

Sur les ordres de qui s'étaient-ils absentés ?

Où étaient-ils allés et quel était le but qu'ils poursuivaient ?

A ces questions si précises, le sous-officier avait répondu de façon non moins nette :

— Ce sont mes affaires et non les vôtres...

« Nous avons, Feyrerolles et moi, tenu nos engagements... rien de ce qui se passe en dehors des gisements aurifères ne vous regarde...

Mais le forban n'avait point entendu de cette oreille.

— Point, avait-il déclaré, nous avons le droit indiscutablement de veiller à notre sécurité.

« Cela nous fera une belle jambe d'avoir su ramasser une fortune, si, par quelque coup de trahison, vous trouvez moyen de nous en spolier.

Le rouge de la colère monta au front de Legendre.

— Qui vous a autorisé à nous suspecter d'aucune action lâche et vile ? s'écria-t-il

« Nous avons, Feyrerolles et moi, derrière nous, tout un passé d'honneur qui rend invraisemblables de pareils soupçons.

« Nous avons, vous et nous, passé un marché ; de votre

côté, vous ne l'avez exécuté qu'en partie, puisque vous avez refusé de nous accompagner plus loin.

« De notre côté, au contraire, le marché a été exécuté totalement, puisque vous voici en possession d'un gisement dont le premier rendement fait déjà chacun de vous riche de plusieurs milliers de francs.

Une flamme cupide illumina les prunelles du forban.

— C'est précisément parce que nous sentons la fortune au bout des doigts que nous ne voulons pas qu'elle nous échappe.

— Pourquoi vous échapperait-elle ?

Alors, à cette question, Maubert répondit par la question qui avait servi de début à cet entretien :

— Où sont ceux qui manquent ?

Mais, comme précédemment, le sous-officier répliqua :

— C'est mon affaire.

L'autre eut un geste menaçant.

— Prenez garde ! Si vous vous rendez coupables de quelque trahison... c'est votre peau et celle du vieux qui paieront.

Legendre haussa les épaules.

— Vous feriez bien mieux d'aller travailler avec vos compagnons, mon brave, répliqua-t-il, désigneux et fort calme.

« Chacune des paroles que vous prononcez inutilement en ce moment vous coûte peut-être une centaine de francs...

— Un bon averti en vaut deux, grommela Maubert.

— Avertissement inutile... déclara narquoisement Legendre... Vous tenez trop à Feyrerolles pour penser sans folie à vous porter sur lui au moindre sévice.

« Quant à ma peau, j'ai la sienne propre comme garantie. Vous pouvez l'interroger, je vous jure par avance qu'il vous fera la même déclaration que moi.

Maubert avait tourné rageusement les talons et s'en était allé rejoindre sur le bord de l'arroyo ses compagnons qui s'acharnaient à la recherche du précieux métal.

Sous la direction de Feyrerolles qui remplissait avec une conscience d'honnête homme l'engagement pris, les bandits avaient très intelligemment mis en exploitation le coin de terre découverte par le flair de l'ancien prospecteur.

Ils s'étaient divisés en deux groupes ; le premier, armé de pelles, de pioches, de pics, défonceait le sol et avec des paniers tressés par les Indiens apportait la terre jusqu'au bord de l'arroyo.

Là, la seconde équipe jetait cette terre dans des manières de rigoles improvisées avec des planches et où se faisait tant bien que mal le lavage.

Assurement, avec un matériel aussi sommairement improvisé, on ne pouvait espérer arriver qu'à un résultat absolument imparfait.

Mais, si imparfait qu'il fût, il était encore fort appréciable

La richesse aurifère du terrain découvert par Feyrerolles était telle, qu'en dépit de la perte considérable résultant de la défectuosité de l'installation, une cinquantaine de mille francs avaient été recueillis en quelques heures...

Cela faisait bien augurer de l'avenir, et à chaque pincée de poudre d'or recueillie, les espoirs des forbans allaient s'enflant davantage...

C'était une griserie.

Aussi, lorsque Maubert arriva leur annonçant qu'il n'avait rien pu obtenir de Legendre, en ce qui concernait Mouche d'or, une fureur indicible s'empara d'eux...

Armés de leurs outils, ils se ruèrent vers Feyrerolles.

Celui-ci avait mis le revolver à la main et les attendait.

— Où est la gamine ? demandèrent-ils.

— Si Legendre a refusé de répondre, déclara-t-il, il ne m'est guère permis de le faire.

— Où est la gamine ?...

Le surveillant étendit la main vers les monceaux de terre accumulés sur les bords de l'arroyo, et qui attendaient le lavage.

— Travaillez donc, dit-il paisiblement, au lieu de perdre en bavardages inutiles un temps précieux

— Gare à ta peau... si tu nous trahis !...

Feyrerolles eut un sourire d'une tristesse infinie.

— La mort, murmura-t-il en haussant les épaules, si vous saviez combien peu elle me fait peur.

« D'abord, c'est une vieille amie que j'ai toujours eu coutume de regarder face à face ; ensuite, dans les circonstances présentes, en quoi voulez-vous qu'il m'intéresse de vivre ?...

« Je n'ai plus ma fille...

— Tu peux la retrouver... nous devons t'y aider.

— Soit, mais alors, voilà qui me protégera contre vos mauvais desseins.

Et il étendait la main vers le sol minier, tout étincelant de mille paillettes...

Ils comprirent qu'il disait vrai, qu'aucune des menaces qu'ils lui adressaient n'était sincère, vu que leur intérêt les empêcherait de les mettre à exécution...

Tout grommelants, ils retournèrent à leur besogne ; mais tout en maniant la pelle et la pioche, ils jetaient de temps à autre un regard haineux vers cet homme qui les écrasait de sa supériorité morale, et les tenait par leur cupidité...

Seulement Feyrerolles et Legendre ne pouvaient se faire à ce sujet la moindre illusion.

Il y avait un conflit dans l'air... et le plus petit incident ferait partir tout seuls les revolvers...

La journée passa ainsi, sans incident nouveau.

De côté et d'autre on s'observait, mais les pépites d'or s'en-

tassaient et le rêve de fortune prodigieuse qui hantait les forbans atteignait maintenant des proportions invraisemblables...

A la nuit, on regagna le campement et, aussitôt après le repas, on procéda au partage de ce qui avait été extrait durant le jour...

Cette mesure n'avait d'autre but que de permettre aux misérables de se distraire par le jeu de la monotonie de cette existence.

Et la partie commença, animée, acharnée, coupée de mots violents, de menaces terribles, de gestes sinistres...

Soudain, Maubert se leva d'un bond.

— Qui vient là ? fit-il inquiet, en tournant ses regards vers les montagnes.

Les autres suspendirent leurs cartes, attendant.

— Qu'y a-t-il ? demanda Van Velden.

— J'ai entendu comme un bruit d'éboulis du côté de ce sentier...

— Quelque bête sauvage, sans doute...

— Non, il y a un bruit de pas... écoutez... écoutez...

En effet, maintenant, en tendant l'oreille, s'entendait distinctement le bruit d'une marche précipitée sur le roc...

— Alerte ! fit Maubert en s'élançant avec sa carabine...

Les autres firent de même et s'élançèrent vers leur compagnon, qu'ils n'avaient jamais cessé de considérer comme leur chef...

Legendre et Feyrerolles sortirent à leur tour de la tente où ils devisaient tristement...

Poussé par un muet pressentiment, le sous-officier s'élança en avant, criant à pleins poumons :

— Qui vient là ? Qui vient là ?...

— Moi, répondit dans l'ombre une voix haletante.

C'était la voix de l'Haricot...

Et aussitôt cette voix ajoutait :

— J'ai la demoiselle...

Un double cri accueillit ces mots.

Bousculant les forbans qui, surpris, leur livrèrent passage, Feyrerolles et Legendre s'élançèrent en avant...

Quelques secondes plus tard, Geneviève passait des bras de l'Haricot dans ceux de son père.

La pauvre enfant n'avait point eu la force de suivre son compagnon dans sa course furibonde à travers la montagne.

Bientôt, l'Haricot avait dû la porter et, de fatigue, d'émotion, elle n'avait pas tardé à perdre connaissance...

— Ma fille... ma Geneviève... bégayait Feyrerolles, qui avait presque perdu la tête.

Il couvrait la jeune fille de baisers, la dodelinant comme un petit enfant.

Legendre, lui, exultait, pressant de questions l'Haricot, qui

répondait par monosyllabes, intimidé par la présence de Maubert et des autres, qui le regardaient de significative façon...

Les forbans formaient autour d'eux un cercle menaçant...

Maubert ricana tout à coup :

— Voilà donc expliquée cette mystérieuse absence que ni vous, monsieur Legendre, ni vous, monsieur Feyrerolles, ne vouliez nous expliquer...

« Maintenant, toi, l'Haricot, tu vas nous mettre au courant, j'imagine...

« Car enfin, puisqu'on est maintenant tous ensemble comme si on était une famille, il n'y a aucune raison pour faire des cachotteries... pas vrai ?...

Avant que l'Haricot ait pu se mettre en défense, deux paires de mains le happaient au collet et il se trouvait au milieu de ses anciens amis.

— D'où arrives-tu ?...

— Du campement de Maximo Sorralès... la présence seule de la jeune fille vous prouve que je vous dis la vérité...

— Ceux qui étaient avec toi, où sont-ils ?

— Missa est mort, tué par Sorralès...

— Et Sorralès ?

— Mort, tué par moi...

— Et la gamine ?...

L'Haricot haussa les épaules et répondit :

— Elle est demeurée en arrière... elle arrivera certainement d'ici quelques heures...

La netteté de ces réponses calma l'irritation des forbans ; ils eurent conscience qu'on ne leur cachait rien et ne virent dans ce qui leur était dit rien qui pût leur causer quelque appréhension.

Ils emmenèrent donc l'Haricot vers le foyer auprès duquel tout à l'heure ils jouaient aux cartes et ils prêtèrent une oreille curieuse, angoissée, au récit des aventures arrivées à Mouche d'or et à ses deux compagnons.

Quant à Legendre et à Feyrerolles, comme bien on pense, ils n'avaient d'yeux que pour la pauvre Geneviève..

Ils la regardaient, paraissant ne pas vouloir croire à la réalité, doutant de leurs regards mêmes, se croyant la proie de quelque hallucination.

Sous les caresses de son père, la jeune fille, cependant, finit par reprendre connaissance...

Ce fut délicieux, et le vieux se mit à pleurer comme un enfant quand il sentit les bras de sa fille se nouer autour de son cou.

Pendant quelques instants, au milieu de la joie qu'ils éprouvaient de se retrouver ensemble, ils oublièrent la présence même de Legendre.

Quand elle l'aperçut, Geneviève devint toute rouge, honteuse de son oubli.

— Ah ! monsieur Legendre !... s'écria-t-elle, en lui tendant les mains.

— Geneviève !... s'écria-t-il.

Feyrerolles poussa doucement sa fille vers le jeune homme

— Embrassez-la, dit-il, que ce baiser soit le baiser des fiançailles...

Puis, avec cette netteté d'esprit qui le caractérisait, avec cette promptitude de décision qui le distinguait, l'ancien surveillant-chef dit d'une voix nette :

— Maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Ma foi, mon avis, dit Legendre, c'est que nous prenions sans tarder nos dispositions pour rejoindre Saint-Laurent.

« Il faut qu'à l'aube nous soyons partis... »

Feyrerolles eut un hochement de tête vers le groupe formé par les forbans et demanda :

— Nous laisseront-ils partir ?...

— Il faudra que nous profitions des ténèbres ; autrement, vous avez raison, ils voudraient nous garder.

— Mais, s'écria Geneviève, nous ne pouvons partir sans avoir été rejoints par Mouche.

— C'est vrai !...

Feyrerolles grommela :

— Cependant, attendre plus longtemps, c'est compromettre notre salut.

« Si nous ne profitons pas des ténèbres pour échapper à ces misérables, ils ne nous laisseront pas partir.

— Quel intérêt auraient-ils donc à vous retenir ? demanda Geneviève.

Le surveillant heurta avec colère le sol du talon de sa botte.

— C'est la terre qui les affole, la terre pleine d'or, et dont ils vont vouloir fouiller les entrailles jusqu'à ce qu'ils ploient sous le poids de leur fortune.

« Eh bien ! quand la poche qu'ils exploitent en ce moment va se trouver épuisée, ils exigeront que je leur en découvre d'autres.

« Voilà... »

— D'un autre côté, murmura Legendre, fuir sans cette enfant, la laisser aux mains de ces misérables, alors qu'il y a grande chance pour qu'ils se vengent sur elle des déconvenues que nous leur avons fait subir...

Cette fois, ce fut Geneviève qui déclara :

— Non, père, non, vous ne pouvez pas faire ça !

« Cette enfant s'est dévouée noblement en toutes occasions pour me sauver la vie.

« Je ne partirai d'ici qu'avec elle, ou bien je resterai.

Feyrerolles poussa un soupir de résignation.

Néanmoins, elle l'angoissait terriblement, la pensée des dangers nouveaux qu'allait courir Geneviève.

La perspective de la perdre à nouveau, à peine après l'avoir retrouvée miraculeusement, l'affolait.

Au bout d'un moment, il insinua :

— Mais j'y songe, il y a un moyen qui arrangerait tout.

— Lequel ?

Pour répondre, il s'éloigna de ses amis, et s'avança vers le groupe que formaient Maubert et les autres, autour du foyer braisoyant.

— Holà ! vous autres ! fit-il en les interpellant.

Surpris, les forbans tournèrent la tête vers lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? bougonna Maubert, furieux de ce que la survenue importune du vieillard avait interrompu l'Harcot au moment le plus palpitant de son récit, celui où Missa, avec les deux serpents vivants comme armes, marchait sur Sorralès.

— Voici... ma fille est fort souffrante, l'état de sa santé exige qu'elle rejoigne au plus tôt Saint-Laurent.

Maubert l'interrompit par un ricanement narquois.

— Et vous voudriez nous fausser compagnie, n'est-ce pas ?

« Pas mal imaginé, monsieur Feyrerolles... malheureusement, si ce petit voyage arrange vos affaires, il n'arrange nullement les nôtres.

« Nous avons besoin de vous, votre collaboration nous est indispensable pour faire suer à la terre tout ce qu'elle contient d'or.

« N'est-ce pas, vous autres ?

Un grognement unanime accueillit ces mots.

— Vous voyez, ricana le bandit, je ne leur fais pas dire.

Feyrerolles riposta :

— Vous ne m'avez point laissé achever ma pensée, je ne viens pas vous proposer de vous quitter ; non, moi, je resterai avec vous, mais ma fille et Legendre vont retourner en arrière.

« Voyez-vous un inconvénient à cela ?

— Certes oui, répondit Maubert sans hésiter ; une fois la demoiselle hors de portée, vous n'en ferez qu'à votre tête et même, s'il vous prend fantaisie de vouloir nous fausser compagnie, rien ne vous sera plus aisé.

— Alors, vous refusez ?

— Nous refusons, on est venu ici tous ensemble... on s'en ira tous ensemble.

La colère fit monter au cerveau de Feyrerolles un flot de sang.

Il perdit toute notion de la réalité, et la prudence l'abandonna.

— Eh bien ! s'écria-t-il d'une voix étranglée, s'il en est ainsi,

nous nous passerons de votre permission et nous ferons ce que nous avons décidé.

Devant une telle déclaration, les autres bondirent sur leurs pieds.

En un clin d'œil, Feyrerolles se trouva enfermé dans un cercle menaçant.

Depuis trop longtemps, le malheureux se contenait : sa patience était à bout.

Lui, Feyrerolles, surveillant-chef de ces bandits, il se trouvait entre leurs mains et contraint de leur obéir !

Instinctivement, sans même qu'il en eût conscience, sa main se porta à la gaine de son revolver, l'arme se trouva braquée sur Maubert.

Mais avant que le pauvre homme eût eu le temps de presser la gâchette, les autres se jetèrent sur lui avec un ensemble admirable.

Pendant quelques instants, il y eut dans l'ombre une lutte effroyable.

Feyrerolles donnait l'impression d'un sanglier que coiffent les chiens de la meute déchainée contre lui...

Valide, en dépit de son âge, il leur résistait ; son instinct lui disait que l'intérêt de ces gens n'était point de compromettre son existence.

Il leur était trop indispensable pour leur faire fortune. Geneviève, au bras de Legendre, poussait des ciameurs désespérées... et le jeune homme avait toutes les peines du monde à la retenir pour l'empêcher de courir se jeter dans la mêlée.

Sa main étant immobilisé, que pouvait-il faire sinon se faire tuer inévitablement ?

Et lui mort, en admettant qu'il arrivât malheur à Feyrerolles, qu'advierait-il de Geneviève ?

Soudain, d'un geste énergique, le surveillant-chef parvint à dégager son poignet et à recouvrer l'usage de sa main.

C'était précisément celle qui était armée du revolver.

Coup sur coup, il fit feu trois fois.

Deux des forbans roulèrent sur le sol, en poussant des hurlements de rage.

La troisième balle se perdit dans l'espace.

Les autres, terrifiés, avaient lâché prise : mais pour revenir presque aussitôt à la rescousse.

Cette fois, c'en était fait du malheureux ; aveuglés par la fureur et surexcités par leur désir de vengeance, les forbans voyaient rouge.

Vainement, Maubert chercha-t-il à s'interposer, criant :

— Epargnez-le, prenez-le vivant... il nous le faut vivant !

Les autres ne voulaient rien entendre et, rangés en demi-cercle autour de Feyrerolles, adossé à un quartier de roc, l'ajustaient.

Soudain, dans l'ombre, une galopade s'entendit du côté de la montagne : cela venait de la même direction dans laquelle étaient arrivés l'Haricot et Geneviève.

Maubert dressa l'oreille, présentant un nouveau danger.

— Eh ho ! vous autres... attention !

Comme il achevait ces mots, l'Haricot, comprenant ce qui se passait, sauta sur Geneviève et se mit à courir comme un fou par le sentier qui menait à la montagne, en criant à Legendre :

— Je mets l'enfant en sûreté... débrouillez-vous jusqu'à l'arrivée des secours.

Il n'avait pas fait cinquante pas qu'il croisait Mouche, dévalant avec une rapidité extraordinaire le long de la pente, précédant les hommes de la tapouye

— Vite, lui cria-t-il, vite !

Il était impossible que la gamine accélérât son allure : elle donnait l'impression d'un corps tombant des sommets dans une avalanche.

Quelques secondes plus tard, l'Haricot croisait les autres.

— En bas, leur recommanda-t-il, vous formerez le cercle et vous marcherez sur le feu que nous avons allumé, avec la carabine à l'épaule.

« Vous les tenez... et leurs pépites aussi.

Ces derniers mots furent comme un coup de fouet qui surexcita l'énergie des drôles.

En un clin d'œil, ils entourèrent le campement.

Mouche, qui avait rejoint Legendre, dit alors à Maubert :

— Monsieur Maubert, vous êtes pris : vous n'avez plus avec vous que trois hommes et eux ils sont une douzaine.

« Au moindre mouvement, vous serez foudroyés à bout portant.

Tout frémissant, Maubert demanda :

— Quels sont ceux-là ?...

— Ceux de l'équipage de Sorralès, ceux que vous avez joués si audacieusement quand on remontait le cours du Maroni, et qui ont une petite revanche à prendre.

Maubert riposta :

— Que veulent-ils ?

— Une part du gâteau d'or dans lequel vous enfoncez les dents avec tant de voracité, camarade.

— Jamais ! s'écria Maubert.

— Allons, ne faites pas la mauvaise tête, riposta l'un de ceux de la tapouye.

« Vous êtes pris, et une pression du doigt sur la gâchette vous couchera à terre, immobiles sur ces poches d'or que nous voulons.

— Que vous voulez nous voler ! rugit Maubert.

— Non, que nous voulons partager tout simplement ; au lieu

d'être quatre, tels que vous voici, vous serez une douzaine de plus, tout simplement.

Maubert éclata d'un rire féroce.

— Rien que ça, eh bien ! non ; bataille plutôt... mais le partage, jamais !...

Comme il achevait ces mots, deux coups de feu éclatèrent, tirés par Mouche d'or.

Maubert tourna sur lui-même et s'abattit la face contre le sol.

Un autre s'éroula à son tour : vers celui-là, Mouche d'or s'élança juste à temps pour recevoir son buste dans ses bras.

C'était Van Velden, son père adoptif.

Penchant son petit visage vers lui, la gamine lui demanda

— Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

Les paupières du misérable battirent faiblement.

— C'est moi qui vous tue... vous entendez... c'est moi... pour venger ma pauvre maman, que vous avez fait mourir de douleur et de souffrance.

« Là-bas, à son lit d'hôpital, à Saint-Laurent, j'avais juré de la venger.

« C'est fait...

Et toute sanglotante, elle se releva, jetant loin d'elle l'arme homicide.

Les deux survivants des camarades de Maubert n'eurent garde de prolonger la résistance ; au fond, ce qui arrivait était fort bien fait pour eux : et c'était déjà fort aimable aux survivants de leur garder une part de gâteau dans une opération où ils auraient pu les chasser, en vertu de la loi du nombre.

Seulement, en ce qui concernait nos amis, la situation ne paraissait pas avoir changé.

Au lieu de se trouver aux mains des forbans de l'île Royale, ils se trouvaient dans celles de Sorralès.

Cela valait-il beaucoup mieux ?

Cependant, Legendre chercha à tous ces événements la meilleure part possible.

— Ecoutez, fit-il après avoir rassemblé autour de lui les nouveaux arrivants, voici ce que je vous propose :

« M. Feyrerolles a découvert un terrain d'une richesse exceptionnelle et auquel vous pourrez, si vous êtes adroits, et si vous savez vous rendre compte des circonstances, arracher en peu de temps des sommes considérables.

« Pour cela, il faut que l'exploitation soit menée rapidement avec les engins modernes.

« Voici donc ce que je vous propose : M. Feyrerolles va demeurer ici... pendant que, moi et sa fille, je gagnerai Saint-Laurent, pour revenir avec les autres et les machines nécessaires.

« C'est l'affaire de quelques semaines de patience que M. Fey-

rerolles emploiera à examiner en détail le sol ; avant un an, vous pourrez quitter le pays de l'or, suffisamment riches pour éviter toutes misères.

Ce langage eut le don d'être compris par les aventuriers et le lendemain, à pointe d'aube, Legendre, en compagnie de Geneviève et de l'Haricot, escorté de quelques Indiens, reprénaît le chemin du Maren qui devait, de son courant rapide, les porter à Saint-Laurent.

Quant à Feyrerolles, c'était le cœur joyeux qu'il s'était séparé de sa chère fille.

Assurément, il courait des chances de ne la revoir jamais plus, mais que lui importait sa peau si, en la sacrifiant, il assurait l'existence et le bonheur de celle qu'il aimait plus que tout au monde !

Barthélemy

FIN

EN VENTE PARTOUT Libraires, Kiosques, Gares et
tous Marchands de journaux

Les plus dramatiques, les plus étranges, les plus
audacieuses et cependant les plus réelles, les plus
vraisemblables des aventures,
Voici ce qu'offre à ses lecteurs, à ses lectrices

la collection bleue du

LIVRE NATIONAL GRANDES AVENTURES ET VOYAGES EXCENTRIQUES

Il paraît trois volumes par mois

(les 1^{er}, 2^e et 3^e Jueis)

Ouvrages déjà parus :

1. LOUIS BOUSSENARD .. Le Tour du Monde d'un Gamin de Paris
2. — — .. Les Bandits de la Mer.
3. SALGARI .. Les Robinsons Italiens.
4. RENE THIVENIN .. Le Maître des Vampires.
5. HENRY LETURQUE .. Les Chasseurs de Turquoises.
6. LOUIS BOUSSENARD .. Les Robinsons de la Guyane.
7. — — .. Le Secret de l'Or.
8. — — .. Les Mystères de la Forêt Vierge.
9. — — .. Les Mystères de la Guyane.
10. — — .. Les Chasseurs de Caoutchouc.
11. SALGARI .. La Reine des Caraïbes.
12. HENRY LETURQUE .. Les Coureurs de Liènes
13. LUIGI MOTA .. L'Océan de Feu.
14. C^o MAXNE-REID .. En Exil dans la Forêt
15. LOUIS BOUSSENARD .. Aventures d'un Gamin de Paris en
Océanie.
16. — — .. Le Sultan de Bornéo.
17. — — .. Les Pirates des Charms d'Or.
18. MAURICE CHAMPAGNE .. Les Reclus de la Mer.
19. SALGARI .. Les Mystères de la Jungle Noire.
20. HENRY LETURQUE .. La Dernière Campagne de Trompette
21. MARCEL IDIERS .. La Perle Noire de Java.
22. RENE THIVENIN .. Le Collier de l'Idole de Fer.
23. C^o MAXNE-REID .. Gaspar le Gauchon.
24. G. LE FAURE .. Un Descendant de Robinson
25. P. D'IVOI & CHABRILLAT .. Les Cinq Sous de Lavarède.
26. — — .. Les Compagnons du Lotus Blanc.
27. LOUIS BOUSSENARD .. Aventures d'un Gamin de Paris au Pays
des Lions.
28. GABRIEL FERRY .. Le Coureur des Boss.
29. — — .. L'Oiseau Noir.
30. — — .. Les Chercheurs d'Or.
31. G. CH. RICHARD .. Dans les Ténèbres de l'Inde Noire.
32. COMMANDER WAHLY .. Le Monde de l'Abîme.
33. LOUIS BOUSSENARD .. Aventures d'un Gamin de Paris au Pays
des Tigres.
34. PAUL D'IVOI .. Le Diamant d'Osiris.
35. — — .. Le Bolide de Lavarède.
36. LOUIS BOUSSENARD .. Aventures d'un Gamin de Paris au Pays
des Bisons.
37. GEORGES LE FAURE .. Les Forbans au Pays de l'Or.
38. C. DE WAHLY .. Le Roi de l'Inconnu.

Chaque volume sous belle
couverture en couleurs

1.50

Envoi franco contre 1.75
en timbres adresses à la

LIBRAIRIE DU LIVRE NATIONAL, 75, RUE DAREAU, PARIS (XIV^e)